N° 993 51e Année T. CCXCVI 1er Janvier 1940

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er de chaque mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 10 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***11 fr.;*** plein tarif, ***12 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ÉMILE VERHAEREN

Belle Chair, Poèmes. . . . . 16 fr. 5

GEORGES DUHAMEL

Le Combat contre les Ombres. . . . . 17 fr.

LÉON DEUBEL

Poèmes (1898-1912). . . . . 16 fr. 5

Dr RENÉ MARTIAL

Vie et Constance des Races, in-8 carré. . . . 36 fr.

KUNI MATSUO ET STEINILBER-OBERLIN

Anthologie des Poètes japonais contemporains. 16 fr. 5

NATALIE CLIFFORD BARNEY

Nouvelles pensées de l'Amazone. . . . . . 16 fr. 5

GEORGES MONGRÉDIEN

Les Précieux et les Précieuses (Collection des plus belles pages); un fort vol. in-16. . . . . 18 fr.

LAFCADIO HEARN

Trois fois bel conte. Traduit par Serge Denis . . 16 fr. 5

ANTONIO ANIANTE

Confession d'un petit Sicilien . . . . 16 fr. 5

MIGUEL DE UNAMUNO

Abel Sanchez. Histoire d'une passion. Traduit par Emma H. Clouard . . . . 16 fr. 5

ALBERT SAMAIN

Carnets intimes. . . . . 16 fr. 5

OSCAR WILDE

Le Crime de Lord Arthur Savile, et autres Contes. Traduit par Léo Lack . . . . 16 fr. 5

JOHN CHARPENTIER

Fleurs du Jardin lyrique. Anthologie des plus beaux vers français. 16 fr.

RENÉ BÉHAINE

Le Jour de Gloire, Roman. . . . . 16 fr.

EDMOND PILON

Dansons la Carmagnole. Scènes et tableaux de la Révolution. . . . . 16 fr.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française

Vie des Martyrs

1914-1916

Un volume in-16. — Prix. . . . . . . 17 fr.

Civilisation

1914-1917

(Prix Goncourt 1918)

Un volume in-16. — Prix. . . . . . . 17 fr.

Les Romans de HENRI DE RÉGNIER n[e] sont pas seulement des œuvres littéraires parfaites. Il[s] sont aussi, dans leurs intrigues, leurs circonstance[s], leurs personnages si nombreux et si pittoresques, de[s] lectures du plus vif et plus sûr agrément.

LA CANNE DE JASPE. Volume in-18 .... 16 [50]
LA DOUBLE MAITRESSE. 2 volumes in-18 à 16 50 33
LES AMANTS SINGULIERS. Volume in-18 16
LE BON PLAISIR. Volume in-18 .... 16 [50]
LE MARIAGE DE MINUIT. Volume in-18 .... 16 [50]
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE. Volume in-18. 16
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT. Volume in-18. 16
LE PASSÉ VIVANT, roman moderne. Volume in-18 .... 16 [50]
LA PEUR DE L'AMOUR. Volume in-18 16
COULEUR DU TEMPS. Volume in-18 16
LA FLAMBÉE. Volume in-18 16
L'AMPHISBÈNE, roman moderne. Volume in-18 16
LE PLATEAU DE LAQUE. Volume in-18 16
ROMAINE MIRMAULT. Volume in-18 16
L'ILLUSION HÉROIQUE DE TITO BASSI. Volume in-18 16
HISTOIRES INCERTAINES, Vloume in-16 16
LA PÉCHERESSE, histoire d'amour. Volume in-16 16
LES BONHEURS PERDUS, nouvelles. Volume in-16 16
L'ESCAPADE. Volume in-16 16
LE VOYAGE D'AMOUR OU L'INITIATION VÉNITIENN[E]
Volume in-16 16

Pour l'œuvre complète de HENRI DE RÉGNIE[R]
(*voir notre Catalogue général*)

.es mobilisés ont eu besoin de distractions dès le premier jour de guerre, mais ver va augmenter leurs longues heures inoccupées et l'arrière doit tout faire r leur épargner les atteintes de la solitude. Ceux qui ont la chance de pouvoir e la vie normale doivent faire les plus grands efforts pour les aider à passer heures grises.

faut envoyer des livres à nos soldats, et de bons livres.

a Librairie des *Libertés Françaises* expédiera toute commande pour les armées ico de port si le règlement lui en est fait au moment de la demande d'envoi.

xtrait du catalogue :

HENRI DE RÉGNIER : LA PÉCHERESSE, roman.................... 7 fr. 50
H.-G. WELLS : L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, roman.............. 7 fr. 50
RUDYARD KIPLING : DU CRAN! Histoires de terre et de mer pour les Scouts et les Eclaireurs........... 7 fr. 50
GEORGES DUHAMEL : VIE DES MARTYRS...................... 7 fr. 50
JEAN JACOBY : LE FRONT POPULAIRE EN FRANCE ET LES ÉGAREMENTS DU SOCIALISME MODERNE............ 7 »
H.-G. WELLS : LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, roman ... 7 fr. 50
JOHN CHARPENTIER : LA LUMIÈRE INTÉRIEURE CHEZ JEANNE D'ARC, FILLE DE FRANCE.................. 7 »
G. DE LA TOUR DU PIN : LE RETOUR DU GUERRIER MORT, roman (couverture en camaïeu)............. 6 fr. 50
H.-G. WELLS : MISS WATERS, roman d'une Sirène.............. 7 fr. 50
LAFCADIO HEARN : YOUMA, roman martiniquais .... 7 »
W. DRABOVITCH ; LES INTELLECTUELS FRANÇAIS ET LE BOLCHEVISME. 7 fr. 50
Capitaine CANOT : VINGT ANNÉES DE LA VIE D'UN NÉGRIER, grand récit d'aventures (392 pages).......... 10 »
ANDRÉ VILLIERS : JEANNE D'ARC, miracle en 18 tableaux...... 7 fr. 50
BOCCACE : CONTES, traduction libre de MIRABEAU, complète en 1 volume (400 pages)................. 12 »
15. BUSSY-RABUTIN : HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES................ 7 »
*16. JEAN JACOBY : NAPOLÉON EN RUSSIE. L'Empereur et le Tsar. La Famille impériale et la Société russe. Les causes de la campagne de Russie. 1807-1812. *Nouveaux documents*.. 7 fr. 50
*17. R.-L. STEVENSON : UN DRAME DE CONSCIENCE ET DEUX CONTES FANTASTIQUES (*traduction de Luce Clarence*)...................... 7 fr. 50
LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE, *édition illustrée* de 11 hors-texte et lettrines, mis en couleurs à l'aquarelle, à la main, ors mis à la main, par R. Mac-Carthy. 1000 ex. sur vélin blanc......................... 40 »
18. LOUIS PERGAUD : DE GOUPIL A MARGOT. *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910)...................... 7 fr. 50
*19. RUDYARD KIPLING : L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI .... 7 fr. 50
*20. LÉON DE PONCINS : LE PLAN COMMUNISTE D'INSURRECTION ARMÉE. 7 fr. 50
*21. JEAN JACOBY : LE DÉCLIN DES GRANDES DÉMOCRATIES ET L'AVENIR DES PEUPLES.................... 15 »
*22. RUDYARD KIPLING : STALKY ET Cie, roman................. 7 fr. 50
MAXIME GORKI : LES VAGABONDS. 7 fr. 50
STEPHEN CRANE : LA CONQUÊTE DU COURAGE, Épisode de la guerre de Sécession, roman traduit par Francis Vielé-Griffin et H.-D. Davray. 7 fr. 50

★

toile qui désigne l'ouvrage pouvant être mis entre toutes les mains, ne veut pas dire seulement que c'est un qui convient particulièrement à la jeunesse, c'est aussi l'indication que tous les lecteurs, redoutant les inconces de situation ou de langage, peuvent les lire sans arrière-pensée. Il reste pour eux, parfois, à consulter entiment politique intime.

★

textes publiés par la LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES sont donnés dans toute leur ue, sans coupures, sans modifications, sans interprétation quelle qu'elle soit. Si les circonstances exigent n soit autrement — cela peut se concevoir — l'annonce en sera faite expressément chaque fois.

L'INTUITION SANS CONCEPT ET LA THÉORIE BONAVENTURIENNE DU CONCEPT

—

L'universel, *unum versus alia*, est l'un comparé au multiple: l'espèce, aux individus; l'homme, aux hommes. Cet un, hors de plusieurs où nous le retrouvons, est dégagé en trois moments successifs : l'expérience de l'un dans le multiple, la formation du concept de l'un indépendant de toutes conditions individuelles, et l'affirmation de sa valeur générale. Nous avons montré que l'expérience de l'un dans le multiple est une intuition sans concept (1). Nous achèverons de le démontrer, croyons-nous, en établissant que le concept est un jugement formé à partir de cette intuition. Telle est au moins l'opinion de saint Bonaventure. Mais voyons les faits.

I

Car les faits sont ce qui importe. Toutes nos idées sortent de là. L'esprit est d'abord table rase, où rien n'est écrit, et n'a d'idées ou de principes innés, ni à la manière d'une réminiscence au cours de l'expérience, comme le croit Platon, ni à la manière d'une connaissance antérieure à l'expérience, comme on l'attribue à

(1) *Mercure de France* t. 292 (15 juin 1939), p. 519-536.

Descartes. Toutefois, au cours d'une discussion serrée (2), saint Bonaventure insiste sur ce qui peut donner à nos connaissances une apparence d'innéité. L'âme vient au monde avec une foule de dispositions et orientée par sa vie profonde en sens déterminés : la variété des talents naturels le prouve. Elle est préparée à acquérir des idées qui se trouvent en elle, non pas vérités connues, mais dispositions à connaître : telle, notre aspiration à ce qui est parfait, rassasie intelligence et volonté (3). On peut, avec Leibnitz, comparer ces dispositions aux veines du marbre que fait apparaître le marteau du sculpteur. Mais les veines préexistent au coup de marteau; l'idée des dispositions de l'âme ne préexiste pas à l'expérience.

Celle-ci n'est donc pas tout entière des sens (4). La plus importante pour l'homme et la source de ses idées les plus hautes est intérieure à l'âme. L'expérience des sens permet d'acquérir les idées abstraites de la réalité matérielle, mais l'idée qui n'a pas de substratum matériel se forme dans l'expérience intime. A ne connaître que par abstraction des données matérielles, mes idées les plus relevées demeureraient inexplicables. Si je ne connais que matière, comment se formerait l'idée d'esprit? Comment l'idée de parfait?

L'esprit, le parfait ne peuvent simplement être inférés des actes dont ils sont la cause ou des effets qu'ils produisent. Une certaine idée de la cause doit être dans l'esprit pour que l'esprit en raisonne. Si je n'ai aucune idée de ce qu'est l'homme, je ne pourrai conclure l'homme de quoi que ce soit.

L'esprit, le parfait ne peuvent non plus être d'abord connus par négation. Il est vain d'expliquer par une négation ce qu'elle suppose, et toute négation dépend d'une affirmation. Quand on accorde, par exemple, que l'imperfection est une négation, de quoi pense-t-on

(2) II, *Dist.* 39, a. 1, q. 2, p. 902-904. Cf. II, *Dist.* 18, a. 2, q. 2; p. 449 b-450 a. Nos références sont à l'édition critique publiée par les Pères Franciscains du Collège saint Bonaventure (Quaracchi), dont nous indiquons d'abord la tomaison : ici, tome deuxième.

(3) I, *Dist.* 1, a. 3, q. 2; p. 40-41.

(4) II, loc. cit., p. 904 a. Cf. II, *Dist.* 17, p. 1, q. 4; p. 301-302.

qu'elle soit la négation sinon de la perfection? L'idée de perfection est donc supposée et le raisonnement qui l'oublie est une pétition de principe. Aussi ne peut-on expliquer l'origine de l'idée de parfait par la négation de toute imperfection. Qu'est-ce qui pousserait à nier l'imperfection sinon l'idée de parfait, du parfait dont notre intelligence reconnaît en elle la capacité et dont nous avons l'appétit? La facilité avec laquelle cette intuition se présente à nous, la proximité de sa source qui est nous-mêmes, lui donnent une apparence d'innéité. Simple apparence. L'idée est acquise dans l'expérience et peut échapper à plusieurs pendant un certain temps, ou être obnubilée dans leur esprit : saint Bonaventure le rappelle souvent. L'homme reçoit du Créateur ce qui est nécessaire à la conduite de sa vie, et son intelligence est capable d'acquérir toute connaissance naturelle dans son expérience (5).

Or l'expérience est mieux connue, grâce à l'immense effort des psychologues modernes. Affirmer que les anciens souffrirent d'ignorer les faits désormais acquis n'est injurieux pour personne. Affirmer aussi que philosophes et théologiens furent surtout préoccupés de la pensée conceptuelle, est constater un fait évident. Nous sommes donc autorisés à insister sur ce qu'ils ont de favorable à des idées plus proches de l'expérience.

François de Sylvestris ne l'a pas craint pour saint Thomas, qui ne parle pas d'intuition sans concept et chez qui, cependant, il la trouve (6). Nous n'avons pas à interpréter saint Bonaventure; il parle de l'intuition sans concept (7) et, probablement, est-ce la première fois que le mot, sinon la chose, paraît dans la langue philosophique et théologique.

(5) II, *Dist.* 24, p. 1, a. 2, q. 4; p. 568 b.
(6) Cf. *Mercure de France*, 15 juin 1939, p. 529. D'où vint à François de Sylvestris cette idée d'une intuition sans concept? Il serait curieux que ce soit de saint Bonaventure, mais il ne le dit pas.
(7) I, *Dist.* 27, p. 2, q. 1; p. 483, n. 4.

II

Les quatre mots qui ouvrent l'évangile selon saint Jean : *Dans le Principe était le Verbe,* éclatent comme une affirmation solennelle et un salut triomphal. Ils font penser au salut des trompettes d'argent sous la prestigieuse coupole et, depuis bientôt deux mille ans, ils eurent de profondes résonances dans l'esprit humain. Ils répondaient à une question que l'homme s'est longtemps posée.

Saint Jean n'a pas en effet créé des mots jusqu'alors inconnus. Sous des formes de valeur inégale, la théorie du verbe, du concept, est une des plus anciennes de la philosophie. Lorsqu'il s'agit de la divinité, une révélation primitive lui a-t-elle donné naissance, ou la simple observation du concept qui est en nous, de ce verbe que l'esprit profère et que traduit le langage? Nous ne savons. Toujours est-il qu'elle reçut l'une de ses formes les plus élevées au temps de saint Jean, dans les spéculations de Philon. Mais comme Philon est loin de saint Jean! D'après l'Evangéliste, le Logos n'est plus un intermédiaire qui cache la divinité aux yeux mortels; il est, au dedans, son expression parfaite et l'exemplaire lumineux de ce qu'elle crée ou peut créer au dehors. Saint Jean révèle ce que les philosophes ne pouvaient soupçonner, et il les stimule, selon l'insigne privilège de la philosophie chrétienne. Les docteurs chrétiens devaient voir dans ses paroles la loi essentielle de la vie de l'esprit confirmée. Ils essaieraient de dire ce qu'est, en Dieu, le Verbe ou Concept, et saint Augustin, saint Bonaventure formuleraient à ce propos leurs idées sur le concept et l'intuition (8).

(8) On nous permettra de rapporter ici, à cause de son intérêt exceptionnel, l'application que saint Bonaventure fait de l'intuition sans concept à la vie de la Trinité Chrétienne.

Dieu est intuition aimante, amour lumineux, en trois Personnes. Ces trois Personnes sont un seul et même acte parfait, infini, où l'une est le Principe; la seconde, le Verbe ou Concept; la troisième, le Don ou Saint-Esprit. Mais si tout acte d'intelligence entraîne un verbe, un concept, comment expliquer que le Verbe et le Saint-Esprit soient,

III

Saint Bonaventure, en particulier, a clairement posé les principes d'une théorie du concept fondée sur l'expérience. Il emprunte d'abord à saint Augustin cette idée : le verbe ou concept est une *diction*, une affirmation, un jugement. Puis, cette formule : *dire est avoir une intuition en y pensant*, penser l'intuition, l'exprimer en pensée. Il définit alors le verbe ou concept : *une similitude exprimée et expressive formée par l'esprit qui comprend, en tant qu'il a l'intuition de soi ou d'autre chose* (9).

Les anciens nommaient la présence intentionnelle : similitude imprimée, *similitudo impressa*, et plusieurs imaginaient une forme, une entité qui serait imprimée par l'objet dans le sujet connaissant. Or, la présence intentionnelle n'est rien de plus que l'identification intentionnelle du sujet connaissant à l'objet connu par leur commune action et réaction. Elle est influence reçue par le composé humain qui réagit, intelligence et sens unis; d'où intuition humaine, sensible et intellectuelle. Intuition sensible des conditions d'existence et intuition intellectuelle de l'existence des réalités d'ordre sensible. Intuition intellectuelle des conditions d'existence et

comme le Père, cet acte d'intelligence qui est Dieu et ne profèrent pas eux-mêmes un verbe, un concept?

Saint Bonaventure répond. Les trois divines Personnes vivent la même intuition, et le Père seul est cette intuition originante; en lui seul l'intuition n'est pas sans concept. La même réponse peut être faite à propos de l'amour. Les trois divines Personnes vivent le même acte d'amour, et le Père et le Fils sont seuls cet amour donnant; en eux seuls l'amour n'est pas sans don.

L'acte d'intelligence et d'amour, qui est Dieu, est donc vécu par les trois Personnes dans l'unité de nature, mais il n'est exprimé, en tant qu'acte d'intelligence, et donné, en tant qu'acte d'amour, qu'une fois, parce qu'il est exprimé et donné de façon parfaite et totale. Le mystère de cette unité et de cette distinction ne disparaît pas, mais la raison comprend mieux qu'il n'y ait pas contradiction, et s'explique mieux le caractère de relation subsistante des trois Personnes, ainsi que les attributions de chacune. La suite le montrera plus clairement pour le Verbe. Cf. II, *Dist.* 27, p. 2, en entier.

Pourquoi cette explication si lumineuse a-t-elle été négligée?

(9) I, *Dist.* 27, p. 2, q. 3; p. 488 a. Cette définition montre clairement qu'il ne s'agit pas du concept logique mais du concept dans sa formation et sa réalité psychologique.

intuition sensible de l'existence des réalités d'ordre intellectuel. L'intuition sensible de l'existence des réalités d'ordre intellectuel, signalée par saint Thomas lui-même, comme l'intuition intellectuelle de l'existence du singulier matériel, est alors une conséquence de l'unité de l'être connaissant. L'une et l'autre résultent de l'activité conjointe des sens et de l'intelligence. Nulle part il n'y a la place, encore moins nécessité, d'une entité représentative.

Les anciens nommaient aussi le verbe ou concept : similitude exprimée, *similitudo expressa,* et plusieurs ont imaginé de même une forme, une entité qui exprimât l'objet connu. On peut croire qu'ainsi en est-il pour les éléments du concept sensible, de l'image, que laisse automatiquement la présence intentionnelle lorsque disparait l'influence de l'objet matériel. Ce n'est plus le cas du concept intellectuel, qui est une transposition du donné intuitif. Saint Bonaventure dit fort bien que ce concept est une *conclusion,* et lorsqu'il le définit *une similitude exprimée et expressive formée par l'esprit qui comprend,* il renforce et précise le sens de la formule augustinienne. Si bien qu'en résumé, le concept sera *un jugement qui exprime la conclusion où nous mène l'intuition, de soi ou d'autre chose, quand l'esprit la pense et la comprend.* Ce n'est pas une réalité simple. Mais avoir une intuition et la penser en cherchant à la comprendre, ce qui paraît bien l'activité primitive et essentielle de l'esprit humain, est chose complexe.

Le langage en témoigne. Connaître, *cum nascere,* naître avec; intuition, *in tueri,* regarder dans; contuition, *cum tueri,* regarder avec; comprendre, *cum prendere,* prendre avec; concept, *cum capere,* saisir avec : tous ces mots, et nous pourrions allonger la liste, signifient que l'intelligence ne connaît rien par un acte simple. Saint Bonaventure le remarque et devance la psychologie moderne, dont c'est une des observations les plus intéressantes. Notre esprit, qui ne trouve dans l'intuition initiale que données globales, en saisit les rapports; puis, distingue les termes de ces rapports comme tels; enfin,

recompose l'ensemble donné (10). Alors seulement il a *conçu* quelque chose.

Saint Bonaventure différencie par là l'intelligence créée, angélique et humaine, de l'intelligence divine, qui comprend et dit soi-même et ce qu'elle crée ou peut créer, d'un seul acte parfaitement simple. Tout l'effort de l'intelligence humaine, au contraire, est de comprendre progressivement l'ensemble complexe que présente l'intuition. Lorsqu'elle ne peut comprendre, elle souffre du vide de sa pensée; l'expérience le montre. Lorsqu'elle comprend ou croit comprendre, elle s'exprime et son assentiment porte sur un complexe d'éléments (11) qu'elle regroupe, après les avoir dégagés d'ensembles intuitifs. C'est le concept.

Nous pouvons passer en revue tous nos concepts, nous n'en verrons aucun se dresser devant notre réflexion comme une entité représentative qui précéderait le jugement. D'autant moins que nous choisirons des concepts plus complexes, comme ceux d'homme ou d'animal. D'autant mieux que nous choisirons des concepts moins complexes, comme celui d'être : *l'être est ce qui est*, expression de notre intuition fondamentale lorsque le rapport de ce qui est au fait d'exister est compris. Et même si nous choisissons des concepts du singulier : je suis, je vois, Pierre marche, qui sont l'affirmation d'un rapport pensé à l'intuition. Je comprends que j'ai l'intuition d'exister, de voir, et de voir Pierre marcher : intuition immédiatement accessible à l'esprit, toujours présent à lui-même et par lui-même connaissable (12). Nous sommes alors amenés à conclure que l'esprit peut concevoir le singulier et l'universel lorsque l'intuition les lui présente. Il le peut, parce qu'il peut y penser, revenir sur son intuition, et saisir le rapport de la pensée à l'intuition ou les rapports inclus dans l'intuition. Lorsqu'il n'y pense pas, l'intuition est simplement vécue, sans concept.

(10) III, *Dist.*, 14, a. 3, q. 2; p. 323, n. 5.
(11) III, *Dist.* 24, a. 1, q. 3; p. 516-517.
(12) V, *De Myst. Trinit.* q. 1, a. 1; p. 46, n. 10. Cf. III *Dist.* 33. q. 3; p. 715, n. 3.

IV

Ce pouvoir de revenir sur l'intuition, de se retourner sur soi est en effet fondamental, rend possible la formation du concept et manifeste la nature foncière de l'intelligence humaine, faculté de liaison, pouvoir de saisir les ensembles et les rapports, c'est-à-dire de comprendre et d'exprimer en pensée. Naturellement l'intelligence est portée à ce retour sur soi (13), comme le montre la réflexion où nous cherchons à penser ce que nous sommes, connaissons et voulons.

Or, lorsque l'intelligence revient sur l'intuition, ce retour entraîne aussitôt une certaine expression (14). Un rapport s'établit de la pensée à l'intuition et, en vertu de ce rapport, la pensée exprime le fait même de l'intuition : exprimer est traduire une chose par une autre en vertu d'un rapport de l'une à l'autre. Elle exprimera de plus le contenu de l'intuition si elle saisit les rapports que l'intuition présente, et, par là, distingue formellement leurs termes. Elle comprend alors l'intuition elle-même l'exprime : comprendre est en effet saisir les rapports et distinguer formellement leurs termes de manière à rendre raison des choses, à les exprimer.

Lorsque les rapports ne sont pas connus, leurs termes ne peuvent être formellement distingués; il n'y a pas compréhension et il ne peut y avoir expression dans la pensée. Je ne puis comprendre ce qu'est une chose délectable que si je connais son rapport au goût et alors seulement je la distingue comme telle et l'exprime en pensée.

Le concept ne peut donc être une entité. Ou bien en effet cette entité ne serait pas comprise et resterait dans l'ordre de l'existence; rien ne serait exprimé dans la pensée. Ou bien elle serait comprise, et le problème reculerait d'autant. Il faudrait dire pourquoi elle est comprise, ce qui ramènerait sous d'autres mots le pro-

(13) I, *Dist.* 17, p. 1, q. 2; p. 297, n. 4.
(14) V, *De Scient. Christi,* q. 4; p. 25, n. 12.

blème des rapports de la pensée et de l'intuition. Une comparaison illustre cet exposé.

L'image au miroir exprime l'objet reflété, mais l'expression est dans l'ordre de l'existence. Elle n'entre dans la pensée que si le rapport de l'image à l'objet est connu, et l'image distinguée de l'objet en tant qu'image. Le drapeau exprime la patrie, mais l'expression est dans l'ordre de la pensée et, si le rapport de l'un à l'autre n'est pas saisi, il n'y a aucune expression; le drapeau n'exprime rien. Or il en va de même de l'intuition et du concept.

La présence intentionnelle exprime l'objet dans l'ordre de l'existence; elle est la connaissance arrivant à l'existence, présentée, non pas représentée (15). Le concept exprime l'intuition dans l'ordre de la pensée, et ne l'exprime, ne la représente que si et dans la mesure où, soit le rapport de l'intuition à la pensée soit les rapports inclus dans l'intuition, sont connus.

Tout ceci est conforme aux observations de la psychologie récente selon laquelle comprendre est reconstruire, et le jugement une synthèse de termes qu'il distingue en même temps qu'il les unit (16). Avant le jugement, il n'y a qu'une synthèse primordiale dont le jugement décompose les données globales et les recompose, à l'image de ce que le réel présente mais dont il reste à former l'expression dans la pensée. La véritable copule du jugement est le rapport qu'il exprime, et il y a autant de copules qu'il y a de rapports irréductibles. (17).

Rien ne le montre mieux que le concept universel, qui est du reste le concept type; car nous n'avons de concepts du singulier que grâce au pouvoir de former des concepts universels. L'objet présenté par l'intuition diffère et conduit à des résultats différents.

(15) Connaissance et représentation devraient donc toujours être distinguées et le mot *représentation* réservé au concept. Nous n'aurions pas alors la surprise de voir des théologiens citer, à titre d'expérience sans connaissance, les impressions du goût et du toucher! Du toucher, en particulier, qui est le sens le plus intellectuel!!

(16) G. Dumas, *Traité de Psychologie*, t. 2, p. 147.

(17) *Ibid.*, p. 124, et *Nouveau Traité de psychologie*, t. 5, p. 104 et 123. Cf. Burloud, *La pensée conceptuelle*, Paris, 1927.

V

L'universel est l'un dans le multiple et l'un hors du multiple : l'homme dans les hommes et l'homme formellement distingué des hommes. Or l'homme n'existe pas, mais les hommes qui ont des caractères communs. Cette communauté de caractères *fonde* l'intelligence à la dégager *formellement*, et se trouve donc *fondamentalement* dans les individus, *formellement* dans l'esprit. L'universel fondamental est *en puissance à être compris;* l'universel formel est *compris en acte.*

L'erreur des Nominalistes fut de croire que l'universel n'est rien de plus que cet acte de comprendre, comme si le concept d'homme était une pure création de l'esprit. L'erreur des Réalistes, de croire que comprendre cette communauté de caractère et la dégager formellement suppose un universel formel dans la réalité contingente, comme si notre concept d'homme supposait l'existence même de l'homme abstrait. C'était ne pas voir que l'universel est essentiellement rapports et intelligence de ces rapports.

Le rapport de l'un au multiple, dans l'universel fondamental, est un rapport d'existence, indépendant de nous : le ou les caractères communs se retrouvent en plusieurs. Le rapport de l'un au multiple, dans l'universel formel, est un rapport de pensée qui dépend de nous : le ou les caractères communs sont compris comme se retrouvant en plusieurs ou pouvant s'y retrouver. Le passage de l'un à l'autre s'ébauche dès l'expérience de l'un au sein du multiple. Cette expérience d'un point, peut-être quelconque, remarqué, parfois pour une raison quelconque, dans un objet puis en plusieurs, prépare en effet le concept universel.

De plus, en principe, les caractères communs sont communs parce qu'ils sont essentiels : être un animal raisonnable est commun à tous les hommes parce que c'est l'essence de l'homme. L'universel formel exprime donc, en principe, l'essence des êtres. Mais, en fait, les

caractères communs ne sont pas également essentiels, ou même ne sont pas essentiels du tout à l'être que nous envisageons : tous les hommes rient et ont un nez. Seule l'expérience permet de distinguer l'importance variable de tel caractère dans tel individu. L'universel, que nous concevons au sujet de cet individu, pourra donc ne pas exprimer son essence. *Nous pensons souvent ce que nous ne savons pas et l'erreur est unie au concept* (18). L'histoire des sciences cite à profusion les concepts erronés, longtemps accrédités : par exemple, le concept du vide qui joua un rôle important dans la physique des siècles passés. Et combien d'hommes se font une représentation exacte de ce qu'est l'homme par nature?

Chose curieuse, ce fait d'expérience, nettement signalé par saint Bonaventure, n'a pas retenu l'attention comme il le méritait. Cependant l'erreur n'est pas dans les choses et n'est pas dans l'intuition, qui n'est rien de plus que la présence intentionnelle des choses en nous. Elle est donc dans la pensée que nous en formons, dans le concept. S'il n'y avait pas d'intuition sans concept, le concept serait toujours exact et il faudrait reporter l'erreur à un jugement qui suivrait le concept. Ce jugement établirait des rapports inexacts entre concepts exacts. Mais alors le problème, loin d'être résolu, serait posé en termes contradictoires.

Le jugement est connaissance et affirmation de rapports. Dans le jugement erroné, que pourrait être cette connaissance? Si elle est sans concept, elle contredit l'hypothèse qui exclut l'intuition sans concept. Si elle est un concept, étant erronée, elle contredit encore l'hypothèse, où le concept ne peut être erroné. Il faut donc revenir à la distincion du concept et de l'intuition, les séparer, et placer l'erreur dans le concept, comme le veut l'expérience.

Ce sera le moyen, d'abord, d'expliquer l'erreur elle-même.

Car, s'il y a distinction et séparation du concept et de

(18) I, *Dist.* 27, p. 2, q. 4; p. 490 a, où est cité saint Augustin.

l'intuition; si, former le concept est penser l'intuition, la comprendre, comme le dit saint Bonaventure, le concept survient à l'intuition avec un délai variable et ajoute toute la manière de penser et de comprendre personnelle à chacun : précipitée ou prudente, perspicace ou obtuse, encline à la finesse ou à la rigueur géométrique. L'erreur naît de ces dispositions ou de dispositions analogues, qui poussent à admettre entre la pensée et l'intuition, entre l'un et le multiple, des rapports inexacts. Le concept ajoute l'intuition de soi à l'intuition du réel et, croyant penser les rapports du réel, nous nous pensons nous-mêmes. Rien n'exige le contrôle de l'expérience comme la distinction à établir ici. Ce contrôle permet de redresser l'erreur en revenant à l'intuition pour la mieux comprendre, mieux l'analyser grâce à une connaissance plus exacte des rapports qu'elle inclut. Non seulement alors nous vérifions nos concepts mais nous les enrichissons et les affinons.

Au fur et à mesure que l'expérience intuitive se développe et présente de nouveaux ensembles où nous pouvons discerner de nouveaux rapports, le concept s'enrichit. J'ai le concept d'homme et d'animal, dit saint Bonaventure, lorsque je comprends *la conclusion* à laquelle je parviens à leur sujet. Mais, par un examen renouvelé, je puis accroître ma connaissance, selon les actes et les dispositions que je constate en eux. Ainsi j'apprends quelque chose de nouveau sans former de nouveaux concepts (19).

Les concepts s'affinent de même. Les langues les plus parfaites sont celles où les rapports sont le mieux exprimés. Les finesses du langage ne sont pas autre chose que rapports subtils subtilement rendus. Ainsi le grec a deux modes pour désigner l'hypothèse : l'irréel, ou conditionnel, désigne l'hypothèse en dehors du temps, et l'éventuel, l'hypothèse dans le temps.

(19) II, *Dist.* 3, p. 2, a. 2, q. 1; p. 120, n. 1.

VI

Toutefois, le mérite principal de la théorie bonaventurienne réside dans l'explication de la formation du concept universel, explication débarrassée de considérations étrangères aux faits.

Nous avons vu ce qu'est l'universel et comment l'universel exprime, en principe, l'essence des êtres. Un métaphysicien sera de suite tenté de dire que l'universel formel exprime la forme qui spécifie les êtres. Un pas de plus, et il affirmera que l'abstraction universalisante est une efficience indépendante de la pensée, qui dégage la forme de la matière individuelle et la fait passer de la puissance à l'acte dans l'esprit. Un pas encore, et il dira que la forme elle-même concourt à cette efficience. Saint Bonaventure maintient ce qu'exigent les faits.

Il reconnaît que l'universel, expression de la communauté de caractères entre individus, exprime l'essence *en principe*, et, *dans cette mesure*, peut être considéré comme exprimant la forme qui spécifie. Mais il nie résolument que cette expression passe à l'acte dans l'esprit par une efficience aveugle et nécessairement exacte. L'abstraction universalisante est un discernement qui suit l'intuition (20), et ce discernement est l'œuvre de notre pouvoir naturel de juger (21). Le jugement formel relie les ébauches que présente l'intuition et constitue des concepts solides et stables; suivant le besoin et la direction de l'attention, il les ordonne selon tel ou tel rapport (22). Tout ce que nous avons dit de la nature de l'universel et du concept vient à l'appui de cette manière de voir.

Nul ne peut nier que l'universel formel soit un rapport, qui dépend de nous parce que nous comprenons que le ou les caractères communs se retrouvent en plusieurs ou peuvent s'y retrouver. Lorsque nous le comprenons,

(20) V, *Itin. ment. in Deum*, cap. 2; p. 301, n. 6.
(21) II, *Dist.* 39, a. 1, q. 2; p. 903.
(22) G. Dumas, *Traité de psychologie*, t. 2, p. 147.

ce rapport est par là même dégagé de toute condition individuelle de temps, de lieu, de sujet. Nous ne comprenons plus seulement que nous avons telle intuition, comme dans le concept du singulier, mais nous comprenons les rapports inclus dans l'intuition. Je comprends ce qu'est une chose délectable et ce qu'est le goût, non pas quand je sens qu'elle plaît au goût, ni même quand je comprends que je fais cette expérience, mais quand je saisis le rapport de cette chose au goût (23). Je comprends que deux quantités sont égales, non pas quand je vois qu'elles sont de même grandeur et comprends que je le vois, mais quand je saisis le rapport de leur grandeur (24). Saisir ces rapports est donc les rendre indépendants de la chose délectable elle-même et de l'accroissement ou de la diminution des grandeurs. C'est comprendre et exprimer en même temps ce qui est commun à toutes les choses délectables ou égales, concevoir la suavité et l'égalité comme telles, en former le concept abstrait, et montrer que l'on a le moyen de saisir d'autres rapports indépendants de l'individu, de se mouvoir dans l'ordre de la pensée.

Telle est la différence de l'intelligence humaine à l'intelligence animale. Jusque dans ses réussites les plus surprenantes, l'animal, qu'il sente, se souvienne, juge ou raisonne, ne sort pas des liaisons individuelles.

Ce troupeau, dit Nietzsche, il ne sait pas ce qu'est hier ni ce qu'est aujourd'hui. Il court de-ci de-là, mange, se repose et se remet à courir, et ainsi du matin au soir, jour après jour... L'homme, lui, s'arc-boute contre le poids toujours plus lourd du passé (25).

L'animal peut voir l'image au miroir, et même voir que l'image ressemble à l'objet reflété; il ne distingue pas l'image comme telle, ne la comprend pas, et nous le constatons à ce que, de lui-même, il ne tente pas de faire refléter d'autres objets. On dressera un singe à se

(23) V. *Itin. ment. in Deum,* loc. cit. p. 301.
(24) V. *Itin.*, ibidem.
(25) *Considérations inactuelles*, t. I.

raser; il n'aura pas, de lui-même, la pensée d'utiliser le rasoir pour couper du bois.

L'animal ne saisit pas les rapports. Il ne peut en créer qui échappent aux liaisons que l'expérience sensible impose. Il n'a pas cette variété de conceptions qui fait l'étonnante diversité de l'esprit humain. La science qui embrasse le monde et se renouvelle en le pénétrant, l'art qui crée un monde nouveau, lui sont étrangers. Il n'est pas à la source; il ne pense pas son intuition. S'il a un concept, ce n'est que concept sensible, image qui se forme d'elle-même et représente la réalité sensible. Ses jugements, ses raisonnements, ne sont qu'associations d'images sans portée générale, comme nous en avons beaucoup nous-mêmes, W. James l'a excellemment montré. Elles peuvent développer son expérience des utilités prochaines; elles ne l'arrachent pas à cette expérience moutonnière pour lui permettre quelque spéculation que ce soit.

Ce domaine est ouvert à l'homme, au contraire, parce qu'il peut revenir sur son intuition, penser l'ensemble complexe qu'elle offre et saisir les rapports qui s'y trouvent inclus, en puissance à être compris. Ainsi apparaît la signification exacte de la phrase célèbre d'Aristote, rappelée par saint Bonaventure : « De plusieurs sensations, naît le souvenir; de plusieurs souvenirs, l'expérience; de plusieurs expériences, l'universel principe de la science et de l'art (26). » La pensée est « engendrée » par le souvenir (27), qui permet à l'intelligence de comparer et de comprendre. La pensée survient à l'intuition comme une connaissance du second degré à une connaissance du premier degré, et tout ce que l'intuition présente en puissance à être compris peut par là être compris en acte. L'intelligence a donc deux dispositions différentes : l'une à recevoir l'influence du réel, l'autre à la penser et la comprendre.

(26) V. *De Scient. Christi*, q. 4, n. 9; p. 21.
(27) V. *Itin. ment. in Deum*, cap. 3; p. 305, n. 5.

VII

Nous avons constaté deux moments dans la préparation de l'universel. Le premier se termine à l'expérience de l'un dans le multiple, et le reste à l'universel en puissance à être compris que présente l'intuition. Le second s'achève à la formation du concept, où le rapport de la pensée à l'intuition est compris et exprimé en acte lorsqu'il s'agit du concept du singulier; où les rapports inclus dans l'intuition sont compris et exprimés en acte, lorsqu'il s'agit du concept universel. L'intelligence doit donc posséder deux dispositions qui répondent à ces deux moments. Saint Bonaventure n'admet qu'avec restriction que ce soient deux facultés distinctes, comme le voudrait Aristote. Plusieurs des raisons qui l'établissent sont peu convaincantes, dit-il. Quoi qu'il en soit, il consacre une étude soigneuse à ces deux dispositions, et demeure parfaitement d'accord avec ce qu'il dit ailleurs du rôle conjoint des sens et de l'intelligence dans la prise de contact avec le réel (28).

L'une, l'intellect passif, rend l'intelligence susceptible de devenir tout ce qu'offre l'expérience. Passive, elle ne l'est pas entièrement, car elle réagit sous l'influence du réel de concert avec les sens. Elle est l'intelligence, en tant qu'elle se tourne vers les objets dont ils reçoivent l'influence, et elle est en nous parce que nous avons un corps. Grâce à elle, les objets s'inscrivent en nous comme une écriture sur un tableau et présentent la matière des concepts.

L'autre, l'intellect actif, est l'intelligence naturellement disposée à penser l'intuition et à former le concept. Deux expressions indiquent bien la poussée naturelle qui entraîne l'intelligence à se prononcer et le caractère de conclusion des concepts : le concept est formé par mode de nature, par vertu de nature, et il est un résultat, il jaillit dans le regard de l'esprit (29). L'énergie qui le

(28) II *Dist.* 16, a. 2, q. 3; p. 405-406.
(29) I, *Dist.* 27, p. 2, q. 4; p. 490 a.

forme est active, mais ne l'est pas entièrement, car les résultats de l'expérience intuitive doivent lui être présentés. Elle est connaissante, pense l'intuition et donne la forme à la matière que celle-ci présente. Elle fait l'intelligible et, sans elle, l'intuition reste plus encore qu'inexprimée, incommunicable.

Ceci est vrai, même en Dieu, d'après saint Bonaventure. La divinité ne devient, selon notre façon de concevoir, l'exemplaire de ce qu'elle réalise ou peut réaliser que dans le Verbe proféré. Ceci est vrai dans notre esprit, où toutes les connaissances ne reçoivent précision, vie enfin pleinement intelligente et active, que du moment où elles sont exprimées en concepts qui les distinguent formellement et permettent de les ordonner.

En bref, l'universel est donc, d'abord, un ou plusieurs caractères communs dont les rapports sont présentés par l'intuition en puissance à être saisis; l'universel est ensuite un concept formé par l'esprit dont la pensée survient à l'intuition, saisit en acte les rapports qu'elle présente; par là, les rend indépendants de toutes conditions individuelles et les exprime. Le concept est bien alors un jugement formé par l'esprit qui comprend l'intuition de soi ou d'autre chose.

L'intellect passif est le pouvoir naturel de juger, en tant qu'il a l'intuition globale du réel en puissance à être compris.

L'intellect actif est ce pouvoir naturel de juger en tant qu'il pense l'intuition et la comprend parce qu'il saisit son rapport à la pensée ou les rapports qu'elle inclut et distingue formellement leurs termes.

L'intellect passif entre en action sans que suive nécessairement l'intellect actif. Celui-ci ne peut agir que sur présentation des données intuitives, auxquelles il ajoute sa propre façon de penser et de comprendre. Il y a intuition sans concept. Il n'y a pas concept sans intuition.

VIII

Un texte de saint Bonaventure nous arrête : *Il n'y a pas en nous d'intuition sans concept* (30). Qui s'en tiendrait à cette affirmation pourrait croire que saint Bonaventure rejette la possibilité d'une intuition sans concept chez l'homme. Répondre à cette difficulté sera l'occasion d'insister à nouveau sur une des caractéristiques du génie de saint Bonaventure.

Eminemment synthétique, il procède par notations, remarques, qui ouvrent de vastes horizons ou pénètrent le fond des choses. Sans que ce soit toujours indiqué, la coordination en est maintenue, même lorsque le point de vue change. Saint Bonaventure garde toujours présentes les remarques qu'il a faites, les précisions qu'il a données et suppose qu'il en est de même du lecteur, ne fût-il pas averti du changement de point de vue. Après avoir nié, par exemple, que nous ayons des idées innées, pensant aux dispositions innées à acquérir certaines d'entre elles dès la première intuition de l'esprit qui est lumineux à lui-même, il affirmera que telle idée est innée. Mais, à bon entendeur salut, ce n'est qu'en ce sens-là, et non point au sens de connaissances préexistantes à l'expérience. De même ici. Le point de vue est changé sous l'influence de saint Augustin.

Saint Augustin s'occupe longuement du verbe ou concept à propos de la Très Sainte Trinité. La seconde Personne, le Verbe, expression entièrement fidèle de la pensée du Père, objet de ses complaisances et expression de sa toute-puissance, est l'exemplaire de notre concept, qui devrait remplir des conditions analogues pour être verbe véritable, authentique concept.

La raison supérieure aurait alors, seule, un verbe, parce que, seule, elle considère les choses du point de vue de l'éternité et de la vérité absolue. Le doute, l'erreur, le déplaisir, l'impuissance à réaliser, ne seraient pas accompagnés de concept.

(30) I, *Dist.* 27, p. 2, q. 1; p. 483, n. 4.

Nous pourrions retenir, semble-t-il, qu'une connaissance humaine sans concept ne paraît pas contradictoire. Mais ce n'est qu'une indication, car il ne s'agit plus du concept tel qu'il est en fait. Saint Bonaventure n'a-t-il pas remarqué que l'erreur est souvent unie au concept?

Le motif pour lequel nous ne pourrions avoir d'intuition sans concept nous oriente dans le même sens. Saint Bonaventure déclare l'emprunter à saint Augustin et, si les termes ne sont pas d'Augustin, ils reflètent exactement sa pensée. Il n'y aurait pas d'intuition sans concept chez l'homme parce que son intelligence est engendrée, *quia intelligentia est semper genita* (31). Qu'est-ce à dire?

Il ne peut être question de l'intelligence elle-même, qui n'est engendrée d'aucune manière. Il s'agit de l'acte d'intelligence. Mais il n'est d'acte engendré que celui qui donne origine au concept, engendré par le souvenir qui permet à l'intelligence de penser son intuition et de la comprendre. Il est trop évident qu'un tel acte ne peut être sans concept. Qu'a donc voulu dire saint Bonaventure? Ce que disait saint Augustin, comparant notre verbe au Verbe divin.

La pensée divine est parfaite et ne dépend que de soi. Elle est tout entière en acte et parfaite, même sans s'exprimer en un verbe. C'est le cas pour la Seconde et la Troisième Personne de la Trinité. Le Père seul profère un Verbe. La pensée humaine, au contraire, est essentiellement dépendante, engendrée par l'expérience. On comprend que l'acte d'intelligence ne puisse être parfait, même dans son ordre, s'il reste simple prise de contact connaissante avec le réel. Il demeure manifestation d'une existence par identification intentionnelle, rien de plus. Ce n'est pas une pensée. Pour qu'il y ait pensée véritable, il faut que l'intelligence revienne sur l'intuition, la comprenne et s'exprime en tant que connaissante. Mais alors ce sera le concept, acte d'intelligence engendré. Saint Bonaventure parle ainsi, non pas de l'intuition à l'état natif mais de l'intuition pensée, comprise, et qui entraîne formation d'un concept.

(31) I, *Dist.* 27, p. 2, q. 1; p. 483, n. 4.

Nous ne croyons donc pas qu'il nie toute intuition sans concept dans l'intelligence humaine. Nous voyons au contraire qu'il rappelle implicitement la dépendance du concept vis-à-vis de l'intuition et de l'expérience, aussi bien que son imperfection vis-à-vis de l'exemplaire divin. En nous, l'intuition sans concept garde un caractère inachevé, orienté vers autre chose. En Dieu, l'intuition fondamentale est parfaite et distincte. En nous, le concept ajoute à l'intuition et facilement la déforme. En Dieu elle a son expression entièrement fidèle dans un Concept, un Verbe, qui est relation exprimée, rapport subsistant, et n'ajoute rien à l'intuition qui lui donne origine.

La gloire du Christianisme est de destiner l'homme, dans la pleine conscience et l'exaltation de sa personnalité, à contempler cette Vie souveraine, après en avoir reconnu, dans les ombres de cette terre, la faible image en lui-même. La vertu du Christianisme tient à l'espérance qu'il met au cœur de l'homme, de participer un jour à cette Vie, dans la mesure où il aura cherché à rétablir en lui-même son image. Ce sont les thèmes favoris de la mystique bonaventurienne, fruit de ses recherches philosophiques et théologiques.

R. P. JEAN DE DIEU.

JOURNAL LITTÉRAIRE

—

1893

—

3 novembre. — Cette nuit, pour la première fois depuis que Jeanne et moi nous nous sommes quittés, j'ai rêvé de F..., et encore pas au point de vue passionnel. Je le voyais et l'écoutais chanter, et le distinguais avec une netteté encore présente maintenant que je suis levé, habillé, et que j'écris cette note. Ce rêve vient peut-être que j'ai parlé un peu de F..., et beaucoup de Jeanne hier soir avec Laure qui est venue prendre le café chez moi. Jeanne sera ce soir chez sa mère. Avant-hier, en me quittant pour monter dans l'omnibus, elle m'a dit : « Je viendrai vendredi. Vous me verrez... » Je lui ai répondu : Non, et en ce moment, je ne sais pas très bien si j'irai ou si je n'irai pas.

1894

—

7 avril. — Ecrit dans le Luxembourg. A l'école, je ne jouais pas. Quand j'arrivais avant l'heure de la classe, je me promenais seul sur les trottoirs de la cour. J'étais déjà au supplice des cris et des poussées de mes camarades.

J'allais à l'école et en revenais seul, autant par sauvagerie et timidité que peut-être par goût de la solitude. Mes maîtres m'ont-ils aimé un peu?... Je n'étais ni des bons élèves ni des pires et je me souviens que j'avais énormément de pensums, qui me faisaient me coucher

presque chaque soir à une heure très avancée, bien après mon père rentré du théâtre.

Vendredi 24 août. — Je retournais chez Beer (1) après déjeuner. En passant devant le Café Mahieu, je vois à la terrasse Verlaine avec cette femme qui l'accompagne toujours. J'ai acheté un petit bouquet de violettes à la fleuriste qui se trouve à côté de la pâtisserie Pons et je le lui ai fait porter par un commissionnaire, allant me poster sur le terre-plein du bassin pour voir de loin l'effet. Il a porté le bouquet à son nez, pour en respirer le parfum, en regardant de tous côtés d'où il pouvait lui venir. J'ai repris mon chemin, enchanté de mon geste.

28 octobre. — Julien Sorel. Presque un modèle!

1895

Avril. — Je me suis décidé à porter des vers au *Mercure.* J'ai fait connaissance du directeur, Alfred Vallette, que je n'avais vu jusqu'ici qu'aux représentations de *L'Œuvre.* Accueil charmant. Je m'étais fait donner un petit mot d'introduction par Lugné-Poe. Il m'a dit : Il n'y a besoin d'aucune introduction pour venir ici. En partant, j'ai dit à Van Bever, dans son petit bureau qui sert d'entrée : J'ai apporté des vers. Ils seront pris.

Mai. — Mes vers sont acceptés.

Juillet. — Pourquoi faire part de nos opinions? Demain, nous en aurons changé.

Gardons-nous d'écrire des lettres affectueuses. L'amitié a sans cesse des hauts et des bas, — des très hauts et des très bas.

(1) Fabricant de gants, rue Jean-Jacques Rousseau, chez qui j'étais « tribun ». Parent de Georges Berr, de la Comédie-Française. Un excellent homme. Mon père lui avait parlé d'une place pour moi, lui disant qu'il me donnerait ce qu'il voudrait, que c'était pour mon argent de poche. Quand il me raconta cela, et que je le renseignai, lui disant que mon père ne me donnait pas un sou et qu'il me fallait gagner ma vie, il se confondit presque en excuses de ne pouvoir me payer mieux et de me voir dans un pareil emploi.

Août. — La franchise est bien bête.

Admirer, aimer, respecter, c'est s'amoindrir.

Tous ces enfants qui jouent et crient dans la rue, s'ils pouvaient mourir...

Lorsque, dans une conversation, j'émets des arguments pour telle ou telle chose, dans tel ou tel sens, il me serait tout aussi aisé d'émettre des arguments dans le sens opposé. Cela est du reste souvent un jeu pour moi.

Je fais tout ce que je veux de moi-même.

Décembre. — Arriver à quarante ans avec un millier de vers dont la beauté me mérite d'être bafoué, voilà ma seule ambition.

Tout ce qui est l'autorité me donne envie d'injurier.

C'est une force que n'admirer rien.

Lire... cela m'est une vraie souffrance.

1896

Janvier. — Pour bien vivre, il faut souvent penser à la mort, dit, je crois, un proverbe. Je ne sais si j'aurai vécu bien, mais je ne peux jamais faire la connaissance de quelqu'un sans penser aussitôt à l'attitude que je devrai prendre quand je suivrai son enterrement.

Mardi 18 février. — Quelle journée vide! et pourquoi est-ce que je la note ici? Depuis midi je suis enfermé dans cette chambre, morne, paresseux, amer, et malgré cet *Essai de Sentimentalisme* composé à moitié et qui n'est pas trop mal, je n'ai touché la plume que ce soir pour écrire ces lignes. Je suis navré quand je songe qu'il me reste peut-être bien des années à vivre une pareille existence. Je me désespère de plus en plus. Rien ne me remonte, aucun espoir ne me donne du courage. Et pourtant, j'aime passionnément les lettres. Je vais me coucher. Il n'y a encore que la complète nuit du sommeil pour avoir la paix.

Dimanche 22 mars. — Vallette me disait tantôt : « Si on mettait de l'argent sur les écrivains comme on en met sur les chevaux, j'en mettrais sur Tinan (2). »

5 mai. — Ce soir, Van Bever, que je n'avais pas vu depuis le premier numéro de *L'Aube*, à l'occasion de laquelle il m'avait dit nombre de choses blessantes mais vides, est venu me voir, joyeux, pour de bonnes choses qui doivent lui arriver prochainement : un emploi à l'Assistance publique, mariage, succès actuel, paraît-il, de la revue. Me reprochant ma sauvagerie, mon soin à rester chez moi, il m'a dit : « Toi, tu es l'ami des mauvais jours. Quand on n'a pas de quoi manger, tu es toujours là pour faire partager ton dîner. Mais sitôt qu'on a un peu de bonheur, on ne te voit plus. »

17 juin. — La littérature... Voilà une... qui m'aura donné bien de la peine.

Tout ce qu'on dénomme aujourd'hui littérature, combien c'est léger, superficiel, inutile presque, comparé aux livres de Taine, de Renan.

Je suis allé une après-midi voir Van Bever à la mairie du Panthéon, pendant son séjour dans le bureau de l'Assistance publique. Il me reçut avec ces paroles : « Ah! mon cher, j'ai peu de temps. En ce moment, je travaille. J'écris trente pages par jour. » Et comme je lui exprimais ma surprise : « Ah! tu sais, moi, je n'écris pas pour les « intellectuels ». J'écris pour les concierges. » Après quelques minutes, il s'excusa de ces paroles, prétendant n'avoir voulu faire qu'un paradoxe. « Un paradoxe, lui dis-je. Tu m'étonnes. Il n'y avait aucun paradoxe dans ce que tu m'as dit. »

Très choqué de la façon dont il recevait les malheureux qui venaient à son guichet, et comme je le lui disais, il a eu un geste d'indifférence et de mépris : « Tu ne les connais pas! »

(2) A cette époque, je passais toutes les après-midi des dimanches, jusqu'à 6 heures du soir, avec Alfred Vallette, dans la salle de rédaction du *Mercure*, prise sur le petit appartement qu'il occupait 15, rue de l'Echaudé Saint-Germain, où a débuté la revue.

Mardi 23 septembre. — Après une visite, le matin, aux Puvis de Chavannes (panneaux pour la Bibliothèque de Boston), et après avoir déjeuné avec Boulanger, entré, en revenant chez moi, à la Nationale, pour rechercher dans la collection de l'*Echo de Paris* un passage d'un « La Palférine ». Rencontré dans la salle, avec Henri Albert et La Jeunesse, Tinan, qui me demande si j'ai bien reçu une lettre de lui. Sur ma réponse négative, il me dit : « Paul Fort fonde une revue. Il vous a écrit une lettre, à laquelle j'ai joint un mot, pour vous demander quelque chose. Nous aurions mieux fait de vous écrire au Mercure. Enfin, j'espère vous y voir prochainement et nous vous donnerons de plus amples explications. »

Passé à l'étude (3) et chargé le petit clerc d'aller rue de Savoie voir s'il y avait des lettres pour moi, mais ne me voyant pas, la propriétaire avait tout rendu au facteur.

17 octobre. — Hier soir, quelques instants après m'être couché, dans une sorte de demi-sommeil, je me suis entendu composer et dire à haute voix des vers merveilleux. Ce matin, impossible d'en retrouver un. C'est la seconde fois que cela m'arrive.

Un *Essai* sur mon frère : J'ose espérer que tu m'aimeras toujours assez pour te défendre de la vocation littéraire. Car, si tu l'avais, comme je t'aime beaucoup, je souhaiterais que tu aies du talent, et comme j'écris moi-même, si tu avais du talent, cela me rendrait bien malheureux.

4 novembre. — Il n'y a encore que les gens qui écrivent qui sachent lire.

26 novembre. — Je souhaite aussi écrire quelques pages qui puissent encore me plaire quand j'aurai cinquante ans.

(3) J'étais devenu clerc d'avoué, dans l'étude de Me Barberon, 17 quai Voltaire.

19 décembre. —
Tu ne sauras jamais combien je t'eusse aimé
Toi qui aurais pu naître et qui fus supprimé
Possible enfant noyé. Vers un pays meilleur
Que celui où j'habite, — et ta mère, — le fleuve
T'a emmené sans doute, et la route fut douce
A ton ébauche close, et tu fus ce qui mouille
De facile douceur la peine de l'amour
Et qui fait qu'on y prend malgré soi quelque goût.
Je ne sais où tu es et ce sera toujours
Ainsi. Je ne sais pas non plus où est ta mère.
Je ne la vis qu'un soir. Elle me fut très chère.
Désintéressée elle l'eût été encore
Plus. Souvenir! J'entends encor le bruit sonore
Et les préparatifs de ta mort. Tu n'avais
Aucune forme mais je te voyais déjà.
Je te voyais. Je me disais déjà : Voilà
Comme je fus, jadis, il y a bien longtemps,
J'imaginais aussi le tout petit enfant
Que tu aurais pu être, tôt, plus tard, et puis...

. . . .

J'ai pensé : le néant pour lui sera meilleur...
Je suis seul aujourd'hui... Vers un pays meilleur
Le fleuve empli de chants t'a emmené...

1897

—

Dimanche 3 janvier. — Eté tantôt au Mercure. Vallette m'apprend la réception de mon deuxième *Essai* et me dit à ce sujet quelques paroles, dont celles-ci, au hasard de la mémoire, mais qui sont textuelles : « C'est de beaucoup supérieur à tout ce que nous recevons... Méfiez-vous d'arriver à trop de sécheresse... On sent encore un peu le travail... Et puis, vous savez, cela a été reçu à l'unanimité. Il est rare qu'on trouve autant de conscience, un aussi grand souci d'écrire. On sent chez vous la volonté de dire telle chose, rien que cette chose, sans plus, et avec le mot le plus juste... C'est vraiment bien...

C'est très bien... » Tout cela pendant la lecture, par lui, devant moi, dudit *Essai*.

Vendredi 15 janvier. — Bout de l'an Verlaine.

A dix heures, messe à Sainte-Clotilde.

A midi, rendez-vous au cimetière.

Ensuite, déjeuner chez Jouanne, avenue de Clichy. Convives : Mallarmé, Quillard, Dierx, Rodenbach, Rachilde, Fanny (4), Léon Deschamps, Vallette, Valéry, Fort, Tinan, Dujardin, Alexandre Natanson, Herold, Vielé-Griffin et Fontainas.

J'ai acheté, chez un antiquaire de la rue Mazarine, pour pas cher, une chaise de travail assez jolie. Provient de la vente Camille Doucet.

13 mars. — Demain, je dois voir Suzanne. Elle me recevra... Où peut-on être mieux?... Aussi, aujourd'hui, je veux me reposer : j'éviterai de parler.

14 mars. — Ne conseiller personne, ne rien révéler, indiquer à personne. Pourquoi hâter et favoriser le développement d'autrui?

15 mars. — Le veuf de la rue Monsieur-Le-Prince, rencontré si souvent, les yeux si rougis de son chagrin, — puis quelques mois après, meilleur air, — un peu plus tard, meilleur air encore en se promenant le soir boulevard Saint-Michel, — enfin, un soir, aperçu à la terrasse d'un café en compagnie d'une jeune femme, l'air tout à fait consolé, et, même, plus que consolé.

26 mars. — Il y a toujours une chose qui m'intéressera plus que les œuvres mêmes des écrivains : c'est la façon dont ils les écrivirent, ce sont les sentiments, sincères ou imaginés (supérieurs, ces derniers), qui les animaient en écrivant. Quand ils écrivent, je voudrais pouvoir les voir.

Il y a deux auteurs que je ne connais pas, à qui je

(4) Fanny Zaessinger, modèle de Léandre, amie de Jean de Tinan et de Henri Albert.

n'ai jamais parlé. Je les ai seulement lus. Mais quand je pense à eux, je me dis : mon cher Jammes, mon cher Gide.

Parce que j'avais trop lu dans les poètes le mot : rêver, combien d'heures j'ai passées accroupi dans mon fauteuil, et sur moi-même.

Chez l'épicier, une cliente : « Du tapioca. Donnez-moi des lettres. Ça amuse les enfants. » — Heureux enfants!

27 avril. — Que l'amour des femmes est solide! Une fille me disait ce soir, en me parlant de son « ami » : « Eh! bien, si je me fâche avec lui, c'est toi que j'aimerai. »

Pour une préface aux *Essais de Sentimentalisme :* Peut-être quelques-uns ont-ils souri de ces pages. J'en souris bien moi-même. Quand je les écrivais, je me demandais en même temps quelle nécessité de les écrire. Et voici qu'elles sont réunies en volume. Ce qui prouve qu'ici-bas il faut s'efforcer d'être convaincu, dans un sens ou dans un autre.

2 mai. — J'ai marqué quelque part mon désir de satisfaire surtout les esprits fatigués et difficiles. Certes, ce n'était pas pour obtenir beaucoup de lecteurs. Et pourtant, je sais bien que nombre de gens vont aimer ces pages rien que pour se dire des esprits, etc., etc.

10 mai. — Je fais de moi tout ce que je veux.

24 mai. — Rencontré Tinan, rue Bonaparte, à 6 heures. Après poignées de mains : « Je parie que j'ai oublié de vous donner mon livre. Vous ne l'avez pas reçu? — Moi : Non. Mais je ne m'attendais pas à le recevoir. — Si, si. J'aime beaucoup ce que vous faites. C'est parce que vous n'étiez pas sur la liste des gens qui font des chroniques... Mais c'est entendu. Je mettrai un exemplaire pour vous au Mercure. »

Jésus
?
.
.
.
.
Vaillant
Emile Henry
Caserio
Angiolittis

25 juillet. — Boulanger est vraiment bien. L'autre soir, — 22 juillet, — parlant de quelque chose dont toutes les parties se tiennent bien, il me disait : une chose *ténue,* et ce soir, à dîner, parlant d'un conte signé : Marni, dans *le Journal,* il déclarait idiot le quatrain inséré dans ce conte. Or, ce quatrain, c'étaient des vers de *l'Harmonie du Soir.* Boulanger l'ignorait. Mais s'il avait su que ces vers étaient de Baudelaire, il les aurait sûrement trouvés admirables, alors même qu'ils eussent été mauvais.

10 septembre. — M. Paul Léautaud n'a encore écrit que quelques pages. Quand ce ne serait que pour cela, il faut l'en remercier.

5 octobre. — Eté au cimetière Montmartre, à la tombe de Renan et à la tombe de Stendhal.

HÉRODIADE

Hérodiade, concierge.
Salomé, sa fille, trottin.
Antipas, banquier juif, sénile.
Ioakanan, jeune poète symboliste.

Hérodiade propose sa fille à Antipas. Salomé, à qui elle en parle, recule toujours l'instant de la livraison. Elle veut d'abord s'offrir Ioakanan, qu'elle a entrevu sur le Pont des Arts et qui ignore le désir qu'elle a de lui. Après tels et tels incidents, Salomé a couché avec Ioaka-

nan, puis cède à Antipas, lequel, pendant sa joie, tire la langue.

18 octobre. — Quelle difficulté à écrire me prend dès que je commence. Ce soir encore, à ce point malheureux de cette difficulté, j'ai tout quitté, et je suis sorti, me désoler au hasard des rues. J'ai pourtant écrit deux ou trois bonnes pages. Je possède de plus en plus la connaissance du style. Et j'ai encore un peu de sentiment. Et j'ai aussi en moi une certaine harmonie. Même, parfois, ma chambre est trop étroite pour l'excitation que me donnent mes idées. Qu'est-ce donc qui me manque? Sans doute, je me suis trop amusé avec moi-même, j'ai trop joué avec mon cerveau, avec ma sensibilité, et je n'ai pas assez gardé d'illusion. A côté de moi qui travaille, il y a trop souvent un autre moi qui examine, raisonne, critique, et trouve toujours tout mauvais. Et puis, pourquoi tant chercher? Et quel jeu dangereux que trop chercher!

17 octobre. — Et puis, il serait temps d'écrire sans s'occuper des autres livres. Après tant de réflexions, d'essais, je dois posséder ma manière, ou bien je ne la posséderai jamais. Il serait temps d'écrire tranquillement, librement, comme si j'étais seul vivant. Quittons le souci des livres, des maîtres. C'est de trop penser à eux qui m'a paralysé jusqu'ici. Soyons nous-même, si c'est possible, si c'est possible...

25 octobre. — Julien Sorel. Oui, un modèle.

Ecrit ce qui suit à Vallette, en lui adressant ma réponse à l'enquête du *Mercure* sur l'Alsace-Lorraine : « D'autre part, voulez-vous remettre à M. de Gourmont, pour un *Epilogue*, peut-être, ces mots que je tiens directement d'un ami de la dame.

« Une dame, que le Père Olivier guide dans le choix de ses lectures, quand elle lui demanda si elle pouvait lire le *Mannequin d'Osier* d'Anatole France, reçut du

dominicain cette réponse : « Si vous voulez, mais c'est « assommant. »

M. Bertin m'a raconté cela il y a quelques jours.

14 novembre. — Je me rappelle que vers mes dix-huit ans j'étais un enragé dormeur. Tout était bon à mon sommeil, lit ou plancher, chaise ou table.

Dimanche 28 *novembre.* — Aujourd'hui, au Mercure, je disais à Vallette que j'ai passé la soirée d'hier samedi chez Van Bever. Je lui disais que Mme Van Bever lui reprochait de ne pas travailler, etc., et que, à mon avis, la paresse de Van Bever doit tenir au manque d'organisation de son ménage. Vallette m'a répondu : « Oui..., oui..., mais, vous, voyons, croyez-vous que Van Bever fasse jamais quelque chose en littérature?... Je ne sais pas s'il vous l'a dit. Il nous a apporté un roman, ici. Eh! bien, il lui manque vraiment d'avoir réfléchi, et il ne me semble pas disposé à réfléchir jamais. Et puis, je suis bien fixé : il ne fera jamais rien. »

1898

—

18 *mars.* — Il y a, dans la voix de Mlle Brandès, des nuances, des sortes de déchirures délicieuses, qui éveillent en moi une grande tendresse.

26 mars. — Il me faut bien dire que je ne ressens rien du goût, du besoin, peut-être, qui portent certains écrivains à s'entourer d'un décor : tableaux, gravures, mobilier, bibelots, etc... Ces gens me font un peu l'effet de marchands dans des bazars. Par exemple, la photographie de la collection *Nos contemporains chez eux,* où on voit Loti dans toute sa turquerie. Il paraît qu'un jour Goncourt demanda à Renan : Pourriez-vous me dire de quelle couleur est le papier de votre chambre à coucher? et que Renan lui avoua n'avoir jamais songé à s'en rendre compte. Je ne suis pas loin de m'en tenir à

ce désintéressement. N'est-ce pas un certain vide de soi-même, un certain manque de vie intérieure, qui fait qu'on se plaît au milieu d'un décor, que même on en a besoin? Pour moi, jusqu'ici, les choses extérieures, de cette sorte, existent à peine. Je craindrais même que des tableaux arrêtent mon regard, ma réflexion. Mes murs nus sont au contraire comme s'ils n'existaient pas.

1er mai. — Ecrire une étude sur quelques jeunes écrivains n'ayant que peu publié : un livre, ou seulement quelques pages çà et là.

Un avant-propos, Ch. Maurras
Valéry
Léon Blum
Ch. Morice
Un final.

5 juin. — Je pleure encore en me récitant *Le Balcon.*

21 juin. — Quai Malaquais, vers quatre heures, rencontré Davray, retour de Londres. Il me dit que Edmund Gosse et Arthur Symons, à qui il a rendu visite, l'ont questionné un peu sur moi, à propos de mon troisième *Essai*, paru dans le *Mercure* de ce mois, et qui me déplaît si fort. N'y a-t-il pas là simplement une camaraderie?

P. V. Il a une tournure d'esprit si charmante qu'il entend avec plaisir les inepties que des femmes lui disent, et auxquelles il donne un sens très profond. Par exemple, la petite juive du Vachette, devant qui il parlait littérature, et qui lui a dit : « Enfin, à quoi ça sert tout ce que vous faites là? »

Ecrire de petites méditations avec les grandes notes non utilisées dans les *Essais :*

La critique est la conscience de l'art. — Ernest Hello.
L'imagination est l'œil de l'âme. — Joubert.
In utrumque paratus : Etre prêt à tout.
Miserere super turbas : J'ai pitié des masses.
Ecrire : *Le Bonheur.*

Tant pis, vers le bonheur d'autres m'entraîneront
Par leur tresse nouée aux cornes de mon front.

MALLARMÉ.

Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus...

BAUDELAIRE.

Sur la vie heureuse, par Sénèque.

4 septembre. — Se surveiller, être conscient, toujours.

Se défier du style de Renan, de tous les styles dits grands styles.

Ne pas faire de phrases faciles, fades. Au contraire, des phrases dures, sèches, même rudes. Une harmonie se dégage aussi de ces phrases.

Simplifier, sans cesse.

Le moins possible d'épithètes.

Une phrase tendre et chantante par ci par là, comme un sourire voilé, atténuera.

Savoir choisir... Pour exprimer une idée, un sentiment, dix mots, dix images s'offrent. Savoir choisir...

J'écris, je sais ce que je vais écrire, et après y avoir pensé j'y pense encore et j'aimerais mieux ne rien faire que de l'ignorer.

Petites choses dures et serrées, pleines de reflets et insaisissables, à la fois unes et multiples, tantôt frémissantes et tantôt glacées, petites vies éternelles et sans limites : idées, tout l'art, peut-être, ne vaut pas votre rigueur.

Mon cher... J'arrive dimanche chez Schwob. Qu'est-ce que je vois sur la cheminée?... La photographie du colonel Picquart... Je n'ai pas fait un pas de plus. J'ai dit à Schwob : Mon cher ami, vous avez cette photographie sur votre cheminée... Je vous dis adieu... Vous ne me reverrez plus... Il peut compter que je n'y remettrai pas les pieds. — A moi raconté par... lui-même.

10 septembre. — Les journaux, ce matin, annoncent la mort de Mallarmé, hier, subitement, dans sa petite maison de Valvins. Celui-là fut mon maître. Quand je connus ses vers, ce fut pour moi une révélation, un prodigieux éblouissement, un reflet pénétrant de la beauté. Mais en même temps qu'il me montra le vers amené à sa plus forte expression et perfection, il me découragea de la poésie, car je compris que rien ne valait que ses vers et que marcher dans cette voie, c'est-à-dire : imiter, ce serait peu digne et peu méritoire. Je me rappelle que j'en parlai à tous mes collègues de l'étude et que j'allai acheter chez Perrin un exemplaire de *Vers et Prose* pour chacun d'eux. Mallarmé est vraiment le seul poète. Depuis que je l'ai lu, j'ai cette opinion. Comme poète, par l'expression, la quintessence de la forme, il est de beaucoup au-dessus de Hugo, et Verlaine, à côté de lui, n'est qu'un élégiaque. Les vers de Mallarmé sont une merveille inépuisable de rêve et de transparence.

C'est Mallarmé, je crois bien, qui décida de mes relations avec Valéry. Je l'avais jusqu'alors vu aux mardis du Mercure sans guère lui parler. Un mardi que j'allais au Mercure, j'entrai au bureau de tabac de la rue de Seine, entre la rue Saint-Sulpice et la rue Lobineau. Valéry en sortait. Il m'attendit et nous fîmes le chemin ensemble. Je ne sais plus ce qui l'amena à prononcer le nom de Baudelaire. Je lui répondis qu'il y avait un poète que je mettais bien au-dessus : Mallarmé. Depuis que je ne sais quelle sympathie me lie avec lui, nous en avons souvent parlé ensemble. Il devait même, un soir de cet hiver, m'emmener avec lui rue de Rome. Je n'aurai pas ce plaisir. J'avais projeté d'écrire sur Mallarmé un « Hommage au Poète ». Ce travail est encore à faire.

Mallarmé est mort. Il a enfoncé le cristal par le monstre insulté. Le cygne magnifique est enfin délivré.

Et quelle qualité : il était unique.

27 septembre. — La pensée du suicide m'obsède de nouveau depuis quelques jours. Chaque année, j'ai deux ou trois mois de cet état.

1er octobre. —

Z, Y, X...

Alors, tout le monde s'en alla.

La fosse était fermée.

On commençait à jeter des pelletées de terre.

Un à un, les assistants défilèrent devant la fosse et aspergèrent le cercueil de quelques gouttes d'eau bénite.

Le prêtre murmura ses oraisons.

Dans ce trou, on descendit le cercueil.

Après des détours, on trouva l'emplacement où un trou était préparé.

On arriva au cimetière.

On partit.

A l'heure indiquée, tout le monde se trouva rassemblé au logis du défunt.

Il mourut.

Il eut des enfants.

Il se maria.

Il eut des maîtresses.

Il fit son service militaire.

Il passa son bachot.

Il entra au collège.

Il fit sa première communion.

Il alla à l'asile.

Enfin, il naquit.

M. Bête aimait la règle, la tradition, la méthode, mais, par un paradoxe irrésoluble, il avait eu la vie la plus décousue qui soit.

3 octobre. — La bêtise des gens est si grande que je crois fort que la plupart des gens qui vont au Musée *national* du Louvre croient que tous les tableaux qui y sont rassemblés sont de peintres français.

10 octobre. — Valéry, qui était chez moi ce soir, m'a dit, en regardant mon manuscrit en train : Votre écriture ressemble beaucoup à celle d'Edison.

Couverture pour *Mélanges.*

(croquis de cette couverture)

Eté voir cette après-midi Tinan à la Maison Dubois. Je n'ai pu le voir que quelques minutes dans sa chambre. On est venu le chercher. En me quittant et en plaisantant : Je suis désolé.... Vous m'excuserez... Vous voyez... on m'emmène encore... (je pense, dans la salle d'opérations).

29 novembre. — Valéry est venu ce soir, chez moi, après dîner, me chercher pour aller nous promener (5). Pendant que je me préparais, il a pris une feuille de mon papier (6), et y a écrit :

Conte

à Paul Léautaud

Il y avait une fois un écrivain, — qui écrivait.

Valéry.

(A suivre.) PAUL LÉAUTAUD.

(5) A cette époque, Valéry habitait à l'Hôtel Henri IV, rue Gay Lussac, sa chambre, dont je revois très bien la disposition (le guéridon, avec le cahier de papier écolier couvert de notes, le tableau noir), donnant sur l'Impasse Royer-Collard. Moi, 11, rue de Condé. Presque chaque soir nous partions en promenade dans Paris. Nous montions sur l'impériale d'un omnibus et nous allions de terminus en terminus, jusque dans les quartiers les plus excentriques. D'autres soirs, tout bonnement prendre des bavaroises chez Prévost, boulevard Bonne-Nouvelle, en face le Gymnase. Le dimanche, les quais derrière Notre-Dame, la passerelle de l'Estacade, disparue aujourd'hui, où nous faisions une pause. Retour pour l'heure à laquelle il faisait sa visite à Huysmans, — J. K. (Joris-Karl) comme il disait, — rue Saint-Placide. C'était lui surtout qui parlait et je l'écoutai.

(6) Je l'ai encore.

L'APPEL A LA DÉESSE

—

C'est bien toi qui, mêlée aux fleurs de ce jardin
D'été désespéré, l'illumines. Soudain
Un astre a parsemé l'aurore de corolles
Etincelantes. Mais, déesse, tu t'isoles,
Tu sommeilles selon l'épaisseur des buissons
Pendant que, glorieux d'espoir, nous renaissons
Pour t'avoir poursuivie en songe, pâle et nue.

Nous te cherchions. De loin nous t'avons reconnue,
Lumineuse, éclairant l'éclosion des fleurs,
Si déjà, diapré de mobiles couleurs,
S'allume de parfums l'air pur que tu respires.
Tu souris. Les sons brefs qu'éveille au cœur des lyres
Invisibles l'émoi musicien des cieux
Fondent sous cet azur suscité par tes yeux
Dans la suavité d'accords frêles et tendres.

Jadis (te souvient-il?) par un couchant de cendres
Teinté de rose éteint que glisse à l'horizon
Le jour comme un sanglot suprême d'oraison,
Tu parus; et, d'un pas qui danse, au creux des roches,
Te voici, tu descends vers moi; tu te rapproches,
Tu découvres ton sein, candeur qui m'éblouit!
Et, depuis, ma mémoire, ô merveille! enfouit
Ce crépuscule avec la vision divine
D'une clarté surgie au miroir qui fascine,
Eclair sans nul reflet que ce seul souvenir.

Certains soirs, n'ai-je cru entre mes mains tenir
Tes mains fraîches qui de mon front chassaient la fièvre?

N'ai-je cru, certains soirs, recueillir sur ta lèvre
Qui chantait, onduleux lacis sous le soleil
Subtil, l'apaisement fécond du bon conseil
De raison, au désert sans nuage ni flamme
Parmi l'ivraie et la détresse de mon âme?
Je t'écoutais, alors, pensif. Et, sous ton fier
Et vif regard, issu des embruns de la mer,
Je pressentais, frissons par la nacre et la perle,
Grandir ton ombre avec la vague qui déferle,
Qui déferle sur la grève où, prompt, a bondi
Ton corps vierge éployant aux ferveurs de midi
L'onde marine en qui survit ta chevelure.

Savoure, mon esprit, l'ineffable brûlure
De la torche frôlant par les mille faisceaux
Serrés ou, tour à tour, dilatés des joyaux
Inapaisés dans leurs nocturnes pierreries,
Les nobles chairs, au gré des cadences, pétries
De feu, de marbre net, d'ivoire et de lys fin.

Quelle senteur ductile ensoleille au confin
Du désir le rucher sans rêve des idées,
Abeilles d'un élan dans leur labeur guidées
Qui puisent au repli des calices un miel
Fortifiant, nouveau, le suc essentiel
De la pensée?

(Orgueil de l'homme, quand fomente

En lui l'essor du dieu qui s'y cache, tourmente
Délicieuse, où se maîtrise et dont s'accroît
Le rigoureux appel qui, d'un vouloir étroit,
Sonde le sol, le fend, fouille le roc qu'il creuse,
Et, plus haut! élargit sa gerbe généreuse,
Unanime, s'offrant par un concert d'amour.)

Mais l'heure amère de l'automne, le retour
Des matins langoureux sous leurs voiles de brumes
Ont envahi la cime en fête où nous nous crûmes
Héros victorieux de l'intègre beauté.

Succomberai-je?
Non.
Je veux désenchanté
De la stérile proie ingénument suivie
D'un bonheur sans effort atteint, tendre ma vie
Vers l'étoile promise à qui cherche et qui sait.
Du climat de torpeur où se méconnaissait,
Captive des plaisirs, ma lourde destinée,
J'aspire au pur azur. Ame désenchaînée,
Mes ailes s'ouvrent. Je m'évade. Je comprends,
Par delà l'humble attrait de jeux indifférents,
La joie infuse en le mystère d'une étreinte
Sacrée, et ce recul farouche et cette crainte
D'avoir donné sans se donner : oh! décevoir,
A soi-même mentir, dégoût!
Je veux savoir,
Déesse, et que par toi mon effroi s'atténue :
Révèle-toi. Bientôt je t'aurai reconnue,
Lumineuse, éclairant l'éclosion des fleurs,
Car déjà, diapré d'éclatantes couleurs,
S'allume de parfums l'air pur que tu respires.

Anéantis ma honte et mes défaites, pires
Que les convulsions d'une agonie. Accrois
Le prestige indécis d'un fanal aux parois
De fumée, ou redouble, torrent! la lumière
Qui s'attarde, dardée au toit d'une chaumière
Dans la feuillée et la pénombre des forêts :
Ta voix flexible joint par des rythmes secrets
Le grave et gracieux sourire de tes gestes
Aux plastiques échos des musiques célestes
Emanés doucement comme un souffle d'encens
Qui m'entoure d'arome et dont vibrent mes sens
Exaltés par l'envol de leur vaste envergure.
La plus paisible sérénité transfigure
Mon idéal voluptueux; elle est l'esprit,
Elle est, force et bonté, la sève qui mûrit
L'étincelle.
Harmonieuse Pallaphrodite,

C'est ta bonté; c'est la beauté que je médite;
Exauce-moi, symbole où s'accorde et s'unit
Par le verbe, rosée éphémère ou granit
Apre et ferme, à l'idée émise en ta pensée,
Ta belle forme humaine en idole dressée.

ANDRÉ FONTAINAS.

AVANT L'« AUTRE GUERRE »

LE CINQUANTENAIRE D'UN LIVRE QUI FIT DU BRUIT

(AVEC DES TEXTES INÉDITS)

—

Vous rappelez-vous, pour peu que vous ayez atteint ou dépassé la cinquantaine, ce qu'étaient certains purs Parisiens d'avant « l'autre guerre », leurs coutumes, leurs habitudes, leur caractère? Les évoquer dans la période présente, c'est se confronter soi-même, à la manière d'un survivant, avec les mœurs d'une époque dont les préoccupations, les tristesses et les joies nous apparaissent déjà quelque peu fabuleuses. Il n'était pas de provincial plus fidèlement, plus agressivement régionaliste que le Parisien de Paris en ce temps-là. La plupart d'entre eux étaient moins de Paris que d'un coin de leur ville. Ils justifiaient le mot du père Dumas : « Quand on est né dans une grande ville comme Paris, on n'a pas de patrie , on a une rue. »

Des tendances casanières, un certain esprit de clocher, de bonnes traditions quasi-villageoises s'accommodaient très bien chez eux d'aspirations révolutionnaires. Honoraient-ils des dieux lares? C'était souvent le souvenir concret de quelque émeute : une médaille, une cocarde, une pierre, un diplôme, la lettre d'un agitateur célèbre qu'ils tenaient de celui de leurs ascendants qui, par conviction ou curiosité, se trouvait sur une barricade surgie du sol parisien entre 1830 et 1871. Leur cœur était sage et leur esprit frondeur.

A ce point de vue, et à beaucoup d'autres, nul écrivain n'a mieux pénétré le peuple de sa ville natale que Lucien Des-

caves, Parisien de Montrouge. Il vint au monde, 2, rue Mouton-Duvernet, non loin de l'ancienne barrière d'Enfer, le 18 mars 1861, c'est-à-dire dix ans jour pour jour, avant la proclamation de la Commune; de sorte qu'on peut célébrer son anniversaire le jour où l'on commémore la dernière des grandes révolutions de Paris, le dernier mouvement insurrectionnel de caractère romantique et qui lui est cher. Faut-il voir là mieux qu'une coïncidence : une sorte de prédestination, le signe qui orienta une carrière littéraire entre toutes sympathique et puissamment originale?

Comme le romantisme social, le romantisme littéraire, dans ce qu'il a de sensible et d'humain, influença heureusement cet écrivain naturaliste amoureux de Desbordes-Valmore, fidèle de Chateaubriand, d'Hugo, de Lamartine, ce faubourien ému aux couplets de Béranger, de Pierre Dupont, de Jean-Baptiste Clément, d'Eugène Pottier et qui, sans jamais rien négliger dans la forme et la pensée de son œuvre, sut lui donner l'accent d'un plaidoyer d'autant plus éloquent qu'il évita toujours avec soin l'éloquence.

Son art, le tour familier — voire gouailleur — de son style, découlent naturellement de ses procédés d'observation, directs, scrupuleux, attentifs à l'examen des problèmes sociaux volontairement limités, pour la plupart, de la Commune à nos jours — comme l'auteur lui-même a enclos sa vie familiale dans le coin de Paris où il naquit.

Au Petit-Montrouge, le quartier de sa famille, Descaves demeura toute sa vie attaché.

Dans un de ses meilleurs livres : *Philémon, vieux de la vieille,* il montre comment il tient par des racines profondes à ce faubourg de la rive-gauche, composé mi-partie de travailleurs, mi-partie de rentiers, où subsistent aujourd'hui encore quelques voies désertes, quelques places provinciales, quelques maisons couvertes de tuiles brunes et qui, un peu avant sa naissance, était un village suburbain sur le ciel duquel tournaient les derniers moulins à vent de cette banlieue.

Il affectionne ces « longs boulevards, ces rues sans boutiques, les derniers jardins au fond des cours, les rez-de-chaussée confiants qui prennent l'air par la fenêtre, les couloirs obscurs des maisons sans ascenseur, sans électricité, sans

tapis à tous les étages..., le vieux Paris enfin où quelque chose de ce que nos parents ont connu, ont aimé, subsiste encore... »

Ainsi que beaucoup de Parisiens de la périphérie, Descaves préfère habiter un pavillon avec un bout de jardin qu'un appartement moderne; il ne se trouve bien, il ne reconnaît sa patrie véritable, qu'entre les quelques logis où il passa de l'enfance à l'adolescence, puis à la maturité : 2, rue Mouton-Duvernet, 11, rue Brézin, 15, rue Friant, 129, boulevard Brune, 46, rue de la Santé, où son jardin possède à bail un superbe vernis du Japon...

Nous venons en quelques lignes de résumer l'itinéraire familial de toute une vie dont le tracé, sur le sol du quatorzième arrondissement, constitue une promenade de vingt minutes...

§

Près de la table où, enfant, il regardait travailler son père, le graveur en taille-douce Alphonse Descaves — né directement, lui, sous le double signe d'une révolution sociale : 1830, et d'une bataille romantique : la première d'*Hernani* (1), Lucien Descaves entendit sa mère lire et relire à haute voix les *Misérables*, des heures durant, les soirs d'hiver.

Lorsque le dernier chapitre était fini, on reprenait le livre par le commencement...

Au quartier de Paris où il grandit, à cet intérieur d'artisan, à ces lectures, Descaves doit son amour des humbles destinées, sa connaissance de l'âme populaire, son souci d'étudier de préférence les artistes nés du peuple, un François Georgin par exemple, son *Imagier d'Epinal* dont il nous disait un jour en nous montrant le bois même qui servit à illustrer la complainte de Geneviève de Brabant :

— Vous ne sauriez croire quelle émotion j'éprouve en pensant que le brave Georgin a peiné là-dessus, qu'il a creusé ce morceau de bois avec sa pointe, avec son canif...

Parlant ainsi, le souvenir de son père faisait trembler légèrement la voix de l'écrivain; et c'est bien sous cet aspect

(1) « Quelle année radieuse que celle où furent renversés, à quelques mois d'intervalle, un gouvernement impopulaire et une littérature épuisée ! » — Lucien Descaves, *Nouvelles littéraires*, 22 février 1933.

que se le représentent, par la connaissance de ses livres, ses lecteurs.

Plus cultivé, plus instruit de son art que Georgin, Alphonse Descaves, qui avait suivi, à la Manufacture des Gobelins, les cours de Mulard, un élève de David, fut, pour son fils, homme d'utile conseil.

Lucien Descaves, après ses études à Lavoisier, soumit ses premiers essais littéraires, ses premiers vers à son père « qui ne s'emballait pas dessus mais qui le conservait »; il eut même la surprise de le surprendre une fois illustrant ses feuillets d'écolier. Surprise plus heureuse encore : sur la recommandation de son père et par l'intermédiaire d'un ami de celui-ci, un papetier-libraire de l'avenue d'Orléans (il se nommait Lamoureux), Lucien Descaves découvrit son premier éditeur.

Lamoureux était lié avec Henry Kistemaeckers, l'audacieux éditeur belge des historiens de la Commune : Lissagaray, Beslay, Arnould. Sous sa firme *in naturalibus veritas,* gravée par Félicien Rops, ou dans son édition in-12 dite « du bibliophile », Kistemaeckers avait déjà publié les *Petits Cahiers* de Léon Cladel, *un Mâle* de Camille Lemonnier, *Deux nouvelles,* de Léon Hennique, *Mademoiselle Fifi,* de Maupassant, *A Vau l'eau,* d'Huysmans. Il lut les manuscrits du débutant : un recueil de vers influencés par *la Chanson des Gueux* et deux nouvelles. Il retint les nouvelles.

A ce moment, Lucien Descaves était, depuis 1879, employé de banque au Crédit Lyonnais, boulevard des Italiens, à 150 francs par mois. Il date de « Montrouge, 12 juin 1882 », la première lettre qu'il adresse à l'éditeur des naturalistes. Commentant son manuscrit, il précise que c'est le plus important des cinq petits romans qui le composent, *le Calvaire d'Héloïse Pajadou,* qui donnera son titre au volume :

Au cas où ce titre vous agréerait, écrit-il, ce serait celui que porterait le livre. Je vous enverrai cette dernière nouvelle dans le courant du mois prochain, quand je l'aurai parfaite. Elle est écrite dans le goût des deux nouvelles que vous avez lues mais avec des développements et un fini d'analyse que ne comporteraient pas les deux sujets que je m'étais proposé de traiter.

Le sujet du *Calvaire d'Héloïse Pajadou* porte bien la marque

de 1882, l'année où Zola publie *Pot-Bouille* et Huysmans *A Vau-l'eau*. Il s'agit d'une blanchisseuse à tel point malheureuse en ménage qu'elle succombe à ses ennuis. Le livre n'en contient pas moins de vigoureuses pages qui, venant d'un écrivain à peine âgé de vingt ans, ne passèrent point inaperçues et révélèrent, selon l'expression d'Huysmans, « un styliste consciencieux, observateur sagace, réaliste véhément et sûr ».

Toutes les lettres que Lucien Descaves écrit à son éditeur Kistemaeckers à partir de ce moment et jusqu'aux années qui précèdent la rédaction de *Sous-Offs* seraient à citer tant elles montrent, de part et d'autre, de foi littéraire, de désintéressement, de respect de la profession d'écrivain.

Feuilletons pour en détacher les passages les plus caractéristiques, l'ensemble de cette correspondance dont nous devons la communication au vieil éditeur belge. Elle porte sur plus de quatre années, — celles des débuts de Lucien Descaves.

Le Calvaire d'Héloïse Pajadou venant de paraître, Kistemaeckers conseille au jeune homme de se présenter aux principaux critiques ainsi qu'aux hommes de lettres susceptibles de se montrer favorables.

Descaves voit donc, à ce moment (septembre 1882) Philippe Gille, critique du *Figaro*, Paul Alexis (le « Trublot » du *Cri du Peuple*) et, par « affinité élective », J.-K. Huysmans, en son cinquième étage de la rue de Sèvres. Il devait souvent les gravir par la suite, ces cinq étages en haut desquels il trouva l'amitié, les conseils, les encouragements d'un aîné qui exerça sur sa vie d'écrivain une action stimulante. Huysmans, alors âgé de 34 ans était encore à peu près tel que le représente le pastel de Forain : « Grand, maigre, il portait la barbe carrée et les cheveux en brosse, raconte Descaves. Il avait l'air d'un félin dont la nonchalance abuse la souris qu'il guette. Ma jeunesse lui fut sympathique... Nul autre que lui, à cette époque, parmi ceux de Médan à qui j'avais envoyé mon livre, ne me tendit une main cordiale... »

Descaves est alors sur le point de partir au régiment (novembre 1882). A peine incorporé, au 129e de ligne au Havre, il envoie à son éditeur et ami ses impressions sur le métier

militaire; et nous apprenons ainsi qu'il esquisse tout de suite le volume qui ne paraîtra que sept ans plus tard et assurera sa réputation, *Sous-Offs :*

Ah! les bonnes notes et les bons documents que j'amasse ici! Quelle belle œuvre non faite il y aura à écrire!

En attendant, il termine, en quelques mois, un second volume, la *Vieille Rate* qui paraît en février 1883. C'est le roman d'une servante qui s'impose chez son maître en flattant ses vices et finit par le conduire, de déchéance en déchéance, à une mort lamentable. Pour ce livre, Descaves toucha, par l'intermédiaire de son père, 350 francs de droits d'auteur et 75 francs pour son portrait gravé par Alphonse Descaves et placé en frontispice du livre.

Constatant (3 novembre 1883) cette rage qu'ont les jeunes de débuter comme Alexis, Huysmans et Maupassant, avec une étude de filles et, par ce goût de l'opposition qui demeura toujours une des tendances les plus marquées de son caractère, il n'attend même pas la mise en vente d'une *Vieille Rate* pour commencer à rédiger un nouveau récit de mœurs bourgeoises volontairement pris dans un milieu médiocre : *La Teigne,* ce mot étant le surnom d'une femme de caractère exécrable qui gâche la vie et ruine le talent de son amant, un artiste-graveur.

Mais *Sous-Offs* reste sa principale préoccupation. Kistemaeckers vient de lui envoyer le livre de Robert Caze, *Femme à Soldats.* Voilà un sujet qui le passionne! Aussi communique-t-il (2 février 1884), à Kistemaeckers, ses impressions de lecteur. Elles ne sont pas enthousiastes :

J'ai bien peur que l'auteur ne parle des soldats que par ouï-dire ou simplement d'après les quelques notes qu'il a prises pendant ses vingt-huit jours de réserviste...

Ce n'est pas la caserne l'objectif de Caze, n'est-ce pas? C'est la fille, la fille à soldats! Eh bien, celle de l'auteur est *une* femme à soldats, point *la* femme. Femme de sous-off., encore; de soldat, nenni.

Le livre sur le soldat, ses femmes et sa vie reste à écrire et ça me console!

Ce qu'il veut, en effet, il le proclame encore dans une

lettre écrite la semaine suivante (8 février) c'est faire une étude du soldat dans ses rapports avec la fille et cela sur le mode constamment naturaliste. L'époque y est au Naturalisme!

Charlot s'amuse, de son ami Paul Bonnetain, édité, lui aussi, par Kistemaeckers est poursuivi par le Parquet. Descaves adjure Kistemaeckers de ne pas renoncer à la bataille, de ne pas fermer aux jeunes écrivains de cette tendance un terrain où, grâce à son activité et à leur entrain, ils peuvent compter sur quelques victoires.

Quant à lui, le métier militaire ne l'empêche pas de travailler et d'espérer :

J'ai beaucoup pioché, en effet, depuis mon retour de permission (30 décembre 1884). Je mettrai, je crois bien, le mot : *Fin* au bas de la dernière page de *Teigne.* Mais, entendons-nous. Le bouquin, malgré cela, est loin d'être terminé pour moi. Reste tout le travail de refonte, de sertissure, de mise au point, le travail très consciencieux du styliste. Ainsi, si la troisième partie me laisse peu à faire et la seconde guère plus, en revanche le début, la première partie, est mal d'aplomb et nécessite un complet remaniement.

Je vais y consacrer les veillées d'hiver. Il me semble que je fais quelque chose, ...mais dame, on se trompe si bien! Et puis les difficultés pour moi, dans mon trou, sont doublées. Enfin, je tâche à me faire honneur en même temps qu'à vous-même. L'événement dira si j'ai réussi.

Les poursuites judiciaires intentées à Kistemaeckers ont, en 1884, d'une semaine à l'autre, deux résultats contradictoires et assez inattendus : l'un des auteurs d'*Autour d'un clocher,* Louis Desprez (2), est condamné à un mois de prison et 1.000 francs d'amende (20 décembre) alors que Paul Bonnetain, avec son *Charlot s'amuse,* bien autrement audacieux, est acquitté (27 décembre).

Vous m'en voyez ravi pour Bonnetain, s'écrie Descaves, parce que j'y trouve la preuve d'une détente salutaire provoquée par l'opinion publique. Cet acquittement, c'est le suicide des jurés

(2) Le livre parut sous la signature Fèvre-Desprez. Henry Fèvre ne fut pas poursuivi parce qu'il n'était pas majeur. Desprez mourut des suites d'une bronchite contractée à la prison de Sainte-Pélagie (8 décembre 1885).

hantés par le remords et les voix de la Presse. Mais c'est égal, c'est roide! C'est toujours, comme vous dites, une fameuse réclame gratuite faite à votre librairie.

Au début de l'année 1885, Descaves est promu sergent-major et, au cours d'une permission, il va faire, toujours conseillé par Kistemaeckers, quelques visites aux critiques :

Ah ça! pourquoi voulez-vous que je fasse mes visites en sergent-major? Je souscris à votre désir, naturellement, mais, pour éviter des ennuis, je dois prier ces messieurs de ne faire aucune allusion à ma présence sous les drapeaux.

Dans une lettre du 8 juin 1885, il s'excuse d'avoir tardé à donner de ses nouvelles : c'est au « qui-vive » sur lequel a mis le régiment, pendant deux mois, la guerre du Tonkin, que ce retard est dû. Il annonce qu'après les manœuvres, dans les premiers jours d'octobre son régiment changera de garnison, s'installera à Paris. (La troisième partie de *Sous-Offs* nous décrira, dans ses premières pages, la joie de ce retour.)

Descaves, dès son arrivée à l'Ecole Militaire (novembre 1885) obtient un congé de trois semaines et parachève *La Teigne*, roman dont il offre la dédicace à Emile Zola qui accepte.

Le manuscrit reçu et lu, Kistemaeckers ne paraît pas très emballé : il trouve que le récit, trop long, manque de couleur, n'empoigne pas. Descaves examinant ses reproches (lettre du 27 novembre 1885) y souscrit sur certains points, se défend sur d'autres :

Vous avez touché juste en trouvant l'œuvre trop longue. Vingt à trente pages sauteront à la correction, et ce sera encore trop compact, je le sens bien. Par exemple quand vous déclarez que, de l'absence de couleur dans le roman, il résulte qu'il n'empoigne pas, au sens : laisser haletant, — je ne comprends plus. *Bruxelles rigole*, les *Béotiens* [deux romans de mœurs belges d'Henry Nizet], ce délicieux *A Vau l'eau*, et dix autres livres de votre collection, n'empoignent pas, dramatiquement parlant, et vous ne leur refusez pas la couleur cependant. La langue est grise, oui : grise comme les personnages pris dans la moyenne de la vie et dont l'évolution ne comportait pas les coups d'audace qui secouent un public.

Quant à mon attitude devant celui-ci, vous ne croyez pas qu'elle ait chance de varier, j'en suis sûr. Si je l'ennuie, ce sera tant pis

et il ne me restera que le regret d'avoir encombré votre collection d'un bouquin qui ne doit pas vous faire honneur...

Ce fut le dernier livre de Descaves édité par Kistemaeckers. La vente n'en fut pas très brillante. Les relations entre les deux hommes, sans cesser d'être cordiales, s'espacèrent un peu.

Un billet du 25 décembre 1886 annonce que le jeune romancier vient de terminer ses quatre ans de service militaire et de quitter le régiment.

J'en suis sorti, voilà le principal! écrit-il. Je termine un bouquin, sur deux que je consacre à mes souvenirs... Quel malheur que vous n'ayez pas une librairie à Paris! La belle partie que nous aurions jouée, — et gagnée, celle-là!

§

Le premier de ces deux « bouquins », c'est *Misères du sabre*, recueil de sept nouvelles consacrées au cruel tran-tran des officiers, des sous-officiers, de leurs ménages et de leurs maîtresses dans les villes de garnison (3). Selon la pittoresque expression de J.-K. Huysmans, il ouvrit « un vestibule de désolation et de dégoût » sur le second : *Sous-Offs* — annoncé primitivement avec le titre cocasse que justifiait alors le pantalon garance de l'infanterie : *Culs rouges*.

Misères du sabre parurent en 1887, la même année que deux autres romans sur l'armée : *Au Port d'Armes*, d'Henry Fèvre, et le *Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, mais sans avoir le retentissement de ce dernier.

Toutefois, peu après sa publication, le nom de Lucien Descaves commençait à sortir de la pénombre, le jeune homme ayant signé avec Rosny, Paul Bonnetain, Gustave Guiches et Paul Margueritte, le manifeste des Cinq contre *La Terre* de Zola, manifeste condamnant, avec une emphatique solennité, le naturalisme de Médan.

Le Figaro du 18 août 1887 lança ce texte où les Cinq disaient la « déception profonde » qu'ils avaient éprouvée à la lecture de *La Terre*. Tout en se défendant d'apporter de

(3) L'exemplaire adressé à J.-K. Huysmans portait comme dédicace : « Ces grincements de plume, où j'ai essayé de mettre le bruit du pou claquant sur l'ongle. »

l'hostilité personnelle dans leur protestation et sans cesser de proclamer leur admiration pour le talent « qu'avait souvent déployé Zola », ils estimaient nécessaire de « répudier énergiquement ce qu'ils appelaient cette imposture de la littérature véridique et de s'éloigner résolument, mais non sans tristesse, de cette *Terre* bâtarde ».

Nous avions tort, écrivit Descaves quarante ans plus tard. Nous pouvions très bien, si la formule naturaliste ne nous convenait plus, nous contenter de le témoigner par nos livres, sans pour cela rompre en visière avec l'auteur de *La Terre.* Ce que firent, somme toute, ses disciples de la première heure, J.-K. Huysmans et Maupassant. Il est vrai que ceux-ci étaient les amis et les obligés du Maître, tandis que nous n'avions reçu de lui que des marques banales de sympathie et peu d'encouragements. N'est-ce pas, Rosny (4)?...

Bref, ajoutait-il, si nous avons un jour rompu nos amarres, ce fut simplement par horreur des pontons, quels qu'ils soient (5).

Ce manifeste provoqua dans la presse un fracas presque uniquement dirigé contre ses auteurs; et cela paraît aujourd'hui d'autant plus surprenant que des critiques habituellement sévères pour Zola furent les premiers à se déchaîner contre les jeunes audacieux.

On eût dit, observe Gustave Guiches dans ses *Souvenirs,* que l'éreintement de Zola présentait un monopole auquel nous avions porté atteinte et que tous ceux qui s'étaient approprié cette spécialité se liguaient de fureur contre nous parce que nous avions usurpé leurs fonctions!

Anatole France lui-même, si dur pour Zola à cette époque, estima pourtant que le manifeste contenait « des appréciations sur l'état physiologique de l'auteur de *La Terre* qui passent les bornes de la critique permise ».

Les revuistes, les chansonniers s'en mêlèrent; on ne manqua pas de s'égayer notamment sur l'accès de vertu qui avait tout à coup saisi l'auteur de *Charlot s'amuse;* le succès devint un peu accablant pour les Cinq, lesquels, à l'exception

(4) *Journal Littéraire,* 14 juin 1924.

(5) *De leur temps,* par Lucien Descaves, *Nouvelles Littéraires,* 22 février 1930.

de Paul Bonnetain, eurent, par la suite, l'occasion de déplorer publiquement cette incartade de jeunesse.

Elle avait eu du moins cet avantage d'attirer violemment l'attention sur cinq écrivains de talent, en particulier sur Descaves alors débutant dans le journalisme sous les auspices d'Alphonse Daudet dont le frère, Ernest Daudet, venait de prendre la direction du *Petit Moniteur.* Il y signait « Robinson » une chronique hebdomadaire payée trente francs (6).

Une autre chance lui advint l'année suivante, avec un ridicule incident né de sa candidature à la Société des Gens de Lettres (7) et du refus qui lui fut opposé après cette étonnante observation du vieux réaliste Champfleury, membre du Comité : « Si le marquis de Sade se présentait, que feriez-vous?... » Enfin, comme tout semblait se conjuguer en sa faveur, les poursuites intentées contre lui deux mois après l'apparition de *Sous-Offs* mirent au premier plan de l'actualité littéraire sa vigoureuse personnalité et la servirent mieux que n'auraient pu le faire les amitiés les plus dévouées. Les réquisitions du Ministère public ont parfois du bon pour assurer le succès d'un livre; l'avocat général, qu'il s'appelle Pinard ou Raux, apparaît, parfois, bien involontairement comme un excellent serviteur des Lettres. On comprend mieux, avec le recul du temps, ce que représente de force la littérature au service d'une sincère volonté d'affranchissement moral puisque, presque toujours, ce sont ses ennemis qui contribuent le plus utilement à sa diffusion, à son rayonnement.

Dans les deux mois qui précédèrent les poursuites contre *Sous-Offs*, ce livre rapporta à l'auteur 1750 francs ce qui, à 0 fr. 35 l'exemplaire, représente à peu près cinq éditions de mille; dans les quelques semaines qui suivirent il s'en vendit une trentaine de mille, grâce aux innombrables articles publiés pour ou contre.

A l'occasion de ces poursuites, le nom de l'auteur de

(6) Autres pseudonymes pris par Descaves journaliste : à l'*Echo de Paris*, avec Fernand Vandérem, « Pierre et Jean » (il signait Pierre), 1895-96 et « Pages d'Agenda », 1897-98; au *Journal*, chroniques intitulées « La bonne aventure » (« Le Diseur »), alternant avec Pierre Wolff, « La soirée théâtrale », « Compère Guilleri », etc.

(7) Il avait pour parrains Alphonse et Ernest Daudet.

Sous-Offs s'inscrit pour la première fois dans le *Journal des Goncourt* à la date du 15 décembre 1889; et, l'argument d'Edmond de Goncourt est un de ceux qu'on retrouve fréquemment dans les 270 journaux français hostiles à ce procès — 105 s'étaient montrés favorables aux poursuites réclamées par Laisant et Joseph Reinach dans la *République française* et Paul de Cassagnac dans l'*Autorité*.

On annonce contre Descaves des poursuites du Parquet, à la sollicitation du ministre de la Guerre, écrit l'auteur de la *Fille Elisa*. Mais alors bientôt sur un roman qui prendra à partie la corporation des huissiers, l'auteur sera poursuivi sur la demande du ministre de la Justice; sur un roman qui prendra à partie les attachés d'ambassade, l'auteur sera poursuivi à la demande des Affaires Etrangères; sur un roman qui prendra à partie les maîtres d'école, l'auteur sera poursuivi à la demande du ministre de l'Instruction publique, etc... et ce sera ainsi pour tout roman, mettant à nu les canailleries d'un corps, car tous les corps de l'Etat appartiennent à un ministère.

Quelques jours avant le procès, Goncourt, ayant reçu la visite de Descaves, note encore :

Mercredi 5 mars 1890. — Descaves accompagné de sa femme, vient me voir aujourd'hui. Il craint que les choses ne soient en train de mal tourner pour lui. Il lui est revenu que le Parquet n'étant pas sûr d'obtenir une condamnation sur les attaques à l'armée, va faire porter tout son effort sur l'outrage aux bonnes mœurs. Et un de ses avocats lui demandant combien il comptait avoir de prison et comme il lui répondait : « Trois mois », l'avocat lui disait : « Triplez au moins, vous aurez un an !... »

C'était se montrer bien pessimiste et ne pas tenir compte, entre autres faits favorables à la cause, de la protestation suivante rédigée sur l'initiative d'Antoine, par trois jeunes hommes de lettres : Rodolphe Darzens, Henry Fèvre, Adolphe Tabarant et qui, tout de suite couverte de signatures, avait été insérée dans le *Figaro* du 24 décembre 1889 :

Des poursuites sont intentées contre un livre, sur la demande du ministre de la guerre, à la veille d'une discussion législative sur la liberté d'écrire. Nous nous unissons pour protester. Depuis vingt ans, nous avons pris l'habitude de la liberté. Nous avons conquis nos franchises. Au nom de l'indépendance de l'écrivain,

nous nous élevons énergiquement contre toutes poursuites attentatoires à la libre expression de la pensée écrite. Solidaires lorsque l'Art est en cause, nous prions le gouvernement de réfléchir.

Les idées politiques les plus opposées et même l'indifférence en matière politique étaient représentées par les cinquante-quatre protestataires dont voici les noms :

Alphonse Daudet, Georges Ohnet, Emile Zola, Edmond de Goncourt, Jean Richepin, Henry Becque, Alexis Bouvier, Paul Bourget, Paul Bonnetain, Léon Cladel, Paul Foucher, Théodore de Banville, Georges de Porto-Riche, Rodolphe Darzens, Oscar Méténier, Victor-Emile Michelet, Henry Céard, Louis Mullem, Emile Bergerat, René Ghil, Ernest Daudet, Jean Ajalbert, J.-H. Rosny, Abel Hermant, Gustave Guiches, Jules Bois, Jean Lorrain, M. Buloz, Jacques Madeleine, Gustave Geffroy, Louis de Gramont, Jean Jullien, Gaston Salandri, Henri Lapauze, François de Nion, Georges Courteline, Roger H. Milès, Boyer d'Agen, Sutter Laumann, Edmond Bazire, Frantz Jourdain, Paul Alexis, Jean Rameau, Georges Duval, Georges Ancey, Paul Margueritte, Clovis Hugues, Séverine, Maurice Barrès, Henry Bauër, Adolphe Tabarant, Eugène Morel, Robert Bernier, Henry Fèvre.

Cinquante-deux chefs d'accusation : quarante-cinq pour injures à l'armée, sept pour outrages aux bonnes mœurs avaient été relevés par le Parquet sur une centaine d'extraits du livre. Que de motifs d'étonnement lorsqu'on relit aujourd'hui les passages jugés alors subversifs! Ainsi, cette page, au début, où l'auteur classe les officiers en deux catégories : ceux que les soldats nomment « Père un tel » et ceux qu'ils nomment « Un tel, tout court ». C'est un tel tout court quand « l'officier est une rosse ». Quoi de subversif à cela?

En vérité, l'effervescence provoquée par ce beau livre était quelque peu artificielle. *Le Figaro* s'en rendait compte lorsqu'il reconnaissait, dans son numéro du 27 novembre 1889, que « la vie de caserne n'est vraiment pas populaire chez nous et que notre race est plutôt guerrière à la façon des Arabes que militaire à la mode des Allemands ». Et *La France* rappelait, avec à-propos, le mot prononcé, jadis, à la tribune par le général Foy :

« Le Français court au camp et il fuit la caserne. »

Or, c'est la vie de caserne, c'est comme l'*Assommoir de la Caserne,* que Lucien Descaves décrit dans ce livre où Paul Bonnetain voyait, avec raison, un art très poussé, une forme hautaine et sobre qui atteint souvent à la grandeur...

Cependant, le ministre de la Guerre, M. de Freycinet, à la requête de qui s'était ému le Parquet, n'avait pas attendu que celui-ci engageât des poursuites pour casser l'écrivain de son grade de sergent-major. Il est probable toutefois que le chef de l'armée aurait jugé suffisante cette satisfaction accordée aux susceptibilités qu'avait blessées le livre, si les journaux que nous avons nommés, et beaucoup d'autres, n'avaient réclamé une répression exemplaire, et si, d'autre part, le général Boulanger, dans une lettre à Laisant publiée par *la Presse,* ne s'était érigé en gardien de l'honneur des sous-officiers « diffamés ».

Le juge d'instruction Atthalin rendit donc une ordonnance renvoyant devant la Cour d'assises de la Seine l'auteur du livre et les éditeurs, Mme Tresse et son neveu, M. P.-V. Stock.

Tous trois comparurent devant le jury le 15 mars 1890, L'avocat général Raux occupait le siège du ministère public; Bérard des Glajeux présidait; Me Tézenas défendait Lucien Descaves et Me Alexandre Millerand, alors député du XIIe arrondissement de Paris, les éditeurs. L'audience ouverte le matin à onze heures se prolongea jusqu'à huit heures du soir.

La plaidoirie de Me Tézenas résuma le roman, mit en relief la véritable pensée de Descaves, et se porta garant de son patriotisme.

> Mais, dit-il, plus élevée est la religion patriotique, plus pur doit être l'instrument du culte. C'est parce que Descaves a l'amour de l'armée, l'amour de la patrie, qu'il a été plus frappé que d'autres, moins cultivés, des maux qu'il a constatés... S'il y a des abus dans cette armée, qui est le palladium et l'espoir de notre relèvement, c'est un grand devoir pour le citoyen de les divulguer. J'ai la conviction que Descaves a fait son devoir...

Alexandre Millerand, pour les éditeurs, soutint que s'il est une institution sur laquelle il est indispensable de porter la lumière, c'est bien l'armée, la « grande muette » qui ne peut formuler elle-même ses réclamations et s'élever contre les abus qui se passent chez elle...

Ce fut l'acquittement, le jury ayant répondu négativement à toutes les questions.

Dans ses souvenirs publiés deux ans seulement après le procès (Plon, 1892) le président des Assises, Bérard des Glajeux, affirme que plusieurs jurés dont les fils avaient eu à se plaindre, au régiment, des procédés de certains sous-officiers à leur égard avaient annoncé d'avance leur intention d'acquitter *Sous-Offs* pour obliger l'administration militaire à réformer des habitudes fâcheuses. Il y a, en effet, une tendance à laquelle le jury parisien ne résiste guère : c'est celle de donner des leçons...

§

En dépit de cet acquittement, les trois années qui suivirent le procès furent dures à l'écrivain. Bien des journaux se fermèrent devant lui. Il paya, par des jours difficiles, le loyer de son indépendance et ce n'est qu'en 1892 qu'il retrouva une collaboration régulière dans la presse lorsque se créa *le Journal* de Fernand Xau où parut en feuilleton son roman *Les Emmurés,* dédié « aux aveugles pour aider au défrichement de leurs ténèbres et aux voyants pour déraciner les préjugés séculaires ». (Les dédicaces imprimées de Descaves sont comme des inscriptions placées en tête du volume pour dégager d'une phrase son enseignement). Cet ouvrage représente, suivant le vœu du romancier, une œuvre d'émancipation dans le sens juste du mot. Les sentiments, les sensations, les plus subtiles nuances de cœur et de pensée développés chez l'aveugle par son infirmité y sont analysés avec une sensibilité qui semble pénétrer sa psychologie de l'extérieur à l'intérieur, aucun geste n'étant décrit que pour éclairer l'intention profonde qu'il révèle. C'est un roman-guide permettant au voyant de s'abstraire jusqu'à oublier ses réactions d'homme jouissant de la lumière pour comprendre celui qui en est privé. Un aveugle, M. P. Henri, a comparé ce livre à un ouvrage d'histoire naturelle.

Il ne présente pas, a-t-il dit (8), des sujets d'exception, des monstres ou des phénomènes dépourvus de valeur sociale ou en

(8) La *Meuse littéraire,* de Liège, 7-8 mai 1927.

possession de dons merveilleux. On peut le dire aujourd'hui sans crainte de déplaire à de braves gens qui auraient bien consenti à se reconnaître mais qui n'auraient peut-être pas voulu être reconnus, les personnages et les situations du roman sont composés d'après nature; les scènes et les discours sont véridiques... Que les voyants le lisent, car je ne connais rien, sinon la réalité elle-même, qui soit capable de mieux faire comprendre la vie des aveugles.

Et que d'heureuses trouvailles de style, que de traits simples et humains, depuis les premières pages décrivant une distribution de prix à l'Institution des jeunes aveugles en présence de toutes ces pauvres faces « levées et léthargiques, réfractaires à l'aimantation par le regard », jusqu'à cet étonnant dialogue qui clôt presque le livre lorsque l'aveugle Savinien permet à sa femme infidèle de reprendre place au foyer :

— J'ai peur seulement, dit-elle, que ton pardon ne soit pas durable...

— Ai-je dit que je te pardonnais? Il ne faut jamais dire *je pardonne*, il faut dire *j'oublie*.

Une partie de la philosophie de Descaves s'exprime dans cette simple phrase et on en retrouve fréquemment l'expression dans les articles, les contes et les nouvelles dont deux recueils : *En Villégiature* (1896) et *Soupes* (1898) réunissent les principaux parmi ceux qu'il écrivit avant de publier *La Colonne.*

§

Dans la riche bibliographie de Lucien Descaves, ce sont peut-être ses livres sur la Commune qui ont le mieux mis en lumière sa personnalité de grand écrivain naturaliste voué de préférence à Paris. Il a vu de ses yeux d'enfant de Paris, la Colonne Vendôme s'étendre mollement sur le lit de fumier et de fascines que la Commune, Gustave Courbet, Maurice Iribe et Georges Cavalier, dit « Pipe-en-Bois », avaient fait préparer pour amortir sa chute et obvier aux dégâts qu'elle pouvait occasionner :

Au signal invisible du machiniste, raconte-t-il, la Colonne s'inclina comme pour saluer et déposa, sur le sol qu'il mesurait, César

décapité. L'exécution était ainsi complète. Des applaudissements et des cris s'élevèrent dans un nuage de poussière. Le drapeau rouge flotta sur le piédestal inébranlable. Des bavards se mirent à discourir. La fête était terminée; mais j'en avais l'image gravée dans la mémoire et je crois bien qu'elle ne fut pas étrangère, plus tard, à ma vocation (9).

A cette vocation, nous devons les seuls livres vivants qui aient été écrits sur la Commune et, particulièrement, *La Colonne,* ce magnifique roman, où ressuscitent, avec l'âme parisienne de ce temps-là, les semaines qui précédèrent la fin de la Révolution de 1871 (la chute de la Commune suivit de près la chute du monument de la place Vendôme).

La Colonne fait revivre ces heures fiévreuses où le tragique voisinait avec la farce, où les plus généreux élans étaient mêlés aux préoccupations les plus mesquines. Que de saisissants portraits il contient, que de scènes inoubliables dans ces pages! Ainsi cette arrivée des cinq invalides qui viennent assister, pleins d'horreur, à la chute de leur idole :

...Le vieux Lapuchet était le plus atteint. Au moment où la Colonne tombait, il avait ouvert la bouche toute grande et jeté un cri de : Vive l'Empereur! qui s'était perdu dans le tumulte. Et, dans cet hommage suprême et véhément sa dernière dent avait sauté...

Des récits comme *La Colonne* prouvent que le roman historique — un roman historique réussi — peut, lui aussi, être une résurrection. Dans ce livre-là, on trouve Descaves tout entier, prompt à découvrir des raisons de se passionner, avec son accent tour à tour agressif — lorsqu'il s'attaque aux injustices — et plein de tendresse — quand il évoque les humbles comparses de l'Histoire, ses héros habituels.

Nul n'a su mieux que lui rassembler au cours de la préparation de ses ouvrages une documentation riche de trouvailles et d'imprévu. Et quelles joies il éprouve dans la chasse aux autographes, aux images ou aux bibelots se rap-

(9) *L'Œuvre,* 16 mai 1926. — Voir également sur cette journée du 16 mai 1871 les souvenirs publiés par Descaves dans le *Petit Provençal* du 7 mai 1935 : on y trouve de brefs mais saisissants tableaux du Siège de Paris et de la Commune vécus par le gamin de Paris qu'il était alors — « à l'âge heureux où les événements glissent sur l'enfant comme une eau qui court ».

portant à ses personnages, qu'il s'agisse de ses amis les Communards, des plus célèbres comme Louise Michel, Eugène Varlin, Rossel, aux plus obscurs comme Philémon, ou que ses recherches l'orientent vers la tendre Marceline Desbordes-Valmore — une de ses grandes passions littéraires.

Je l'ai montré plus haut ému, recueilli devant l'un des morceaux de chêne sur lequel Georgin avait gravé la légende de Geneviève de Brabant. Ce recueillement, cette émotion communicative, il vous les fait partager encore lorsqu'il vous conduit devant la guitare de Desbordes-Valmore. Elle repose, cette guitare, près du divan de son salon, non loin du portrait de la poétesse par Michel Drolling. Descaves vous contera comment l'instrument est venu là.

Il appartenait, vous dira-t-il, à Robert de Montesquiou... J'enviais à l'auteur des *Autels privilégiés* sa guitare, et il était, de son côté, jaloux du cahier de romances manuscrites qu'il savait avoir passé des mains d'un héritier dans les miennes. Lorsque je rencontrais Montesquiou, il me disait :

— Cet album est inséparable de la guitare : donnez-le moi.

A quoi je répondais du tac au tac :

— Je suis bien de votre avis : donnez-la moi.

— Au dernier vivant les biens, voulez-vous?

— C'est entendu.

Montesquiou mourut; et son exécuteur testamentaire, respectueux de ses dernières volontés, me remit la guitare à laquelle Marceline, dans sa correspondance avec son mari fait de fréquentes allusions. La chère femme ne la tenait pas seulement sur son cœur; son cœur chantait dedans. Il y est resté comme enfermé et c'est pour cela que cet instrument m'est cher (10).

Mais qu'on ne s'imagine pas que sa fidélité de desservant de la petite chapelle valmorienne diminue ses facultés critiques devant ce qu'il y a de fadeur et de facilité dans les élégies de Marceline. La duplicité de la femme ne lui échappe pas non plus et il nous surprit bien quand il s'écria un jour devant nous, à la fin de l'année 1933 :

— Décidément, vous savez, je ne peux plus souffrir Marceline! Elle m'est même devenue odieuse!

— Bah! Et depuis quand?

(10) *Le Journal*, 20 août 1931.

— Depuis que j'ai appris, par une lettre inédite, — mais vous n'avez donc pas lu ça! — qu'elle voulait faire croire que son amant Henri de Latouche avait eu des relations criminelles avec Ondine, la fille née de leurs amours!... Non décidément je ne veux plus en entendre parler (11).

Et tout bougonnant contre cette femme à la fois élégiaque et inquiétante, il caressait de la main sa guitare.

§

Où la sensibilité de Descaves n'a pas à craindre de ces surprises, où il peut se livrer sans réserve — et il ne s'en prive pas — c'est lorsqu'il rencontre un « Philémon », je veux dire Henry Mathey, ce combattant de la Commune, ce « vieux de la vieille », qu'il connut lorsqu'il quitta le boulevard Brune, un boulevard de ronde face aux anciennes fortifications près de la porte de Châtillon — pour venir s'installer 46, rue de la Santé, dans le pavillon dont nous avons parlé au début de cette étude (12).

On se rappelle les premiers chapitres de *Philémon* — ce récit au cours duquel, contrairement à ses habitudes, Descaves se met souvent en scène, réussissant ainsi à montrer par quel chemin il entra dans la confiance de Philémon et de sa compagne Phonsine, si bien qu'à des amis de plus ancienne date, son voisin finit par le préférer comme exécuteur testamentaire.

Car, — il n'y a là aucun arrangement littéraire, — Philémon fut bien son voisin, 46, rue de la Santé, dans l'immeuble qui précède le pavillon où Descaves emménagea aux premiers jours d'avril 1900. C'est bien en mettant le nez à sa fenêtre que tout d'abord il entendit sans le voir l'ancien communard chanter des romances que chantait déjà le graveur Alphonse Descaves; c'est bien à la fenêtre d'en face qu'il vit apparaître, ressemblant par le système pileux à un Jules Vallès blanchi,

(11) Il ne tarda pas à lui revenir après examen plus attentif de la cause. (Voir *Journal* du 29 août 1937).

(12) Mathey mourut à l'hospice de Brévannes en 1913. Ancien ouvrier bijoutier, exécuteur testamentaire de Félix Pyat, il avait commandé le fort de Vanves sous la Commune et payé de dix ans d'exil sa participation à l'insurrection de 1871. Il composait des pièces de théâtre dans le goût du *Chiffonnier de Paris* (Cf. article de Descaves dans *la Lanterne* du 10 mars 1920).

Philémon-Colomès cirant ses chaussures puis Phonsine, qui ressemblait à Louise Michel et enlaçait de prévenances son compagnon; et c'est bien après avoir réussi à conquérir sa confiance — leur confiance — mieux : à pénétrer dans leurs bonnes grâces — qu'il s'institua l'historiographe des tendres vieux, trouvant, du même coup, le sujet d'un de ses plus beaux sinon de son plus beau livre, un livre où la partie autobiographique n'est pas moins sensible, pas moins émouvante que l'autre (13).

Relisez, par exemple, cette page où l'auteur confesse à Philémon pourquoi il préfère Montrouge à tout autre quartier de Paris :

Les raisons que j'ai de préférer ce quartier, vous les apercevez à présent, père Colomès... Montmartre ou la Villette ne m'évoquent personne. Mais cette rue Méchain, que je prends tous les jours était à l'origine une ruelle, où je sais que mon grand-père enfant filait le chanvre sur des pieux. Mon père, dans sa jeunesse, voyait encore de sa fenêtre tourner les moulins dans la plaine de Montrouge... La maison qui fut pour mes parents, jeunes époux, la maison du bonheur, est toujours debout, intacte, près d'ici, avenue d'Orléans. L'alcôve où je vins au monde, le petit logement où, débile, j'ai vagi, existent encore. Je visite le logement chaque fois qu'il est à louer. Riez dans votre barbe, cher ami..., je vais vous dire une chose plus drôle. Il m'est arrivé parfois, vaguant par là, à la brume, de me glisser dans l'escalier, comme un cambrioleur, et de monter jusqu'au troisième. Là, sur le palier, qui ne me reconnaît pas, mais que je reconnais, moi, je redeviens, une minute, le petit garçon attentif aux bruits derrière la porte. Au coup de sonnette que je retarde, il me semble que ma mère va interrompre la lecture qu'elle fait à haute voix, des heures durant, pour faciliter à mon père sa tâche quotidienne de graveur en taille-douce. ...Mais c'est le vieil homme auquel nul n'est venu ouvrir, parce qu'il n'a pas sonné, c'est lui qui redescend pesamment l'escalier. Ne redescend-il que cela?...

Dans le logement qu'occupait Colomès, dit Philémon, on voyait, à droite de la cheminée, une bande de papier épinglée au mur. Des noms y étaient tracés d'une main ferme. C'étaient

(13) Descaves avait tout d'abord pensé à intituler son livre *Les Epaves* et à en faire une « Histoire de la Proscription » qui, finalement, tient toute entière dans les propos de *Philémon* et les commentaires de son biographe.

ceux des écrivains qui, parlant du mouvement insurrectionnel de 1871, avaient montré du parti pris, de l'hostilité, voire de la haine : Maxime du Camp, Louis Blanc, Jules Simon, Ernest Daudet, Louis Veuillot, Dumas fils, Paul de Saint-Victor, Barbey d'Aurevilly, Edmond de Goncourt, George Sand, Edmond About, Caro, Bergerat, etc.

La liste est longue. Colomès l'appelait *Le Pilori*...

Si ce « vieux de la vieille » avait eu l'idée (mais c'était fort peu dans ses manières, dans *leurs* manières) de dresser, en un « Tableau d'honneur », la liste de ceux qui ont parlé avec indépendance de cette même époque, l'énumération eût été plus brève...

Ils sont rares, en effet, les publicistes qui, s'intéressant à la plus importante des Révolutions de Paris, ont su l'étudier avec sérénité, objectivement. Ils sont fort rares...

En tête de l'hypothétique « Tableau d'honneur », Colomès aurait eu le devoir de placer Lucien Descaves qui, lui, ne se contente pas de la simple objectivité, mais apporte, pour pénétrer le cœur et l'âme de ces « vieux de la vieille », toute sa passion d'homme juste. Dans son cabinet de travail, une petite réduction du monument de Moreau-Vauthier : *Le Mur*, dédié aux morts de la Commune, porte cette phrase de Victor Hugo :

> Ce que nous demandons à l'avenir, ce que nous voulons de lui, c'est la justice, ce n'est pas la vengeance.

Or, dans l'affaire de la Commune, l'historien ou le romancier (Descaves est un romancier et un historien) ne peuvent avoir quelque espoir de rendre une relative justice que si, détachés de tout esprit doctrinal, ils ont longuement étudié le dossier, vécu de très près avec les héros du drame, et, *surtout, avec les personnages de second plan.*

Cela, personne ne l'a fait mieux et avec plus de soin que Lucien Descaves. C'est pourquoi ses livres sur la Commune : *La Colonne, Flingot, Philémon vieux de la vieille* ont l'accent apaisant de justes arrêts. Ils ont aussi leur style dont l'éloge n'est plus à faire, ce style d'une résonance si singulière et qui émeut autant dans les notes d'allégresse que dans les accents de désespoir du vieux couple symbolique : Philémon et sa compagne Phonsine.

§

Symbolique aussi apparaît son *Barabbas* dont les « paroles dans la Vallée » sont d'un chemineau anarchisant que Ponce-Pilate n'eût pas hésité à maintenir en prison en même temps que Jésus.

Barabbas conte des paraboles qui pénètrent au cœur des hommes. Il admet la révolte, tantôt avec un tour ironique :

On me dit quelquefois : « Va te faire pendre ailleurs ! » On ne me dit jamais : « Viens te faire pardonner chez nous. »

tantôt avec une tendre amertume :

Aide-toi, car le ciel ne t'aidera pas.

tantôt avec l'émotion du pauvre homme qui a toujours vu devant lui se fermer les barrières, s'éloigner les femmes et se dresser les chiens de garde :

Celle vers qui tout mon être aspire porte un nom que jamais sans doute des lèvres d'amant n'ont prononcé. Je l'appelle : La Bien-émue.

Cela tient du poème en prose et de la vitupération sociale : poème lorsque Barabbas s'adresse aux enfants — car pour hirsute qu'il soit, il ne leur fait pas peur, il sait leur parler, il les aime; vitupération lorsqu'il passe devant quelques faux philanthropes, dont il ne lui déplaît pas de troubler la digestion, de gâter la fête, en mettant le nez à leurs vitres.

Tout ce qu'il y a de sensibilité, de révolte, de pitié dans les paroles de *Barabbas,* — ce qu'il y a de meilleur chez Descaves, en somme, — ne peut que s'exalter pendant la guerre. *La maison anxieuse* et *Paris bombardé,* deux livres écrits en 1916 et en 1918 reflètent — comme l'*Hirondelle sous le toit* (1924), roman d'un village de l'arrière occupé par des réfugiés pendant ces mêmes années, l'angoisse quotidienne de ce temps-là et la crainte, trop justifiée, de voir disparaître, dans la tourmente, tout espoir d'entente sincère de peuple à peuple...

§

L'humble Georgin, imagier d'Epinal, l'artisan au génie de primitif, honneur de la maison Pellerin, et qui pendant près de cinquante ans grava d'innombrables images pour la décoration des chaumières, a trouvé, en Descaves, le biographe le plus sensible et le mieux fait pour le comprendre.

Un émule de Béranger, c'est bien ce qu'il faut aimer en François Georgin, c'est bien en quoi son art correspond à l'image de piété commune, à la foi du charbonnier. C'est pourquoi ces naïfs dessins coloriés, répandus par le colportage, ont connu la fortune des couplets du chansonnier et ont, comme ces couplets, contribué, Descaves le montre admirablement, à aggraver le prestige de la légende impériale. Ce bon artisan fut, de même que le chansonnier, un bien grand coupable!

Jusqu'à sa mort, survenue en 1863, Georgin grava d'innombrables planches — dont les tirages anciens sont aujourd'hui si recherchés et dont l'ensemble constitue le naïf panorama de l'époque où naquirent, grandirent et vécurent les « enfants du siècle ».

Georgin restera comme le témoin de ces années-là, un témoin ingénu mais qui nous manquerait singulièrement s'il n'avait pas rencontré Pellerin sur sa route. Son histoire, Lucien Descaves la raconte avec l'exquise connaissance de l'âme populaire qui n'est qu'à lui. Et il sait si bien s'identifier à son héros qu'il dessine pour évoquer sa fin une image dans son style. Voyez ce Georgin sur son lit de mort :

> Les deux femmes en pleurs s'étaient agenouillées devant le grabat. A côté d'elles, l'ancien grenadier, debout, voilait de ses doigts joints son visage recueilli... et tous les trois semblaient composer, à l'intention de Georgin, une image d'héroïsme et de piété qu'il signait encore.

A côté de l'œuvre de combat que représentent ses ouvrages sur la Commune et ses articles de polémique, Descaves a donné, avec l'*Imagier d'Epinal,* une vibrante épopée de l'artisan obscur, du compagnon d'autrefois avec ses joies et ses larmes, l'atmosphère de sa ville et de son temps. Cela sans

situations fantaisistes ni combinaisons forcées, mais tout au contraire avec un constant souci de la vérité des situations et des sentiments : le roman de l'épopée domestique, en somme; ce que Lamartine appelait, parlant d'Erckmann-Chatrian (chers à Descaves) « le poème épique du foyer ».

§

Dans tous les livres dont nous venons de parler, comme dans ceux qui suivirent : *Rongemaille vainqueur* (1920), *Du petit monde* (1922), *le Chœur des Petites voix* (1927) et *Regarde autour de toi* (1930), quatre recueils de nouvelles, l'écrivain fidèle à l'esthétique de sa jeunesse, mais avec un souci de documentation plus filtrée, a cherché à exprimer la réalité la plus quotidienne. Il se plaît à faire évoluer, dans leur décor familier, d'humbles héros qu'il connaît bien et qu'il a longuement étudiés; de ces gens du Tiers comme les a montrés le philosophe, qui n'ont rien, ne sont rien, ne parviennent qu'à force de labeur et reçoivent en naissant un joug qui courbe leur pensée vers les soucis d'argent et de place.

La voix de ces personnages — « le chœur des petites voix » selon le mot de Verlaine — se fait entendre de préférence dans des quartiers comme celui qui vit naître Lucien Descaves : Montrouge, et comme ceux où il grandit : Belleville, Ménilmontant.

Tous sont plus ou moins parents de Philémon, vieux de la vieille ou de Barabbas et révèlent de savoureuses originalités. Descaves aime à vivre en leur compagnie et il leur donne la joie d'apparaître, éblouis, dans un éclair de magnésium, avant de rentrer pour toujours dans la nuit.

§

Pour le théâtre comme pour le roman, l'essai, ou l'article de journal, Descaves n'écrit que lorsqu'il a quelque chose à dire. Seule sa critique dramatique (14) lui impose le choix du su-

(14) Dans le n° du *Mercure de France* consacré à Alfred Vallette (1er décembre 1935) il raconte comment il donna sa première chronique théâtrale ici :

« C'est au *Mercure* que j'ai débuté, grâce à lui [Vallette] dans la critique dramatique, pas plus tard qu'en 1892, au mois de mars. Le Théâtre-Libre venait de représenter le premier ouvrage de François

jet mais il considère un peu cet exercice comme un divertissement; et il affirme que, souvent, il réussit très bien à se reposer, voire à dormir au théâtre. Pour le reste, il ne se décide que harcelé par l'idée qui s'impose à lui; et, si cette idée parvient à s'imposer, à prendre corps, ce n'est jamais par une influence extérieure à l'écrivain mais bien parce qu'elle naît de ses tendances personnelles, de ses goûts, des préférences qui le portent vers les petites gens, les rêveurs, les idéalistes, les rebelles.

On le trouva donc tout naturellement au premier rang dans les batailles rangées du Théâtre-Libre, créé en 1887 par André Antoine, et qui exposait aux périls de la scène les théories, les doctrines — ce que Zola appelait les « tranches de vie » — du Naturalisme. Descaves y fit représenter en 1888 *La Pelote,* trois actes tirés par lui et par Paul Bonnetain de son roman *Une vieille rate;* représentation tumultueuse où les sifflets ne permirent pas à Antoine d'annoncer le nom des auteurs.

Deux ans plus tard *les Chapons* provoquèrent un vacarme non moins furieux. Cette pièce, un acte, écrite en collaboration avec Georges Darien montre deux bourgeois de Versailles chassant de chez eux, en 1871, au moment où les Allemands occupent la ville, leur bonne qui pleure trop indiscrètement un frère tué à la guerre...

« Je ne sais comment m'y prendre pour raconter de sang-froid, le scandale que cela a soulevé », écrivait, le lendemain, Auguste Vitu dans le *Figaro.* « Je trouve également odieux de l'avoir écrit, et de l'avoir joué », s'indignait Jules Lemaître dans les *Débats.* Le gouvernement dut répondre à une interpellation au cours de laquelle des orateurs venus de la droite et de la gauche s'affrontèrent au nom de la morale, de l'art et du patriotisme; et Gustave Larroumet, alors Directeur des Beaux-Arts, puis Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction Publique, eurent à s'expliquer longuement sur la subvention de 500 francs par an accordée au Théâtre-Libre en échange d'un abonnement à quatre fauteuils!

de Curel : *L'envers d'une sainte.* Je ne connaissais pas l'auteur mais j'admirais sa pièce, pleine de promesses qu'il devait tenir. Je n'écrivais dans aucun journal. Je demandai à Vallette un coin de sa revue pour y rendre compte de ces prémices d'un maître découvert par Antoine. Je serais bien embarrassé de dire pourquoi je n'ai plus jamais collaboré au *Mercure* après cela... »

Autre tumulte, en 1898, au Théâtre Antoine cette fois, dans la salle des Menus-Plaisirs, avec un bref et farouche petit acte, d'accent terriblement révolutionnaire, *la Cage,* que la censure interdit après la seconde représentation. On y voyait une famille réduite au suicide par la misère. Un réchaud de charbon, allumé au milieu de la chambre, faisait passer de vie à trépas le père et la mère. Les enfants, une fille et un garçon d'une vingtaine d'années, avaient, sur le point de mourir, un sursaut de colère. Tout trébuchants, ils ouvraient à temps la fenêtre et, avant de s'échapper de « la cage », ils proclamaient qu'ils ne voulaient pas disparaître sans révolte d'une société qui leur avait été si cruelle. Ils partaient sur cette menace, qui fait prévoir *Barabbas :*

La route est longue, mais des besoins nous en avons si peu que la maraude y subviendra!

Descaves aime à faire ainsi du théâtre le porte-voix de ses opinions, la tribune de ses idées réformatrices (15). D'où quelque rigidité dans la présentation comme dans la mise en œuvre de ses premières pièces, celles que nous venons de résumer et qui ne sont pas sans avoir subi l'influence d'un temps enclin par système au pessimisme et au sarcasme. Les années, l'expérience de la scène, la collaboration heureuse avec Maurice Donnay, apportèrent plus de souplesse à son art, sans rien lui faire perdre de sa vigueur. Des pièces telles que *La Clairière* (1900) et *Oiseaux de Passage* (avec Maurice Donnay, 1904), sont parmi les plus dignes de survivre à la production dramatique contemporaine.

La première oppose l'individu au groupement, la liberté à la règle en évoquant l'histoire d'une communauté ouvrière que la valeur morale de ses membres ne sauve pas de la faillite. La seconde montre, par l'exemple d'un jeune bourgeois français épris d'une anarchiste russe, l'antagonisme des races et des croyances. L'une et l'autre donnent à la comédie de mœurs, au théâtre d'idées — disons le mot : « au théâtre à

(15) C'est la caractéristique de tout son théâtre qui comprend encore : *Les souliers,* scène judiciaire en un acte (avec Vergught, 1903) ; *L'attentat,* cinq actes (avec Alfred Capus, 1906) ; *La Saignée,* cinq actes (avec Nozières, 1914) ; *L'ascension de Virginie* (avec Maurice Donnay, 1929) ; *La tuile d'argent,* quatre actes (avec Henri Duvernois, 1931).

thèse » — une audace avec des qualités de vie qu'il n'a que trop rarement et que Descaves retrouva, non moins aiguës, lorsqu'il écrivit seul *Tiers-Etat* (un acte, 1902); *la Préférée* (trois actes, 1907), *Atelier d'aveugles* (un acte, 1912); *L'As de cœur* (trois actes, 1920); *Pierre Dupont* (un acte, 1922); *les Vestales* (un acte, 1922); *le Cœur ébloui* (quatre actes, 1926); *Les fruits de l'amour* (3 actes, 1928).

Le Cœur ébloui met en scène une pension de famille que l'auteur connut avant 1914 et où il observa des jeunes gens de province, frais émoulus du collège, toute une jeunesse enivrée d'espoir et qui bûchait ferme pour passer ses examens lorsque éclata l' « autre guerre » — d'où pas un ne revint. Or, il y a dans cette pièce un type très pittoresque de vieux professeur naguère révolutionnaire et maintenant à demi-résigné qui se nomme Géodésias. Pour peu qu'on connaisse Lucien Descaves, on devine que ce personnage a ses sympathies et qu'il s'est complu à tracer sa silhouette. Le professeur Géodésias a été poursuivi, dans sa jeunesse, pour un pamphlet social. Comme ses élèves lui rappellent qu'il est l'auteur de cette brochure subversive, il leur répond avec bonne humeur :

— Mais je ne renie pas cette brochure de jeunesse! Je voudrais bien ravoir l'âge que j'avais quand je l'écrivis et la récrire!

— En somme, dis-je un jour à Descaves, votre personnage de Géodésias, c'est un peu vous?

— Pas absolument... Mais, en prêtant à Géodésias le langage qu'il tient dans ma pièce, je n'ai qu'à faire un retour sur moi-même et à me souvenir — comme vous le souhaitez... Géodésias est resté fidèle aux idéals de sa jeunesse. Il n'est pas décoré. Il est demeuré antimilitariste et pacifiste. Il est impatient de justice. Sur ces points au moins, je suis comme Géodésias!

§

Je connais peu d'hommes qui sur la mine et l'attitude se soient fait autant d'ennemis qu'il en compte; mais peu d'hommes aussi ont su, à son exemple, se rendre précieux à quelques amitiés anciennes et lucides. Ce partage inéquitable est le fait d'une vie hermétiquement fermée aux concessions mondaines, aux expan-

sions réclamistes, aux airs de clarinette joués sur le dernier livre, avec l'écriteau : « A paraître », sur la poitrine. Il s'impose à la déférence des lettrés par une conscience et une probité artistiques inattaquables.

Ainsi s'exprimait Lucien Descaves à la fin du premier article qu'il consacrait, le 28 avril 1888, dans le *Figaro*, à J.-K. Huysmans.

Ce qu'il pensait de son maître et ami s'applique trait pour trait à lui-même: il n'est pas d'homme de lettres qui par son caractère, sa vie, son style, sa silhouette même ait réalisé plus forte, plus plaisante opposition avec la plupart de ses confrères.

De taille médiocre, mais plein de pétulance — ses ennemis disent de hargne, — il est à première vue, avec son masque tourmenté, son crâne bossué, sa moustache hérissée, ses yeux vifs, son aspect peu endurant, le type même du Parigot mal commode, celui qui « rouspète » pour un oui, pour un non, et, suivant son expression, ne veut rien goûter ou vomir à demi. A 78 ans, il avoue encore qu'il écrit assez volontiers ses articles de polémique sous le coup de l'indignation — voire de la colère — et qu'il entend bien continuer. Mais dès que vous l'avez mis en confiance, vous constatez vite que cet homme de combat, si facilement impressionnable, est un bourru sentimental et qu'il n'y a pas d'émotif plus tendre et plus serviable — sans complaisance.

Sous le ressauteur se déguisent mal d'exquises délicatesses, une bonté sans fadeur, un être fidèle à ses amis comme à son travail et qui a pu proclamer avec une juste fierté qu'il a toujours été pour le faible contre le fort, pour les minorités contre le nombre et le poids. Avec le chansonnier, il serait en droit de dire : *Je n'ai flatté que l'infortune.*

LÉON DEFFOUX.

DES ENSEIGNES ET DES COULEURS NATIONALES EN FRANCE

—

Dans tous les temps, les peuples ont eu des marques et des couleurs caractéristiques. Dans l'Inde, en Egypte et ailleurs, une marque générale désignait d'abord une nation, et des marques particulières distinguèrent ensuite les diverses castes des citoyens. La Grèce et Rome adoptèrent aussi cet usage. Les légions grecques et romaines empruntaient leur nom, soit de la forme de leurs casques ou de leurs boucliers, soit du sujet représenté sur le bouclier ou sur l'armure.

Les Gaulois, assujettis par Jules César, adoptèrent les mœurs, les coutumes et les usages de leurs vainqueurs. Mais, lorsque le christianisme eut jeté des racines assez profondes pour devenir la religion du plus grand nombre, ils abandonnèrent leurs anciennes marques et leur en substituèrent de nouvelles. Ainsi les couleurs nationales de nos pères furent successivement la bannière *bleue* de saint Martin de Tours; elle remplaça la fameuse chape de saint Martin, sous laquelle marchaient les vassaux des domaines des rois; la bannière *rouge* de saint Denis, nommée oriflamme (elle était réputée descendue du ciel, et fut adoptée par nos rois, quand ils héritèrent les comtés de Vermandois); et ensuite la cornette *blanche*, qui n'a été adoptée que vers le XVIe siècle. C'est du mélange de ces couleurs que, depuis l'hérédité des livrées, celle des rois de France a été composée de *bleu*, d'*incarnat* et de *blanc*, par une sorte de récapitulation de ce qui avait

servi à désigner la nation française depuis le commencement de la monarchie.

Au XIe siècle, les seigneurs adoptent les armures de cuir bouilli et de fer, et prennent des couleurs et des marques pour se faire reconnaître.

Les Français, après avoir donné naissance à la chevalerie, inventèrent les tournois, ces jeux militaires où la noblesse venait en pompe s'exercer aux combats. Comme il eût été assez difficile, dans la foule des guerriers, de connaître celui qui se distinguait par les plus beaux faits d'armes et d'adjuger le prix, puisque, sous le heaume, le visage était entièrement caché, on s'avisa d'un expédient : ce fut d'armorier son écu et sa cote d'armes, autre invention de la nation française. Bientôt, les couleurs, les armoiries et les devises, conservées dans les grandes maisons comme marques d'honneur, furent adoptées par l'Europe, et devinrent le signe distinctif des familles nobles.

Les Maures d'Espagne, auxquels leur religion défendait toute figure, et, par conséquent, les armoiries, inventèrent les inscriptions en devises, les livrées, les applications mystérieuses des couleurs, et, enfin, les chiffres et enlacements de lettres qui, étant arabes et inconnus aux chrétiens, passaient, chez eux, pour des ornements de fantaisie qu'ils nommèrent arabesques ou mauresques. De là, une foule de mots, tirés de la langue arabe, employés dans l'art héraldique, et qui étaient inconnus en Europe avant les Croisades.

C'est au retour de nos guerres d'outre-mer que les grands vassaux commencèrent de donner des livrées à leurs commensaux, et qu'ils adoptèrent la *croix* sur les enseignes militaires, les armures et les vêtements. Elle fut d'abord de couleur *rouge* pour les Français, à cause de l'oriflamme, et de couleur *blanche* pour les Anglais. Ce n'est que sous le règne de Philippe de Valois que les deux nations commencèrent d'échanger leurs couleurs. Les rois d'Angleterre prétendaient être les héritiers de la couronne de France, préférablement au comte de Valois; possédant une grande partie du royaume, tenant

leur cour à Paris, ayant pris le titre de rois de France, ils en adoptèrent aussi la livrée rouge.

C'est alors que nos souverains furent obligés de changer leur couleur et d'adopter le blanc. Charles VII fut le premier qui employa la *cornette blanche* pour sa principale enseigne, laquelle remplaça l'oriflamme. Louis XI la retint également, quoique les étendards fussent de couleur différente pour le fond, mais toujours avec une croix blanche dessus. Louis XII, dans la campagne qu'il fit contre les Génois, portait une cote d'armes blanche brodée en or.

Après la croix, on eut recours aux *écharpes*, qui avaient été déjà en usage dans les XIIe et XIIIe siècles, et qui, depuis, avaient été nommées *bandes*, pendant la trop longue et trop malheureuse querelle des maisons de Bourgogne et d'Orléans, sous les rois Charles VI et Charles VII.

Les écharpes furent d'abord de couleur rouge. Ensuite on les porta blanches. Pendant les guerres de religion, on reprit les croix de cette dernière couleur, et les protestants conservèrent l'écharpe. Dès lors, on en porta deux, l'une à droite et l'autre à gauche, qui venaient se croiser sur l'estomac et sur le dos. La première était de la couleur nationale, l'autre était de la couleur qu'il plaisait au commandant de lui donner, afin de pouvoir reconnaître ses soldats, qui n'étaient presque jamais vêtus d'une manière uniforme.

Charles IX et Henri III reprirent l'écharpe rouge; et c'est pour cela que Henri IV choisit l'écharpe blanche, adoptée par tous les protestants.

Outre les deux écharpes, les soldats en avaient encore une troisième, appelée *bandoulière*. Elle était de buffle et contenait plusieurs étuis renfermant des charges de mousquet. Pour débarrasser le soldat d'un gênant attirail, on jugea à propos de supprimer une de ces écharpes. Ce fut la nationale, qui ne resta plus qu'aux enseignes où elle demeura longtemps sous le nom de *cravate*. C'est pour y suppléer que, sous Louis XIII, les soldats attachèrent une touffe de *rubans* à leur chapeau. Telle est l'origine de la *cocarde*, ainsi nommée parce que, sem-

blable à la crête du coq, le soldat qui la porte doit être fier de sa parure, et en avoir la démarche plus hardie.

L'*écharpe d'ordonnance* fut néanmoins conservée jusqu'à ce que l'uniforme des habits se fût établi; et les colonels firent porter les couleurs de leurs livrées aux soldats qu'ils commandaient, c'est-à-dire que chaque colonel donnait à son régiment la couleur de son écharpe.

A cette mode succédèrent les *aiguillettes* (ou nœuds d'épaule), auxquelles chaque commandant donna sa couleur. Les gardes du corps de Louis XIV suivaient encore cet usage. Ils n'avaient point d'uniforme déterminé, et portaient seulement les livrées de leurs capitaines dans les nœuds des rubans de l'épaule et de la cravate, dans le haut-de-chausse, et dans la bandoulière qui était un tissu d'argent et d'une couleur quelconque.

L'écharpe militaire n'a pas cessé d'être employée par les troupes étrangères. Elle est encore portée par certaines armées. Elle fut remplacée, en France, par les *épaulettes* et par le *hausse-col.*

Dans la guerre de 1701, les armées combinées de France et d'Espagne portaient la cocarde rouge et blanche. Lorsque les régiments reçurent un uniforme fixe et déterminé, on adopta, pour les revers et les parements, les couleurs des colonels, et ces derniers ne firent porter leurs livrées que par les tambours et les musiciens qu'ils payaient. L'ancien régiment de Piémont fut longtemps connu sous le nom de *Bande noire,* qui lui fut donné parce que son écharpe d'uniforme et ses drapeaux étaient croisés de noir : cette couleur était celle de la livrée des premiers colonels de ce régiment, qui étaient de la maison de Cossé-Brissac, et, depuis l'uniformité des troupes, les officiers et les soldats ne portant plus d'écharpe noire et voulant conserver leur livrée, adoptèrent le parement de cette couleur.

Lorsque, sous Louis XIII, les milices prirent une organisation plus régulière, et qu'elles se formèrent en régiments, bataillons et escadrons, les drapeaux devinrent les enseignes de l'infanterie et les étendards celles de la cavalerie.

Après avoir servi à rallier les troupes, ces signes servirent aussi à les aligner; dans les exercices, le fanion remplace pour cet effet les drapeaux et les étendards. Depuis le règne de Louis XIV jusqu'aux premières années de l'Empire, il y eut un drapeau par bataillon et un étendard par escadron, excepté dans les régiments de dragons, qui n'en eurent jamais qu'un. Avant la révolution de 1789, le drapeau du premier bataillon d'un régiment était de taffetas blanc et portait l'écusson aux armes de France. Dans quelques corps, il était parsemé de fleurs de lis, de couronnes ou de chiffres; celui des seconds bataillons était formé de plusieurs pièces de la même étoffe et de diverses couleurs; il en était de même de l'étendard. Ces divers insignes étaient garnis de riches cravates ou crépines de taffetas blanc, brodées en or ou en argent. Les drapeaux et étendards devinrent tricolores à l'époque de la Révolution; c'est-à-dire des trois couleurs : rouge, blanc et bleu. On remplaça les cravates blanches par des cravates tricolores. Ils portaient d'un côté cette inscription : *Discipline et obéissance à la loi;* de l'autre, le numéro du régiment et le nom des actions éclatantes où il s'était trouvé. Sous l'Empire (1804), la première inscription fut remplacée par ces mots : *L'Empereur à tel régiment,* entourés de feuilles de chêne. A la Restauration, les drapeaux reprirent la couleur blanche, et furent de nouveau décorés de l'écusson aux armes de France. A l'époque de l'organisation des légions départementales (1815-1816), on donna un drapeau par légion et un grand fanion par bataillon, un étendard à chaque régiment de carabiniers, de cuirassiers, de chasseurs et de hussards, et un guidon par chaque régiment de dragons.

La révolution de juillet 1830 fit reparaître les couleurs nationales, abandonnées depuis quinze ans.

Avant 1789, la hampe était surmontée d'un fer de six pouces de longueur, terminé en pointe, comme le fer d'une hallebarde. Sous l'Empire, ce fer fut remplacé par un aigle aux ailes déployées; depuis la révolution de juillet, par le coq gaulois. La dimension du drapeau est de cinq pieds six pouces de longueur, sur une largeur

égale; celle de l'étendard d'environ deux pieds. Ce dernier est plus orné en broderies.

Jadis, lorsqu'un régiment était en bataille ou en ligne, la garde des enseignes était confiée à quatre sergents ou maréchaux-des-logis et à huit caporaux ou brigadiers. Depuis 1791, cette garde a été donnée aux fourriers d'abord, au plus ancien sous-lieutenant ensuite. Les drapeaux et étendards, placés au centre du régiment, saluent lorsque le Saint-Sacrement passe devant une troupe; ils saluent, bien entendu, les rois, les princes, les hauts dignitaires lorsqu'ils passent un régiment en revue. L'officier qui est chargé de le porter se nomme porte-drapeau dans l'infanterie, porte-étendard dans la cavalerie.

Les couleurs nationales de France ont donc été successivement le bleu, le rouge et le blanc, couleurs de la livrée de ses rois. Lors du mariage de Louis XIV, le galon de la livrée royale était à ces trois couleurs en échiquier, à carreaux opposés les uns aux autres. Les tapisseries de la couronne indiquent positivement le fait. Depuis ce mariage, le galon fut remplacé par celui que nous voyons aujourd'hui, où ne figurent que le blanc et le rouge.

Clovis, se faisant chrétien, abandonna les insignes des Romains et des Francs, auxquels il substitua l'enseigne bleue unie, en l'honneur de saint Martin de Tours, dont les reliques suivaient ordinairement les armées. Cette enseigne, semblable au Labarum de Constantin et de ses successeurs, ressemblait aux bannières employées dans les processions. Ces dernières, qui, maintenant ne signifient plus rien, étaient utiles au temps où les bourgeois des communes, divisés alors par paroisses, se rendaient au camp du roi, avec le curé à leur tête. Chaque pasteur faisait porter devant lui une bannière représentant le saint de son église, afin de pouvoir, en cas de besoin, rallier ses ouailles. L'enseigne de Saint-Martin fut en si grande vénération que, pendant longtemps, les rois allèrent eux-mêmes la lever et la remettaient à un officier aussi distingué par son courage que par sa naissance, pour être portée en leur nom. Les comtes d'Anjou ont été les premiers, ou du moins les plus anciens porteurs de

cette bannière, non en qualité de grands sénéchaux de la couronne, mais parce qu'ils étaient devenus les protecteurs de l'église de Saint-Martin de Tours.

Rien n'est immuable dans la nature, tout tend à une dénéfaction plus ou moins prompte, et tout doit périr. Les choses les plus respectables ont aussi leur commencement, leur accroissement, leur vigueur et leur fin. En effet, les premiers rois de la troisième race n'ayant plus que la suzeraineté sur l'Anjou et la Touraine, et étant d'ailleurs assez éloignés de cette dernière province, ralentirent infiniment leur dévotion pour Saint-Martin; et ce ralentissement devint tel qu'ils firent choix d'un autre patron, dont l'église fût plus rapprochée du lieu de leur résidence. Les rois, depuis Hugues Capet, ayant fixé leur séjour à Paris, firent choix de Saint-Denis pour patron de tout le royaume.

De là l'usage pour les monarques français de prendre pour leur cri d'armes : *Montjoie et Saint Denis*. Louis le Gros, le premier qui l'employa, s'étant déclaré principal avoué du nouveau patron, adopta la couleur de la bannière du saint, qui devint celle du royaume. Ce fut en 1124 que ce prince se rendit à l'abbaye de Saint-Denis, et qu'il y leva l'oriflamme, nom donné à cette nouvelle enseigne à cause de sa couleur rouge qui était celle adoptée par les bannières des églises dédiées aux martyrs. Le seigneur chargé de la porter se trouvait si honoré de cette commission qu'en recevant ce dépôt il le passait à son cou et s'en faisait une écharpe. Il faut donc présumer que l'oriflamme n'était pas montée sur sa pique tant qu'elle resta dans l'abbaye de Saint-Denis. Elle fut perdue en 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle. Anceau de Chevreuse était chargé de la porter. Il mourut en la défendant. Sous Charles VI, la dévotion pour l'oriflamme était bien tombée, puisqu'elle resta longtemps en dépôt chez Guillaume Desbordes, et que le roi, d'après la demande qui lui en avait été faite, chargea Hurin, sire d'Aumont, de la replacer à l'église Saint-Denis. Enfin, l'usage de la porter paraît avoir cessé sous Charles VII.

Outre cette bannière, les rois, en allant à la guerre,

faisaient toujours déployer devant eux le *pannon royal,* petite enseigne carrée, de couleur *bleue,* semée de fleurs de lis d'or. Il apparaît probable que l'*étendard* de France, première enseigne séculaire de la nation, était pareil au pannon, puisqu'on les confondait souvent ensemble, et que l'on ne les reconnaissait que par l'endroit où ils étaient placés, le pannon près du roi, et l'étendard à la tête du corps de troupe le plus distingué de l'armée.

Les princes français ne prirent pas toujours le blanc ni les fleurs de lis pour leur couleur et pour leurs marques distinctives; ils avaient, au contraire, des emblèmes particuliers et une couleur dont ils faisaient choix. Charles VII fit, en 1449, son entrée dans la ville de Rouen, précédé d'une enseigne de *velours azuré* semée de fleurs de lis, et d'une autre de *satin cramoisi* semée de *soleils d'or,* qui étaient le symbole de ce prince.

Louis XI, n'étant que dauphin, portait sur champ rouge un *cygne* placé entre les lettres *K* et *L*.

Charles VIII prenait pour emblême un *cerf*.

Louis XII avait adopté le *porc-épic*. Quand ce prince fit la guerre aux Génois, l'un de ses étendards était de *velours écarlate* semé *d'abeilles d'or*.

François Ier avait pris la *salamandre;* Henri IV, la *massue d'Hercule,* et enfin Louis XIV un *soleil,* avec la fameuse devise : *Nec pluribus impar*.

Ainsi, pour nous résumer, la nation française a trois couleurs nationales, que ses rois ont successivement changées : d'abord le bleu, tant que la bannière de Saint Martin a été leur enseigne; le rouge, pendant le temps qu'ils se sont servis de l'oriflamme de Saint Denis, et le blanc, quand leur dévotion s'est tournée vers la Vierge et qu'ils ont été obligés de se distinguer d'avec les Anglais, dont ils prirent les couleurs.

Charles VII, on le voit, est le premier qui ait changé la croix rouge de la nation en une croix blanche; il prit une cornette de la même couleur, qui remplaça les bannières et les pannons; enfin, la croix rouge, dans les guerres de religion, fut reprise par les catholiques, et les croix blanches par les protestants.

JACQUES DE BRUSSEY-MALVILLE.

PHILIPPE RICORD

LE DESCARTES DES MALADIES VÉNÉRIENNES

(A L'OCCASION DU 50e ANNIVERSAIRE DE SA MORT)

—

A M. le professeur Laignel-Lavastine

Une des plus perçantes émotions de notre enfance, nous l'éprouvâmes au musée du Luxembourg devant le tableau de Gervex : « Le docteur Péan enseignant sa découverte du pincement des vaisseaux. » Ces hommes barbus, vêtus de noir, aux manchettes rigides battant le métacarpe, cette femme nue, si belle, morte peut-être, ce bocal à charpie, ces aciers chirurgicaux, tous les détails du tableau contribuaient à former notre angoisse, d'autant plus vive que les mobiles des personnages nous échappaient. Depuis cette rencontre, l'iconographie et la littérature médicale du XIXe siècle nous ont subjugués bizarrement : nous y retrouvons toujours ce mystère d'un climat redoutable et beau. Oui, plus qu'aucune autre circonstance de l'histoire, la vie médicale au XIXe siècle, surtout depuis les environs de 1830 jusqu'à l'ère microbiologique, exalte notre imagination. Tel texte clinique de 1835, telle gravure sur bois d'un traité de chirurgie de 1850, nous fournissent la quatrième dimension de ce qui est disparu, nous restituent cette odeur spécifique du passé que nulle relation historique, si minutieuse soit-elle, ne peut recréer en nous, si une sensibilité élective à l'égard de l'époque donnée ne participe à sa résurrection. De Gervex encore, « Une autopsie à l'Hôtel-Dieu »,

de même que les vieux journaux de médecine que l'on trouve reliés dans les bibliothèques des salles de garde, ont toujours conservé à nos yeux une valeur d'ahurissement, par la vertigineuse abolition du temps que leur vue provoque dans notre subjectivité.

Mais l'élément affectif n'est pas le seul à entrer en jeu dans ce complexe. La médecine de la première moitié du XIX[e] siècle nous semble posséder ce caractère tout à la fois terrible et attirant (nous l'appellerions volontiers *médecine noire*) en raison du contraste qu'elle fait apparaître entre le positivisme des praticiens de cette époque (où commencent à se manifester à la lumière des découvertes récentes dans le domaine de l'histoire naturelle et de la physique et chimie les premières réactions contre la métaphysique et les systèmes construits sur des bases purement théoriques) et l'ignorance où ces praticiens se trouvaient encore de la pathogénie microbienne, qui devait transformer fondamentalement leurs idées sur l'origine des phénomènes morbides et leur thérapeutique. Cet aspect angoissant de la médecine de son temps, le comte de Lautréamont, dans sa lucidité sublime, semble en avoir pressenti, sinon toute la portée bouleversante, du moins la sombre et bizarre horreur, en insérant dans ses *Chants de Maldoror* des phrases entières tirées de la littérature médicale de l'époque (1).

Parmi ces praticiens positivistes, il en est quelques-uns, comme Philippe Ricord, qui, dans l'observation objective vérifiée par des preuves, ont résolu des problèmes importants de la pathologie, en attendant que l'ére microbiologique vienne compléter leurs travaux.

Philippe Ricord naquit à Baltimore, le 10 décembre 1800, d'une famille établie en Amérique depuis la Révolution, et mourut à Paris en 1889. Il ne vint dans cette ville qu'à l'âge de vingt ans, dans le dessein d'y étudier le droit; mais sa vocation médicale se révéla brusquement et irrésistiblement, un jour qu'à l'Hôtel-Dieu il entendit

(1) Un visage non moins inquiétant est celui de la psychiatrie antérieure (ou encore hostile) à Freud, dont les découvertes en psychologie sont aussi importantes que celles de Pasteur dans le domaine de la biologie.

par hasard une leçon de l'illustre Dupuytren (2). Il abandonna aussitôt le droit pour la médecine, et, trois ans après, il était reçu interne (1823). En 1826, il passa sa thèse, mais son père, riche armateur de Baltimore, venant de perdre brusquement sa fortune à la suite de spéculations, il dut, malgré les espérances que lui donnaient ses premiers succès, s'installer obscurément à Crouy-sur-Ourcq, jusqu'au moment où un concours pour plusieurs places de chirurgiens ayant été ouvert, il rentra dans la lice et put obtenir la chaire d'opérations chirurgicales à la Pitié. En 1831, il était nommé chirurgien en chef de l'hôpital du Midi. Ce fut dans cet hôpital, où il demeura jusqu'en 1860, année de sa retraite, qu'il se livra à ses patientes et admirables études sur les maladies vénériennes et qu'il forma, par ses leçons, célèbres dans le monde entier, les syphiligraphes de tous les pays. En 1844, il était élu membre de l'Académie de Médecine.

Philippe Ricord est certainement le médecin du XIXe siècle qui connut la plus grande popularité. Il ne se trouvait pas de cocher parisien qui, sur la simple indication du nom de Ricord, ne fût capable d'amener sans hésitation son client devant le majestueux portail du n° 6 de la rue de Tournon. Mais la renommée de notre praticien s'étendait également à la province et à tous les pays du monde. Empereurs et princes semblaient se disputer l'honneur de lui conférer les insignes de leurs ordres les plus glorieux : Ricord aurait pu orner sa poitrine de 212 décorations (Thiers et Bismarck eux-mêmes n'atteignirent jamais ce nombre). On raconte qu'en 1855, lors de son voyage à Paris, la reine Victoria, apercevant à la tête de la garde nationale notre héros, dont l'habit disparaissait sous les médailles, demanda à l'Empereur qui était ce maréchal qui avait fait tant de campagnes.

N'est-il pas curieux de constater qu'au siècle dernier n'importe quel profane connaissait Dupuytren, Velpeau, Ricord, Charcot, etc., alors qu'à notre époque la renommée de nos maîtres ne dépasse guère les sphères médicales?

(2) Selon Eugène de Mirecourt (Les Contemporains, N° 97, 1858), Ricord avait déjà commencé sa médecine un an plus tôt, à Philadelphie.

Chose plaisante, la même observation serait valable en ce qui concerne la Comédie-Française : qui pourrait aujourd'hui, sauf les abonnés, citer le nom d'un artiste de ce théâtre, alors qu'au XIXe siècle les noms de Rachel, puis, plus tard, de Delaunay, Maubant, Mounet-Sully, Reichenberg, etc., se trouvaient dans toutes les bouches? Il est vrai que les vedettes du cinéma ont aboli celles du théâtre et que, d'autre part, si la médecine contemporaine n'a rien à envier à celle du XIXe siècle, la Comédie-Française n'a plus guère d'artistes à opposer à leurs prédécesseurs cités ci-dessus.

Tous les biographes de Ricord ont cité à l'envi les traits d'esprit de ce praticien. Pour notre part, nous avouons ne pas partager leur admiration. Les « mots » de Philippe Ricord nous paraissent bien pauvres, souvent même grossiers, et peu dignes de passer à la postérité. Témoin cette repartie, qui appela sur lui la colère justifiée de son maître Dupuytren. Celui-ci ayant diagnostiqué devant ses élèves un cas de *delirium tremens :* « Pas si *mince* que cela, observa Ricord, puisque le pauvre homme est près d'en mourir. » On avouera que cette réflexion était aussi intempestive que peu spirituelle. Nous ne rapporterons que le dernier mot d'esprit de Ricord, le seul peut-être digne d'être retenu. Quelques jours avant sa mort et n'ignorant pas que sa fin était proche, Ricord reçut la visite d'un de ses confrères, lequel, pour le rassurer, le félicita sur sa bonne mine. « Parions que vous ne prendriez pas d'actions de cette mine-là », lui répondit le mourant.

Mais venons-en maintenant à l'étude de l'œuvre scientifique de Philippe Ricord.

Vers 1830, deux théories partageaient le monde médical, relativement à la pathogénie des affections vénériennes. La plus ancienne, qui compta des partisans acharnés jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle, soutenait que la syphilis et la blennorragie ne formaient qu'une seule et même maladie, issue de la contagion du « virus vénérien ». Quant à la doctrine la plus récente, fille de Broussais, elle attribuait ces affections, soit à une irrita-

tion des muqueuses, génératrice de sécrétions pathologiques dans les manifestations dites « primitive », soit à une perturbation des rapports sympathiques des différents organes dans les manifestations dites « consécutives ». Broussais niait donc toute spécificité à la syphilis, ou plutôt à la fausse entité morbide gonorrhée-syphilis, la rattachant à son système général de l'irritabilité. En raison de leur interprétation pathogénique erronée, ces deux thèses impliquaient des conséquences funestes pour les malades, la première par sa thérapeutique confusionnelle (3), la seconde par sa négation de tout remède spécifique.

La gloire impérissable de Ricord est d'avoir déterminé le premier les trois périodes de la syphilis et réduit à néant les théories antérieures sur l'identité de cette affection et de la blennorragie (3 bis), en démontrant, par 2.500 inoculations, que le « chancre induré (ulcère primitif) est la seule source du virus syphilitique ».

En ce qui concerne la découverte de la dualité du chancre mou et du chancre induré (1852), le mérite en revient autant à Ricord qu'à Bassereau, son élève.

Les historiens de la médecine, quand ils font allusion aux inoculations pratiquées par Ricord, spécifient rarement en quoi elles consistaient. Il résulte de ce défaut de précision que maints lecteurs ont pu penser que Ricord inoculait la syphilis à des individus sains (4). En réalité,

(3) Par exemple, l'emploi du mercure, administré indifféremment dans les cas de syphilis et d'écoulements blennorragiques.

(3 *bis*) A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, Balfour, W. Ellis, J.-C. Todde, B. Bell, J.-P. Hernandez, avaient toutefois pressenti la non-identité de la syphilis et de la blennorragie, mais leurs expériences n'avaient pas été concluantes.

(4) Déjà certains contemporains de Ricord, hostiles ou peu avertis, déclaraient que ce médecin pratiquait ses expériences sur des organismes sains. A cette accusation, Eugène de Mirecourt (*op. cit.*) répondait que « la seule personne à laquelle Ricord, entraîné par l'amour de la science, ait communiqué ce mal effrayant, *c'est sa propre personne* ». L'illustre savant aurait donc été atteint de syphilis. Il serait extraordinaire, si cette assertion était fausse, que Mirecourt eût osé l'avancer du vivant de Ricord et dans un opuscule publié à sa gloire. Dans sa biographie de Ricord, le même Mirecourt nous fait le récit d'une trachéotomie effectuée par le grand médecin sur un syphilitique tertiaire. Ricord, alors que le malade ne respirait presque plus, ouvrit quatre anneaux de la trachée-artère et n'hésita pas à appliquer sa bouche sur l'ouverture ainsi pratiquée, pour aspirer le sang purulent qui obstruait la trachée et souffler

le grand médecin prélevait du pus de chancre sur un syphilitique et le reportait « à l'aide d'une lancette » (5) sur un point quelconque de l'économie du patient. Cette apparition donnait lieu à l'apparition d'un nouveau chancre (6), tandis que, chez un malade atteint de blennorragie, l'auto-inoculation du pus gonorrhéique ne pouvait évidemment pas provoquer la naissance d'un chancre (7).

Le résultat des travaux de Ricord vit le jour en 1838, chez Just Bouvier, en un volume in-8 de 808 pages, le *Traité pratique des maladies vénériennes.* La publication de cet ouvrage est un des faits les plus importants de l'histoire de la médecine. Il le compléta plus tard, notamment par sa *Clinique iconographique de l'Hôpital des Vénériens* (1842-51, in-4) et sa *Monographie du chancre* (1857, in-8). Ricord y établit magistralement les caractères phénoménologiques des trois périodes de la syphilis, donnant des descriptions admirables de ses manifestations osseuses et musculaires.

Avant d'en arriver aux erreurs de Ricord, passons rapidement en revue l'œuvre chirurgicale du maître, laquelle est loin d'égaler ses découvertes en vénéréologie. Il attacha son nom à de nouvelles techniques opératoires en urétrogénie (formation d'un nouveau canal destiné à remplacer la totalité de la région spongieuse détruite par l'ulcère phagédénique) et dans la résection du rectum (ligatures des artères au fur et à mesure de leur incision pour éviter les hémorragies graves). Il fut aussi l'inven-

dans les poumons du patient l'air dont la privation allait lui coûter la vie. Sans vouloir enlever à Ricord le bénéfice de cette intervention héroïque, n'est-il pas permis de supposer qu'il s'y livra d'autant plus volontiers que, se sachant lui-même atteint de syphilis, il ne redoutait plus la contagion?

(5) « La source de ce virus, je l'ai reconquise à la pointe de la lancette. » (Ricord : *Deuxième lettre sur la syphilis.*)

(6) Queyrat et Pinard ont démontré les résultats positifs de l'auto-inoculation entre le 1er et le 30e jour après l'apparition du chancre primitif. Mais le syphilome ainsi obtenu « offre certains caractères propres à le différencier du chancre initial, notamment par la brièveté de son incubation et de son évolution ». (Gastinel et Pulvenis : *La Syphilis expérimentale,* 1934.)

(7) Voir le *Journal des Connaissances médico-chirurgicales* de novembre 1834.

teur de nombreux instruments chirurgicaux concernant l'urologie et la gynécologie; il en perfectionna également plusieurs, par exemple le speculum de Récamier qui n'était qu'une sorte d'entonnoir et que Ricord transforma en speculum à valves.

Il y a malheureusement des erreurs très graves dans les théories de Ricord. Elles ne diminuent d'ailleurs nullement sa gloire. « Un seul homme ne pouvait arriver d'emblée à reconstruire sur des débris un édifice scientique nouveau » (Dr C. Eginer) (8). L'erreur la plus grave de l'illustre savant, avec sa théorie de l'éclosion spontanée de la blennorragie, consistait en la négation du pouvoir contagieux des accidents secondaires. Comment expliquer une telle méprise de la part d'un clinicien si remarquable? Voici : lorsque Ricord réinoculait le pus chancreux à un syphilitique sur un point quelconque de son économie, cette opération donnait lieu, dans la majorité des cas, à l'apparition d'un nouveau chancre. Mais lorsqu'il pratiquait une auto-inoculation avec le produit du grattage des accidents secondaires, il est évident que nul chancre induré ne surgissait. Ricord en déduisait que le virus syphilitique, s'il existait dans le chancre, était absent dans les lésions secondaires. Bref, « il commettait la faute d'appliquer le résultat expérimental de l'auto-inoculation à la contagion » (Dr C. Eginer). Ouvrons ici une parenthèse et indiquons que Metchersky, cité par Gastinel et Pulvenis (*La syphilis expérimentale*, 1934), arrive à cette conclusion que les inoculations positives sont réalisables à toutes les périodes de la syphilis et que les lésions nouvelles ainsi obtenues « répondent au type de la période chronologique du moment où est pratiquée la super-infection ». On ne trouve nulle part, dans les ouvrages de Ricord, que celui-ci se soit avisé, lors d'une auto-inoculation secondaire, de la naissance d'une lésion semblable à celle des accidents contemporains.

Quoi qu'il en soit, deux médecins, adversaires acharnés

(8) Dr C. Eginer : *Philippe Ricord, sa vie, son œuvre*, Paris, Le François, 1939.

des doctrines de Ricord, n'hésitèrent pas à inoculer à quatre sujets *sains* (ce que Ricord n'avait jamais voulu faire, scrupule humanitaire qui avait limité son champ d'expérience) des grattages issus des accidents secondaires. Ces inoculations, effectuées à Saint-Louis en présence d'un public nombreux, eurent naturellement pour résultat de communiquer la syphilis aux quatre patients. Ricord dut se rendre à l'évidence. « Cette bataille perdue par lui, relativement à ce qui n'était qu'un point isolé de sa doctrine, constitua un véritable désastre pour la fortune scientifique du maître... Succédant à tant de triomphes, l'échec qu'il venait de subir n'en fut que plus retentissant... Il réveilla les espérances des anciennes doctrines et laissa le champ libre à une réaction violente et passionnée... (9) Les ennemis de Ricord affectèrent de considérer la question de la non-contagiosité des accidents secondaires, soutenue par lui, comme la clef de voûte de son édifice. Ils s'écrièrent : « Voici la clef à terre; jugez de la solidité de ce qui reste! Bientôt, nous n'aurons plus que des ruines... » En effet, à partir de ce moment, le maître ne produisit plus rien et se retira de la médecine militante.

Heureusement, une telle injustice ne dura qu'un temps. Bientôt la gloire de Ricord devait recommencer à briller de tout son éclat.

Il est également regrettable, pour l'unité de son œuvre, que Ricord se soit trompé sur la nature de la gonorrhée, dont il faisait une maladie à éclosion spontanée (on connaît sa fameuse recette pour attraper la blennorragie), moins lucide en ce chapitre de la vénéréologie que ses contemporains Rollet et Gosselin, lesquels, s'ils ignoraient la pathogénie microbienne, pressentaient, du moins, pour cause exclusive de la blennorragie, « un principe mal

(9) Les reculs doctrinaux en vénéréologie dont fut témoin le XIX[e] siècle, même en sa dernière moitié, sont reflétés admirablement par l'ouvrage du Dr P. Diday : *Exposition critique et pratique des nouvelles doctrines sur la syphilis* (Paris, 1858), dans lequel, trente ans après les découvertes sensationnelles de son maître Ricord, l'auteur ne jugeait pas inutile à l'intérêt public de battre en brèche, en 600 pages, les idées retardataires du Dr Videl et de ses disciples qui, à cette époque encore, ne craignaient pas, notamment, de prescrire le mercure à leurs malades atteints de blennorragie.

connu, mal défini », mais qu'ils localisaient « dans les globules du pus » (Rollet). « La femme ne peut donner que ce qu'elle a », ajoutait le Professeur Gosselin.

Certes, on ne saurait compter Ricord au nombre des étoiles de première grandeur de l'histoire de la médecine. Il n'avait pas le génie d'un Frascator, d'un Harvey, d'un Bichat, d'un Laennec. Mais, grâce à son objectivité, à sa puissance de travail et à sa volonté acharnée, il sut faire table rase de toutes les connaissances antérieures relatives aux maladies vénériennes et établir les bases indestructibles sur lesquelles est bâti tout l'édifice de la syphiligraphie moderne. De ce chef, il peut mériter d'être nommé le *Descartes des maladies vénériennes*.

GILBERT LELY
Membre de la Société française
d'histoire de la Médecine.

MUSSET ET BERLIOZ

L'ANGLAIS MANGEUR D'OPIUM ET LA SYMPHONIE FANTASTIQUE

—

L'étude si complète de M. Randolph Hughes sur Thomas de Quincey et son influence sur la littérature française, parue dans le *Mercure* du 1er août, me rappelle un rapprochement qui me fut suggéré, voici plus de vingt-cinq ans, entre l'auteur du *Mangeur d'opium* et Hector Berlioz, auteur-compositeur de la *Symphonie fantastique.*

C'était en 1913, au moment où venait de paraître la seconde édition dc mon ouvrage sur *Berlioz, sa vie et ses œuvres.* Un de mes amis, le Dr Moritz Werner, professeur de littérature et de philologie française au lycée de Francfort, et qui connaissait tout particulièrement la littérature romantique, me signala l'analogie qu'il avait constatée entre le programme de la *Fantastique* et le *Mangeur d'opium,* traduit et arrangé par Musset.

Les années passèrent... A l'époque du centenaire du romantisme, la *Symphonie fantastique* de Berlioz ayant été reprise plusieurs fois, je me rappelai la conversation que j'avais eue avec le Dr Werner. Nous en avions d'ailleurs reparlé récemment, à Francfort, en 1928. J'étudiai alors d'un peu près le sujet. Une nouvelle traduction que Quincey, par Henry Borjane, parue l'année suivante et intitulée : *les Confessions d'un opiomane anglais* en fut l'occasion : elle offrait un terme de comparaison authentique avec l'arrangement de Musset, comparaison qui confirme de tous points, en ce qui concerne les littérateurs, la thèse si documentée de M. Randolph Hughes. Or, le *Mangeur d'opium* de Musset ne fut pas lu seulement par

Balzac, Gautier, Hugo *e tutti quanti*, mais aussi par d'autres romantiques, comme Berlioz, et, sans doute aussi, par leurs amis peintres. Là encore, une enquête plus ou moins étendue pourrait donner des résultats insoupçonnés.

En pleine période romantique, en 1828, les libraires Mame et Delaunay-Vallée publiaient un singulier petit volume, bien dans le goût du temps, mais qui, malgré son titre singulier, ne trouva que quelques lecteurs parmi les *Jeune-France* dont Théophile Gautier a dessiné de si truculentes silhouettes. Intitulé : *l'Anglais mangeur d'opium, traduit de l'anglais et augmenté* par A. D. M., son auteur n'était autre qu'Alfred de Musset, dont c'était le premier ouvrage publié.

Alfred à dix-huit ans, nous dit son frère Paul, s'estima heureux d'avoir à traduire de l'anglais un petit roman pour la librairie de M. Mame. Il avait adopté ce titre simple : *le Mangeur d'opium*. L'éditeur voulut absolument : *L'Anglais mangeur d'opium*. Ce petit volume, dont on aurait sans doute bien de la peine à retrouver un exemplaire aujourd'hui, fut écrit en un mois. Le traducteur, sans être trop inexact, introduisit dans les rêveries du héros étranger quelques-unes des impressions que lui avait laissées le cours d'anatomie descriptive de M. Bérard. Personne ne prit garde a cette traduction sans nom d'auteur.

Devenue introuvable, en effet, cette pseudo-traduction, toujours omise dans les rééditions des œuvres « complètes » de Musset, put être cependant réimprimée par Arthur Heulhard, dans son *Moniteur du Bibliophile* (1re année, 1878), d'après un exemplaire découvert par le bibliophile Soto, dix ans auparavant. On peut la comparer aujourd'hui avec la version fidèle qu'en a donnée, en 1929, M. Henry Borjane, sous le titre plus exact de *Confessions d'un opiomane anglais*, par Thomas de Quincey.

Prenant de grandes libertés avec le texte original qu'il traduisit et « augmenta » à sa manière, le jeune poète

anonyme, qui s'adonnait lui-même à la drogue célébrée par Quincey, faisait de ces confessions une élégante paraphrase où il exprimait, à la manière des « enfants du siècle », cette inquiétude romantique, ce spleen byronien, dans lesquels on peut reconnaître, avec Arthur Heulhard, une sorte de « *vapeurs* masculines succédant aux vapeurs féminines du siècle précédent ».

Si je me trouvais dans ce moment-ci à Paris, écrivait alors Alfred de Musset à Paul Foucher, j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière, et je me sentirais soulagé. On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil doive lui être mortel! J'en agirais de même avec mon âme! (Lettre de Cogners, 23 septembre 1827.)

Le jeune Musset farcit les confessions de l'Anglais d'épisodes auxquels celui-ci n'avait pas songé. La malheureuse péripatéticienne des trottoirs de Londres, que Quincey perd de vue, puis recherche en vain, le traducteur la revoit dans un bal, au bras d'un marquis de C., « pâle, couverte de diamants, l'air sérieux et triste ». La retrouvant le lendemain, dans sa chambre, avec l'opiomane, le noble C. jure romantiquement : « Mort et damnation! » et provoque sur place son rival en duel; C. blessé grièvement, les deux autres prennent la fuite... L'ouvrage se termine, vingt pages avant la fin, mais assez fidèlement, d'après Quincey, par des visions macabres de « squelettes horribles » dansant aux rayons de la lune, naturellement, et par un rêve où l'auteur entend « une marche vigoureuse, le bruit d'une armée. Je croyais être au matin d'un jour mémorable, un jour de crise et d'espérance pour le genre humain »... Puis ce sont des alarmes, des froissements de mêlée, des ténèbres et des lumières, « des figures de femmes ou des visages dont la vue valait pour moi le monde entier, et qui ne restaient qu'un moment,... c'était des adieux déchirants, et puis adieu pour jamais!... Et je m'éveillai dans des convulsions et je criai tout haut : « Je ne veux plus dormir. »

N'est-il pas permis de penser que, dans ce bal, dans ces hallucinations, dans ces fantasmagories à la mode du temps, Berlioz ait pu trouver quelques inspirations, au moment même où, en cette année 1830, il méditait confusément encore, pour frapper un grand coup, cet *Episode de la vie d'un artiste,* « symphonie fantastique » qu'il allait faire tonner au Conservatoire, à la veille de son départ pour la Villa Médicis?

Les points de contact que l'on découvre entre le *Mangeur d'opium* de Musset et le scénario de *la Fantastique* qui, non moins que la partition musicale, tardait à se préciser dans son esprit, ne paraissent laisser que peu de doute à cet égard.

L'année même où paraissait ce petit volume de XVI-221 pages, au texte espacé, Berlioz avait terminé ses *Huit scènes de Faust,* empruntées à Gérard de Nerval (et reprises plus tard dans la *Damnation*); il les avait publiées l'année suivante, en avril 1829. Embarrassé de son opéra des *Francs-Juges,* il songeait déjà à se faire connaître plutôt au concert qu'à la scène; il rêvait d'écrire une grande symphonie, non pas à la manière classique, non pas à la manière de Beethoven, que la jeune Société des Concerts, débutant cette année 1828 au Conservatoire, avait révélé aux dilettantes parisiens, mais d'une forme nouvelle, dramatique, une symphonie descriptive, « à programme ».

Les représentations de Shakespeare, à l'Odéon, l'avaient déjà bouleversé. L'amour qu'il ressentit, foudroyant, pour miss Smithson, l'Ophelia, la Desdemona, la Juliette de la troupe anglaise, l'avait, si nous l'en croyons, plongé dans une sorte d'abrutissement désespéré. Il perdit presque complètement le sommeil — aidé en cela par une forte consommation de thé, que lui déconseillait le docteur, son père, — tout travail lui était devenu impossible, dit-il avec quelque exagération; il faisait des promenades sans fin dans les rues de Paris, des courses sans but dans la banlieue, s'endormant un soir dans une prairie des environs de Sceaux, un autre soir dans un champ près de Villejuif, ou dans la neige à Neuilly, « sur le bord de la

Seine gelée », et venant échouer au café Cardinal, proche de son domicile (il habitait 96, rue de Richelieu), y dormant cinq heures, au grand effroi des garçons qui n'osaient l'approcher, dans la crainte de le trouver mort!

Ce peut être vers ce temps-là (premiers mois de 1830) que l'élève de Lesueur, candidat depuis quatre ans au prix de Rome, enflammé par Gœthe, Shakespeare et Beethoven, trouva dans le pseudo-Quincey quelques éléments pour son scénario fantastique. Peu à peu, du mélange de fiction et de réalité, de sa passion exaltée, jalouse, orageuse pour l'actrice irlandaise, et du souvenir de ses lectures se précisa le programme de l'*Episode de la vie d'un artiste.*

Au début de 1830, alors qu'il projetait, pour le 23 mai, sa grande manifestation symphonique, le plan n'en était pas encore complètement tracé; mais, musicalement, il disposait des éléments qu'il y ferait entrer. « J'ai à faire une immense symphonie pour mon concert », écrit-il à son ami Humbert Ferrand, le 2 janvier; et dans une lettre du 30, à sa sœur Nanci : « Je prépare une immense composition instrumentale d'un genre nouveau, au moyen de laquelle je tâcherai d'impressionner fortement mon auditoire. » — « Je l'ai toute dans la tête », ajoute-t-il, à Ferrand, le 6, après des confidences sur son désespoir amoureux. Rien de précis encore; mais le 16 avril, tout est terminé. Il mande au même confident :

Depuis ma dernière [lettre] j'ai essuyé de terribles rafales, mon vaisseau a craqué horriblement, mais s'est enfin relevé; il vogue à présent passablement. D'affreuses vérités, découvertes à n'en pouvoir douter, m'ont mis en train de guérison; et je crois qu'elle sera aussi complète que ma nature tenace peut le comporter. Je viens de sanctionner ma résolution par un ouvrage qui me satisfait complètement et dont voici le sujet, qui sera exposé dans un programme et distribué dans la salle le jour du concert :

EPISODE DE LA VIE D'UN ARTISTE
(grande symphonie fantastique en cinq parties).

PREMIER MORCEAU : Double, composé d'un court *adagio*, suivi immédiatement d'un allegro développé (vague des passions : rêveries sans but, passion délirante avec tous ses accès de tendresse, jalousie, ferveur, crainte, etc., etc.)

DEUXIÈME MORCEAU : *Scène aux champs* (*adagio*, pensée d'amour et espérance troublées par de noirs pressentiments).

TROISIÈME MORCEAU : *Un bal* (musique brillante et entraînante) (1).

QUATRIÈME MORCEAU : *Marche au supplice* (musique farouche,pompeuse).

CINQUIÈME MORCEAU : *Songe d'une nuit de Sabbat.*

Ce programme, amplifié, développé littéralement, ne trouvera que plus tard, en 1832, sa forme définitive, reflétant les sautes d'humeur, et d'amour, de l'auteur, selon que sa passion, par une « distraction violente », se portera de miss Smithson sur la jeune et fringante pianiste Camille Moke (future Mme Pleyel), ou reviendra, après maint incident tragi-comique, se fixer sur l'actrice irlandaise...

Dans la première version du programme, rédigée sous des influences littéraires diverses (Chateaubriand, Musset, Hugo, peut-être), « l'auteur suppose qu'un jeune musicien, affecté de cette maladie morale qu'un écrivain célèbre a appelé le vague des passions, voit pour la première fois une femme qui réunit tous les charmes de l'être idéal

(1) Le manuscrit, on le sait, porte la marque de cette origine. Berlioz s'est borné à refaire la dernière page, en ajoutant l'*idée fixe*, le « reflet mélodique », faible motif conducteur (*leitmotiv*) destiné à relier les différentes parties de l'ouvrage pour en faire un roman musical. Dès 1880, peu après la reprise de la *Fantastique* par Pasdeloup, Johannès Weber, dans *le Temps*, signalait cet emprunt, qu'il croyait plus véniel, il est vrai. « Damcke, dit-il, un des amis intimes de Berlioz, m'assura un jour que la marche était empruntée à l'opéra des *Francs-Juges;* Berlioz ne le dit pas expressément; mais comme il déclare avoir conservé de cet ouvrage l'ouverture et quelques idées qui lui parurent bonnes, qu'il a employées ailleurs, il est possible que l'origine première de la marche se trouve là, quoiqu'elle n'ait acquis ses développements et sa forme actuelle que dans la *Symphonie fantastique.* » Le manuscrit fait plus que confirmer l'hypothèse du critique du *Temps.*

que rêvait son imagination, et en devient éperdument épris ». Ce vague des passions vient directement de l'auteur de *René*, presque nommément désigné.

L'image chérie, poursuit Berlioz musicien, ne se présente à l'esprit de l'artiste que liée à une *pensée musicale*, dans laquelle il trouve un certain caractère passionné, mais noble et timide comme celui qu'il prête à l'objet aimé. Ce reflet mélodique avec son modèle le poursuit sans cesse comme une double *idée fixe*...

Musicalement, il s'agit là d'un rappel de thème, analogue à ceux de Weber, et grâce auquel Berlioz a cherché à donner de l'unité aux morceaux un peu disparates de son ouvrage; rappel de thème qui, plaqué assez artificiellement dans la scène du bal comme dans la scène aux champs, et surtout dans la marche au supplice, n'a réellement une importance, une valeur musicale, que dans les première et troisième parties.

Rêveries, passions est le titre de la première partie; dans la seconde, l'artiste aperçoit l'aimée dans un bal, bal qui peut bien provenir de *l'Anglais* de Musset, et qui ne figure pas dans les *Confessions* de Thomas de Quincey. Vient ensuite la *Scène aux champs,* souvenir des courses sans but dans la campagne parisienne, et aussi de la *Pastorale* beethovénienne, — emprunt probable à une scène pastorale des *Francs-Juges,* l'opéra composé fragmentairement sur un livret du brave Ferrand, et désormais abandonné.

Après cet *adagio* succédant classiquement à la *Valse* (qui correspond au menuet ou scherzo traditionnel), *adagio* troublé vers la fin par quelque mauvais pressentiment (c'est le commentaire musical de la lettre à Ferrand du 16 avril, citée tout à l'heure), « ayant acquis la certitude que son amour est méconnu, l'artiste s'empoisonne avec de l'opium. La dose de narcotique, trop faible pour lui donner la mort, le plonge dans un sommeil accompagné des plus terribles cauchemars. » (Voir la fin du *Mangeur d'opium.*) « Il rêve qu'il a tué celle qu'il aimait, qu'il

est condamné et qu'il assiste à sa *propre exécution* » (ces mots sont soulignés dans le programme original). Ici, la musique est simplement prise, arrachée, à la partition des *Francs-Juges* (2), où elle servait de *Marche des Gardes.*

La vision continuant, l'artiste se croyait transporté au sabbat, situation on ne peut plus à la mode en 1830 : là, le motif de la bien-aimée devient « un air de danse » ignoble, trivial et grotesque; c'est elle qui vient au sabbat, — rugissement de joie à son arrivée — elle se mêle à l'orgie diabolique — glas funèbre, parodie burlesque du *Dies iræ, ronde du sabbat,* etc...

Rien ne manque, on le voit, de tout ce qui pouvait contribuer à intéresser un public *fashionable*... et peu musicien.

Sans doute n'était-il pas besoin à Berlioz de modèles littéraires pour trouver un scénario de ce genre, dont les ingrédients couraient, sinon les rues, du moins les cénacles d'artistes, vers le déclin de la Restauration. Mais précisément, le petit livre de Musset avait dû être lu par les *Jeune-France* et les chercheurs de « paradis artificiels ». Le qualificatif même de la symphonie était dans l'air, lui aussi. Fétis ne l'avait-il pas suggéré au jeune musicien, lorsque, après le concert berliozien du 1er novembre 1829, il écrivait : « Quelle musique fantastique! quels accents de l'autre monde (2) ! »

Mais cet *Episode* (*Episodes,* au pluriel, serait mieux dire) *de la vie d'un artiste,* n'était pas seulement une œuvre dramatico-musicale, dont le programme doit « être considéré comme le texte parlé d'un opéra » ; c'était une sorte d'autobiographie romancée, une première esquisse des fameux *Mémoires,* que Berlioz voulait livrer au public, et qui devait fort amuser le petit monde des musiciens, — autobiographie qu'il complétera plus tard, à l'époque de la seconde audition (5 décembre 1832), au moment où, revenu de Rome et bien décidé à conquérir son Ophélie, il fait publier par son ami d'Ortigue, dans la

(2) *Revue musicale,* novembre 1829, p. 348-349.

Revue de Paris du 15 décembre, une biographie dont il a fourni lui-même le texte (3), et dans laquelle il ne craignait pas, *coram populo*, pour forcer la main à l'actrice irlandaise, de faire des allusions à peine voilées à sa passion pour miss***

§

Ce dimanche 5 décembre 1832, Berlioz donnait, en présence de l'actrice, l'*Episode* complet, c'est-à-dire la Symphonie suivie du Mélologue de *Lelio*, mélange hétéroclite de diverses œuvres antérieures reliées par des monologues à allusions transparentes. Le programme formait une petite brochure que l'Irlandaise put lire, non sans étonnement. L'épigraphe de *Lélio* était empruntée à Victor Hugo :

Certes, plus d'un vieillard, sans flammes, sans cheveux, etc. (3).

Pour frapper un grand coup, Berlioz, qui ne s'adressait plus à Camille Moke, le « gracieux Ariel » de la « distraction violente », mais à Ophélia réhabilitée, avait remanié légèrement le programme de 1830. L'opium, cette fois, afin d'ôter toute réalité trop frappante à l'histoire, l'opium, — autrement dit le laudanum — était absorbé par l'artiste, non plus avant la quatrième partie, mais dès le début de la symphonie.

Un jeune musicien d'une sensibilité maladive et d'une imagination ardente s'empoisonne avec de l'opium dans un accès de désespoir amoureux, commence le programme qui devait frapper l'imagination de miss Smithson. La dose de narcotique, trop faible pour lui donner la mort, le plonge dans un lourd sommeil accompagné des plus étranges visions, pendant lequel ses sensations, ses sentiments, ses souvenirs se traduisent dans son cerveau malade en pensées et en images musicales. La femme aimée elle-même est devenue pour lui une mélodie et comme une idée fixe qu'il retrouve et qu'il entend partout.

(3) D'Ortigue, dans la biographie de la *Revue de Paris*, cite la même tirade. Le manuscrit est au Conservatoire (collection Malherbe).

Le scénario reproduit ensuite celui de 1830, avec de légères modifications. Ayant supposé cette intoxication par l'opium dès le début, le protagoniste ne voit plus, « pour la première fois », comme dans la première version, la femme dont il devient « éperdument amoureux ». Il l'y retrouve seulement, et en rêve. Il fallait montrer ou faire croire à miss Smithson que son volcanique amoureux (4) s'était bel et bien empoisonné de désespoir... Ne feignit-il pas réellement de le faire, un jour, à ses pieds? Du moins, il le dit...

La quatrième partie, en 1832, devient *Marche au supplice* et non *du* supplice, comme lorsqu'elle venait d'être arrachée aux *Francs-Juges*. Les lignes du début rappelant l'opium sont, naturellement, supprimées, ainsi que les mots sur lesquels insistait le compositeur-librettiste, dans sa première version (voir ci-dessus) : « *à sa propre exécution* ». Sans doute trouvait-il ce détail par trop truculent.

Ainsi cet *Episode* hétéroclite, singulièrement échafaudé, retouché en Italie d'abord, puis à différentes reprises, dans ses détails, avant d'être gravé en 1846, prenait avec le mélologue de *Lélio* un semblant de vie dramatique, et servait à de multiples fins. A la distance d'un siècle (on en a entendu tant d'autres depuis!), la disparate ne choque plus que le musicologue; l'auditeur bénévole se laisse entraîner par l'exubérance juvénile de cette musique qui effrayait Schumann, de cette partition dont Liszt tirait sans tarder une réduction de piano, et que cent ans passés ont seule laissée debout de toute la production française de ce temps. Berlioz, seul alors, demeure seul encore aujourd'hui, avec la *Fantastique*, pour représenter, dans la musique symphonique française, cette époque de 1830. Combien d'œuvres de nos jours pourront résister à pareille épreuve!

Un an ne s'était pas écoulé après l'audition du 5 décembre 1832, Berlioz épousait miss Smithson. L'*Episode de la vie d'un artiste* se dénouait devant le chapelain de

(4) « Votre tête semble être un volcan toujours en éruption », lui écrivait Rouget de Lisle (décembre 1830).

l'ambassade britannique, et Liszt signait au registre.

Quant à Musset, qui fut peut-être, à son insu, l'un des inspirateurs littéraires de cette singulière symphonie, on ne rencontre nulle part son nom, ni dans des lettres, ni dans les *Mémoires* du compositeur, ni en tête d'aucune de ses mélodies, où figurent les noms les plus célèbres du temps : Victor Hugo, Lamartine, de Vigny, Théophile Gautier, Brizeux, Gérard de Nerval, Béranger, et quelques autres. Le poète des *Nuits* semble avoir été ignoré de Berlioz (5).

J.-G. PROD'HOMME.

(5) Il est assez curieux de rapprocher les pages où Musset et Berlioz font allusion à leur passage à l'Ecole de médecine. Le premier fait écrire à Quincey, en décembre 1816 : « J'ai étudié l'anatomie dans ma jeunesse, et sérieusement. La première fois que j'entrai dans les salles de l'école de médecine, je me souviens encore de l'effet que la vue des cadavres produisit sur moi. Nous étions deux ou trois écoliers ensemble, qui revenions d'une classe de philosophie, où l'on nous avait dit beaucoup de choses que nous croyions probablement avoir comprises. Nous arrivons. Il y avait sur la table un grand cadavre étendu dans un drap blanc; on n'en voyait que les pieds; et à côté sur la table, un bras écorché qui nageait dans du sang caillé. Je ne sais pourquoi une idée risible, qui me vint à l'esprit, me fit tressaillir en ce moment. Je me disais tout bas : voilà un bras qui a l'air de demander l'aumône. Et, en effet, la main pendante avait assez cette singulière expression.

« Le professeur n'arrivait pas, et cependant j'attendais avec impatience que ce drap qui me cachait le cadavre fût soulevé; cet instant vint enfin, je croyais voir quelque chose de bien plus terrible. La leçon commença. Je riais de mes camarades que le mal de cœur prenait. Mais lorsque le scalpel vint à entrer dans la chair et que le sang noir qui coulait lentement sur la poitrine ouverte commença à exhaler une épouvantable odeur, je m'enfuis à toutes jambes. » (*L'Anglais mangeur d'opium*, édit. Heulhard, p. 120-121).

Berlioz, au chapitre V de ses *Mémoires*, parlant de l'amphithéâtre de dissection de la Pitié, écrit de son côté : « L'aspect de cet horrible charnier humain, ces membres épars, ces têtes grimaçantes, ces crânes entr'ouverts, le sanglant cloaque dans lequel nous marchions, l'odeur révoltante qui s'en exhalait, les essaims de moineaux se disputant des lambeaux de poumons, les rats grignotant dans leur coin des vertèbres saignantes, me remplirent d'un tel effroi que, sautant par la fenêtre de l'amphithéâtre, je pris la fuite à toutes jambes et courus haletant jusque chez moi, comme si la mort et son affreux cortège eussent été à mes trousses. »

Mêmes impressions, mêmes expressions...

LE ROI DE FRANCE
ET LES TEMPLIERS

Nous nous sommes étendus, peut-être un peu longuement, dans des articles précédents, sur la question des Chevaliers du Temple (1). C'est que, bien qu'elle soit déjà vieille de six cent trente ans, tous les jours encore, on rompt des lances pour ou contre elle. Que disons-nous? Elle passionne tellement certains écrivains que, pour eux, le moindre prétexte est bon pour de nouveau descendre dans la lice.

Faut-il l'avouer? C'est que très simplement, tout simplement, à peu près personne n'a jamais su dégager l'affaire de ses à-côté. On est pour, on est contre, mais avec une mentalité qui est peut-être trop de notre siècle, qui n'est pas assez du XIIIe. On subit inconsciemment des influences qui ne sont pas celles qui ont agi au moment du drame.

On a surtout mis en avant la question religieuse telle que nous la comprenons aujourd'hui; certains n'hésitèrent même pas à dire : *dogmatique,* ce qui est pure folie. C'est avant tout une affaire laïque de très, très grande envergure, d'importance capitale, pour laquelle, dans le but d'arriver aux fins poursuivies et qui étaient vitales, nous ne saurions trop le répéter, on s'est servi d'un prétexte religieux, qui était facile à trouver.

Actuellement encore, si l'on n'est pas contre les Templiers, on doit, aux yeux de certaines personnes de parfaite bonne foi, être contre l'Eglise. Or il n'en est rien, absolument rien.

(1) Voyez *Mercure de France,* n°s 987, 990, 991 et 992.

Pour nous en convaincre, nous allons nous placer dans la « peau » (qu'on excuse cette expression triviale, elle dépeint très exactement ce que nous devons faire) de chacun des acteurs de ce terrible drame; par *acteurs*, nous entendons aussi bien les collectivités que les individualités.

Ces acteurs sont au nombre de quatre : le Roi de France, le Pape, les Templiers et les Juges.

Dès maintenant nous pouvons dire que chacun a agi exactement comme il devait le faire en présence des circonstances dans lesquelles il se trouvait, et il ne pouvait agir autrement. Chacun a obéi à son idéal. Mais pour bien comprendre les sentiments extrêmement honorables qui ont fait agir chacun d'eux, il est nécessaire d'examiner chaque situation isolément, abstraction faite des autres, puis de comparer les constatations faites et d'en tirer la conclusion qui va s'imposer.

Aussi avons-nous décidé de traiter ce problème comme on le ferait d'un problème scientifique, en sériant très nettement les questions.

§

Le roi de France, Philippe le Bel, qui, par sa vaste intelligence, avait de beaucoup dépassé son temps, n'a jamais été compris. On l'a chargé de mille crimes, dont le moindre a été de faire de la fausse monnaie. Nous nous sommes expliqués sur ce point.

Mais raisonnons, comme il est certain qu'il l'a fait. Il a eu besoin à un moment donné d'avances considérables. Il ne savait à qui s'adresser; après avoir longtemps hésité, il se décida à faire des emprunts aux chevaliers du Temple. Ces emprunts, quoique très importants, furent très facilement consentis et ce à plusieurs reprises.

Comme c'était un prince d'un esprit remarquablement ouvert, il a fait le raisonnement suivant, qui nous est tout à fait familier, mais qui, à la fin du XIIIe siècle, était une lueur de génie.

« Voilà des gentilshommes qui ont fait vœu de pau-

vreté, qui, effectivement, de par eux-mêmes, ne possèdent rien, mais qui, sur une simple demande, trouvent dans leurs coffres des sommes extrêmement élevées. D'où peuvent provenir ces sommes? Je ne crois pas à l'alchimie, ni à la transmutation des métaux. Comment ont-ils pu acquérir de pareilles richesses? Ils ont certainement un secret. Ils doivent jouer sur une valeur quelconque de la monnaie qui m'échappe. »

Si Philippe le Bel avait été un simple bourgeois, son raisonnement se fût arrêté là et il eût pris, comme ligne de conduite, la nécessité de découvrir le secret qu'il soupçonnait et de l'utiliser à son profit. Mais c'était un grand roi et il se trouvait en présence du dilemme suivant. Ou il découvrait le secret, et son royaume tout entier en profitait. Ou il ne parvenait pas à le découvrir, et ce même royaume, appauvri, se trouvait en présence d'une puissance redoutable parce qu'internationale, c'est-à-dire échappant à une autorité nationale. Evidemment ces deux adjectifs ne furent pas employés; il fallait pour cela en arriver à la terminologie moderne. Mais, pour la première fois, le sentiment de ces forces nécessairement adverses fut nettement perçu par un grand homme et un grand roi.

Comme il lui avait été impossible de découvrir le secret soupçonné, il lui fallait engager contre cette puissance une lutte sérieuse, mais ne l'entreprendre qu'une fois qu'il serait certain du succès; car c'était la mort pour le vaincu.

Le roi pouvait évidemment prendre dans son royaume toutes les mesures qu'il jugerait bonnes; mais l'adversaire, pour se défendre, aiderait peut-être de ses richesses un ennemi politique qu'il pousserait à une lutte sans merci, et ce serait sur les ruines des deux pays qu'il assiérait, une fois de plus sa puissance intangible.

Il fallait donc engager la lutte contre cet Ordre redoutable sur son propre terrain. Le Saint-Siège, seul, pouvait, avec quelque chance de succès, combattre les Templiers, universels comme lui.

Mais le Saint-Siège étant une puissance spirituelle,

c'était dans cet ordre d'idées qu'une puissance temporelle devait formuler ses griefs contre une autre puissance qui détenait une partie de ces deux pouvoirs, ou plutôt, relevant de ces deux pouvoirs, pouvait avoir des défenseurs des deux genres.

C'est ce qui ne pouvait manquer de se produire à la fin du XIIIe siècle où le pape régnant, Boniface VIII, était nettement favorable à l'Ordre, alors qu'il avait eu avec le roi des démêlés qui étaient allés jusqu'au prononcé de l'excommunication.

Il mourut en 1303. Il fut remplacé par Benoît XI, dont il est difficile de donner l'opinion sur la question; car, de très mauvaise santé, il décéda au bout d'une année de règne à peine.

Profond politique, le roi décida de profiter de cette occasion qui, pour lui, était réellement providentielle. Le trône pontifical était, de nouveau, vacant. Philippe le Bel, prince tout-puissant à cette époque où la division régnait à peu près dans le monde entier, se mit immédiatement en campagne, et, par des intrigues qui sont ici hors de propos, il réussit à faire élire, au trône de Rome une de ses créatures, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Il se croyait, dès ce moment, la victoire assurée. Mais Bertrand de Got n'était plus sujet du roi de France; il était le pape Clément V et, à la profonde stupéfaction et aussi probablement à l'indignation de son ancien souverain, il refusa, de façon très nette, de marcher dans la voie que celui-ci estimait toute tracée. C'était, avec plus d'envergure, ce que le duc d'Orléans, devenu le roi Louis XII, devait dire et faire plus tard.

Philippe le Bel tenta alors des procédés qui seraient blâmables dans le privé, qui sont presque de l'héroïsme en matière politique nationale; il joua son va-tout et menaça froidement la plus grande puissance spirituelle du monde, non pas en elle-même, mais dans la personne défunte de Boniface VIII, son ancien adversaire. Il émit la prétention de faire un procès à la mémoire de ce pape. Ce fut évidemment une grosse émotion à Rome, mais le Souverain Pontife résistait encore.

D'autre part, le roi se rendait compte qu'il ne suffisait pas d'attaquer l'Ordre sur le terrain spirituel, alors qu'il était si temporel, et que c'était comme tel qu'il était redoutable. Il consulta donc ses conseils.

Le point fut très exactement fait.

Si l'on obtenait du pape la suppression de l'Ordre en tant que religieux, cela n'empêcherait pas ces nouveaux laïcs de continuer leur œuvre d'accaparement, avec plus de difficultés, il est vrai; mais on savait quelles étaient leur puissance et la valeur de leurs procédés; ce serait un petit ralentissement passager, ce ne serait pas l'arrêt qui était nécessaire.

Lui, roi de France, aurait évidemment le pouvoir, dans son royaume, de prendre telles dispositions qu'il jugerait bonnes, mais les autres souverains le suivraient-ils? Et le seul résultat serait la continuation des agissements des ex-Templiers, sans aucun contrôle possible. Il fallait donc découvrir ou créer un scandale tel que tous les Etats soient obligés de suivre la voie tracée.

Cependant, l'Ordre supprimé et le scandale créé, les coupables tombaient sous le coup des lois séculières, c'est-à-dire qu'ils avaient le droit de se faire assister et de créer peut-être un contre-scandale, qui pourrait leur être favorable, étant donné leur puissance financière. Tandis que s'ils étaient poursuivis pour crime contre la foi et d'hérésie, ils étaient jugés sans aucune assistance et le procès était gagné aussitôt qu'engagé.

Le problème se présentait donc sous la double forme suivante : faire abandonner l'Ordre par l'Eglise, mais se servir des griefs de l'Eglise.

Cela devenait singulièrement subtil.

Heureusement, un événement, fortuit peut-être, se produisit à ce moment. Un chevalier qui occupait une assez haute situation dans le Temple de Paris, fut chassé de l'Ordre et ce pour indiscipline ou violation des règlements, ce qui, de toute façon, prouvait un esprit assez indépendant et probablement une rancune qui serait ravie de se satisfaire.

Ce chevalier vint faire des révélations au Roi, ou, ce

qui est infiniment plus probable, fut sollicité de venir faire des révélations. Vraies ou fausses, peu importait pour le moment; il fallait créer un scandale, ce scandale était créé, presque au moment où l'on s'y attendait le moins. Nous reviendrons sur ce point.

Cela se passait en 1307; depuis deux ans déjà, Clément V était assis sur le trône de saint Pierre et résistait aux sollicitations et aux menaces de son ancien souverain. Tout semblait calme depuis un certain temps et vraisemblablement le scandale qui était à redouter semblait s'être écarté de Celle qui ne doit et ne peut être soupçonnée, l'Eglise.

Cependant, le roi était prêt, ses arguments avaient été examinés et arrêtés, ses armes étaient fourbies. Le 13 septembre 1307, Guillaume de Nogaret fut nommé chancelier du royaume. Un mois après très exactement, les Templiers furent, en France, arrêtés et envoyés à la torture préalable, l'instruction à peine ouverte, puisque ce fut six jours plus tard que les premiers aveux furent obtenus (19 octobre), et quels aveux!

Dès lors, le scénario (que l'on excuse ce mot ultramoderne, mais il répond exactement à la situation) le scénario monté par le roi se déroula avec une ponctualité stupéfiante. Le pape, informé de ces aveux, supprima l'Ordre, qui devenait séculier, et comme les aveux avaient porté sur des faits intéressant la foi, c'était le bras séculier qui actionnait l'instruction ecclésiastique, se réservant de prononcer les sanctions et surtout de les exécuter.

Les autres Etats, devant cette situation, devaient suivre la même procédure.

Mais il est bien établi que le roi n'agissait pas seulement contre les ennemis publics (encore un mot moderne qui trouve son application), mais envisageait la possibilité d'utiliser leurs secrets au profit de sa propre nation. A la veille de l'exécution du Grand-Maître Jacques de Molay, il lui fit promettre sa grâce, quelques-uns disent même qu'il la lui offrit lui-même, parlant à sa personne (c'est assez dans la manière du prince) s'il voulait lui

révéler son secret, secret financier s'entend. Mais là, il faisait fausse route et on peut s'en étonner. Car Jacques de Molay était bien le grand-maître nominal, mais c'était aussi un illettré à peu près complet et il est infiniment probable que jamais il ne connut le secret bancaire de son Ordre, lequel se trouvait très certainement en la possession d'un personnage très discret et, par ce fait, à l'abri des attentats toujours possibles. C'est assez dans la note des fraternités secrètes, quelles qu'elles soient.

Peut-on reprocher, en toute équité, au roi Philippe le Bel d'avoir tenté de sauver son royaume de l'emprise mortelle de ces ennemis et même d'avoir essayé de se substituer à eux, pour le plus grand bien de sa nation? Evidemment il y a les procédés! Nous y reviendrons.

§

Le pape Clément V eut-il tort? Eut-il raison de supprimer les Templiers, puis de les laisser condamner? La question semble pour lui plus délicate à résoudre et cependant, à l'examiner froidement, il n'en est rien.

Comme il vient d'être dit, il ne pouvait tenir compte des obligations qu'il pouvait avoir contractées envers son ancien souverain, dont il était devenu le supérieur spirituel.

Il ne pouvait davantage céder devant les menaces qui étaient proférées à son encontre ou à celle de son antéprédécesseur.

Il avait à prendre une décision qui pouvait avoir des conséquences très graves. Chef de l'Eglise, il n'avait pas le droit de condamner un de ses fils spirituels, un Ordre religieux, pour le simple caprice d'un laïc. Il comprenait très bien la solidité du jugement du roi sur l'internationalité des Templiers et le danger tout temporel qu'ils faisaient peser sur le monde entier. Mais ce n'était pas là un péril spirituel et la foi n'était pas en cause, à ce moment du moins.

D'autre part, si Philippe le Bel mettait sa menace à exécution et faisait un procès à la mémoire de Boniface VIII qui, en excommuniant le roi, avait agi dans

la plénitude de son pouvoir spirituel, le procès ne prouverait évidemment rien. Aurait-il même une importance juridique quelconque? Probablement non. Mais, fait à la mémoire d'un pape défunt, il deviendrait un scandale intolérable, et même il pourrait arriver que le monarque mécontent entraînât tout son royaume dans un schisme quelconque. C'est ce qui devait se produire plus tard dans d'autres pays.

Mais, malgré ce danger, courageusement, le pape refusa de se plier aux désirs de son ancien roi, bien, nous le répétons, qu'il reconnût que, sur le plan politique, celui-ci avait parfaitement raison.

Tout à coup éclata, on n'ose dire une bombe bien avant l'invention de la poudre, et cependant l'effet fut aussi terrifiant et aussi subit. Les Chevaliers avaient avoué! La lutte avait duré deux ans, mais elle se terminait de façon terrifiante.

L'autorité ecclésiastique n'avait pas de procès à entamer sur des bases plus ou moins fragiles. Les présumés coupables adoraient des idoles. Ils l'avaient reconnu eux-mêmes. Le Pape n'avait même pas à les retrancher d'une Eglise qu'ils avaient abandonnée délibérément. Ils n'étaient plus des chrétiens. Ils n'existaient plus en tant qu'Ordre. Le Concile de Vienne en décida ainsi et les chevaliers, devenus de simples particuliers, étaient livrés au bras séculier, qui était, désormais, seul à supporter une responsabilité quelconque dans cette malheureuse affaire, tout en ayant à juger sur une accusation de foi ou plutôt d'absence de foi.

Le plan du roi Philippe le Bel semblait devoir être couronné de succès.

On a prétendu, d'autre part, que le Souverain Pontife avait été sinon enchanté, du moins assez satisfait de voir entamer une action judiciaire contre des hérésiarques. Soutenir pareil argument prouve une méconnaissance complète et de la situation générale et de la position spirituelle des papes. S'il y avait hérésie, les successeurs de saint Pierre n'avaient nul besoin du pouvoir temporel pour prononcer l'excommunication et

demander ensuite eux-mêmes, aux pouvoirs séculiers, de poursuivre les sectateurs sur leurs propres territoires. L'histoire est pleine de ces répressions, pas toujours très défendables.

Mais encore faudrait-il qu'il y ait eu hérésie. On a argué du johannisme sans trop en connaître, bien entendu. Nous avons eu l'occasion d'en parler (1). Il est certain que les Templiers, comme tous les Croisés et surtout les Ordres religieux et militaires qui ont résidé en Terre Sainte, comme les Chevaliers de Saint-Jean ou ceux de Saint-Lazare de Jérusalem, ont été au contact de ceux que les Musulmans eux-mêmes connaissaient parfaitement et admettaient, dans leur Qoran, sous le nom de Sabéens. Ceux qui soulèvent pareille objection le font avec l'esprit du XX[e] siècle, alors qu'il faudrait, comme nous l'avons déjà écrit, se placer très exactement dans la situation dans laquelle se trouvait l'Eglise au commencement du XIV[e].

Léonard de Vinci et beaucoup d'autres grands personnages, fort bien vus de Rome, étaient presque ouvertement des Johannites et jamais on ne le leur a reproché.

C'est le Concile de Trente (nous rappelons les dates, de 1545 à 1563) qui mit fin à une tolérance, avant lui extrêmement grande, pour toutes sortes d'idées qui, aujourd'hui, nous paraissent subversives.

Pourquoi, alors, rétorqueront d'autres personnes, ne pas avoir entamé le procès en réhabilitation comme on l'a fait pour Jeanne d'Arc qui, comme les Templiers, a été condamnée et exécutée comme hérétique et comme relapse? Il est possible que les motifs de la condamnation aient été juridiquement les mêmes, comme termes du moins; il n'en est pas moins vrai que les deux procès ne sont pas comparables. D'autre part, il ne semble pas que l'opinion publique soit favorable à une telle réhabilitation, puisque tous les jours naissent ou essayent de naître des argumentations tendant à incriminer davantage encore ces malheureux chevaliers.

(1) Dans notre article du 1[er] décembre 1939.

Supposons, cependant, que ce beau projet puisse, un jour, se réaliser. Lorsque l'Eglise ordonne la révision du procès d'un individu qui a été condamné en matière de foi et d'hérésie par le bras séculier à qui il a été livré, il se produit tout naturellement dans l'esprit des foules un revirement total, qui demande une sanction en sens inverse de la première.

Le réhabilité, même s'il n'est pas béatifié, devient l'objet d'un culte de la part du peuple, ennemi convaincu de l'injustice. Et si cela était possible et s'est réalisé pour Jeanne d'Arc, était-ce et est-ce possible pour les Templiers, même s'ils étaient lavés de tous les crimes qui leur furent reprochés?

Evidemment non.

Car ce serait la vie même de l'Eglise et peut-être même celle du monde entier, qui serait menacée par une réhabilitation. Car, *ipso facto*, la suppression de l'Ordre serait rapportée et il est infiniment probable que la succession complète, militaire, financière, politique, des grands Templiers serait recueillie par quelqu'un. Qui? En vérité, peu importe. Ce qu'ils ont fait, d'autres pourraient le faire. Philippe le Bel avait vu juste, mais encore n'avait-il vu qu'en partie. L'Ordre pouvait, d'un moment à l'autre, reprendre ses projets primitifs, que le roi avait devinés dans leurs grandes lignes. Car, dans la réalité, la maîtrise des richesses, la faculté de régir le pouvoir financier, n'était qu'un prétexte assez vulgaire donné en pâture à la curiosité générale, à la malignité publique, qui ne faisait pas, en l'occurrence, preuve de beaucoup de malice. Les Templiers tendaient à devenir le soutien possible et tout-puissant d'un Imperator de la Chrétienté, un chef guerrier peut-être, mais aussi un chef réel à tous points de vue, aussi bien spirituel que temporel, qui aurait été le maître, le président plus exactement, d'une sorte de fédération d'Etats, une synarchie européenne, appuyée par certains peuples ou certaines associations asiatiques, gardiennes de la Tradition.

Philippe le Bel, national avant la lettre, avait vu le danger et y avait paré, brutalement il est vrai. Il ne

fallait pas permettre à une situation semblable de se créer à nouveau. Le monde n'était pas encore mûr pour de tels concepts.

Ç'eût été, sur le plan chrétien, la réalisation de ce que les Ismaëliens avaient tenté de réaliser sur le plan musulman.

Et le Souverain Pontife, dont la haute autorité morale est reconnue et respectée de tous, pouvait-il prendre la responsabilité de créer à nouveau un état de choses qui devait, fatalement, gagner un jour la terre entière? Il se devait, toutes questions de dogme mises à part, et pour lesquelles nous ne saurions donner qu'un avis qui n'aurait que bien peu de valeur, de conserver telle qu'elle était la vie même du monde. Qu'il n'ait pas cru devoir au XIVᵉ siècle prendre une décision qui, avait, avant tout, une allure temporelle, c'est admissible; mais qu'il ne veuille pas respecter une situation qui, acquise aujourd'hui, risquerait par son renversement de bouleverser un univers déjà bien compromis, cela se comprend aisément en fonction des idées politiques de son temps.

§

Pour ce qui est de la culpabilité des Chevaliers, nous semblons nous être expliqués longuement dans des articles précédents (3) et avoir mis la chose au point, en concluant, ce que nous n'avons d'ailleurs pas fait, à l'innocence des inculpés.

Il n'en est rien; nous n'avons traité que d'une question qui semblait la plus difficile à réfuter, parce qu'il y avait eu des aveux et que certains prétendaient avoir vu, non seulement autrefois au moment du procès, mais depuis, au fur et à mesure de découvertes que l'on disait ou plutôt que l'on aurait voulu pouvoir dire sensationnelles.

Dans la réalité, puisque aujourd'hui, en conclusion de cette déjà longue étude, nous voulons traiter de la ques-

(3) Nos articles des 1er août, 15 septembre, 1er novembre, 1er décembre.

tion de façon strictement scientifique, même pas procédurière, car nous n'en sommes plus aux hypothèses à établir ou à récuser, nous en sommes arrivés à l'ultime discussion.

Les griefs articulés contre les Chevaliers pouvaient se réduire à trois, chacun des trois comportant des incidences dont l'importance est moindre. Il suffit de relire l'acte d'accusation et de se perdre dans les *niemmement* qui s'allongent jusqu'à en devenir fastidieux. Alors que si l'on n'avait pas voulu influer sur l'esprit des juges, les noyer, on aurait pu articuler des accusations relativement simples.

Ces griefs étaient donc : l'adoration d'idoles, des baisers immondes et le reniement de leur foi.

Nous avons établi que du premier il ne reste pas grand chose. Bien plus, dans leur naïveté simplette, les accusés ont été incapables de se défendre, même en disant très simplement, très franchement, en soldats, la vérité toute nue, alors qu'on cherchait par trop à l'habiller de fables et d'inexactitudes.

Si donc ils n'ont pu se sortir d'une accusation, matérielle pourrait-on dire, car il y avait ou il n'y avait pas d'idoles, partant on pouvait dans le premier cas, ou les adorer ou les vomir, mais, dans le second, toute l'accusation était impossible, si donc ils n'ont pu établir la preuve de leur innocence dans ce cas, que dire des autres accusations? Ils étaient perdus d'avance.

Des baisers immondes! Quelles preuves matérielles donner pour faire éclater la vérité? Un fait reproché, à l'heure actuelle, est bien difficile à récuser; que dire de ce qui pouvait se faire au XIV[e] siècle? D'autant que tout juge un peu renseigné sur la situation des Chevaliers et connaissant les finasseries d'un interrogatoire précédé de tortures, pouvait exploiter très aisément une confusion facile à créer.

Où commençait, où finissait l'Ordre des Templiers? Nous avons parlé des six degrés hiérarchiques, trois inférieurs et trois supérieurs (4). Ce sont les trois pre-

(4) V. notre article du 1[er] décembre 1939.

miers qui peuvent nous intéresser, les chevaliers, les écuyers, les frères, degrés qui ne semblent peut-être pas devoir être franchis dans un ordre impeccable; c'est encore le cas dans bien des ordres; on peut être novice et père, ce sont deux situations qui se suivent, alors que le frère est de toute autre essence, soit par volonté, soit par manque d'instruction.

Dans les grands ordres, il y avait, en plus, toute une séquelle de serviteurs qui appartenaient plus ou moins directement à la congrégation, et, dans ces « milices » qui n'étaient plus uniquement guerrières depuis qu'elles avaient quitté la Terre Sainte, il y avait tout un monde d'ouvriers, qui étaient nécessaires surtout pour bâtir les commanderies et toutes leurs annexes, et nous tombons ainsi dans les corporations encore en leur enfance, mais où le compagnonnage commençait à jouer un certain rôle.

On a beaucoup trop écrit sur le compagnonnage, sans toujours très bien connaître la question, faute de documentation. Car à la base de ces groupements, sinon complètement d'origine orientale, car on les trouve chez les Romains, mais, en tout cas, réformés, initiés par l'Orient, il y avait des secrets qu'il était dangereux de dévoiler. Nous avons déjà eu l'occasion de nous expliquer à ce sujet et nous avons dit quelques mots sur certaines pratiques, notamment certaines sortes de baisers qui ressemblent singulièrement à ce que l'on a reproché aux Chevaliers (5).

Or il est certain que les Templiers avaient, avec eux, ramené des ouvriers maçons, tailleurs de pierre, que ceux-ci aient été d'origine orientale ou descendissent d'Européens, de métier, transplantés en Orient depuis plusieurs générations, mais tous initiés aux secrets des corporations. Nous nous sommes également expliqués sur ce point (6). La meilleure preuve n'en est-elle pas dans

(5) Dr J.-H. Probst-Biraben : *Compagnonnages européens et musulmans*, « Revue du Folklore français et du Folklore colonial », Paris, 1936.

(6) J.-H. Probst-Biraben et A. Maitrot de la Motte : *De l'Influence méditerranéenne sur les sigles lapidaires en Europe Centrale*, Société de Géographie d'Alger, 1939.

le fait que ce que l'on a pris pour un signe de croix à l'envers dans l'alphabet secret des Templiers n'est pas autre chose qu'un de ces quatre de chiffre que l'on retrouvera quelques années plus tard sur les pierres des cathédrales de l'Europe centrale, après que les corporations auront été réorganisées par les ouvriers venus ou revenus d'Orient (7)?

Il était donc très facile de faire dire à un homme étendu sur un chevalet de torture ce qu'il connaissait parfaitement, sans que cela prouvât qu'il l'avait pratiqué lui-même.

Le reniement ou l'apostasie, les crachats sur la croix du manteau semblent plus difficiles encore à admettre. En effet, sur ce point, il suffit de raisonner un peu, si l'on connaît l'organisation des sociétés orientales, et on est obligé de conclure non que cela n'est pas, ce qui n'aurait qu'une certaine valeur toute relative, mais que cela ne peut pas être.

Nous nous expliquons très nettement, comme nous l'avons fait jusqu'à présent.

Il n'est évidemment pas possible que, du jour au lendemain, on ait pris un brave chrétien quelconque, appartenant tout de même à un certain milieu, quoique souvent illettré (encore un argument en faveur de notre thèse) et qu'on lui ait dit : « Vous allez renier le Christ et cracher sur sa croix. »

Très certainement, le plus grand nombre auraient refusé et, qui plus est, ne se seraient pas gênés pour en parler autour d'eux une fois repoussés de l'Ordre, qui aurait été contraint de les rendre au siècle, à moins de les occire purement et simplement.

C'est, par conséquent, inadmissible sous cette forme simple et brutale. Nous en arrivons, par suite, à ce qui a toujours été reproché au Temple et qui, justement, va servir à le défendre, à dire que c'était une société secrète et née en Orient, inspirée, sinon calquée sur les sociétés similaires, dites musulmanes.

Nous l'admettrons un moment et nous conviendrons

(7) Nos articles des 1er août et 1er décembre 1939.

que les Templiers, s'ils ont été fraternité hermétique, ont dû prendre modèle (ils n'en pouvaient trouver de meilleurs) sur les Assacine.

Rappelons-nous ce que nous avons dit au sujet de cet Ordre musulman, à peu près contemporain de l'Ordre chrétien. Il y avait une hiérarchie qui n'était plus une hiérarchie, basée sur les qualités militaires ou sociales, mais de véritables degrés d'initiation, que l'on franchissait après de multiples et minutieuses épreuves (8).

Le dernier degré, préparé par ceux qui le précédaient immédiatement, conduisait à l'affranchissement de la religion. Ce qui n'est d'ailleurs pas exact. C'est ainsi que s'expriment les auteurs qui n'ont pas poussé à fond l'étude de cette question. Dans la réalité, il renonçait à la pratique des exercices religieux et donnait, par suite, aux étrangers, l'impression d'un athéisme qui n'existait pas, mais semblait avoir conduit au reniement, à l'abjuration, à l'apostasie, peu importe le mot, ceux qui, au premier degré, étaient tout au contraire poussés à accomplir strictement leurs devoirs religieux.

Cela revient à dire que les « affranchis » étaient l'infime minorité. D'abord des croyants, puis des indifférents, enfin, une élite qui devait plutôt s'abstenir, vis-à-vis des religieux, de manifestations indignes de gens qui ont atteint la suprême spiritualité et se targuent de pureté doctrinale.

En admettant même que les deux sociétés musulmane et chrétienne aient été calquées l'une sur l'autre, il faut tout de même convenir que, chez les Templiers comme chez les Assacine, les vrais initiés des derniers degrés ne devaient pas être la majorité. Or, lors du procès, tous reconnaissent les faits.

Ne semble-t-il pas qu'il y ait là un point tout à fait anormal, qui aurait dû frapper les historiens?

De sorte qu'il ne semble pas qu'il doive rester grand chose des accusations portées contre les chevaliers.

Mais pourquoi ont-ils avoué? Les uns sous l'influence des tortures; nous reviendrons sur ce point; il fallait

(8) V. notre article du 1er décembre 1939.

bien dire quelque chose, alors qu'ils ne savaient rien. C'étaient non pas des saints, très certainement, mais de très braves soldats, et, comme les soldats de cette époque, des hommes assez grossiers. S'ils ont péché, c'est certes par ignorance. Ils étaient bien incapables de concevoir même les fautes qui leur étaient reprochées. Comprenaient-ils même le symbolisme traditionnel dont ils se servaient?

Mais pour d'autres, sans que ce soient des initiés dans le genre Assacine, il en était tout différemment. C'étaient ceux qui étaient au courant du secret financier, pas le Grand-Maître Jacques de Molay et son absence de culture, mais d'autres moins connus. Ceux-là devaient n'avoir qu'une pensée : conserver ce secret. Et encore était-il, à notre avis, deux secrets : le financier qui n'était qu'un moyen d'action, que certains devaient connaître, et le secret synarchique qui devait être réservé à d'autres chevaliers plus avancés dans la connaissance des projets de l'Ordre. Le terme d'initiés pourrait peut-être prêter à confusion. Tous recevaient sans doute l'enseignement secret général au moyen de rites et de symboles, auxquels ils donnaient des sens en rapport avec leurs aptitudes. Mais quelques-uns seulement étaient informés du plan d'hégémonie et de fédéralisme.

Quoi qu'il en soit, tous ces hommes, à chacun des degrés qu'ils occupaient, étaient prêts à mourir pour ce qu'ils savaient; car ils espéraient bien que le flambeau échappé de leurs mains serait ramassé par d'autres. Là encore, pas d'ésotérisme, au sens habituel du mot, pas de cosmologie, mais une vaste conception internationale, qui saurait ainsi échapper aux mains meurtrières d'un petit roi de France malgré le génie qui, un moment, avait fait trembler les détenteurs des diverses formes du secret.

§

Restent les Juges, eux qui avaient à juger sur le fond sans avoir à s'inquiéter des intérêts en jeu. Ils devaient, en toute conscience, déclarer si oui ou non les Templiers

étaient à poursuivre pour les fautes ou crimes qui leur étaient reprochés et, s'ils les reconnaissaient coupables, leur appliquer les sanctions que prévoyaient les lois de l'époque.

Evidemment ce furent des hommes. Ils purent subir des influences. Nous ne croyons cependant pas qu'ils reçurent des instructions directes du roi ou du chancelier. Philippe le Bel et Guillaume de Nogaret devaient être à peu près les seuls à connaître le but qu'ils poursuivaient, pourquoi et comment ils le poursuivaient. Il y avait là un secret d'Etat, qu'il était impossible de divulguer à qui que ce fût, sous peine de faire échouer toute la combinaison solidement construite et patiemment amenée depuis plusieurs années.

Il fallait simplement convaincre les juges que leurs prévenus étaient non pas des inculpés, mais des coupables, et cela, ce n'était pas extrêmement difficile, si les accusations étaient solidement édifiées.

Or, si l'on se place toujours dans l'ambiance du XIVe siècle, on se trouve en présence de magistrats qui (il en est encore quelques-uns de nos jours), dès le principe, considérèrent les individus qui leur étaient déférés non comme des innocents dont il fallait établir la culpabilité, mais des coupables qui devaient établir leur innocence et l'établir, seuls, sans aucun secours ou aide, car, étant jugés pour crime d'hérésie, ils n'avaient droit à aucun avocat.

Or l'innocence à établir était handicapée — et de combien? — dès le commencement même du procès, par la torture préalable. Que l'on ne crie pas à l'invraisemblance, à la cruauté! C'était le Droit, et cela depuis des siècles. Les Grecs appliquaient la torture après le jugement, comme peine aggravant la condamnation. Les Romains appliquaient la torture préalable et le moyen âge suivait ce lointain exemple.

De sorte que, sans même savoir ce dont ils étaient accusés, les chevaliers furent étendus sur le chevalet de torture, une torture du moyen âge, est-il répété, c'est-

à-dire avec tous les raffinements que peut inventer un sadisme bien orienté.

La torture n'a jamais rien prouvé et ne peut rien prouver. On part de cette idée que l'individu soumis à ce traitement est coupable et on lui fait application de la question, jusqu'à ce qu'il ait répondu affirmativement à la question posée. Nous nous excusons de cet à-peu-près. Il n'est pas plus sérieux que le procédé employé. Le coupable doit avouer; donc, il sera questionné jusqu'à ce qu'il ait avoué; jusqu'à ce moment, cela est indéniable, il ment. Il le sait et, à bout de forces, pour faire cesser une torture qu'il sait sans autre issue, il avoue. Il avoue; le mot est même trop gros; il approuve sans comprendre. *In figuram Baphometi?* dit le juge. Il reprend, s'il en a la force : *In figuram Baphometi.* Sait-il ce que c'est qu'un Baphomet? Il sait seulement qu'on va suspendre un moment le supplice et, à partir de ce moment, il avouera tout ce qu'on voudra, de peur de voir recommencer le supplice.

Le procès-verbal d'interrogatoire? Il est fait en latin. Les questions ont-elles été posées en cette langue? A certains, pas à tous; car ils n'auraient pas tous été capables de comprendre et surtout de répondre. Alors on inscrit à peu près « dans le sens » de la réponse faite. Est-ce là de l'instruction? Et cependant on discute aujourd'hui sur les mots, non plus « sur le sens ».

Ce que nous disons des tortures physiques du moyen âge, nous le répétons pour les modernes tortures morales, infligées de nos jours par des questionneurs qui se relayent. Mais aujourd'hui, on peut se rétracter. Autrefois on ne le pouvait pas. On avait avoué, on était condamné. En effet, si l'on ne se rétractait pas, on restait coupable, donc exécutable. Si l'on se rétractait, on devenait relaps et la condamnation n'en était que plus certaine.

Ce qui advint aux Templiers, par suite de ces procédés qui sont peut-être les seuls à incriminer dans cette lamentable affaire, arriva de même façon exactement à Jeanne d'Arc, hérétique, donc condamnable, mais de plus relapse, donc inéluctablement suppliciable.

Les Templiers avaient avoué, et cela, dès le premier jour, six journées après leur arrestation; ils étaient, par suite, condamnés à partir de ce moment. Les juges, qui admettaient coupables avant le procès, ne pouvaient plus effacer cette impression de leur esprit. Ils étaient suggestionnés à tel point qu'ils ordonnèrent de rechercher les soi-disant idoles. S'ils avaient été de mauvaise foi, ils n'auraient pas fait faire ces perquisitions qui devaient tourner à leur confusion. Ils auraient su par avance qu'on ne pouvait trouver que des reliquaires, ou ils auraient fait déposer aux bons endroits des preuves à « conviction ».

Il est, cependant, dans toute cette affaire, un point extrêmement troublant. On semble admettre que les dépositions des inculpés ont été dictées; elles étaient donc toutes faites dans l'esprit des juges et ceux-ci étaient de mauvaise foi!

Il n'en est rien et il est à peu près certain, tout au contraire (c'était la meilleure façon d'avoir une affaire bien conduite) que ces magistrats étaient de parfaits honnêtes gens.

Mais on oublie le dénonciateur. Ce trésorier du Temple, chassé de l'Ordre, et qui se fait l'accusateur de ses anciens frères.

Nous disons accusateur et non pas seulement dénonciateur. Car on dénonce ce qui existe et on ne peut, dans ce cas, être un calomniateur.

Ici, le problème se pose sous un autre aspect. Voilà un chevalier qui a été chassé de l'Ordre; donc l'Ordre peut avoir à craindre qu'il ne se produise ce qui s'est produit. C'est tellement humain. Il n'a pas à craindre que les secrets financiers soient divulgués, et ils ne l'ont pas été; donc, les Chevaliers savaient que leur ancien frère ne connaissait rien à ce sujet et qu'ils n'avaient, par suite, rien à redouter de lui. Voilà pour le côté matériel.

Reste le côté ésotérique. Celui-là est beaucoup plus dangereux. En effet, il est à craindre que, pour se venger, l'ancien frère ne dévoile les secrets. Et on le

laisse aller? Est-ce là la façon d'agir d'une société secrète? Cela ne s'est jamais vu, ni dans les temps anciens ni dans les temps modernes. Si ce n'est pas la mort, il y a la prison perpétuelle, et les nombreuses commanderies de l'Ordre renfermaient pas mal d'in-pace. Non, on le laisse; c'est qu'on ne redoute rien de lui; c'est qu'il ne peut rien dénoncer; c'est qu'il n'y a rien à dénoncer, ou bien que la plupart des Templiers connaissaient peu de chose.

Voilà un argument qui ne semble pas avoir jamais été invoqué.

Mais, dira-t-on, il y a dans les dénonciations de ce chevalier, si l'on en juge par les questions posées, certains détails qui ne sont pas nés dans une imagination quelconque, si fertile soit celle-ci; ce sont ces enseignements, ces pratiques, ces rites, bons ou mauvais, que l'on a vu appliquer, pratiquer, suivre dans des ordres musulmans. D'où, évidemment, renforcement de la conviction des juges déjà enclins à la culpabilité reconnue. C'est absolument exact. Mais cela tendrait simplement à prouver, et cela n'est nullement impossible, que le dénonciateur lui-même était bien coupable de tout ce qu'il reprochait à ses frères et qu'il avait dû, lui, être initié en Palestine ou dans l'île de Chypre, par des Dai de l'Ordre des Assacine. Cela est tout à fait possible. Car étant trésorier, cela représente une certaine ancienneté dans l'Ordre, et il put avoir reçu cette initiation avant le retour de l'Orient, qui est de 1305; il se trouvait à ce moment déjà à Paris et a pu résider en Orient à la fin du XIIIe siècle.

Nous ne faisons pas comme certains de nos confrères; nous n'affirmons rien; nous essayons de voir clair, en raisonnant froidement avec les faibles connaissances que nous avons de l'Orient.

Il est, par suite, facile de se rendre compte de la documentation minutieuse qui fut mise, par ces accusations, à la disposition des juges. Qu'il nous soit permis, avec l'expérience que nous avons acquise pour avoir fait, pendant de nombreuses années, de la police judiciaire en

pays musulmans, de dire que c'est justement cette minutie qui nous a paru suspecte.

Un dénonciateur sait qu'il présente un fait réel; il le considère comme capital et le produit simplement.

Un accusateur non sincère ne sait pas discerner ce fait capital; il accumule de petites incidences qui auraient dû frapper l'esprit de juges d'instruction avertis et les mettre en suspicion, dès le début de l'affaire, si les procédés d'instruction de cette époque l'avaient permis. Mais un esprit critique moderne doit, très justement, en déduire non pas une conviction (ce serait trop catégorique), mais des doutes dont la masse finit par former un bloc extrêmement sérieux.

§

Faut-il conclure qu'il y a réellement peu d'esprits critiques au monde? Car ce procès déjà vieux de six siècles n'est pas terminé. Quantité de personnes se passionnent encore pour la question templière.

Les unes veulent disculper les chevaliers, sans plus, sans faire un examen sérieux de l'affaire; ne parlons pas de la procédure.

Les autres cherchent toutes les occasions, tous les prétextes pour les accabler davantage encore.

C'est pourquoi nous avons tenu à étudier cette question sous quelques-unes de ses formes, sans jamais avoir pris parti pour qui que ce fût.

Mais nous sommes obligés de reconnaître que nous ne sommes en rien suivis par ceux qui prétendent apporter leur pierre à l'édifice. Quel édifice, en vérité?

D'une façon générale, la culpabilité des Templiers est tellement ancrée dans les consciences, et tellement entrée dans la plupart des esprits, elle s'y est implantée avec une ténacité telle que, tous les jours, on croit pouvoir accumuler des preuves nouvelles contre eux.

On trouve un objet blâmable quelque part. Immédiatement, c'est une idole de ces malheureux chevaliers; car, comme leurs commanderies ont été nombreuses, il

est toujours possible de trouver trace de l'une d'elles à proximité du lieu de la découverte; au besoin, l'objet a pu être perdu dans un déplacement d'une commanderie à une autre.

C'est de l'imagination; ce n'est pas de l'esprit critique.

DR J.-H. PROBST-BIRABEN
et A. MAITROT DE LA MOTTE-CAPRON.

VIEILLES IMAGES

—

MON PAYS ET MON STYLE

Si je n'ai pas attrapé le style tel qu'on l'enseigne dans de hautes écoles et dans les manuels, je ne le regrette pas. L'heureuse faute en est au pays où je suis né.

La petite ville s'allonge du nord au sud. A ce titre, elle serait favorable — je m'entends bien, — aux longues phrases, aux périodes harmonieuses, mais la route qui la traverse n'est qu'un accident. L'essentiel, ce sont ces noires montagnes coiffées de bois, ces collines nues, ces ravins où il serait facile de se casser le cou. La route passe : ils restent. Elle ressemble à des milliers d'autres : ils n'ont pas de pareils.

Oui, je connais une autre « terre de granit recouverte de chênes ». Je suis même libre de la préférer à ma région natale : celle-ci, je n'en reste pas moins tributaire de son âpreté originelle. Le littoral du Finistère en est encore plus riche, mais sur de nombreux cantons de la Bretagne flottent une douceur d'atmosphère, un éclat, qu'ignore mon pays : il n'a point sa forêt de Brocéliande. Il n'a jamais eu de ces costumes brillants qui font tache sur la lande jaune ou grise, de ces voiles rouges qui tranchent sur les flots bleus. Il n'a que des étangs tristes.

Des siècles durant il a vécu pauvre entre les grasses plaines du Nivernais et les collines vineuses de Bourgogne. A peine sortait-il de son isolement lorsque mes yeux se sont ouverts à la maigre lumière de ce monde. J'y ai plus souvent entendu la vielle grincer que soupirer le violon.

Je n'ai pas pu chanter toujours en accord avec mes origines. Plus d'une fois j'ai dû parler pour raconter n'importe quoi. Si je viens au poème en prose, c'est avec mon pays que je reprends contact. C'est lui qui m'inspire, et, sans qu'il en ait conscience, j'écris sous sa dictée.

VÊPRES D'ÉTÉ

C'est le dimanche surtout que s'impose le plein été. Pas un homme ne travaille. La petite ville somnole. La vie n'afflue qu'à l'église, le matin, où le soleil n'est pas encore dans toute sa force. Par les deux chemins montants, sablonneux, malaisés, la moitié de la population se déplace, jeunes filles, jeunes et vieilles dames, bourgeois en pantalon blanc et veston d'alpaga, dévotes et ménagères en noir, été comme hiver.

A l'heure des vêpres, l'église est à peu près vide. On dirait que le soleil l'isole de la petite ville, qu'il trace autour d'elle, là-haut, un infranchissable cercle de feu.

Il faut bien que je le traverse. Ma présence est nécessaire, puisque je suis un des six enfants de chœur. Je n'ai pas plus tôt atteint à la pelouse où croît de l'absinthe que je n'en découvre qu'un vaste paysage mort, où rien ne bouge. Là-bas, à l'ouest, c'est une plaine infinie où blanchissent des ardoises, où rutilent des tuiles de toits neufs. Sur les champs où les faux ont passé, l'air brasille à ras des éteules.

Je ne connais point la Judée; est-ce dire que je l'ignore? Je sais assez de latin pour comprendre Evangiles et Psaumes. Est-ce monter mon cas en épingle que de dire que je ne suis dépourvu, ni d'imagination, ni de sensibilité? Si loin qu'il aille, mon regard ne me ramène aucune image de cyprès, d'olivier, de sycomore. Je ne découvre, ni le Jourdain, ni la Mer morte. Pourtant, le soleil est d'une telle ardeur qu'il crée pour moi certains mirages.

J'entre dans l'église, où quelques chaises seulement sont occupées par les dévotes irréductibles, mais le soleil — toujours lui, lui partout, — incendie les vitraux où

de grands personnages, promus à la dignité de saints, se dressent dans leurs vêtements de teintes crues, sans nuances.

Il n'en faut pas plus pour que je plonge dans une atmosphère de rêve que renforce le souvenir, encore chaud, d'une irréelle Judée. Au Nouveau Testament j'associe l'Ancien, les patriarches des pâturages aux ermites des solitudes sèches, aux évêques des villes de l'Occident.

Je revêts soutane rouge et blanc surplis. Les vêpres commencent. Au premier psaume j'attends le verset : *Tu es sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchisedech*. Les trois derniers mots — je ne déforme rien, — me ravissent en extase. Peu m'importe que ce soit en Judée ou ailleurs.

Sur un vitrail que ne possède pas notre église, mais qu'incendie davantage encore la lumière de l'Orient, je vois Melchisédech à longue barbe blanche. Il tient une espèce de calice qu'il lève vers le ciel, au-dessus d'une foule prosternée dans la poussière brûlante.

Il prononce des mots étranges que je n'entends même pas, mais je vois bien qu'il tend son calice vers le soleil, comme vers un dieu qui aurait la forme d'une hostie.

LA CASCADE

Nous sommes fiers de notre cascade, mais seulement parce que des gens viennent des cantons voisins pour la voir. Nous, ça nous est égal. De l'eau qui tombe sur des pierres, ça n'a rien d'intéressant.

Il y a aussi des espèces de peintres, l'été, qui la photographient à coups de pinceaux. Je vous demande un peu! C'est un bout de rivière qui sort de l'étang du Goulot. Avant de faire tourner les roues des moulins, elle traverse une partie de la ville, qui y jette tout et y laisse tomber le reste.

Il n'y a pas de quoi s'extasier. Elle fait un peu d'écume et beaucoup de bruit.

Des fois, l'été, nous allons sur la route pour voir les

étrangers et les peintres. Alors, nous sommes fiers d'elle. Le reste du temps, nous la laissons bien tranquille, et le bruit qu'elle fait dans le monde ne nous empêche jamais de dormir.

LES ÉTANGS

Chacun d'eux est une petite mer intérieure, inasservie à la loi des marées. On pourrait me dire qu'ils furent aménagés, voilà des siècles, pour les besoins du flottage à bûches perdues : je l'oublierais aussitôt.

Je ne les vois que comme miroirs où se reflètent les aspects du ciel. Inutile de lever la tête : qu'il y ait des nuages, qu'éclate la présence du soleil, l'eau des étangs en porte un sûr témoignage.

Insensibles aux tempêtes qui creusent des vallées dans les océans et en font surgir des collines, ils sont d'une nature calme. Sur le sable fin de leurs anses minuscules ils se contentent de bercer joncs et roseaux morts de vieillesse.

Le printemps les dote de bleu clair, l'été, d'azur sombre, l'automne, de grisaille. L'hiver les couvre de glace, où la neige trouve ses assises. Les poissons, du coup, sont retranchés de la vie extérieure. Il est vrai que ce n'est pas un grand changement, mais peut-être vaudrait-il mieux, pour eux, qu'il en fût toujours ainsi.

Par temps clair ils doublent les roseaux et les joncs vivaces qui les encombrent, les vergnes, les bouleaux et les chênes qui les encadrent, toute une végétation qui a l'air de croître à rebours, toute une verdure qui garnit leur fond, où il semble que l'automne ne puisse l'atteindre.

En leur centre, loin des hommes et du bétail, nénuphars et cornuelles les fleurissent d'un blanc familier aux vertes demoiselles, qui ressemblent à d'étranges petits Génies des légendes. Sont-elles bonnes ou méchantes? On ne saurait le dire.

Ils seraient le refuge du silence si le peuple des grenouilles ne s'obstinait à cancaner, comme des ménagères

affligées de goître. Il y a aussi les geais qui, perchés dans les chênes, ne sont pas moins bavards qu'elles, et les merles qui flûtent comme des flûtes à bec.

Le soir, finie leur journée de travail, les bœufs y viennent boire. Entrant dans l'eau jusqu'au jarret, ils mettent les pieds, non dans le plat, dans leur verre qui est plus grand qu'eux : ils n'arriveront pas à le vider.

Venue la nuit, la lune serait heureuse de voir son visage rond, ou de profil, dans leurs eaux redevenues pures et fraîches, si la brise, qui les couvre de mille petites rides, ne la vieillissait pas.

LA PHARMACIE

Elle est blanche partout : devanture, boiseries, bocaux anciens, qui proviennent d'une apothicairerie, avec des mots latins en lettres noires. Le pavage est blanc et noir, comme celui du chœur à l'église. Certainement, il y a là des denrées capables de guérir toutes les maladies du pauvre monde.

On n'y entre qu'avec respect et crainte. On n'y élève pas plus la voix que devant l'autel, et c'est tout juste si l'on ne s'agenouille pas devant M. Focard. Il sait le latin aussi bien que le curé et que le vicaire, et, par-dessus le marché, bien mieux qu'eux, avec sa grande barbe, il ressemble à Dieu le Père.

LE PRINTEMPS

Mars s'est enfui avec ses dernières neiges qu'avril remplace par l'aubépine. Il y a pourtant de ces journées où le printemps n'est pas encore bien assis. Si tu regardes de derrière ta fenêtre bien close, tu vois au dehors un soleil magnifique. Mets un peu le nez sur ton seuil : tu le retireras glacé par un de ces vents de bise que l'hiver lâche pour protéger sa retraite. Rappelle-toi tel dimanche de Pâques, en plein milieu d'avril, où l'herbe reverdissante n'était plus qu'un souvenir sous la neige frais tombée.

Mai se présente, que le mois de Marie teint en bleu et parfume de lilas et de roses, juin, que le mois du Sacré-Cœur colore de pourpre. Il y eut cette résurrection d'une vie qui a passé pour morte. Elle a pointé avec les bourgeons pour s'épanouir avec les fleurs, et les cloches l'ont chantée de Pâques à la Fête-Dieu.

Ils ont tous cru, les jeunes, qu'ils ne vieilliront jamais, les vieux, qu'ils vont rajeunir. Ils se sont abordés pour s'annoncer la grande nouvelle : il y a des violettes dans les sentiers, les feuilles ne restent pas à l'état d'espérance, et les tourterelles roucoulent dans nos bois. Tout cela nous émeut. Même les vieux chênes frissonnent d'aise.

Les maisons se sont ouvertes. Leurs cheminées cessent de fumer du matin au soir : on dirait que le ciel est purifié. Il ne marchande plus son azur.

Notre canton se glorifie d'être vert du ras du sol au ras des cimes. La même brise fait onduler blés et branches. Le même renouveau fait chanter oiseaux et filles; elles commencent en même temps que l'alouette pour finir avec le rossignol.

Après avoir vécu en reclus, nous sortons volontiers. Nous allons reconnaître les bienfaits que nous accorde la saison. La glace a fondu sur nos étangs, nos routes sont redevenues blondes, et le soleil recommence à se promener dans le ciel, d'où l'avaient chassé les nuages. Il n'est pas encore dans toute sa force, et nous pouvons le regarder en face sans être ébarlutés comme des chouettes qui sortiraient des ténèbres de l'hiver.

LES SOLDATS

Ils font sensation lorsqu'ils reviennent au pays pour quelques jours. Hors de son milieu, où il se chercherait en vain un inférieur, chacun d'eux a beau jeu à prendre de grands airs. Vive l'amour et le bon vin! Dans leurs garnisons, ils ne font aucune conquête : il est vrai que nous sommes en temps de paix. Ils se cotisent pour boire un litron à la cantine.

Ici, tous ne font pas également recette. C'est tout juste si le lignard ne passe pas inaperçu, quoique son pantalon soit rouge de haut en bas. Le chasseur de Vincennes retient un peu l'attention grâce à ses épaulettes vertes, et puis, il fait exprès de marcher plus vite que les autres : en cas de guerre, il arriverait le premier à Berlin. L'homme du génie n'est pas le premier venu, ni l'artilleur. Une catégorie hors ligne — si j'ose dire, — est représentée par l'infanterie de marine, par le turco, surtout par le zouave, avec sa bouffante culotte rouge. Le turco en a une aussi : elle n'est que bleue.

Le zouave ferait presque échec à la cavalerie : ce n'est pas peu dire. Elle s'impose par ses basanes et par ses éperons. On admire l'homme du train, l'artilleur monté, le dragon plus encore, le chasseur à cheval, son frère d'Afrique, le hussard. Cuirassier et spahi battent le record. Si le premier venait en permission avec sa cuirasse et son casque, il damerait le pion au spahi, qui se présente avec tous ses avantages, le traître!

On les a tous connus plutôt mal que bien habillés. L'uniforme les ennoblit, du moins au gré de la petite ville qui les regarde, bien tranquille sur l'issue de la prochaine guerre. Le commerce les raccroche, surtout les gars à basanes, et leur offre à boire chez Bonabeau, brigadier de gendarmerie retraité, cafetier en activité, qui s'y connaît, lui, aux choses de l'armée! Dites voir un peu le contraire? Quand il les sert, Bonabeau regrette de ne plus porter cet uniforme que mettaient en valeur ses sardines d'argent : de l'argent, il faut qu'il se contente d'en gagner, et trop peu, à son gré.

C'est une bien autre histoire quand tout un régiment déboule lors des grandes manœuvres de septembre. Une force organisée et suante pénètre par l'hiatus béant de la Grand'Rue et se répartit de manière que tous les quartiers, toutes les maisons, soient atteints de la fièvre. Notre rang de chef-lieu de canton du Centre nous interdit tout espoir de jamais faire figure de ville de garnison : pour un jour ou deux la réalité dément nos regrettables certitudes.

Sur la Place il y a plus de fourgons que de baraques les jours de foire. Rues et chemins regorgent de soldats chargés de paille, de foin, de bois, de quartiers de viande. Si ce sont des artilleurs, canons et caissons s'alignent dans l'enceinte des Promenades. Les chevaux sont attachés aux tilleuls des allées. Les dragons suspendent aux branches basses leurs casques, dont les crinières frôlent celles des chevaux.

On en voit dans les écuries où nul n'oserait offrir l'hospitalité même à des pacants. On les regarde comme des bêtes curieuses, qui se lavent dans un seau de toile, qui se rasent, brossent leurs effets, allument le feu sous les marmites de campement. Femmes et filles font les belles. Toujours l'histoire du galant militaire ! Elles rient de préférence avec les galonnés, à partir de la sardine. Les gamins ne perdent pas un détail de ce merveilleux spectacle. C'est autre chose que les images d'Epinal qui, pour un sou, leur donnent droit de vie et de mort sur une soixantaine de soldats, tous pareils, avec des officiers en surnombre et cantinière du genre de la Pompette. Devant les vrais soldats, les gamins baissent pavillon; ils vont jusqu'à tenir pour de grands personnages les chevaux des artilleurs et des dragons.

Partout on entend sonner clairons ou trompettes. Bien que ce ne soit pas pour la rappeler à l'ordre, la petite ville en est toute secouée, parce qu'elle n'en a point l'habitude.

Les trois cafés sont consignés à la troupe. Elle se rabat sur les auberges, qui ne désemplissent pas : il faut croire qu'elle est bien payée par ses chefs. Le civil fraternise avec le militaire. Bourgeois et principaux négociants sont fiers que la porte des cabarets ne leur soit pas fermée : ainsi ont-ils conscience d'être presque les égaux des officiers. Leur orgueil n'a plus de limite quand un capitaine daigne les interroger sur les beautés de leur petite ville. Vont-ils parler de leurs femmes? Ils se contentent d'indiquer le panorama qu'on découvre de l'église. C'est peu. Parfois, l'un d'eux ajoute : « Nous nous sommes laissé dire qu'en cas de guerre notre pays serait une barrière

infranchissable pour l'ennemi. » L'armée ne répond pas. De quoi se mêlent ces pékins?

Le lendemain, elle décampe de bonne heure, avec tambours et clairons, ou trompettes, mais qui se taisent. Elle laisse de nombreuses traces de son bref séjour : les petites gens se chargent de les annuler à leur profit. Restes de foin, de paille, de bois, déchets de viande, boîtes de sardines, — autres que celles des sous-offs, — litres et canettes vides, disparaissent vite. L'armée n'a pas encore atteint à son autre gîte d'étape qu'il ne reste d'elle, ici, que le souvenir. Les échos de ses cuivres sont éteints. Retrouvé son calme, la petite ville n'entendra plus que le fifre aigu du vent d'automne dans les trous de ses serrures.

SOIR D'HIVER

A cinq heures, c'est fermé partout.

Le ciel est aussi bleu qu'en pleine après-midi de juillet, mais la lune et les étoiles y remplacent le soleil, et ce n'est rien de dire les tonnes de froidure qu'elles nous expédient en grande vitesse. Positivement, c'est à en tomber sur le derrière quand on se risque sur la neige gelée, qui craque.

On n'entend pas un chien aboyer, pas miauler un chat. On se demande comment les poules peuvent y résister dans leurs toits. Quant aux lapins, ils se fourrent dans la paille.

Nous autres, on ne se plaint pas trop. Ça serait bien le malheur, qu'on n'ait pas pu faire sa provision de bois! Nos poêles ronflent, que c'en est une bénédiction.

Nous mangeons la soupe à la tombée de la nuit. Après, on se cantonne autour du feu. On lit des bouts de vieux journaux, des pages, au hasard, dans les livres que nos gamins ont eus à des distributions de prix.

On écoute surtout le vent qui nous siffle que dehors le gel fait ce qu'il veut. C'est pourquoi nous restons calfeutrés, tout en nous disant qu'il n'en manque pas de plus à plaindre que nous : pacants sur les routes, malheureux sans logis dans les villes.

On se trouve si bien qu'on laisse bouts de vieux journaux et pages de livres. Sans attendre l'heure d'aller au lit, coudes sur la table, tête sur les bras, ou mains à plat sur les genoux, on se met à ronfler comme le poêle.

LES DÉVOTES

Conviées à parler d'elles-mêmes, ce ne serait que pour faire leur propre éloge, avec toutes les circonlocutions qu'impose l'humilité chrétienne, bien connue, même si elles s'accusaient d'être les dernières, ou les premières, des pécheresses.

Eté comme hiver, elles sont vêtues de noir, couleur de la pénitence et du deuil. Elles portent bottines sans élégance ou chaussons déformés, bonnets, petits chapeaux étranges. Elles vivent de pain, de laitage et d'eau.

Elles tirent leur subsistance d'humbles travaux d'aiguille, de minuscules rentes. Elles aussi, elles ont leur aristocratie : quelques vieilles dames qui se sont retirées du négoce, après fortune faite. Toutes, elles représentent l'armature d'une demi-douzaine de pieuses confréries. Elles ne sortent et ne se couchent que bardées de scapulaires et de médailles bénites. Les murs de leurs humbles logis sont couverts de saintes images, et les statues bénites encombrent les tablettes de leurs cheminées, le marbre ou le noyer de leurs commodes.

Elles ne disent pas plus un mot qu'elles ne font un geste qui ne soit à la plus grande gloire de Dieu. Elles sont avec lui en relations intimes et savent, dans le plus infime détail, ce qu'il ordonne, autorise, tolère ou défend. Qu'il soit effroyable, tel qu'elles le créent, qu'il les menace de peines éternelles pour des fautes de brève durée, elles savent que la grandeur de la peine épouse la grandeur de l'offense. Averties, elles n'ont qu'à déjouer les ruses du Malin.

C'est le diable, s'il vous plaît. Lui aussi, elles le connaissent à fond. Quels pièges peut-il donc leur tendre? En quelle tentation a-t-il si grand intérêt personnel à les induire? Il sait qu'elles observent tous les comman-

dements de Dieu et de l'Eglise, qu'elles pratiquent toutes les vertus, et qu'elles se voilent la face au seul énoncé des sept péchés capitaux, qu'il représente à lui seul.

Nous ne pourrions pas nous expliquer qu'elles ne soient pas meilleures que les autres femmes, qu'elles espionnent, papotent, jacassent, médisent, calomnient, si nous ne savions que c'est à la plus grande gloire de Dieu. Qu'il les reçoive toutes en son Paradis, et le plus tôt possible!

En tout cas, elles pourront mourir tranquilles. Si elles n'ont jamais transgressé les sixième et neuvième commandements de Dieu, jamais elles ne nous auront induits en tentation.

Autrement, elles seraient pires que le diable!

LES BUVEURS

Boire, ça n'est pas plus notre profession que fumer ne l'est de ces gars qu'on nous montre sur des images, la pipe au bec, avec l'étiquette « fumeur » en grosses lettres sous le portrait. Ça serait à croire qu'ils fument nuit et jour, pire que des volcans.

Nous, c'est la même chose, mais on mentirait en disant que l'auberge et le café ne nous voient pas plus d'une fois par jour, et même la nuit, jusqu'au moment où le patron nous expulse, crainte du « verbal ».

Boire, c'est une habitude comme une autre. On a vite fait d'y prendre goût. Les femmes ont beau tempêter quand elles nous voient partir, beau nous relancer quand on ne rentre pas : on les laisse dire. Langue fatiguée, elles n'ont plus qu'à se taire.

Entre soi on s'appelle « la coterie », un nom commun qui est propre à chacun de nous. Dès le matin, c'est le vin blanc, pour faire passer les aigreurs de la veille, le vermouth ou l'absinthe avant midi. Après, c'est le défilé du marc, du rhum, des canettes, l'absinthe avant le dîner, un peu de tout ensuite. Jamais on ne se couche sans avoir fait son plein, sans s'être ingurgité ses six litres de liquides de toutes couleurs.

Bien sûr, on ne jouit pas d'une santé pharamineuse, mais il ne manque point de buveurs d'eau qui se portent plus mal que nous. Ça pourrait aller mieux, mais on connaît de belles heures quand on voit la vie en rose.

N'empêche qu'il y a ce sacré foie, qui nous en fait voir des vertes et des pas mûres. Il y a des coteries qui prennent le chemin du cimetière plus tôt qu'on n'aurait cru. Quand c'est fini, on redescend en ville. On se réunit à nos tables habituelles. Il y a une place vide : on s'arrange pour qu'il n'y paraisse pas. Chacun y va de sa tournée. On se dit que, si la coterie qui vient de partir nous voit, elle nous approuve, et qu'elle n'a qu'un regret : de ne plus pouvoir trinquer avec nous. Elle a fait comme nous.

En attendant que notre tour vienne, on s'en met plein la lampe, et ce n'est pas de l'huile, ni du pétrole. C'est peut-être pour ça qu'elle s'éteint plus tôt qu'on n'aurait cru.

PITOUCHE

Sa femme ne lui donne pas beaucoup de satisfactions. Vous m'entendez bien.

Quand il voit de jolies jeunes filles bien attifées, des jeunes femmes de la bourgeoisie qui sentent bon le linge frais et certains parfums, le cœur lui chavire. Il passe près d'elles si effacé qu'elles font moins attention à lui qu'à un chien.

Il ne peut se résigner à croire qu'elles ne le remarquent pas. Il n'attend d'elles qu'un signe : il s'offrira à les servir avec un don de toutes ses forces qui fera de lui l'égal des anciens chevaliers, lorsqu'ils frappaient d'estoc et de taille en l'honneur de leur dame.

Pour Mlle Lucie Renault, la fille d'un des deux notaires, il scierait du bois une semaine durant sans réclamer son dû, pour peu qu'elle le regardât faire. Il n'y aurait pas une écharde. Tous les morceaux seraient de la même longueur. Dans le bûcher il les empilerait de manière à construire un édifice magnifique.

Pour Mme Goujet, la femme de l'autre notaire, il se

couperait lui-même en quatre. Lorsqu'il fend des souches sous le hangar, et qu'elle va cueillir au jardin des fleurs moins jolies qu'elle, il manie sa cognée avec plus de force, dans l'espoir qu'elle remarquera sa vigueur et son habileté.

Il cherche à se faire valoir par ce qui le distingue des hommes qui n'exercent pas le même métier que lui. Il ressemble à ces poètes qui s'imaginent, sur la foi de quelques strophes, que jeunes filles et jeunes dames leur feront le signe qu'ils désirent.

Ils en sont de leurs rimes comme Pitouche de ses traits de scie et de ses coups de cognée.

LE COIFFEUR

Les temps sont révolus, où le sabotier rasait à la cuiller, tondait à l'écuelle. Nous avons un vrai coiffeur.

On s'en aperçoit surtout à ce qu'il fait des filets de toute forme et de toutes dimensions. On se croirait à cent mètres de la mer, dans un pays où la population vivrait de la pêche. Sans doute les exporte-t-il.

Il est contraint de les abandonner toute la soirée du samedi, toute la matinée du dimanche, par la faute de ces gens dont la barbe repousse vite, — il leur en coûte deux sous pour qu'elle disparaisse : ça leur apprendra, — dont les cheveux s'obstinent à croître : il leur en coûte quatre sous. Bien fait pour eux!

Le lundi matin, il reprend son filet à la maille où il a dû l'interrompre : cinq jours pleins de bon travail en perspective. Si quelque intrus à barbe ou à cheveux vient le déranger, il l'exécute, sans aller jusqu'à lui couper la gorge.

LE TAUREAU

Il ne pâture point à l'écart des bœufs, des vaches et des taures, comme sa dignité l'y autoriserait. De loin, on ne le reconnaît qu'au sac de peau, oblong, qui lui pend entre les pattes de derrière.

Quand son mufle n'est plus attiré par l'herbe, on le voit qui suit, sans avoir l'air de rien, une femme, une jeune fille de sa race. Il a ses idées, cet homme.

Brusquement il bondit sur elle. La vache! Elle se dérobe. Encore un coup de raté! Ce n'est pas le premier, ni le dernier. C'est bien la peine, vraiment, d'être, de tout le troupeau, le seul dépositaire de certains pouvoirs! Est-ce que ces pécores s'imaginent qu'elles trouveront jamais mieux que lui?

Il ne regarde même pas si les bœufs ont été témoins de son échec et se remet à paître pour se donner une contenance. D'ailleurs, son instinct lui dit que ce n'est que partie remise, que son tour viendra, qu'elle aura besoin de lui, la vache, même si son nom est taure.

Il ne lui en garde pas rancune. En attendant, il lui garde un veau, et un fameux! de son sac oblong.

LES LAPINS

Plusieurs fois l'an, il faut curer le toiton où ils habitent : leur paille finirait par n'être plus bonne même à faire du fumier.

Je crois que ça ne leur plaît pas beaucoup. Je pense à moi quand, le dimanche matin, ma mère m'impose du linge propre, trop dur d'avoir été bien repassé.

Mon père les fait sortir dans la cour. Je suis tout étonné de les voir en pleine lumière. Ils s'en étonnent sans doute plus encore que moi, habitués qu'ils sont à vivre dans une demi-obscurité.

Je les surveille. Ne vont-ils pas détaler vers les bois où la liberté les attend? Ils font quelques bonds préparatoires, donnent quelques coups de dents aux herbes variées, mais ils en ont vite assez. Je vois qu'ils ne tiennent pas à partir.

Heureusement pour eux, l'opération est de brève durée. La vieille paille extraite, la neuve est répartie sur le roc qui représente le pavage de leur hôtel particulier. Ce n'est pas tout à fait fini que, dédaigneux des vastes bois, ils rentrent chez eux en filant comme des lapins.

LES OIES

Il paraît que, parmi les canards et les canes, on reconnaît l'homme à ses couleurs plus nombreuses et plus vives. Pour les coqs, c'est clair comme le jour, qu'ils annoncent.

Oies et jars, tous ont le même plumage gris-fer. Si la voix du canard est rauque, la leur est éclatante, et comme durcie. Dès qu'ils clangorent, nous sommes tentés de croire qu'un grave danger nous menace : l'ennemi va débouler sur nous, en masses serrées.

Tranquillisons-nous. Ce n'est qu'un chien qui rôde, moins encore : une idée, pour nous inimaginable, qui leur passe par la tête. La clameur s'éteint. Elles ne se servent plus de leurs becs jaunes que pour arracher l'herbe.

Comme les canards, elles ne marchent qu'en oscillant sur leurs pattes. A défaut de ce monde, on sent bien que leur royaume n'est pas sur la terre : il est sur l'eau. C'est là seulement qu'elles reprennent l'avantage sur les canards.

Nagent-elles mieux? Elles ont le col plus long, donc plus flexible. Elles font des grâces pour des spectateurs invisibles. Elles l'infléchissent, le ramènent, le redressent, persuadées que, sur des nappes d'eau plus étendues, elles rendraient des points aux cygnes, mais que nos étangs sont plus beaux que les grands lacs.

LES CANARDS

Sans mentir, si leur ramage et leur démarche se rapportaient à leur plumage, ils seraient magnifiques.

Hélas! leur voix est rauque, et de toute la musique ils n'ont pu retenir qu'une note. Leurs pattes palmées sont pourtant assez larges pour leur assurer l'équilibre : eh! bien, on dirait qu'ils vont tomber à chaque pas qu'ils font.

Ils ne trouvent leurs assises que sur l'eau des crots et des étangs. A-t-on jamais vu évoluer une barque sur nos routes, dans nos chemins creux?

Ils savent ce qui leur convient. Peu leur importe que je sourie en les regardant. Que je les suive jusqu'à l'étang! Ils ne sont pas plus tôt arrivés qu'ils se précipitent, bec dans l'eau, pour me montrer, en signe de mépris, leur derrière en as de pique.

POULES ET COQS

Je connais toutes les poules de notre quartier. Dix familles ont chacune les leurs. Elles forment un peloton qui, de l'aube au crépuscule, évolue sous les ordres paternels des coqs. Leur quartier général, c'est « la chaume » triangulaire, riche en herbe, en plantes dont j'ignore les noms. Elles vont parfois jusqu'aux Promenades, moins pour se promener que pour chercher leur vie. Elles y rencontrent des poules venues de quartiers voisins : il n'en résulte ni bataille, ni même discussion. Sans doute estiment-elles que la Terre est assez vaste pour les nourrir toutes.

Elles sont de couleurs et de races diverses. J'en vois de toutes blanches, de toutes noires, de grises, de jaunes, de nuance mêlées. Il y en a de si jolies qu'on dirait de jeunes filles nobles, de si élégantes que je les compare à des dames de la bourgeoisie, d'ordinaires, qui me font penser à des femmes du menu peuple, de pataudes, qui sont de vraies paysannes. Il y en a même à qui la plume pousse jusque sur les pattes : on dirait de femmes à barbe. Elles ne font pas état de ces différences. Je ne les vois jamais se disputer.

Sonnée l'heure du coucher, par petits groupes elles se dirigent vers leurs maisons respectives. Ce sont des cabanes faites de pieux et de branchages, des toitons de pierre bâtis à leur intention. Aucune ne se trompe. Elles ont toutes le sens de la famille.

Réveillées par les coqs, leurs fils, maris et pères, on ne leur a pas plus tôt ouvert la porte qu'elles se précipitent en jacassant. Elles se confient leurs rêves de la nuit. De la journée, tout en picorant, elles ne cessent guère de se communiquer leurs impressions.

Elles ne chantent qu'après avoir pondu : *cot, cot, cot, cot, codac,* la dernière syllabe à l'octave juste, sauf erreur ou enrouement de l'artiste.

L'hiver, elles sortent à peine. Heureusement, nous leur assurons la nourriture. Leur chambre à coucher devient salle à manger. Même les élégantes ne s'en offusquent pas. Même les blanches ont peur de la neige.

Femmes, filles et mères des coqs, ils ne font pas de différence entre elles. Ils sont de toutes couleurs, eux aussi, surtout des plus brillantes. Les moins avantagés ont encore bel air. Tous sont graves. Les vieux font figure de patriarches toujours aptes au déduit. Aussi simple que le chant de leurs mères, filles et femmes, le leur est plus sonore, plus étoffé. Les jeunes s'égosillent de façon un peu ridicule.

Depuis les siècles des siècles ils se passent la consigne, qui est d'ouvrir l'œil, et le bon, dès qu'un soupçon d'aube blanchit à l'orient. Si nous les écoutions, nous userions moins nos draps.

Cela ne leur suffit pas. C'est surtout les après-midi d'été qu'ils nous harcèlent. Ils ne veulent pas que nous succombions à la brûlante torpeur : nous avons la nuit pour nous reposer.

Ils se contentent de nous rappeler à nos devoirs. Personnellement, ils ne font rien. Ils ne s'en dressent qu'avec plus d'orgueil sur leurs ergots.

LE RÔT

C'est le nom que nous donnons à l'épervier, sans qu'il en ait le moindre soupçon. Comment les poules de notre quartier l'appellent-elles? Toujours est-il qu'elles le connaissent bien. Elles ont de tout petits yeux : il faut qu'ils soient bons. Je crois plutôt qu'elles le sentent à leur manière.

A peine apparaît-il, très haut au-dessus d'elles, qu'on les entend glousser, mais autrement qu'elles ne font lorsqu'elles picorent en toute quiétude.

Ma mère ne s'y trompe pas. Elle laisse son ouvrage, cuisine, vaisselle ou couture, et vient se poster sur notre seuil, la main en visière oblique, qu'il fasse soleil ou nuageux. Elle a vite fait de dépister le rôt. Les voisines l'imitent. Pas une qui ne dise : « C'est encore lui. Attends un peu, saloperie! »

Les poules auraient pu déjà se réfugier dans leurs toitons respectifs : elles restent sur la chaume, cou tendu, l'œil apeuré, comme ébarlutées, les coqs aussi. Ils ne tiennent pas à se mesurer avec ce gars-là. Pourtant, il n'est guère plus gros qu'une mouche, mais poules et coqs savent qu'il prendrait d'autres proportions à mesure qu'il se rapprocherait d'eux, et ça ne serait pas long.

Les voisines brandissent des balais en direction du rôt. Se rend-il compte que nos poules sont bien gardées? Il s'en va chercher fortune ailleurs.

Quant aux poules et aux coqs, ce n'est pour eux que partie remise. Si leurs maîtresses les ont si bien défendus, c'est qu'elles leur réservent le sort dont le rôt les menaçait.

LA CHOUETTE

Est-ce toujours la même? Je ne me le demande pas. C'est surtout l'automne et l'hiver, quand je sors de l'école, la nuit venue, que je l'écoute dans les sapins où elle perche.

Je l'écoute en marchant vite. Elle me fait peur. Elle prête sa voix aux ténèbres insidieuses, qui gémit en même temps qu'elle semble ironiser.

Qu'est-ce que cet oiseau qui tout à la fois pleure et ricane?

On m'a appris qu'elle ne vit à l'aise qu'en pleine nuit, et qu'elle souffre de la lumière.

Pour moi, elle incarne le Génie de la malfaisance. C'est pourquoi sa plainte sourde s'achève en un rire où la menace se réserve son accent aigu.

L'AUTOMNE

Il ne se présente pas le front ceint de pampres, ni les mains rougies du sang des grappes écrasées. Jamais chez nous les vendanges ne sont de saison. Au pied des dures montagnes de granit il congédie les cortèges joyeux. C'est ailleurs que les ménétriers se jucheront sur les tonneaux vides pour sonner le los des fûts pleins.

Sous son règne, c'est un soleil couchant qui se lève. Des ombres diaphanes s'étendent comme un rêve subtil, et les hobereaux ont fini de corner dans les bois soudain agrandis.

Il ramène tout à de justes proportions. Il estompe les teintes crues et nous convie à nous replier sur nous-mêmes. Il nous met à nu comme nos arbres qu'il dépouille de leurs feuilles, vains ornements, parure fugitive. Nos espoirs du printemps, nos languissantes ardeurs de l'été, quels en sont les fruits? Notre récolte est-elle abondante? Désirs et fièvre ne sont-ils pas superflus? Le bonheur est dans le repos, dans l'indifférence, dans la certitude qu'il n'y a rien qui ne doive finir, à finir par la planète qui nous porte.

On sentait bien qu'on en avait assez. On n'était plus chez soi, ni les hommes, pour qui les heures de travail s'allongeaient, ni les femmes, que des besognes retenaient au dehors, ni les gamins, qui pourtant aiment à s'ébattre en tumulte. Le calme est venu. Les jeux ont cessé, et les rires. Pour tous l'heure de la rentrée a sonné. Les cloches ont déjà un peu de la voix qu'on entendra pour les vêpres des morts. Elles nous font accepter le glas des rêves inutiles.

Dès les premières rafales qui plaquent des paquets de pluie sur les murs ruisselants, les volets se ferment au crépuscule. Les feux de fagots s'allument. Ici, ce sont des bougies, là, des lampes à huile. Toutes les maisons ont tendu leurs blancs rideaux qu'on a vus si souvent relevés, l'été, comme les brides de bonnets de ménagères qui ont trop chaud. Les pieds sur la chaufferette, se

plaignant déjà d'être transies, elles occupent leurs après-midi à d'humbles travaux, tout en songeant à des choses.

Aux jointures des portes et des fenêtres, les hommes clouent des bourrelets de laine. Ils posent des nattes de paille dans les toitons des poules afin qu'elles aient moins froid quand elles se préparent à se jucher, ou qu'elles sautent du perchoir. Ils ont abandonné les jardins : on n'y trouverait plus un fruit. Pommes et poires sont rangées sur les rayons des placards. Les femmes ont pressé le cassis dans des torchons d'où dégouttait une liqueur rouge. Elles ont jeté le résidu dans les cours; on a même vu des poules s'en gaver, et l'on en a soupçonné quelques-unes d'avoir titubé, ivres.

Petites rues et chemins sont quasi déserts. On reste de plus en plus chez soi. Les boutiques s'étonnent d'entendre leur sonnette enrouée annoncer une clientèle de deux sous.

Les après-midi ressemblent à des soirs, qui ne sont que des commencements de nuits. On rêverait de mourir à petites journées, mais comme la Nature, qui ne s'en aperçoit pas. On s'éteindrait dans une paix mélancolique, comme ce paysage d'où le soleil couchant retire ses derniers rayons. La nuit venue, l'âme verrait s'allumer des étoiles dont elle ne soupçonnait point l'éclat.

Comme une bête traquée par le vent, la vie sort des bois et des champs pour se réfugier dans les maisons. Irrité ou moqueur, il gronde ou siffle, à la voir blottie près des âtres, dans le doux cercle de lumière que font les lampes.

Des feuilles il fait ce qu'il veut. Par masses jaunes il les roule vers les caniveaux, où la pluie les prend à sa charge. Dans les bois elles se confondent avec l'humus. Les branches perdent tout souvenir d'elles. Là-haut, le soleil lui-même jaunit. Il se lève plus tard et se couche plus tôt, comme un vieux. L'heure est venue où l'on sent qu'il n'y a plus rien à attendre, que l'usure et la mort. La jeunesse est inquiète. Elle proteste contre les nuits démesurées. Quand leurs mères bouclent porte et fenê-

tres dès le crépuscule, les jeunes filles ont l'impression d'être ensevelies vivantes, les gars aussi.

Sur les étangs, joncs et roseaux ont des frissons secs. Si le vent, qui est leur maître, les incline un peu plus fort, ils relèvent leurs têtes humides et prennent à témoin le ciel gris qu'ils ont froid.

On n'y voit plus grésiller les demoiselles vertes qu'attirait le bleu des eaux, ni les hirondelles prendre des bains furtifs, en passant, ni sauter les carpes, ni voguer les flottilles de canards et d'oies, qui préparent leurs quartiers d'hiver. Si les oies savaient ce qui les attend!...

Au centre de l'automne, la Toussaint se dresse comme une colline plantée d'arbres que leurs feuilles font jaunes. Au sommet se dresse une chapelle abandonnée dont la cloche fêlée sonne, d'elle-même, un glas ininterrompu. Tous les chemins y aboutissent, qu'empruntent nos pensées et nos sentiments. Nous voyons la vie que novembre attriste, et nous rejoignons nos morts, que le souvenir rapproche de nous. Chaque famille pense aux siens, à ceux des voisins, des autres quartiers, des villages. On prononce des noms, le soir, à la veillée, et ce sont des vieillards, des gens de tout âge, des enfants, qui reviennent.

On ne se demande pas ce qu'ils sont devenus : nul ne sait au juste. On croit un peu à l'enfer, au purgatoire, au paradis, mais on a, dans son tréfonds, de très anciennes idées qu'on ne pourrait définir. Le doyen et son vicaire n'ont pas prise sur elles. Si l'on pouvait, on dirait que les morts vivent autour de nous assez longtemps après qu'ils ont pris le chemin du cimetière, qu'ils ne connaissent pas plus les tourments de l'enfer que les joies du paradis, qu'ils ne sont pas plus à plaindre que nous, et qu'ils vivent, comme nous, dans une espèce de purgatoire.

Quelle que soit la misère des petites gens, ils se disent que la vie leur ménage quand même quelques bonnes heures. Comme ils ignorent ce que leur réserve l'autre vie, ils ne tiennent pas à faire figure de morts. Tout en leur accordant des souvenirs, et même des prières, à

l'occasion de la Toussaint, ils se renforcent dans leur obstination à vivre ici-bas.

Ils n'écoutent plus la cloche de la chapelle qui se dresse au sommet de la triste colline, qu'ils ont dépassée. Leurs sabots écrasant les feuilles mortes, ils marchent dans la brume, prêtant déjà l'oreille aux carillons que leur vaudra Noël.

HENRI BACHELIN.

REVUE DU MOIS

—

LITTÉRATURE

Thierry Maulnier : *Introduction à la poésie française*, Gallimard, éditeur. — John Charpentier : *Fleurs du Jardin lyrique*, Mercure de France. — Maurice Favone : *Le poète Léon Deubel*, René Debresse. — Henri Mazel : *La Poésie des Etoiles*, Extrait du Parthénon.

Sous le titre: **Introduction à la poésie française,** M. Thierry Maulnier nous apporte une nouvelle Anthologie de notre poésie. Elle s'ouvre par un discours sur la nature de la poésie en général et de la poésie française en particulier où abondent les maîtresses pages. Le lecteur est saisi par l'élévation des vues et par la grande allure d'un verbe dru, impérieux et tout palpitant d'ardente sève. C'est un essai altier et passionné où se révèle un tempérament à la fois philosophe et poète, vraiment enivré de ses pensées. On songe à l'impétuosité d'âme d'un Taine en sa jeunesse; on songe davantage encore à l'allure des premiers essais de Nietzsche qui toujours éblouissent et subjuguent. Mlle Geneviève Bianquis, lorsqu'elle nous présenta sous le titre « *La naissance de la philosophie* » les études de Nietzsche sur les philosophes helléniques des temps tragiques, nous invita à les considérer comme un poème sur la philosophie de cette grandiose époque. Je ne dis pas que je donnerais une définition pertinente de l'essai de M. Maulnier en le nommant un poème sur l'éternelle poésie et sur la poésie française, — mais il me semble que j'exprimerais ainsi sans trop le trahir un aspect de mon impression. En présence de pages de cette qualité, j'essaie d'imaginer les réactions d'un Sainte-Beuve. Je l'entends murmurer : intéressant, très intéressant, et je vois aussi s'esquisser

sur ses lèvres de fugitifs sourires tout empreints de sympathie, mais qui ne seraient pas dépourvus de toute ambiguïté, voire de légères réticences. J'imagine aussi Renan feuilletant cet essai et je le vois griffonnant en marge de certains passages à la fois ingénieux et imposants : « cum grano salis ». Il faut bien avouer que çà et là on sent une légère faille entre tout ce que nous promet M. Maulnier à l'occasion de certains poètes et les textes qu'il propose à notre admiration; il faut convenir aussi que le brillant essayiste, ébloui par ses thèses, apporte quelque excès de zèle à les imposer aux réalités concrètes, mais à tout prendre, je ne me plains nullement qu'un bel enthousiasme d'âme, offert à une haute conception de la poésie, comporte de temps en temps quelque rançon. On peut dire à M. Maulnier qu'il ne nous convainc pas tout à fait pour tel ou tel poète, pour telle ou telle manière d'entendre la poésie; on peut ne pas entièrement souscrire à quelques verdicts dédaigneux; on admettra que, dans l'ensemble, il a bien servi la cause de la poésie. L'hommage qu'il lui offre n'est pas d'un tiède et sa ferveur pour elle est celle d'une âme et d'un esprit lourds de richesses.

Pour faire son choix de poèmes glanés à travers la floraison de tous nos siècles littéraires, M. Maulnier s'est placé résolument au point de vue du sentiment de la poésie qui lui a paru à la fois le plus haut et le plus moderne. Il estpersuadé qu'au temps de Valéry et de Maurras, d'Apollinaire et des surréalistes, de Péguy et de Claudel, nous ne réagissons plus en face des poètes du passé comme Anatole France, Lemaître et Brunetière. C'est l'évidence même. Dès mes premiers pas, j'ai affirmé la légitimité de deux points de vue différents sur la critique. Les œuvres, à titre de fragments du passé, de faits historiques, soutiennent un ensemble de relations avec l'époque qui les engendre. Il est intéressant de préciser ces relations. A titre d'êtres vivants et agissants dans la suite des siècles, elles échappent à leur époque et représentent des relations nouvelles pour toute nouvelle génération qui continue à se nourrir de leur substance. A ce titre, les œuvres ne sont pas choses closes, mais choses à jamais ouvertes. Toutes les recherches modernes sur les rapports du conscient et de l'inconscient nous font apparaître la tragédie de Racine sous un

nouveau jour. Nous le découvrons comme un Univers irrévélé. L'état actuel de nos recherches psychologiques, la direction particulière de nos curiosités ont mis en pleine lumière des réalités cachées du théâtre de Racine qui y existaient effectivement, mais à l'état de virtualités secrètes.

L'essai de M. Maulnier abonde en formules perculantes, incisives, d'une densité de diamant et toutes rayonnantes de suggestions lointaines et variées.

La poésie française, nous dit-il, n'est que l'assemblage des plus profondes et plus secrètes particularités. Tout poète est une exception qui ne confirme aucune règle.

Et encore :

La critique n'atteint dans le poète, le poète n'atteint en lui-même l'essence de la poésie qu'autant qu'ils savent s'avancer dans un domaine où l'essentiel ne coïncide pas avec le plus général, mais avec le plus intérieur.

En sorte que la poésie est « un moyen pour chaque auditeur d'accéder à son propre mystère ».

Les méditations sur la nature et l'essence de la poésie pullulent à notre époque. Elles s'orientent fréquemment vers deux conceptions privilégiées. L'une met l'accent sur les rapports de la poésie avec les secrets du monde, avec l'universel mystère. L'autre se complaît à insister sur la liaison entre l'effet poétique et les propriétés cachées, voire miraculeuses, du Langage. L'une des originalités de M. Maulnier est de lier d'une façon indissoluble, comme une nécessité fondamentale de la poésie, ces deux tendances des poètes modernes. Il y a là un effort ingénieux de synthèse, je dirais même d'harmonieuse synthèse qui est une vraie création. Créer dans l'ordre de la pensée, c'est fort souvent établir une liaison en profondeur entre deux tendances d'une époque qui aspirent à s'épouser.

L'œuvre d'art, dit-il, ne s'élève pas sur une « matière », mais sur une discorde et sur un abîme, puisqu'elle tend à unir et à dépasser dans une signification unique des caractères et des pouvoirs que le monde n'offre que séparés... *La mission propre de la poésie est d'offrir au plus solide du langage et au plus mystérieux du monde le lieu d'une miraculeuse coïncidence.*

Que voilà une ingénieuse et pertinente définition! Et cepen-

dant, je sais des poèmes — authentiquement poétiques — qui, d'une manière ou d'une autre, ne se laisseraient pas capter aux mailles de cette heureuse définition. Autre belle et puissante formule celle qui définit la poésie « une activité proprement démiurgique, *le combat même du cosmos et du verbe* ».

Vous ne manquerez pas de juger fort intéressantes les considérations sur le caractère essentiellement littéraire de la poésie française, qui réclame la matière la plus élaborée de notre culture, la plus éloignée des émotions des foules et des frissons nationaux. Le poète français « n'erre point au milieu des choses, mais au milieu des miracles de la culture ». Au point, nous dit M. Maulnier, que « c'est en faisant appel au décor de la vie française, à l'histoire française, que le poète français sent qu'il tombe dans l'artifice, l'anecdote et l'archéologie »... « Tout lui est bon, ajoute-t-il, hors l'impure réalité. » Ce n'est pas M. Maulnier qui va se plaindre qu'un public trop limité accueille notre poésie; il l'encourage au contraire à s'efforcer vers la qualité la plus rare et la plus aristocratique.

Curieuse aussi la manière dont M. Maulnier renouvelle la critique de la poésie romantique. Nos grands romantiques sont mis knock-out, non point pour les raisons qu'on allègue habituellement contre eux, mais pour des raisons spécifiquement poétiques. M. Maulnier leur reproche d'avoir manqué à leur tâche de poètes en s'abandonnant à la plus veule facilité verbale. Cette Anthologie et son discours préliminaire constituent bel et bien une œuvre polémique, un pamphlet, contre les romantiques. Par moments, je l'avoue, à force de vouloir prouver, à force de ne faire aucune part à ce qui ne coïncide pas avec ses thèses, M. Maulnier nous laisse un peu perplexe. En particulier, le zèle à vouloir faire de la poésie un exercice éminemment raisonnable, « l'occupation la plus raisonnable du monde », la volonté de faire coïncider à tout prix poésie et raison, en dépit de formules péremptoires, ne va pas sans quelque artifice et sans quelque embarras. Boileau lui aussi fut assez mal à l'aise dans son effort pour identifier poésie et raison. Il y a là des problèmes que je ne peux même pas aborder. Mais je vous assure que la manière dont les philosophes se comportent avec le mot raison, l'élasticité indicible

qu'ils donnent au mot pour les besoins de leurs causes, l'adresse avec laquelle, en cours de route, ils jonglent avec le sens du mot, — constituent une prestidigitation qui me fait ouvrier l'œil dès qu'apparaît le mot. Toutes les fois qu'il se présente, je souhaiterais qu'un renvoi m'indiquât de quelle façon ce mot est compris et senti dans l'instant présent. M. Maulnier veut à tout prix éliminer dès qu'il s'agit de poésie les mots « folie », « irrationnalité », « irréalité », mais il se voit amené à superposer à la « raison commune » une « raison supérieure » qu'il identifie à la poésie. Il se peut bien que cette raison supérieure » ne soit pas sans quelque analogie à l'occasion avec « ce grain de folie » que Nietzsche plaçait au cœur de la vraie sagesse. Au fond, je veux dire qu'ici nous plongeons au sein des plus subtils problèmes où les mots à la fois nous aident et nous gênent. Lorsqu'on pousse les problèmes à l'extrême limite, il arrive un moment où les mots contraires se rejoignent de quelque manière. Raison rencontre folie et le sens que l'on peut donner au mot « irréalité » dans l'ordre poétique côtoie aisément la formule de Novalis : «la poésie est le réel absolu ». Le présent ouvrage de M. Thierry Maulnier s'assure d'ores et déjà une place de choix parmi les nombreux ouvrages que notre époque a consacrés aux problèmes de la poésie. Et notre époque restera pour l'avenir l'une des plus riches qui soient en considérations sur la poésie.

§

M. John Charpentier à qui fut attribué dernièrement et à juste titre le Grand Prix de la Critique vient d'avoir une idée curieuse. Il la réalise en nous offrant un livre bien savoureux précédé d'un titre qui embaume : **Fleurs du Jardin lyrique.** Oyez plutôt son dessein :

Il existe maintes authologies générales ou particulières des poèmes de langue française, mais je ne sache pas qu'on ait jamais entrepris de grouper selon leurs affinités, autour de certains sujets ou de cartains thèmes, quelques-uns des plus beaux vers de notre littérature.

Et c'est une chose assez surprenante et qui déconcerte.

Louons donc M. John Charpentier d'avoir eu une idée simple qui est en même temps une idée nouvelle. Rendons-lui un plus grand hommage encore en nous disant que, depuis des siècles, des millions d'ouvrages ont paru sans qu'on ait songé à composer pareille anthologie. Je vois ce livre entre les mains d'un exilé qui le garderait près de lui comme un bouquet capable de lui rendre à volonté les odeurs les plus précieuses du terroir français. On pourrait le conseiller aux amoureux qui n'auraient qu'à l'ouvrir au hasard pour corser leurs tendres épîtres. Après tout, Barrès ne dédaignait pas de glisser une « fleur de collège » entre les seins de sa Bérénice.

L'éclectisme le plus libre a présidé à la confection de l'ouvrage. « J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi », disait La Fontaine. Ainsi a fait M. John Charpentier. Par jeu, je cachai les noms des poètes pour les imaginer à mes propres risques. Il m'est arrivé de tomber juste, il m'est arrivé de me tromper. Les trois premiers vers que je rencontrai furent ceux-ci :

> Celui qui règne dans les cieux
> D'une voix qui fit la lumière
> Ouvrit l'univers spacieux.

Je me suis dit tout aussitôt : voilà des vers dont les périphrases sentent leur XVIIe siècle. Or ils appartiennent à M. Paul Valéry. Mais qu'en termes séduisants M. Valéry et Mallarmé évoquent les dormeuses! Je ne sais lequel préférer de ce vers de Mallarmé : « Des dormeuses parmi leurs seuls bras hasardeux » ou de ce vers de M. Valéry : « Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons ». L'enchantement de ces deux vers me faisait souhaiter que l'Univers fût transformé en un château de la Belle au bois dormant afin qu'il fût merveilleusement peuplé de dormeuses. Qu'il est riche de prestiges et d'échos et fièrement dardé ce vers de M. Maurras : « Beauté, fer éclatant, ne me sois que douceur. » Mais que penser de la profonde pensée qui doit hanter ce vers de Sully Prudhomme: « C'est la candeur des morts qui les rend effrayants! » Je suis resté perplexe. Bien plus encore devant ce vers de Louis Bouilhet : « On est plus près du cœur quand la poitrine est plate. ». Pareille manière d'être proche du cœur d'une femme

est un peu effrayante. Une chose est certaine : les vers au jet le plus superbe parmi tous les autres, ce sont les vers de Baudelaire. Ce livre permettrait-il seulement cette simple constatation, il justifierait déjà son existence.

§

M. Maurice Favone nous apporte un fervent plaidoyer (**Le poète Léon Deubel**) en faveur d'un artiste à qui les Muses n'offrirent en partage que la vache enragée et le suicide. La publication récente des poèmes de Deubel a soulevé des « mouvements divers ». D'assez durs jugements furent même formulés. M. Maurice Favone écrit tout au contraire : « La réputation de Deubel comme poète n'est plus à faire aujourd'hui. Son nom est connu et ses vers enchantés sont admirés par une élite de connaisseurs. » Et il parle d'un « art verbal qui n'appartient qu'à lui ».

En des pages denses, M. Favone évoque les principaux épisodes d'une vie misérable entre les plus misérables et campe l'altière silhouette d'un homme qui jamais ne fit un acte vil, qui jamais ne voulut renier son rêve, qui refusa tous les compromis et qui, dévoué par choix volontaire à la poésie, vécut uniquement pour elle et mourut pour elle. Deux ans avant le saut dans la Marne, il écrivait : « Me voici à 32 ans et je me flatte de n'avoir pas encore courbé mon échine. » Certainement, M. Maurice Favone fait aimer l'homme. Dès qu'il s'agit du poète, il faut distinguer. Ce qui est le moins bien venu de son œuvre, ce sont certains poèmes où il voulut faire valoir de façon un peu éclatante son métier de poète. C'est quand Deubel veut le plus opiniâtrément faire acte d'artiste, de magnifique orfèvre en vers, qu'il est le moins « deubélien ». Des morceaux de bravoure comme *Aux Navires* ou *Chant pour la Femme* ne rencontrent pas à mon avis l'accent unique qui leur donnerait une authentique et irrésistible emprise sur les âmes. Au contraire, un poème comme *Détresse*, d'expression dépouillée, où il semble qu'il n'y ait rien que l'infinie détresse d'une âme à qui tout fut refusé, saisit par son accent assourdi et profond. La voie de Deubel était là. Il l'a rencontrée quelquefois.

§

Au collège astrologique de Dom Néroman, M. Henri Mazel a fait une conférence comme il se devait sur les... étoiles : **La Poésie des Etoiles.** L'émotion et le sourire se rencontrent d'heureuse manière dans cette causerie. Avec humour et ferveur, il commente les vers des plus célèbres poètes sur les étoiles. J'avoue qu'entre tous, Shakespeare m'a fait rêver avec les quelques mots qu'il fait prononcer à l'une de ses héroïnes particulièrement « aérienne et joyeuse » : « Quand je suis née, une étoile dansait au ciel ». Et le passage est bien ingénieux et bien joli où M. Mazel se réjouit de constater que le mot *star* ait remplacé le mot *étoile* dans le langage du théâtre et du cinéma. « Le mot *star,* dit-il, y est plus à sa place; il a... un reflet dur et froid. »

GABRIEL BRUNET.

HUMANISME ET MOYEN AGE

André Blanchard : *L'Itinéraire de Jean Second,* un volume (non mis dans le commerce).

Une édition récente de Jean Second qui, pour la première fois depuis un demi-siècle, joint aux *Baisers* célèbres et à l'*Epithalame* le texte complet des *Odes* et des *Elégies,* et, plus récent encore, cet **Itinéraire** du poète (qui fait pendant à l'*Itinéraire de Stendhal* de M. Henri Martineau) ramènent heureusement l'attention des lettrés et des humanistes sur le prince de la poésie latine du XVIe siècle, sur ce brûlant Everaerts, dit Second (1511-1535) dont Théodore de Bèze a pu dire, en jouant sur les mots, qu'il ne fut le second de personne... Mais si grand que fût le poète de La Haye, si beau que fût son jeune et triomphant génie, on risque de le mal situer, sinon de le méconnaître, en oubliant qu'il fut précédé (et suivi) d'une et plusieurs générations de poètes « néolatins », et que, s'il surpassa les Bembo, les Pontan et les Flaminio, comme l'affirme l'un de ses contemporains et compatriotes, il ne fut pas sans les avoir, peu ou prou, connus, goûtés et traités, en partie du moins, comme ces maîtres de la poésie latine classique, les Catulle, les Horace, les Tibulle,

les Properce, qu'il imita en les égalant et en restant pourtant original par la pureté de la diction ou la sincérité du sentiment.

Ces prédécesseurs de Second, ce ne furent, à vrai dire, ni Pétrarque avec son épopée latine sur l'Afrique, ni le Panormite avec les épigrammes obscènes de son *Hermaphrodite*, mais, plus immédiatement, ces doctes et délicats poètes néo-latins qui brillèrent dans telle ou telle capitale de l'Italie à partir de la seconde moitié du xve siècle et qui ont nom Pontan, Marulle, Politien, Bembo, Fracastor, Navagero, Flaminio, Lampridio. C'est le cas de dire qu'ils « ont nom », car, sauf des spécialistes, qui connaît aujourd'hui, autrement que de nom, ces poètes qui furent illustres en leur temps, et à qui non seulement Second, mais Ronsard, du Bellay, Baïf et tant d'autres poètes français du xvie siècle doivent plus d'un tour et plus d'une image, et souvent plus d'une pièce entière.

Le plus grand de tous et le premier en date, le plus fécond aussi, le plus représentatif (car son œuvre est toute en latin) est ce Pontan (1426-1503), qui, ministre du roi Ferdinand II d'Aragon, ouvrit Naples à l'armée de Charles VIII, et à qui l'on doit, d'autre part, la découverte des commentaires de Donat sur Virgile. Eglogues, épigrammes, hymnes, poèmes mineurs ou grands poèmes tombaient de sa plume vivante, harmonieuse, libertine, avec une facilité prodigieuse qui n'a d'égale que son élégance : une élégance sensuelle et toujours musicale, que du Bellay proposa en exemple aux poètes français (« Adopte-moi aussi en la famille française ces coulants et mignards hendécasyllabes à la façon d'un Catulle, d'un Pontan ») et qu'on retrouve non seulement dans des pièces catulliennes, mais encore dans son grand poème sur l'amour, *Urania*, dans sa pièce sur les orangers, *De hortis Hesperidis*, toute dorée de poésie sonore et lumineuse, dans son hymne à la Nuit, que Ronsard imita sans en atteindre la haute perfection.

Michele Marullo Tarcagnota, connu surtout sous le nom de Marulle (1440?-1500), presque aussi abondant que Pontan, est sans doute, de par ses grâces légères, chatoyantes, parfois un peu mièvres, celui des néo-latins italiens que fréquentèrent le plus nos poètes français de la Pléiade. Ce Grec de

Sparte devenu Florentin, et qui savait par cœur tout Pétrarque, brillante parure de la cour de Laurent de Médicis, féru d'amour et païen exquis, célèbra une Neæra de quinze ans, dont la Marie de Ronsard, la Francine de Baïf sont des reflets heureux, et laissa quatre livres d'épigrammes, quatre livres d'hymnes, cinq livres de nénies, dont Second savait s'enchanter.

Rival infortuné de Marulle en amour (Marulle épousa la femme dont Politien rêvait), Angelo Ambrogio de Montepulciano, dit Le Politien (1454-1494), est l'Ausone du xvi[e] siècle. Prieur séculier de la collégiale de Saint-Paul à Florence, il y enseignait le latin, la philosophie et le grec, avant de devenir, un peu plus tard, le précepteur des deux fils de Laurent le Magnifique. Il était fort laid : un gros nez, des yeux bigles, une tête de Silène, — mais il charmait ses auditeurs par son débit, qui coulait de source, par l'ingéniosité de son esprit, par les inflexions d'une voix douce et sonore. Bien qu'il fût entré, vers la fin de sa vie, dans les ordres, et qu'il fût devenu chanoine de la cathédrale de Florence, il osa toujours mettre les écrivains profanes de la Rome antique au-dessus des écrivains sacrés de la Rome chrétienne : ce parfait lettré, bibliophile par surcroît et ami des belles éditions, avait du goût, un vaste savoir, une mémoire étonnante et une dextérité fort diverse. Poète — « le poète de la critique » a dit Villemain — il maniait le vers grec presque aussi bien que le vers latin, et le vers latin mieux peut-être encore que le vers italien : on lui doit une traduction en hexamètres latins d'une partie de l'*Iliade*, qui est une réussite comparable à celle de l'*Anthologie grecque* en latin par Grotius, et si accomplie, au dire des amateurs, qu' « on ne distinguerait pas ces vers de ceux de Virgile ». On lui doit surtout des poésies légères, gracieusement érotiques, dont le Second des *Baisers* et le Ronsard des *Amours*, sans parler de Baïf et de Belleau, ont su faire leurs délices et souvent profiter.

D'une quinzaine d'années le cadet du Politien, Pierre Bembo (1470-1547), né à Venise d'une famille sénatoriale et qui, ayant revêtu l'habit ecclésiastique, fut finalement nommé cardinal par Paul III, offre un exemplaire accompli de l'Humanisme, tel qu'il florissait aux environs de 1500. Sans génie,

mais prosateur et poète latin d'une élégance très sûre, il avait voué un culte à Cicéron, et ne lisait, dit-on, jamais son bréviaire en latin dans la crainte de gâter la pureté de son style. Elève jadis, à Messine, du fameux Constantin Lascaris, il savait le grec autant qu'homme de Venise, fréquentait l'imprimeur Alde Manuce, écrivait en italien des contes à la façon de Boccace, et en latin, outre une *Histoire de Venise*, des *Carmina* d'un beau style sans flamme, mais que relèvent les grâces d'une écriture parfaite. Collectionneur d'antiquités galantes ou vivantes, il a, plus qu'aucun autre peut-être de ses contemporains, restauré le culte de la pure latinité.

Si le Véronais Fracastor (1483-1553), célèbre à son époque par un poème sur la syphilis (*Syphilidis sive de morbo gallico libri III*), qu'on a pu rapprocher — pour l'art de la composition et du style — des *Géorgiques*, et par son poème cynégétique d'*Alcon*, que Lemaire recueillit parmi ses classiques, n'est au fond qu'un assez froid poète didactique, — si le Crémonais Lampridio (1484?-1540), tour à tour professeur de latin dans sa ville natale, puis directeur du collège des Grecs à Rome, enfin précepteur des fils du duc de Mantoue, se montra, en dépit d'Horace, un hardi translateur en latin des odes pindariques, sans éviter l'enflure ni l'apparat pompeux qui furent aussi l'achoppement de Dorat et de Ronsard, — en revanche Navagero et Flaminio exercèrent une influence profonde sur les néo-latins du XVIe siècle et sur beaucoup des poètes français.

Vénitien comme Bembo, Navagero, en latin Naugerius (1483-1529) qui fut aussi l'ami d'Alde Manuce et le premier éditeur de Pindare, qui défendit Cicéron et commenta Ovide, introduisit en Espagne le sonnet italien, et qui poussa si loin certain purisme qu'il excommunia Erasme au nom du « vrai latin » et brûla avant de mourir un grand nombre de ses œuvres qu'il jugeait imparfaites, — Navagero est surtout connu en France par ses *Lusus*, dont s'inspirent le second *Bocage* de Ronsard et les *Poésies* de du Bellay, et qu'à la fin du XVIIIe siècle Simon rééditait encore dans son *Choix de poésies érotiques*. Jean Second fit grand cas de ses œuvres, parues à Venise en 1530, et l'on sait que la petite ode de du Bellay, *Au vanneur de blé*, est littéralement traduite, sur un

mode et un rythme appropriés, de ce *Vœu* de Navagero :

Auræ, quæ levibus percurritis aera pennis,
Et strepitis blando per nemora alta sono,
Serta dat hæc vobis, vobis hæc rusticus Idmon
Spargit odorato plena canistra croco.
Vos lenite æstum et paleas sæjungite inanes,
Dum medio fruges ventilat illa die.

« Brises, qui parcourez l'air de vos ailes légères et bruissez par les hauts taillis avec un doux murmure, le rustique Idmon vous offre ces guirlandes, ces corbeilles pleines d'odorant crocus. Vous, apaisez la chaleur et séparez les pailles vides, pendant qu'il vanne son blé sous le coup de midi. »

Quant à Flaminio (1498-1550), ce fils de littérateur, qui à seize ans s'essayait avec succès aux poèmes latins, séduisit par sa précocité, par son charme, par son talent harmonieusement souple, tour à tour Léon X et Alexandre Farnèse, se lia au cours d'un voyage à Naples avec le grand Sannazar, et eut la joie de voir ses œuvres latines, publiées à Padoue en 1543, couronnées d'un très grand succès. De tous les poètes latins contemporains de Second, il est le seul qui recueillit presque autant de gloire que lui, et le seul aussi qui exerça une aussi durable influence sur les poètes néo-latins français du XVIe siècle. Le nom du poète de Saravalle mérite donc d'être prononcé quand une faveur nouvelle ranime celui, qui ne saurait mourir, de l'élégiaque brûlant et si pur de La Haye.

MAURICE RAT.

LES POÈMES

Marcel Martinet : *Une Feuille de Hêtre*, Corrêa. — Jacques Reynaud : *L'Aurore de Minuit*, aux éditions de Saint-Martin, Pontoise. — Maurice-Pierre Boyé : *Les Compagnons Infidèles*, « éditions Corymbe ». — Jean Mardigny : *Le dieu pris dans l'argile*, René Debresse. — Phelps Morane : *Départs et Escales* « Editions Littéraires de France ». — Marcel Chabot : *Mon Petit Dieu* d'amour, René Debresse.

Le poète étranger au mensonge : « non, la poésie n'est pas mensonge » et « aucun songe n'est beau », ne sait ni mentir ni rêver; certes l'illusion cruelle peut se jouer de lui encore, mais c'est contre elle qu'il lutte...

...Avec la poésie
Avec la poésie qui est la vérité...
. . . .
Avec la poésie qui est l'infinité
Des secrets enfouis dans les choses profondes,
Avec cette plus vive et plus vraie vérité
Et qui est l'apparence et l'essence des mondes...

Récemment je lisais, sous la plume d'un écrivain anglais mort jeune, John Richard Jefferies (1848-1887), ces très nettes et belles pensées : « Les heures qui absorbent l'âme et l'emplissent de beauté, c'est la vie réelle, et tout le reste est illusion, habitude que nous endurons... Ce sont les seules heures qui ne soient pas gâchées. Si je n'y atteins pas entièrement, je puis, du moins, penser à elles. » Cette disposition d'esprit est celle de Marcel Martinet, qui, comme Jefferies, est sensible à la révélation constante de beauté dans les choses de la nature, dans les fleurs et les oiseaux, dans les bois, dans les champs, dans les eaux et dans l'air, sa couleur, sa pureté. **Une Feuille de Hêtre,** une feuille de hêtre, ce petit objet frêle et si parfait, dans son contour, dans sa matière, sa forme, sa couleur, sa signification, qu'il y discerne le symbole d'une « constante et haute harmonie... un grand signe d'alliance, qui parle à son cœur, à ses souvenirs, à ses espoirs, à ses regrets, et qui pourrait peut-être, au cœur de quelques hommes encore, suffire à réveiller le sentiment de « ces choses insaisissables et leur tendre enchantement ». Ce talisman secret, cette feuille semblable à des milliers d'autres, homme,

Si tu la possédais vraiment
Si tu savais lui comparer
Tous les événements de l'existence humaine,
. . . .
Si vraiment tu savais lire la feuille d'arbre,

que de vanités, de faussetés disparaîtraient, comme à l'aurore des tas d'ombre, et toute illusion, tout songe et tout mensonge; la certitude de la lumière resplendirait en toi, épanouie.

On perçoit, aux citations que j'ai détachées de ce beau poème, car les poèmes de ce recueil se réduiront, par l'unité du ton et des tendances généreuses, parfois teintées de dé-

ception, de révolte résignée et même d'un certain mépris pour la pusillanimité universelle, à un poème continu et unique, l'esprit désintéressé qui détermine ses élans et la pensée de l'auteur. Il ne s'enchaîne à aucune entrave traditionnelle, son verbe n'est soumis à d'autre règle que de s'exalter dans la réflexion et dans la pureté des sentiments. Cette voix sera-t-elle entendue? D'autres ont chanté de la même manière qu'elle chante à son tour; Walt Whitman, Emile Verhaeren ont été plus écoutés qu'entendus; il en sera de même de Marcel Martinet, sans doute. Qu'importe? A la longue, l'entendement de l'âme humaine s'élève, se purifie, se transforme; elle n'est déjà plus surprise ni indignée lorsqu'un geste de chanteur lui désigne l'horizon. La « feuille de hêtre » sera ramassée, étudiée et comprise, elle « enseignera à l'homme de se conquérir », et, comme s'en rend compte Marcel Martinet, « Camarade, mon camarade..., elle te suffira comme elle m'a suffi ».

Dans l'**Aurore de Minuit** par Jacques Reynaud, je suis heureux de retrouver l'émotion contenue et l'espérance qui étaient le ton, la grandeur du poème par lui dédié à la mémoire de son père. Cette gravité du songe et de la douleur acceptée ne faiblit guère, à travers ce recueil, sinon quand elle se transpose en pièces de songe familier, tel *le Château Perdu,* ce « chant lisse et clair », où son rêve imagine une fête campagnarde, où

> Les femmes avaient les pieds nus,
> Et les hommes des bottes hautes...,

bohémiens, on ne sait, des comédiens peut-être, tandis qu'au son de la guitare, une voix féminine l'ensorcelle dans la forêt. Au surplus, une tentative curieuse de détente et de retour à la simplicité élocutoire sans rien abandonner de la vigueur de la pensée :

> N'est-ce pas une nuit semblable à cette nuit,
> Aussi bleue, aussi nue, aussi pure, où la flore
> Des constellations sans fin s'épanouit,
> Que les bergers croyaient que blanchissait l'aurore?

Quelle belle fin à cette strophe par l'image évoquée, no-

nobstant le redoublement malencontreux de ces deux *que* accrochés l'un sur l'autre.

Tout déçoit dans la vie, gémit le poète Maurice-Pierre Boyé : où trouver la joie qui dure, qui nous dira le nom d'un compagnon qui ne soit à classer parmi **les Compagnons Infidèles?** Non. Le poète se reprend, sa lamentation se fait discrète et se tait, à mesure qu'il parcourt des yeux l'horizon des pays qui l'entourent, Ile-de-France ou Sussex, à mesure qu'il se souvient des visages disparus qui lui demeurent inoubliables et chers, à mesure qu'il se retrempe d'amour au culte de l'art et de la poésie. La nonchalance verbale qui naguère troublait à la lecture des recueils poétiques de M.-P. Boyé s'atténue de jour en jour, et fait place à une fermeté plus virile qui n'ôte rien à l'indécise vision, au flottement volontaire des évocations. Je trouve un enchantement particulier aux morceaux consacrés à la campagne anglaise, ou qui suscitent le souvenir de Shelley, de Keats, de Stevenson, le souvenir aussi d'amis jeunes ravis trop tôt à l'existence terrestre,

> Mon Georges, tu n'es plus qu'une ombre sur ma route,
> Que j'invoque sans cesse et voudrais retenir...

ceux qui ont aimé Georges Heitz ne l'oublient pas, et son ardeur au culte de l'amitié, non moins que de la poésie, en qui il espérait comme en une éclosion assurée de confiance fraternelle.

Le dieu pris dans l'argile, « ces premiers pas », m'écrit l'auteur, « sur une nouvelle route », montre en Jean Mardigny un désir de renouveler, de grandir son art, et ce n'est certes pas moi qui songerai à le décourager. Qu'il puisse, en traitant ses thèmes en vers libres, rejoindre la sûreté évocatoire où atteignaient ses poèmes en vers traditionnels. La langue est ferme et le rythme sensible, quoique l'effort du poète ait porté assurément à le diluer en souplesses auxquelles, semble-t-il, il ne s'accoutume pas aisément; la cadence régulière, même dans un groupe de vers aux césures variées, reste prédominante. Certains des poèmes réunis dans ce recueil intéressent et retiennent, tels, au premier chef, *les Révoltés :*

Le nez sur la rose des vents,
Dans l'espoir de nouveaux domaines,
Ils ont fouillé le ciel de leurs regards nocturnes
Où s'allument des feux de haine.
Ils cherchent des mains pour traquer l'inconnu...

L'image subsiste, c'est le chant qui se modère, le métier, quoique solide, ne s'atteste pas complet. Sachons attendre, — Jean Mardigny nous a donné assez de preuves de sa valeur — avec confiance.

J'apprécie fort, je le confesse, la libre allure que laisse prendre aux vers qu'il écrit le poète Phelps Morane. Dans **Départs et Escales,** rien ne pèse, non plus qu'une stricte observance des règles de la routine, ni les habitudes du jour, ni les recherches réalistes, ni la platitude aimée des évocateurs ordinaires de la vie qui les environne. Tout est spontané; une succession de sensations, une impression d'image présente, un souvenir, une réflexion, tout s'inscrit en un poème au rythme inaccoutumé, spontané, et qui chante sans songer à se conformer à des préceptes d'un ordre quelconque, et cela tient, cela s'impose, ne rebute ni l'auditeur que cette liberté pourrait étonner, ni celui qui n'admet que des modes nouveaux tentés dans des directions non moins définies que les anciennes. Oh! ce n'est rien, ou peu de chose, au regard des superficiels amateurs de fausse ou d'équivoque grandeur, des attitudes compassées : des notations de voyage, rien de plus, selon le déroulement des étapes et la suite des réflexions qui en sont déterminées. Parfois la couleur des atmosphères marines, l'aspect d'un port ou d'une contrée du Sud-Amérique, des jeux, l'ennui à bord, le chant d'une femme qui rêve, l'apparition des gratte-ciel de New-York, avec des songes parfois suscités, les Conquistadors à la traversée des Andes, un réveil au songe quitté de l'Europe par la lecture de ses journaux réapparus, le rappel des horreurs qui s'accumulaient, alors, en Espagne, durant la guerre civile :

Je lis l'héroïsme
de Teruel,
la rage,
le sang et les querelles
et les passions au paroxysme.

Il semble que les incendies rougeoient la page.
Je les vois.
Je vois la face des mères
fuyant, un bébé dans les bras,
Je vois les cadavres cachés dans les bois,
le bétail qui brûle vivant dans les fermes,
là-bas,
là-bas,
dans ces provinces douces
que je connais...

Un délicat, douloureux même, sentiment humain domine ces visions et ces sites décrits; c'est une sorte d'art photographique, rapide, mais étrangement juste dans cette prestesse de la perception. Un don étrange de personnalité d'exception.

La Proue, on le sait, est un recueil anthologique où se groupent les « poètes libres », presque tous fervents du vers libéré de ce qu'ils considèrent comme des entraves, parce qu'ils ne sont pas capables de les dominer s'ils ne les brisent et ne les rejettent, et cependant aussi quelques-uns qui demeurent fidèles à la tradition, en ayant éprouvé la valeur et l'incomparable vertu d'ordre et de force efficace. Le directeur en est Marcel Chabot, qui à maintes reprises a réuni en volumes les poèmes libres de sa composition. **Mon Petit Dieu d'Amour,** copieux ensemble dédié à son fils, est tout de tendresse paternelle, d'ardeur humaine; comme les précédents, chaud d'une véhémence entraînante, de pitié, de confiance en l'avenir. L'exemple de Verhaeren a entraîné, je crois, la conviction de Marcel Chabot, l'a affermie pour le moins, l'a guidée. Elle se résume en ces deux belles formules, inscrites en tête de toutes ses publications : « Tout ce qui est humain est nôtre », et : « L'homme ne sert son temps que lorsqu'il le dépasse. » Souvent, au reste, les poèmes aboutissent à des formules de ce genre; des vers souples et chantants font diversion,

Prends dans tes mains le beau visage des saisons...

De beaux vers qui s'élancent, avec plénitude, emplis de soleil, de certitude, d'amour humain.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Capitaine Gervais : *A la conquête de l'Europe,* Calmann-Lévy. — Maurice Magre : *Jean de Fodoas,* Gallimard. — Ernest Pérochon : *Babette et ses frères* (Plon). — Marie-Anne Commène : *Grazia,* Gallimard.

La présente guerre suscitera-t-elle une aussi grande quantité de mémoires et de récits de témoins que la précédente? C'est à croire, car nous ne sommes pas blasés, à cause de ce que nous savons des moyens mis en œuvre par la Bellone contemporaine. Ces moyens se perfectionnent et se renouvellent sans cesse; et il semble bien que les événements militaires actuels aient revêtu, déjà, un caractère assez différent de ceux de 1914-1918. Les combats aériens y jouent un rôle plus important, tandis que la guerre navale et la défense contre les attaques des sous-marins y présentent un nouvel aspect. Que s'est-il passé, au juste, durant la trop courte campagne de Pologne? Nous ne sommes presque pas renseignés sur ses circonstances, et je crois pouvoir prédire un beau succès à l'ouvrage qui la décrira le premier, en fera revivre l'héroïsme et l'horreur. D'où vient, cependant, que les relations les plus objectives des combattants d'il y a vingt-cinq ans n'ont pas été accueillies avec la même faveur que les romans sur la guerre? C'est un fait qu'aucun recueil d'impressions de fantassin, d'artilleur, de marin ou d'aviateur n'a connu succès comparable à celui de *Le Feu,* d'Henri Barbusse, *Gaspard* et *Les Croix de bois* par MM. René Benjamin et Roland Dorgelès, œuvres inspirées, certes, par la réalité, mais franchement imaginatives? Je pense que l'appétit de pathétique et de merveilleux du public, morbidement exaspéré, hélas! par l'intensité des heures qu'il vivait, exigeait la pâture la plus corsée, et que le roman répondait mieux à ce besoin que la narration pure et simple... Celle-ci aura sa revanche, sans doute; l'humble vérité acquerra une clientèle de plus en plus étendue, alors que la fiction ne cessera de voir diminuer la sienne, avec le temps... On ne lit plus guère, aujourd'hui, à de rares exceptions près, les romans évocateurs des guerres du passé, alors que les mémoires des combattants jouissent d'une vogue sans cesse accrue. Je fais ces réflexions après avoir terminé les « Souvenirs d'un soldat de la Révolution et de l'Empire », du capitaine Gervais, que

Mme L. Henry Coullet a présentés sous ce titre : **A la conquête de l'Europe.** Car nous avons eu, nous aussi, un homme qui a fait le rêve d'établir sa domination sur l'Occident... On sait de quelle façon ce rêve a fini, et l'on peut dire, cependant, sans chauvinisme, que Napoléon fut un plus grand homme que Hitler. Il parlait moins, mais montrait des talents de soldat, d'administrateur, sensiblement supérieurs aux siens. Il était autrement *racé,* d'une meilleure trempe, aussi. Le produit d'une vieille civilisation, d'un humanisme, non d'une barbarie aggravée de prétentions primaires. Quoiqu'il fût du peuple comme l'ancien peintre en bâtiment qui règne au pays de la *Kultur* — par un singulier paradoxe — Gervais, pour en revenir à lui, était riche de traditions, fort de toute une sagesse terrienne héritée de longs siècles de christianisme et de monarchie. Petit paysan de la Brie, qui s'était enfui de son village à quinze ans (en 1794) pour s'enrôler dans les armées de la République, il fit les guerres qu'on sait : la campagne d'Italie, celles d'Autriche, de Prusse, de Russie... L'épopée, vue par le petit bout de la lorgnette, sans doute; mais avec cette précision, ce pittoresque du détail auquel nous donnons tant de prix depuis Stendhal et sa description de la bataille de Waterloo. On trouvera chez Gervais, d'ailleurs, un récit de la victoire d'Austerlitz dont on ne saurait mettre en doute l'exactitude. La narration de ce héros (qui fut capitaine malgré lui) est simple, sans le moindre soupçon de forfanterie, nuancée de bonhomie naïve ou madrée, on ne sait au juste — les deux, peut-être? — et elle va son chemin allégrement, recueillant, ici, un bout de dialogue typique; là, un trait expressif ou significatif; ailleurs, une scène, un tableau d'une extraordinaire vivacité.

M. Maurice Magre a une prédilection, comme on sait, pour les romans historiques : *Le sang de Toulouse, Le trésor des Albigeois;* et c'est encore une œuvre inspirée par l'histoire qu'il publie, aujourd'hui, sous ce titre : **Jean de Fodoas,** *aventures d'un Français à la cour de l'Empereur Akbar.* On connaît — notamment par les récits de voyages de Marco Polo — la vie étonnante de ce fastueux monarque, qui régnait sur les Indes au XVIe siècle, et qui fut, paraît-il, un sage,

exerça sur ses peuples une bienfaisante influence en encourageant le progrès des mœurs. Il aimait les lettres et les arts, et il était pieux. Pieux n'est pas le mot qui convient à le caractériser avec exactitude, du moins si l'on en croit M. Magre, puisqu'il lui prête une âme plus spéculativement qu'orthodoxement religieuse... M. Magre dont la curiosité érudite s'attache aux problèmes transcendants, aux sciences ou à la science du mystère, vulgairement désignée par le nom d'occultisme, s'est surtout appliqué, dans son nouveau roman, à suggérer, sinon à définir le caractère ésotérique de la pensée d'Akbar. Elle aurait concilié à peu près les dogmes de toutes les religions, réalisé une synthèse de leur essence — celles de l'Orient et de l'Occident — et ne laisserait pas d'avoir des affinités avec la théosophie. Le Jéhovah de la Bible, le Brahma des Hindous, l'Allah des Musulmans, le Zeus des Grecs, et les « médiateurs » : Zoroastre, Krishna, Jésus, le Bouddha (les « grands initiés » d'Edouard Schuré) fraternisaient dans la métaphysique du célèbre empereur, s'il faut en croire M. Magre. C'est bien possible. L'essentiel, en tout cas, est que cela paraisse croyable quand on suit dans leur déroulement les aventures du fougueux Toulousain qui, ayant échappé de justesse à la pendaison dont on le menaçait, à la suite d'une querelle, fut emmené aux Indes par les Jésuites. On songe aux *Nouvelles Asiatiques* de Gobineau en lisant *Jean de Fodoas*. C'est un récit animé, pittoresquement évocateur, et, de surcroît, fort instructif dans sa séduction.

Il y a bien des survivances dans nos provinces, non seulement de coutumes mais de traditions. Les plus tenaces sont les religieuses, assurément, surtout quand la politique s'en mêle. M. Ernest Pérochon en a retrouvé une, en Vendée, cette terre âpre dont il s'est fait le chantre, depuis *Nène :* celle des « Réfractaires », qui étaient encore environ deux mille, après 1870. Par « Réfractaires », il faut entendre les descendants des paysans de la Grande Chouannerie, des rudes gars qui prirent le fusil, la fourche pour combattre les Bleus, honnirent les prêtres assermentés et refusèrent même de tenir le Concordat pour valable... Ils formaient une petite église de purs entre les purs, qui, encore après la guerre contre les Prussiens, s'obstinaient dans leur opposition, ne

voulaient recevoir les sacrements que des serviteurs de Dieu, selon leur croyance. Les chefs de la confrérie, aussi fermée et farouchement intransigeante qu'une association de sectaires, sont les trois frères Rougier de Bellevue dans le roman de M. Ernest Pérochon : **Babette et ses frères.** Ces guides, ces directeurs de conscience, probes, courageux, mais bornés, exercent une manière de dictature dans leur pays, et la rigidité de leurs principes les incite à se faire un jour les bourreaux de leur sœur qui s'est laissé séduire par un « communard ». C'est d'un dramatique un peu appuyé, mais saisissant. On connaît « la manière » de M. Pérochon; son style simple, direct, d'une naïveté rustique que l'on ne veut pas croire artificielle... Elle convient, ici, du moins, où elle atténue ce que peut avoir de déplaisant, malgré qu'on en ait, la brutalité de créatures par trop près de l'instinct, et dont on ne sait si l'on doit plus haïr qu'admirer le respect aveugle de la foi jurée, la fidélité à un souvenir d'images légendaires, à la fois héroïques et navrantes (messes célébrées dans des granges, persécutions, etc...) et qui crée un complexe de supériorité et de dolorisme...

C'est le charme d'une existence accordée au rythme des saisons, qui se dégage de cet autre roman régionaliste : **Grazia,** par Mme Marie-Anne Commène. Cette forte, féconde romancière excelle, il est vrai, à nous faire comprendre ses personnages, à nous les rendre familiers en associant leurs actes, leurs sentiments, leurs pensées au décor où ils vivent. Grazia, jeune fille hardie, sauvage comme les montagnes de sa Corse natale, impénétrable comme son maquis, s'est apaisée, pourtant, soumise à la loi du foyer, une fois devenue épouse et mère. Mais cet assagissement, cette acceptation, chaque jour renouvelés, ont laissé son âme aussi libre et fière que par le passé. N'est-ce pas pour ne point la trahir qu'elle a humilié son corps?... Elle vieillit, en tout cas, en apparence esclave de la règle austère, ayant mis sa force en ses enfants. Elle a résigné les joies qu'elle recueillait de ses fantaisies, de ses caprices, pour cultiver une tendresse d'une profondeur telle qu'elle mourra d'en perdre l'objet. Il y a beaucoup de poésie dans ce livre salubre.

JOHN CHARPENTIER.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Cirque Medrano : Spectacle de réouverture. — *Le Concert Européen.* — Mlle Parisys au *Théâtre des Nouveautés.* — *Théâtre de l'Œuvre : Je vivrai un grand amour;* Mlle Jany Holt. — *Théâtre du Palais-Royal : La Vénus de l'Ilot;* Mlle Simone Voisin.

Avez-vous lu la *Câlineuse,* ce roman passionnel d'Hugues Rebell, où ce n'est point tant l'héroïne, Juliette Fournier, qui est passionnée, que ses deux amants, Herbert Primeraine et Paul Ancelle? Rebell avait sur l'amour en général, et les dames galantes en particulier, des vues hardies, qui, étant celles d'un artiste de la Renaissance, ne pouvaient manquer de choquer le bourgeois hypocrite. Il connaissait les *Mémoires* de Marie Colombier, qui vaut mieux que sa prose, ou même celle de ses « nègres », il avait tout de suite reconnu en elle une de ces créatures qui lui étaient chères. Je n'en veux pour preuve que le début d'une de ses « prières d'insérer » :

On prétend qu'une aimable demi-mondaine, fort recherchée dans le monde de la galanterie, avait servi de modèle à M. Hugues Rebell pour son roman de la *Câlineuse.* Les amoureuses de la *Nichina,* sans être moins attachantes, ont la naïveté d'une époque plus simple. Il y a entre elles et la *Câlineuse* toute la différence de deux siècles. La Nichina est une Marie Colombier de la Renaissance qui s'est faite la confidente de ses contemporains pour devenir plus tard leur biographe...

La comparaison, si jamais elle lui fut signalée, dut flatter Mlle Colombier à condition qu'elle eût lu — ce qui n'est pas prouvé — la *Nichina,* bien qu'à mon sens — M. Auriant ne me contredira pas — elle convienne davantage à Mme Valtesse de la Bigne. M. Auriant, qui possède mieux que moi l'œuvre de Rebell et plus intimement la vie des *Lionnes du Second Empire,* a dû trouver, tout comme moi, simple profane, que les lettres brûlantes de passion que Paul Ancelle écrit de Madagascar à Juliette Fournier, rapellent par le ton, il est vrai, plus que par les détails, les lettres que du Tonkin Paul Bonnetain envoyait à Marie Colombier. J'ai dans ma bibliothèque l'exemplaire de la *Câlineuse,* offert en hommage d'admiration à Paul Hervieu, qui y a plaqué entre la page de garde et le faux-titre le portrait de l'auteur par Jean Véber,

et qui a fait relier ce livre qu'il n'avait pas lu. Les pages n'en sont pas coupées, en effet, ce qui, sans doute, n'a point empêché l'auteur de *Peints par eux-mêmes* d'adresser à Rebell des compliments dont il ne pensait, et pour cause! pas un mot.

A quoi rime ce préambule? A ceci : si vous avez lu la *Câlineuse*, vous n'êtes pas sans avoir gardé le souvenir de la rencontre inattendue que fit Herbert Primeraine de Mlle Geneviève de Requoy métamorphosée en écuyère du Nouveau-Cirque.

Les cirques ont mille attraits pour les existences actives aussi bien que pour les tranquilles, écrivait-il. Les odeurs et les mouvements des bêtes; l'adresse et la force des corps souples, élégants; le combat, la rivalité, la maîtrise de l'homme, de la femme et de l'animal entretiennent dans notre civilisation un souvenir utile des sociétés primitives et flattent l'être d'instincts qui demeure en nous en dépit des lois et des morales. Nous serions trop dupés si, de temps à autre, sous nos raffinements, nous ne retrouvions, avec une surprise pleine de délices, notre peau naturelle de sauvages.

Voilà excellemment défini la sorte de plaisir que nous prenons, sans toujours nous en douter, au cirque.

J'arrivai dans un cirque empli d'ombres et d'agitations muettes, poursuit Herbert ou plutôt Hugues Rebell. Aux frises seulement et aux balcons du pourtour trainait une lumière fanée du soleil couchant; mais, comme je cherchais à me glisser au milieu de la foule obscure, tout à coup des gerbes lumineuses de roses et de lilas tombent sur l'arène; une galopade affolée, sourde, tourne aux claquements d'un fouet, sous des rayonnements cuivrés, en des incendies rouges; des chevaux passent à côté de moi, s'évanouissent comme des fantômes. J'étais venu trop tard.

Quand j'arrivai au **Cirque Medrano,** le spectacle d'inauguration n'était pas commencé. La salle s'emplissait peu à peu. Le cirque se raréfie. Celui de Medrano tient le « coup » et maintient la tradition. « Ce qu'on ne trouve pas ailleurs, dit Boulicot — et il dit bien — à son compère à la tignasse verte Recordier, c'est un cirque comme celui-ci. » M. Jean Medrano, présentement lieutenant-aviateur, est le digne fils de son père, le fameux Medrano, qui, depuis longtemps, aurait

mérité qu'un érudit, amateur des jeux du cirque, lui consacrât tout un livre. Pour que ce livre d'or fût une œuvre d'art, il eût fallu la plume fée de Théodore de Banville, qui exalta les Hanlon-Lee. L'auteur des *Odelettes* n'eût pas manqué d'être séduit par Mlle Lisette Lorin qui, avant la guerre, présentait le spectacle, assistée de son chien Bonhomme. Je pense que la disparition de Mlle Lorin a été remarquée, et regrettée. La jeune Andrée Marcoud, qui figurait déjà au précédent programme, répète ses prouesses de trapéziste, qui, à dire vrai, n'ont rien de bien sensationnel. Ce qui m'a le plus diverti, ce fut de voir les chiens dressés de Douglas White s'amuser vraiment à jouer au basket-ball.

Quelque amateur eût dû écrire, à l'exemple d'Edmond Patrick, qui écrivit celle des *bals de Paris* dans le *Courrier français* de feu les pastilles Géraudel, l'histoire anecdotique des concerts de Paris. **L'Européen** y eût tenu une place de choix. J'ai un faible pour la salle de la rue Biot. J'y ai passé dans l'entre-deux guerres, comme dirait M. Léon Daudet, de bien agréables soirées. J'y ai vu naître, grandir et briller maintes étoiles des deux sexes, si je puis dire. Certaines ont subi des éclipses, d'autres se sont éteintes. Je ne suis pas le seul à regretter que Mlle Jane Marceau ait choisi de jouer au naturel le rôle de la *Jolie parfumeuse*. J'eusse regretté de ne pas y voir et entendre plus souvent M. Georges Flateau, s'il ne se complaisait trop, à mon gré, dans l'imitation des vedettes, dont il eût pu être, et s'il ne ressassait certain « sketch » de M. Rip. M. Flateau me paraît avoir l'étoffe d'un acteur « hors série », tel Mevisto qui, lui aussi, échoua au café-chantant. Nul auteur, malheureusement, n'a su tailler un rôle à la taille de M. Flateau, qui est plus grande que celle de MM. Victor Boucher, Michel Simon, Max Dearly, Sacha Guitry et même de M. Raimu, de qui il fait, et refait, sans acrimonie, une charge si réussie aux deux théâtres de M. Castille : *Bobino* et l'*Européen*. M. Flateau fut le créateur, au Théâtre Antoine, aux côtés de Gémier, de *Biribi*, la pièce de Georges Darien (et Marcel Lauras) : il y fut, dit-on, absolument remarquable dans le rôle du soldat Jean Bernard, dont Bernard Naudin esquissa l'inoubliable silhouette. J'ai vu M. Flateau pour la première fois il y a une douzaine

d'années, dans je ne sais plus quelle revue de *Ba-ta-clan*. Il y était excellent, même quand il chantait :

> une petite femme (*ter*)
> aux yeux ensorceleurs.

Le refrain m'en est resté, avec l'air, en mémoire, parce que j'étais ce soir-là accompagné d'une petite femme charmante, avec qui, quelques jours plus tard, c'était je crois aux vacances de Pâques, j'allais passer trois jours à Nantes. Le souvenir de ce petit voyage, qui ne s'est pas effacé, reste lié pour moi à celui de la chansonnette de M. Flateau, que j'aimerais bien lui entendre chanter. Elle en vaut une autre.

L'*Européen* fut souvent imité, tout récemment encore sur les boulevards, imité mais non égalé. Il a su garder son originalité, je devrais dire sa personnalité. Aussi sa clientèle lui est-elle demeurée fidèle. C'est une clientèle de vrais amateurs, indulgents aux débutants, qui a fait le succès de la plupart des vedettes, hommes ou femmes, que découvre et lance M. Castille, avec autant de flair que d'éclectisme. Ce sont ceux-là, et celles-là mêmes qu'un public plus mêlé, et quelque peu métissé, applaudit boulevard Poissonnière. Il faut dire à la louange de ces dames et de ces messieurs qu'ils ne sont pas ingrats et qu'ils reviennent toujours à la scène de leurs débuts. Mlle Colette Betty reparaîtra sûrement rue Biot, quand l'*A. B. C.* l'aura engagée.

Le **théâtre des Nouveautés** s'est mis lui aussi au music-hall : les saynètes alternent avec les tours de chant, dans sa **Revue des revues.** De ces saynètes, j'en ai déjà vu une, naguère, avant la guerre, à Bobino. La revue des Nouveautés, d'ailleurs anonyme, est sans grande nouveauté. Mais il y a, pour relever ce pot-pourri réchauffé, la finesse de M. Dorin et la drôlerie de Mlle Silly, pardon, de Mlle **Parisys,** en qui Mlle Silly — c'est à croire à la métempsycose — semble revivre. Mlle Parisys l'a bel et bien ressuscitée, au reste, quelques soirées durant, au théâtre de la Madeleine, dans une vie romancée ou ranimée de la Schneider, fourmillant d'anachronismes visibles à l'œil nu, à laquelle M. Charles Méré avait donné pour titre ce sobriquet : *le Passage des princes,* qui en dit long sur la vertu de cette dondon. Mlle Silly, je

veux dire Mlle Parisys, a de l'esprit, du bagout, du cran, et même du chien, comme on disait sous l'Empire. Elle joue, tout comme Silly qui, précisément, inaugura, dans *Coco*, le théâtre des *Nouveautés,* fort plaisamment la comédie et porte bien ses toilettes excentriques. Elle est bien jolie, en « poule qui fait le « truc de l'auto », toute de rouge vêtue, son boléro semé de paillettes dont le poudroiement se marie au scintillement de ses bagues et de l'agrafe qui orne son turban de velours, mauve d'un côté, rouge de l'autre, les cheveux de Mlle Parisys formant la calotte de cette coiffure originale. Elle tient un sac noir, doré sur tranches, et porte sur les épaules un renard argenté ravi à quelque autre renard, non moins argenté, de bourse ou d'industrie. Plus discrète, la toilette du tour de chant de Mlle Parisys, velours noir, collerette et manchettes d'un blanc aussi nacré que les boutons qui parent son corsage, un petit nœud de velours noir sur ses cheveux flous couleur de folle avoine, fait encore ressortir la cocasserie de ses mines quand elle nous conte la *Légende du curé de Saint-Aignan* et nous fait le récit des malheurs d'un certain Victor.

Le soir même, une heure après, M. Stève Passeur me transportait sous Louis XIII et dans le Périgord, décors et costumes rappelant les illustrations de Maurice Leloir. La pièce de M. Passeur a, parfois, l'air d'une comédie de Musset, mais ses héros sont sans hypocrisie, et ils s'affrontent à visage découvert, soit qu'ils luttent pour leurs intérêts ou leurs passions. C'est là, je crois bien, l'originalité de ses quatre actes. Je doute fort que des hommes et des femmes se soient jamais comportés dans la vie avec une si imprudente franchise, même au XVII[e] siècle, où des personnes de la condition de celles que M. Passeur met en scène n'eussent jamais confondu, même dans le langage familier, de suite pour tout de suite, à nouveau pour de nouveau, voilà pour voici. Cette histoire tragique est assez embrouillée et elle n'eût point paru passionnante si Mlle **Jany Holt** ne l'eût passionnée par son talent. On n'eût point soupçonné qu'une jeune femme d'apparence si frêle fût capable de tant de farouche énergie. Tout d'une pièce, noble et pure, gardant son orgueil intact dans le rude assaut que subit son cœur,

Mlle Jany Holt a su rester — on voudra bien me passer cet anachronisme — byronienne. Dressée contre une rivale méchante et toute-puissante, elle a, dans cette lutte inégale, le dernier mot, au prix d'un sacrifice qui, il est vrai, empoisonnera pour toujours l'existence de l'homme qui lui préféra la gloire et la femme qui la lui fit préférer. Elle vivra un grand amour par le souvenir seulement et l'imagination, rêvant de ce qui eût pu être — et... qui n'eût pas été : ainsi, du moins, elle ne sera point déçue.

C'est toujours avec plaisir que je me rends au théâtre du Palais-Royal, par la rue Vivienne. Parvenu à la hauteur du numéro 10, où, il y a quelques années, j'ai logé quelques mois, les souvenirs se pressent. Pas besoin de les romancer, ils se raniment tout seuls dans leur charmante réalité. Ils me suivent jusqu'au théâtre de la rue Montpensier, où, dès le rideau levé, tout s'oublie, joies et peines. C'est à peu près toujours la même pièce qu'on y joue, le classique et fameux *Hôtel du Libre-échange*, remis à neuf. Cette saison-ci il a changé d'enseigne, cela s'appelle *La Vénus de l'Ilot.* Un poète lyrique de grand talent, l'auteur de l'*Aurore du Soir,* notre ami Louis Mandin, réveillé en sursaut par les sirènes, et prosaïquement descendu à la cave, nous a assuré y avoir vu s'ébaucher des idylles entre les Vénus du quartier et les Mars de la défense passive. L'amour, et l'amourette, comme disait je ne sais plus qui bien avant M. Birabeau, ne perdent jamais leurs droits : ils badinent jusque dans le péril. M. Pierre Veber, ou l'un de ses secrétaires, a dû surprendre dans quelque abri souterrain un flirt de ce genre, et il en a fait le pivot de son vaudeville. *Une pièce signée Pierre Veber — est garantie pour l'hiver.* Je dis signée, parce que ses concurrents prétendent que, de même que M. Lévitan ne fabrique pas les meubles qu'il vend et garantit pour longtemps, de même M. Pierre Veber ne façonne pas les pièces que M. Quinson monte sous son nom. La place me fait défaut pour vous dire avec quelle adresse les excellents acteurs du Palais-Royal escamotent les ficelles et rassemblent les morceaux de ce puzzle comique. Allez-y voir, vous en reviendrez ravi. Si quelque alerte survient, d'obligeantes ouvreuses vous conduiront à l'abri que la direction vous a réservé au numéro 26 de la rue Montpensier. Je vous

souhaite d'y rencontrer la jeune et jolie Mme Capulet, dite Nonoche, qui mérite d'autant mieux son surnom de *Vénus de l'îlot* que c'est Mlle **Simone Voisin** qui lui prête sa jeunesse, sa beauté, son élégance, et, ce qui y ajoute du prix, le jeu franc et naturel d'une bonne comédienne.

LE PETIT.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Comme il était à prévoir, le cinéma a subi, pendant les semaines qui ont suivi l'ouverture des hostilités, un ralentissement marqué dans la production nouvelle. — Beaucoup de salles restées ouvertes, car l'écran a plus résisté que la scène, avec leurs répertoires et leurs succès les plus récents. — Cependant l'activité reprend et l'on peut signaler après le vif succès des *Célibataires* de Sacha Guitry, au Colisée, un fort beau film de Wallace Beery, *Au Service de la Loi* (Balzac); *Suzannat,* au Paris, qui a de nouveau ravi les admirateurs de la petite Shirley Temple, un amusant vaudeville. *Nous irons à Paris,* bien spécifiquement américain, à Lord Byron. *Le Bois sacré,* à l'Olympia, tiré de la fameuse pièce de Robert de Flers et Caillavet, n'est pas non plus à négliger. Tout semble donc indiquer que nous allons, malgré tout, revenir à la normale, ce qui est, sur ce point comme sur d'autres, la meilleure méthode pour « *tenir* ».

ANTOINE.

PSYCHOLOGIE

La mort de S. Freud. — Ch. Baudouin : *La Psychanalyse.* Hermann et Cie. — C.-G. Jung : *Le Moi et l'Inconscient,* N. R. F. — Dr R. Allendy : *Rêves expliqués,* Gallimard.

C'est avec un grand retard (pour des raisons indépendantes de notre volonté) que nous notons la **mort de Freud,** qui s'est éteint en exil, en Angleterre, le 24 septembre 1939, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Mais il faut la noter. Car — quelle que puisse être notre attitude vis-à-vis de l'homme et de sa doctrine — il est hors de doute que Freud a laissé une profonde empreinte sur cet ensemble complexe et mouvant, et souvent incohérent, qui s'appelle la « culture européenne » du xxe siècle. Cela peut nous plaire ou nous déplaire, mais c'est un fait.

Comment et pourquoi a-t-il réussi? Oui, bien entendu, son « pansexualisme » (qu'il niait!) y était pour quelque chose. Et encore davantage l'exploitation de cette tendance par tous les « gendelettres » et les snobs du monde en y ajoutant les médecins plus ou moins mondains. Mais n'y avait-il que cela? Nous ne sommes pas freudien, mais nous sommes obligé de répondre par un *non* catégorique à cette question. D'autres auteurs bien connus avaient traité des choses sexuelles, toujours attrayantes pour le grand public. Un Krafft-Ebing avec sa célèbre *Psychopathologie sexuelle.* Un Forel avec sa *Question sexuelle,* livre extrêmement répandu et traduit en vingt langues. Ni l'un ni l'autre n'avaient la millième partie de la popularité de Freud. Donc, il y a autre chose. Quoi?

Nous n'allons certes pas exposer ici la doctrine de Freud, même brièvement. Ce n'est pas du tout nécessaire. Ceux qui désirent s'initier à sa pensée n'ont qu'à s'adresser à ses écrits. Qu'ils lisent *La psychopathologie de la vie quotidienne,* son ouvrage le plus positif et clair, et *La Science des Rêves,* le livre le plus caractéristique, en y ajoutant ses *Souvenirs.* A ceux qui voudraient se mettre au courant de l'état actuel de la psychanalyse, nous ne saurions assez recommander le récent ouvrage de M. Charles Baudoin, distingué psychologue suisse : **La Psychanalyse** (1939). C'est un recueil d'articles qui, tous, sont consacrés à ce sujet et dont le premier traite justement des *Dernières étapes de Freud.* Très facile à lire.

Quant à nous, nous voudrions nous arrêter surtout sur la remarquable personnalité du Maître. L'histoire enseigne, en effet, que, presque toujours, la diffusion et la popularité des doctrines s'expliquent par la personnalité de leurs créateurs. Qui était Freud? Etait-il un savant, un « grand savant » comme le pensent ses partisans? Il est permis d'en douter. Ceux qui s'occupent des sciences peuvent devenir très *savants,* au point de vue *quantitatif,* sans être toujours savants au point de vue *qualitatif,* c'est-à-dire sans avoir la mentalité ou l'esprit scientifique. L'esprit scientifique, c'est d'abord l'esprit de vérification : goût du fait précis, de l'analyse rigoureuse et contrôlable; répugnance pour les vastes théories systématiques et dogmatiques, érigées à partir des faits

et des rapports *partiels;* répugnance, surtout, pour les « clefs passe-partout ». Trop souvent le public et les « littéraires » confondent la science avec telle ou telle théorie qui « explique » tout. Alors, si cette théorie leur plaît, ils croient que la science a résolu toutes les énigmes de l'univers. Dans le cas contraire — cela arrive périodiquement — ils proclament la « faillite de la science »...

Si on applique notre définition, généralement adoptée, de l'esprit scientifique (1) à Freud, on voit immédiatement qu'il n'était pas le moins du monde un savant. Car ses affirmations et analyses sont presque toujours invérifiables ou difficilement contrôlables; ses théories — trop systématiques, trop unilatérales, poussées jusqu'à l'absurde, dogmatiques et trop « passe-partout » — malgré quelques réserves, très timides, que le Maître faisait parfois sous la pression trop forte des faits. Alors? Eh! bien, alors, il faut chercher ailleurs. Pas loin. Si on écoute les *témoignages* sur Freud des gens qui étaient avec lui en contact direct; si on analyse ses écrits non pour s'instruire, mais pour voir à travers eux leur auteur; si on sait l'histoire du mouvement psychanalytique, on est amené irrésistiblement à la conclusion que Freud était d'abord un *psychologue génial,* non pas psychologue-*savant,* mais psychologue d'*intuition* et d'*observation.* Non seulement les profanes et les malades, mais aussi des savants, étaient impressionnés par la promptitude, la justesse et la profondeur de la pénétration psychologique de Freud au cours de ses « analyses ». Tel collègue du maître se laissait « analyser » avec un sourire sceptique sur les lèvres. Il sortait stupéfait et troublé de son modeste cabinet. Et il était bien évident qu'il s'agissait avant tout d'*un don personnel* extraordinaire et non pas des théories. Les psychanalystes de rang font durer, d'habitude, leurs psychanalyses des mois et des années, parfois deux ou trois ou même quatre ans (nous ne parlons, certes, pas de ceux qui font cela pour gagner de l'argent).

Ensuite, Freud était admirablement servi, dans son acti-

(1) Elle est incomplète. Nous avons voulu énumérer les traits les plus saillants et constants de l'esprit scientifique. Mais il est certain que la *synthèse* est aussi nécessaire à la science que l'analyse. Mais une synthèse prudente et graduelle, œuvre de longue haleine.

vité de médecin-psychothérapeute, d'une part par sa vaste et solide culture et, d'autre part, par sa grande expérience clinique, qu'il a acquise d'abord en France auprès de Charcot et de Bernheim. « Rien ne m'a donné, dit-il dans ses *Souvenirs,* une sensation si vive de l'Inconscient, de sa réalité, que les faits de la suggestion post-hypnotique que j'ai observés chez Bernheim. » Mais ce psychologue génial et cultivé était doublé d'un philosophe systématiseur à outrance et d'un apôtre. Le systématiseur créa une doctrine philosophique à base de la notion de « libido », cette force sexuelle primordiale, apparentée dans l'idée de Freud à l'Eros de Platon. Et l'apôtre fixa les dogmes, l'orthodoxie, et devint fondateur d'une véritable secte ou d'une Eglise, avec ses conciles, ses hérésies et ses excommunications.

D'autre part, le grand succès de Freud en tant que médecin d'âmes et sa culture favorisèrent énormément, au point de vue psychologique, l'adoption de ses idées, tant par ses disciples que par le grand public. Le « pansexualisme » et les histoires de perversions infantiles et la « clef des songes » attisèrent le feu encore davantage. Et c'est ainsi qu'au début de ce siècle il devint une célébrité mondiale et créa, dans presque tous les pays du monde, le mouvement psychanalytique. Mais soyons juste :

1° Nous ne voulons pas dire que parmi ceux qui le suivent il n'y a que les disciples orthodoxes subjugués, que les croyants, que les profanes. Non, il y a eu aussi, parmi ses principaux élèves, quelques esprits indépendants, qui allèrent au delà de l'orthodoxie et des dogmes et devinrent ainsi « hérésiarques » : Adler, Jung, Bleuler, Steckel. D'autre part, dans tous les pays, il est des psychanalystes « modérés » qui savent tenir compte de l'apport des sciences voisines et réaliser une certaine synthèse.

2° Nous ne voulons pas non plus appliquer à l'œuvre de Freud la formule bien connue : « Ce qui est juste n'est pas nouveau; ce qui est nouveau n'est pas juste. » Non, il y a chez lui et du nouveau et du juste. Certes, en n'oubliant jamais qu'il ne peut s'agir, dans la science et dans la philosophie (partout, d'ailleurs!), que de *relativement* nouveau et

de *relativement* juste. Des psychologues et des psychiatres français (Ribot, G. Dumas, H. Delacroix, E. Regis, H. Claude, etc.) ont bien mis en lumière cette part de vérité dans les doctrines freudiennes. C'est l'idée de « refoulement » ou du conflit entre les « complexes » de désirs et de pensées et la « censure » (qui est devenue le « sur-moi » au dernier stade de Freud) qui les repousse. C'est l'utilité — dans certains cas — de mettre en lumière de la conscience les complexes refoulés pour les « dissoudre » et, ainsi, supprimer le conflit. C'est l'importance du facteur sexuel dans l'étiologie des névroses; c'est la réalité de manifestations sexuelles chez des petits enfants. C'est, enfin, la conception *dynamique* et *économique* de la vie psychique, conception qui n'était, certes, pas inconnue avant Freud, mais qu'il a considérablement enrichie et étayée. Mais, étant philosophe-systématiseur à outrance, il eut le tort d'*absolutiser* toutes ces choses relativement nouvelles et justes, de les ériger en principes universels, en explications passe-partout. L'arbitraire et l'étroitesse sont particulièrement flagrants dans les interprétations des rêves, — partie à laquelle et le maître et les disciples tiennent, malheureusement, le plus. Il est vrai que l'expérience de la guerre de 1914-1918 (les névrosés de guerre) l'obligea de reconnaître l'existence des rêves qui n'ont rien de commun ni avec la sexualité, ni avec, en général, les « tentatives de réaliser les désirs ». Il les appela « rêves de répétition ». Mais c'était une concession notoirement insuffisante.

Qu'y a-t-il de plus dans ce mouvement : du bon ou du mauvais? Le bilan est très difficile à dresser. Freud, sans doute, avait raison d'attirer violemment l'attention des sociétés civilisées sur la grande importance du facteur et du problème sexuels, trop négligés, soit par ignorance, soit par hypocrisie. Mais il créa, lui (sans doute sans le vouloir) — et surtout les innombrables médecins-psychalanystes de second ordre — la très fâcheuse tendance d'interpréter en mal tous les mouvements affectifs de l'homme. Partout, leurs mobiles ne seraient que honteux ou criminels : désir d'inceste, de meurtre, de perversions sexuelles... C'est un véritable défaitisme moral, radicalement faux d'ailleurs, parce que reposant sur une exagération énorme du rôle de l'Inconscient

et de ses « complexes » sexuels refoulés (« d'Œdipe » et de « castration »).

Tâchons, du moins, de tirer de ce mouvement une leçon pratique profitable. Ce qui en résulte, en effet, c'est la nécessité de renforcer la conscience personnelle, d'augmenter son pouvoir de synthèse, sa maîtrise, pour lui faciliter la tâche de résoudre les conflits avec le « ça » (c'est ainsi qu'on traduit d'habitude l'intraduisible « es » allemand, signifiant l'inconscient physiologique et ses tendances) et d'assimiler le « sur-moi » (conscience morale). C'est, à peu près, la même leçon qui se dégage de la psycho-pathologie de Pierre Janet.

Le génie de Freud lui a permis de découvrir certains dynamismes psychiques qui se rapprochent des dynamismes physiologiques cérébraux, établis expérimentalement par l'Ecole de Pavlov. Nous avons essayé de le montrer dans notre article *Freud et Pavlov* (2). M. Dalbiez est arrivé, dans son important ouvrage (3), à la même conclusion. De même que plusieurs autres psychologues et médecins, psychanalystes et non-psychanalystes. Le rapprochement avec la physiologie (et, bien sûr, avec la psychopathologie clinique et la psychiatrie somatique) est la *seule* voie pour la psychanalyse si elle veut sortir de sa tour d'ivoire pour progresser.

Il est reconnu que C.-G. Jung est le plus brillant parmi les élèves dissidents de Freud. Ses idées sur l' « Inconscient collectif » sont déjà assez connues, surtout dans les pays de langues allemande et anglaise. Maintenant, le lecteur français peut, lui aussi, en prendre connaissance grâce à la N. R. F. qui a publié, dans sa collection *Psychologie*, le livre de Jung **Le Moi et l'Inconscient,** où, sous une forme séduisante, l'auteur expose ses conceptions sur l'Inconscient collectif et sur la libération progressive de l'individualité de son joug.

Malheureusement, l'auteur ne cite que deux ou trois exemples concrets pour illustrer ses idées. C'est dommage. Mais tel est son talent et sa culture que, malgré cette carence de faits, son ouvrage reste attrayant et stimulant pour la pensée

(2) *L'Evolution Psychiatrique*, 1935, III.
(3) *La Méthode psychanalytique et la Doctrine freudienne.* Nous avons analysé ce livre ici même, le 15 avril 1939.

et plusieurs de ses interprétations paraissent vraisemblables. Mais ce n'est pas de la science.

Si les exemples manquent chez Jung, ils abondent dans le petit livre du Docteur Allendy, psychanalyste français « modéré » (relativement!) : **Rêves expliqués.** Il y a réuni plus de 250 rêves! Et chaque rêve est dûment analysé. Le grand mérite de ce livre, c'est d'avoir montré en quoi consiste *véritablement* l'interprétation freudienne des rêves. Il ne suffit pas d'avoir lu tel livre de Freud pour pouvoir expliquer immédiatement le rêve qu'on vous raconte, comme le pensent les profanes. L'auteur explique qu'il faut savoir beaucoup de choses sur le rêveur pour avoir le droit d'analyser ses rêves. Presque à chaque page, il dit : *Pour comprendre ce rêve il faut savoir que...* Et nous voyons qu'en effet il faut savoir un tas de choses — presque tout l'essentiel sur la vie du client! Mais alors un sceptique pourrait se demander : si on sait tout cela, alors à quoi bon interpréter les rêves par-dessus le marché? D'autant plus que l'auteur a la grande loyauté de reconnaître que la pensée de veille arrange et stylise *inévitablement* les rêves, elle « atténue par l'oubli de certains détails, rend plus vraisemblable le rêve en bouchant ses trous » (p. 93).

De toute façon, ce petit livre peut remplacer avantageusement le gros volume de Freud sur la « Science des rêves ».

En terminant, souhaitons aux psychanalystes de se détourner des *rêves* pour revenir à la réalité...

W. DRABOVITCH.

SCIENCE FINANCIÈRE

Joseph Chappey : *La Crise du Capital. L'Avènement de la démocratie économique et le nationalisme économique*, Librairie du Recueil Sirey.

Le 12 juillet dernier, M. Joseph Chappey m'adressait au *Mercure de France* le tome II de son ouvrage sur *la Crise du Capital.* Il y étudie particulièrement **l'Avènement de la Démocratie économique et le Nationalisme économique.** Je crois devoir avant tout citer ces quelques phrases qui terminent son nouvel ouvrage :

Après la double crise du crédit et la double crise de la valeur, allons-nous voir éclater la crise du capital? Finalement, ballottés

de crise en crise, n'assisterons-nous pas à cette disparition de la culture occidentale, annoncée depuis vingt ans déjà, avec des arguments fort obscurs d'ailleurs, par certains prophètes allemands? Si nous ne voulons pas aller sur de prochains champs de bataille méditer sur d'aussi tragiques développements, appliquons-nous dès maintenant patiemment à fixer dans ses traits essentiels le mal de notre siècle, le mal du capital.

Dans son premier volume, M. Chappey, on s'en souvient peut-être, nous avait expliqué la formation du système monétaire moderne. La présente étude en décrit l'évolution de 1918 à nos jours. En des chapitres consacrés notamment aux opérations d'escompte effectuées depuis vingt ans par les banques commerciales et à l'emploi de l'étalon de change-or par les instituts d'émission, l'auteur montre que les événements monétaires qui se sont produits après 1918 ne sont pas, pour retentissants qu'ils aient été, les plus grandes difficultés de notre temps. Examinant ensuite le problème de la valeur depuis 1918, M. Chappey en vient à distinguer ce qu'il appelle l'échange non pondéré et l'échange pondéré. Pendant très longtemps, l'organisation des diverses activités professionnelles est telle que l'être humain se trouve contraint d'exercer pendant toute sa vie le même métier. L'homme n'est pas seulement forcé par le régime de la division sociale du travail à se spécialiser, il ne peut, en outre, au cours de son existence, changer de spécialisation. L'étroitesse d'une telle organisation professionnelle se trouve encore aggravée par la rigidité du cadre social. Ce ne sont pas seulement les individus qui sont répartis dans des professions séparées par des cloisons étanches; ce sont également des classes entières de la société. Ainsi condamné, en qualité de producteur, à ne pouvoir apprécier des activités professionnelles autres que la sienne et à ne développer lui-même qu'une activité routinière, l'être humain est en même temps, dans les civilisations anciennes, un consommateur peu éclairé. Il s'attache, sa vie durant, à un niveau déterminé de consommation; il adopte sans discussion, par le jeu même de la tradition et de l'habitude, le niveau de consommation de ses pairs. Si l'échangeant reste si longtemps dans l'incapacité de se former une opinion sur l'importance de l'effort

d'autrui, s'il ignore la manière dont est assurée la fabrication d'un article autre que le sien et ne peut parvenir à la découvrir, cela est moins dû, selon M. Chappey, à ce que des cloisons étanches séparent les professions, qu'à ce que la fabrication s'effectue pendant de longs siècles suivant des recettes empiriques soigneusement tenues cachées par ceux-là même qui les possèdent. L'avènement de l'échange pondéré serait dû à trois éléments : l'emploi de procédés mécaniques de production; la diffusion de la science et des nouvelles; l'amélioration des moyens de transport rendant un contact plus aisé entre les marchandises et les êtres humains. A dire vrai, cette évolution a échappé jusqu'ici aux économistes. Cela tient à ce que ceux-ci s'attachent au présent. Ils ne cherchent pas, déclare notre auteur, à saisir le devenir de l'histoire. Surtout ils considèrent les prix comme des éléments en soi, comme des pièces toutes faites dans une vaste machine. Or les prix ne sont qu'œuvre humaine, c'est-à-dire œuvre précaire, imparfaite, fragile, qui participe de toutes les faiblesses de l'homme et que celui-ci ne réussit à améliorer que lentement. Pour M. Chappey cette évolution des procédés d'appréciation de la valeur ne représente pas une pure création de l'esprit. Elle apparaît chaque jour dans les faits. Chaque jour nous entendons des consommateurs se refuser à acheter tels produits, sous prétexte que le prix de ceux-ci est trop élevé. La notion du juste prix est devenue une notion de notre vocabulaire courant.

Le mouvement vers l'échange pondéré et l'équivalence permet de comprendre la place essentielle qu'occupe aujourd'hui parmi les théories de la crise, la théorie du pouvoir d'achat.

Mais il n'existe pas une forme unique de la théorie du pouvoir d'achat. M. Chappey en étudie toutes les formes et dégage les applications malheureuses qui en ont été faites depuis dix ans dans la pratique. Toutes ces théories cependant marquent l'attachement de l'homme moderne à la notion d'équivalence. Elles traduisent les inquiétudes que la moindre variation de la valeur lui inspire. On peut dire, avec M. Chappey, que le problème de l'équilibre des valeurs représente un des problèmes les plus importants de notre temps. C'est

la notion d'échange qui éclaire désormais tout l'ensemble de notre activité, qui lui donne sa signification et sa direction dernières. Cette évolution a conduit à l'apparition de la démocratie économique et du nationalisme économique.

Avant de condamner les formes que ces deux mouvements ont prises, avant de les dénoncer comme l'expression d'un retour à la barbarie, comme la négation de la culture, la manifestation de la dictature de la masse ou encore de celle d'un individu, M. Chappey estime qu'il faut découvrir quel est en dernière analyse l'élément qui les anime. Pour notre auteur, ces mouvements ont leur origine dans des développements normaux et réguliers de l'évolution économique, dans des transformations qui se sont opérées au cours de ce siècle à l'intérieur du domaine de la vie matérielle. Il n'y a pas là, à son sens, comme beaucoup le soutiennent, de purs errements de l'esprit, mais des phénomènes qui plongent leurs racines dans les profondeurs de notre existence matérielle et dans le déroulement même de l'histoire.

Le système économique que nous avons vu édifier, çà et là, depuis 1931, veut faire dépendre exclusivement le développement de l'activité matérielle de l'augmentation de la production. M. Chappey se demande si l'exaspération de la production qui s'observe aujourd'hui dans de nombreux pays ne nous prépare pas des catastrophes d'un genre nouveau. Ne va-t-elle pas déclencher finalement cette crise du capital dont il pensait, dès juin 1937, reconnaître les signes dans le premier tome de son ouvrage?

LOUIS CARIO.

ETHNOGRAPHIE

Giuseppe Cesare Pola Faletti-Villafalletto : *Associazioni giovanili e feste antiche; loro origini*, Turin, Comitato di difesa dei fanciulli, 2 vol. pet. 4° de XL-582 et 432 p.

Ces deux volumes sont assez difficiles à classer dans les cadres ordinaires, car ils relèvent autant de l'ethnographie, surtout le tome II qui est comparatif universel, que du folklore européen, de la sociologie psychologique et de la psychologie de l'enfance et de l'adolescence.

L'ouvrage de M. Pola Faletti-Villafalletto, président de chambre à la Cour d'appel de Turin, sur les **Associations**

et les fêtes antiques de la jeunesse, commence par une étude méthodique, par enquêtes directes et historiques (dépouillement des archives centrales et communales), des associations de ce type dans le Piémont. Inutile de souligner le grand intérêt que cette recherche, à laquelle je ne connais rien de comparable sur ce sujet en France, présente pour nous, puisque certaines régions du Piémont accusent par leurs institutions et leurs dialectes une parenté profonde et durable avec les institutions et les dialectes en deçà des Alpes, notamment le val d'Aoste, le val de Suse, les anciennes communes françaises limitrophes du Queyras et de la vallée de l'Ubaye (Barcelonnette), enfin la région de Cuneo et de Gênes qui est la contrepartie de notre comté de Nice, nettement ligure.

A nos Abbayes et à nos Bazoches correspondent exactement leurs *Badie* et *Abadie;* par endroits, la *Gioventù* piémontaise est exactement aussi notre *Jeunesse.* Mais si chez nous, sauf relativement en Savoie et en Dauphiné, en Picardie, en Flandre et en Champagne, ces associations ont perdu la majeure partie de leurs caractères, si frappants et si étendus au moyen âge, dans les villages du Piémont elles les ont conservés jusqu'à ces temps derniers et l'on espère que la belle monographie de M. Pola Falletti-Villafalletto en assurera le maintien, et par endroits la renaissance.

En France ces associations furent poursuivies avec ténacité par les pouvoirs publics en tant que fauteurs de troubles, comme les charivaris. Au cours du XIX[e] siècle, les gendarmes et les juges de paix furent leurs pires ennemis; c'est par endroits seulement que leurs droits à des compensations, lorsque par exemple une fille épouse un garçon étranger à la commune, ont persisté malgré les lois et les amendes, droits symbolisés matériellement par la construction d'une barrière (devenue peu à peu un simple ruban) pour interdire le passage. Cette coutume, très répandue en France, l'est aussi en Italie, comme l'auteur le montre tome I, pages 7-16.

Puis vient l'étude des abbayes du Piémont, commune par commune, avec publication intégrale des statuts et ordonnances; cette étude est beaucoup plus historique que folklorique, mais plusieurs photos montrent comment sont cos-

tumés de nos jours, d'ordinaire lors de la fête patronale, les membres de la Société locale de la Jeunesse, quels sont leurs insignes, souvent soigneusement conservés depuis plusieurs siècles, et leurs danses, notamment celle des Epées ou des Bâtons sur laquelle existe déjà toute une littérature. A propos de l'abbaye de Saint-Jean, à Turin, on trouvera une étude comparative des bûchers cérémoniels et autres rites fixés à cette date.

Quelques Abbayes piémontaises, mais pas toutes, celle de Carmagnole par exemple, se confondaient avec les compagnies de tir à l'arc et à l'arquebuse, sur lesquelles on possède des monographies françaises importantes, de Moreau-Nélaton pour la Champagne et l'Ile-de-France notamment; sujet sur lequel l'auteur n'insiste d'ailleurs pas pour revenir, à propos des Jeunesses de Fenestrelle, de Vicaforte, de Briaglia et de Castelletto-Stura, sur le problème de la Danse des Epées et de la Mauresque, qui ne subsiste plus en France qu'à Pont-de-Cervières, près de Briançon, où je la crois d'importation militaire, malgré l'argumentation récente d'Emile Dermenghem.

Des chapitres spéciaux sont consacrés aux Abbayes des Ribauds (pour la France les ouvrages de Cabanès ne font pas autorité; il fallait recourir aux sources directes) et aux Abbayes de Prostituées, connues seulement à Avignon, Beaucaire, Montpellier et Toulouse; enfin aux Aabbayes des Innocents, surtout en France. Intéressant est aussi pour nous le chapitre (tome I, pp. 424-427 et 538-542) sur les Jeunesses dans la région ligure qui peuvent, je crois, se rattacher à nos *bravades* niçoises et provençales.

Bien moins nombreuses ont été ces abbayes dans les autres provinces italiennes, en admettant que le relevé des pages 428-464 et 556-559 soit complet; on notera qu'en Sardaigne, les quelques traces indiquées par l'auteur ne concernent en fait que des confréries corporatives; ce qui expliquerait que je n'aie rien trouvé de net non plus en Corse. Dans les Additions, bonne étude sur les Abbayes de la Jeunesse en Valteline, p. 550-556.

Le tome II commence par une étude, un peu trop sommaire, des causes de l'affaiblissement et de la disparition de

cette institution, réprouvée à la fois par l'Eglise et par l'Etat, du moins en Italie et en France; car en Suisse la tolérance pour les mœurs nationales a été beaucoup plus grande, ainsi qu'en Belgique. Le chapitre suivant, consacré aux associations de la Jeunesse en France, est nettement insuffisant, les sources de l'auteur n'étant que *Les folies du Carnaval* de Cabanès, ouvrage sans autorité réelle; Bernard, *Fêtes célèbres* (anthologie); mon *Isère;* le *Berry* de Laisnel de la Salle; l'*Ille-et-Vilaine* d'Orain; et Chapiseau, *Beauce et Perche.* Ni du point de vue historique, ni du point de vue folklorique, ce chapitre ne rend assez compte du rôle actuel joué en France par les groupements de la Jeunesse. La littérature citée sur cette institution en Suisse est également déficiente; l'auteur ignore les publications de la Société suisse des Traditions populaires, très importantes. L'exploration des autres peuples de l'Europe et de leurs prolongements américains est forcément rapide.

Puis vient la partie à laquelle l'auteur attache certainement le plus d'importance : l'étude des diverses formes d'association, non seulement de la Jeunesse, mais aussi religieuses et corporatives au moyen âge. Cette recherche le conduit en arrière jusqu'à la période romaine, et nécessairement jusqu'aux éphébies grecques (p. 104-105). Le chapitre sur la *Juventus romana* est bien conduit; c'est d'elle que seraient dérivées les associations du même type en Italie, en France, etc. Il faudrait suivre pas à pas l'argumentation de l'auteur, de même que dans les chapitres suivants qui sont ethnographiquement comparatifs, et parlent du même type de groupement chez les peuples dits sauvages, pour évaluer ici ses conclusions personnelles.

Le meilleur ouvrage sur ce sujet reste toujours encore celui de Schurtz, *Altersklassen und Männerbünde;* Webster, *Secret Societies,* et moi-même, *Rites de Passage,* n'avons considéré qu'un aspect particulier, cérémoniel, de cette institution. Je dois ajouter que depuis 1918 ont été publiées d'importantes monographies descriptives, sur des peuples océaniens, africains et sud-américains, qui obligent à reprendre toute la théorie générale à partir des nouveaux documents directs. Le groupement par classes d'âge est, de toute ma-

nière, un phénomène général, sur lequel il n'y a guère lieu d'insister; il est conditionné par les deux faits qu'on nomme naissance et mort, par la solidarité pour ainsi dire physique à l'intérieur de chaque génération, solidarité qui se marque automatiquement à l'école dans chaque classe; lors de la puberté; lors du service militaire, etc. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit des abbayes du moyen âge, ou des Jeunesses modernes, je trouve inutile de rechercher des « origines » historiques, des emprunts et des filiations. Ce sont des formations autonomes, polygénétiques par définition, et dont l'activité est conditionnée non seulement par l'âge de leurs membres (avant ou après la puberté; maturité; vieillesse), mais aussi par d'autres institutions (droit; organisation communale; défense militaire; mariage endogamique; solidarité religieuse; solidarité économique et corporative).

Les similitudes militaires, cérémonielles, juridiques qu'on peut relever par des enquêtes comme celle de M. Pola Falletti ne prouvent pas une filiation; celle-ci ne peut apparaître que pour de petits détails accessoires, parmi lesquels je ne range ni la *barrière* lorsque la fille épouse un étranger, ni le *charivari* si la jeune fille épouse un vieux ou si une vieille épouse un jeune homme; car dans le premier cas le couple contrevient à la loi universelle de la solidarité de clan, de tribu, de commune, base de l'endogamie territoriale; et dans le second, à la loi tout aussi universelle de la solidarité par classe d'âge et générations successives.

Sur ces bases, les diverses communautés ont élaboré des rituels, des amusements, des costumes et déguisements, des sanctions et pénalités et, en ce qui concerne les groupements de cette sorte médiévaux, des *parodies*.

Ce dernier élément, dont je n'ai aperçu que récemment l'importance dans le folklore et l'ethnographie (je l'avoue sans honte aucune, et me console en constatant que Lang, Frazer, Westermarck, Schurtz, etc., etc., ne l'ont pas vu non plus, ni M. Pola Falletti), explique la position que partout, sous leurs formes diverses régionales, les Eglises et les Etats ont adoptée à l'égard des Sociétés de Jeunesse. Car ils sont gouvernés par des Vieux : partout la conduite des affaires est gérontocratique; aussi les Jeunes s'opposent-ils partout

à leur autorité et, ne pouvant l'abattre, la tournent en parodie, se servent de l'ironie, se dissimulent sous des masques et déguisements, introduisent dans l'ordre social permanent des périodes de licence (ceci, je l'avais bien vu dans mes *Rites de Passage*), bref, battent en brèche l'édifice appelé Société.

A. VAN GENNEP.

LES JOURNAUX

La question des poupées (*Paris-Soir,* 8 novembre). — Sur la ligne de feu (*le Journal,* 16 octobre). — Diverses espèces de lettres (*le Temps,* 13 et 10 novembre). — Humour anglais (*le Matin,* 2 novembre). — Sillanpââ, lauréat du prix Nobel de littérature (*le Temps,* 13 novembre) — Un disparu : Georges Goyau (*Le Figaro,* 28 et 27 octobre). — Schuschnigg l'Incorruptible (*le Jour-Echo de Paris,* 2 novembre).

Les poupées de Noël anglaises avaient des yeux allemands, lisons-nous dans **Paris-Soir.**

C'est un peu ennuyeux.

Elles regarderont désormais le monde avec des yeux britanniques.

On respire.

La fabrication des yeux de poupées était, en effet, une spécialité du Reich, où les jouets ont été, de longue date, une industrie très prospère. Mais, dès la déclaration de guerre, les Anglais sont allés passer commande au Canada, ou bien ils ont créé chez eux des ateliers spéciaux.

Les yeux de verre sont laissés pour compte aux fabricants de Nuremberg.

Yeux en quête de poupées, ouvrez-vous, ouvrez-vous... Il y a beaucoup à voir dans le monde.

§

Tant et tant à voir que les combattants n'y suffisent pas : les correspondants de guerre ont rejoint nos soldats. Sous ce titre : *le Journal avec « eux »*, a paru le premier récit de M. Edouard Helsey, envoyé spécial du **Journal** sur la ligne de feu.

Reçu d'abord — quelque part en France — par le major général puis, plus à l'avant, par un commandant de groupe d'armées dont tous connaissent l'éclatante carrière, ce sont des paroles de raison que le correspondant de guerre recueille d'étape en étape sur le chemin du front.

Tous les grands chefs tiennent le même langage et s'expriment à peu près ainsi :

— Vous allez voir une armée en merveilleux état physique et moral. Elle permet une confiance absolue dans l'issue de la guerre.

« Les hommes ont parfaitement compris pourquoi ils ont pris les armes. Ils ont répondu à l'appel avec une sorte de mâle colère. Ils savent quels sacrifices amers nous avons faits à la cause de la paix et que ces sacrifices sont restés inutiles. Ils veulent en finir. Ils voient très bien qu'il était devenu impossible de laisser la démence allemande poursuivre ses extravagances monstrueuses. Nous ne pouvions accepter de vivre plus longtemps sous une menace sans cesse renouvelée qui prenait tous les six mois une force nouvelle et qui n'aurait pas tardé — des documents découverts ces jours-ci le prouvent — à rallumer, en dépit de toutes les assurances contraires, la vieille question d'Alsace-Lorraine. Tous nos soldats, dans toutes les armes, saisissent parfaitement tout cela. Comme nous disons dans notre jargon militaire, ils sont tous gonflés à bloc. La difficulté pour nous est de modérer leur impatience, vous le constaterez partout où vous passerez.

Guerre défensive?, offensive?

— Défensivement, nous n'avons rien à craindre, hormis des incursions aériennes qui seraient sévèrement châtiées. La ligne Siegfried est puissante et nous en connaissons en détail l'organisation. Elle ne saurait en aucune façon se comparer à notre ligne Maginot qui interdit catégoriquement à l'Allemagne l'accès de notre territoire.

« Offensivement, nous n'avons pas montré tous nos moyens d'action. Ils ne paraîtront qu'à leur heure. La France ne doit entreprendre l'action décisive qu'au moment voulu. Nous ne conduirons pas cette guerre avec économie, mais avec avarice. Du haut en bas de la hiérarchie tous sont virilement décidés à offrir leur propre vie dès qu'il le faudra. Mais le sang français est précieux. Nous n'en verserons pas une goutte à la légère. »

Statistique :

— Après six semaines de guerre en 1914, nos pertes, en tués, blessés et prisonniers atteignaient 700.000 hommes et dix de nos départements, parmi les plus riches, étaient aux mains de l'ennemi. Après six semaines de guerre en 1939, le chiffre de nos pertes est si faible qu'il équivaut à peine à ce que nous coûtait, en 1914 ou en 1915, une seule de ces journées sans combat où le communiqué

disait : *rien à signaler.* Nulle part l'Allemand n'a passé nos frontières et nous avons pris pied chez lui.

§

La guerre sera-t-elle longue? M. Jacques Boulenger consulte à ce sujet la correspondance trouvée sur des prisonniers allemands et qui lui fut communiquée :

Sera-t-elle longue? L'auteur d'une lettre datée du 1er octobre ne le pense pas; il souhaite que, pour éviter un grand massacre, on fasse la paix et célèbre la fête de Noël en famille. Il ajoute :

...Que Dieu nous préserve de la guerre à l'Ouest et nous aide à forger une juste paix. Si seulement les Français se séparaient des Anglais!...

Evidemment ce serait plus commode!

...Ces cochons d'Anglais! écrit un autre correspondant. *Espérons que bientôt leur gouvernement disparaîtra. Les hommes n'ont pas encore surmonté la guerre de* 1914-1918 *et maintenant en voici une autre.*

Tout est la faute des « cochons d'Anglais » : c'est un des thèmes principaux de la propagande de M. Gœbbels, aussi bien à l'intérieur du Reich qu'en France.

Voici le carnet de notes d'un caporal. Lui aussi, il est persuadé que les choses s'arrangeront avec la France et que tout sera terminé pour Noël.

Le même caporal écrivait :

3 *septembre : à* 14 *h.* 45, *nous apprenons que depuis onze heures existe l'état de guerre avec la France et l'Angleterre. Que Dieu soit avec nous pour le Führer et pour l'empire.*

L'annonce de la guerre n'a causé parmi nos troupes aucun découragement : cela paraît une chose toute naturelle; c'est le signe de notre propre confiance en nous-mêmes.

Le 3 *septembre, à* 17 *heures, les mines ont été armées.*

Le 10 *septembre, cette nuit, un avion a jeté des tracts. On y pousse à l'excitation contre notre Führer. On veut nous exciter les uns contre les autres. Cela ne fait que renforcer notre confiance en notre Führer.*

14 *septembre : notre plus mauvais jour.*

Plus loin :

...Il faut reconnaître, remarque M. Jacques Boulenger, que le père du soldat B..., un agriculteur évidemment, ne témoigne pas

un moral excellent, quand il écrit à son fils au début de septembre :

...Nous voulons espérer et prier Dieu que tout reste tranquille à l'Ouest, la guerre ne sera pas longue. Combien sont à plaindre les gens qui doivent abandonner tous leurs biens! Espérons que nous serons préservés de cela. Le pain et les pommes de terre sont encore libres, mais tout le reste ne marche qu'avec des cartes. Nous recevrons par mois deux quintaux de charbon, un quintal par tête. Pour le reste, nous nous tirerions, d'affaire, mais avec le charbon ce ne sera pas suffisant. On est déjà venu deux fois requérir des chevaux. En tout, je crois, 21 têtes.

Et comme s'il avait prévu que les hasards de la guerre feraient de lui un collaborateur — très indirect — du **Temps,** le père du soldat B... ajoutait :

...Je pourrais te dire encore bien des choses, mais on ne peut pas trop se confier au papier...

Le papier — le papier à lettres — n'est pas seulement un confident, parfois dangereux. Parmi les procédés de propagande, nos ennemis ont recours à la lettre privée.

— Il s'agit, a exposé un officier de chez nous à M. Jacques Boulenger, il s'agit de lasser, décourager ou, comme on dit dans le langage sportif, d'*écœurer,* tantôt le combattant de l'avant, tantôt le civil de l'arrière : pour cela on lui écrit. On lui écrit, s'il est un homme marié, que, pendant qu'il se bat, sa femme le trompe au village ou que son voisin bat ses enfants, détériore sa vigne; si c'est une épouse, on lui annonce que son mari est mort ou disparu; si c'est une mère, on déclare que les pertes françaises sont immenses et que l'état-major les cache, et ainsi de suite. C'est abominable. Ou bien on développe simplement quelques thèmes de la propagande allemande, on en répète quelques slogans. Ou encore, si l'on s'adresse à un journaliste, par exemple, on lui fait parvenir quelque billet de ce genre, non signé : « *Monsieur, j'ai lu vos honteux articles. Ils vous déshonorent, je vous le déclare au nom de toutes les mères. Il n'y a qu'une solution : faire la paix immédiatement avec les Allemands* », etc... Des centaines de lettres, peut-être davantage, sont ainsi expédiées chaque jour, dont chacune est destinée à empoisonner une âme. On espère par là inquiéter, irriter, troubler, faire souffrir, rendre plus pénible l'absence, convaincre aussi, bref, énerver la volonté du pays et gagner cette guerre des nerfs dont on a tant parlé.

Mais comment font les Allemands pour connaître ainsi les noms et les adresses des destinataires, dans le cas où ceux-ci sont aux armées?

— Ici, vous touchez à un sujet défendu : celui de l'espionnage. Les Allemands y montrent une sorte de génie qui s'est d'ailleurs signalé en toutes occasions depuis 1914. Heureusement, nos services de renseignements sont à la hauteur. Je vais vous raconter une petite histoire qui s'est répétée un bon nombre de fois. Elle vous fera peut-être comprendre les sévérités de la censure. Ainsi elle servira du moins à quelque chose.

« Sachez qu'un jour un officier lut dans un petit journal du matin un article qui l'intéressait. Cela arrive... Il prit sa plume et écrivit à l'auteur de l'article, pour lui demander quelques éclaircissements, une lettre qu'il signa de son nom et où il indiqua naturellement son secteur postal; puis il adressa le tout au journal avec mission de le faire parvenir.

« Ce journal publie volontiers les lettres de ses lecteurs quand elles sont aimables : comme celle-là était en outre intéressante, il l'inséra intégralement. Mais, quand les morasses du numéro lui furent soumises, la censure fit sauter la signature, dont elle ne garda que l'initiale et l'adresse. La lettre parut donc, rigoureusement anonyme; il était impossible à tout lecteur du journal de connaître l'identité de l'officier, son auteur.

« Pourtant, huit jours plus tard, celui-ci reçut une étrange épître : quatre pages sur un papier de mauvaise qualité, quadrillé, tout à fait populaire, comme le style, semé de quelques fautes d'orthographe des plus vraisemblables; le tout avait l'air parfaitement authentique; ajoutons que la lettre ne pouvait être l'œuvre que d'un homme sachant le français aussi complètement que s'il l'était de naissance. Quant au contenu, je vous dirai seulement qu'on y reprenait sous une forme en quelque sorte paysanne tous les principaux thèmes de la propagande allemande : Hitler n'en veut pas à la France, Hitler veut la paix, etc.

« Comment avait-on pu se procurer le nom et l'adresse de l'officier? Voilà l'espionnage allemand : il a redoublé depuis l'alliance de Hitler avec l'U. R. S. S., naturellement. Je vous assure qu'il faut faire attention! »

§

L'Angleterre a ses tracts, et **le Matin,** à l'issue d'un reportage « dans le temple de la Censure britannique », à Londres, note :

Un censeur, professeur de géographie à l'université, raconte avec un humour tout britannique combien il a été navré d'avoir à refuser la requête d'un journaliste qui avait demandé le texte des tracts lancés en Allemagne par la R. A. F. « Impossible de communiquer, cela pourrait tomber aux mains de l'ennemi. »

§

Mais la littérature? M. André Pierre présente dans *le Temps* le lauréat du prix Nobel :

Il serait injuste de croire que l'écrivain finnois Sillanpää doit sa haute distinction littéraire aux événements qui ont mis en vedette sa petite patrie et attiré sur elle les sympathies de l'univers. Sans doute, le jury de Stockholm a pu se laisser influencer, dans une certaine mesure, par le spectable peu banal qu'offre la noble résistance de la Finlande à l'énorme Russie voisine et aussi par ce fort sentiment de solidarité qui s'affirmait récemment à la conférence des quatre chefs d'Etat du Nord. Mais il importe de rappeler que Sillanpää avait été, dans les dernières années, signalé à l'attention de l'académie suédoise et que sa candidature au prix Nobel restait posée depuis le jour où il avait failli l'emporter sur le romancier russe Ivan Bounine.

Frans Emil Sillanpää est en effet un romancier d'un incontestable talent, et le spécialiste français des choses finnoises, M. Jean-Louis Perret, lecteur de français à l'université d'Helsinki, nous apprend dans son *Panorama de la littérature contemporaine de Finlande,* qu'il est « l'écrivain finnois le plus célèbre de l'après-guerre ». Sa célébrité a même franchi les frontières de son pays, puisque son œuvre a été traduite dans plusieurs langues européennes, tout comme celle de Linnankoski, qui appartient à la génération immédiatement précédente.

Né en 1888, le lauréat, comme la plupart des promoteurs du mouvement littéraire d'expression finnoise, est d'humble origine et a de fortes attaches rurales.

Aussi presque tous ses romans sont-ils consacrés à la description de la rude et monotone existence des paysans. Son premier livre, *Soleil et vie,* date de 1916. Mais son nom ne s'impose au public qu'après la proclamation de l'indépendance finlandaise qui, on le sait, date du 6 décembre 1917. La révolution politique et sociale qui suivit cet événement capital de l'histoire de son pays se reflète dans son second roman, *Sainte Misère* (1919). L'auteur y raconte la vie d'un pauvre tenancier qui, à demi conscient, prend

part, de janvier à mai 1918, aux luttes entre les Blancs et les Rouges; il collabore de bonne foi avec les Rouges, mais il est fusillé par les Blancs. Le « héros » est un de ces êtres passifs que Sillanpää sait décrire avec des touches particulièrement délicates et avec une visible sympathie. On pourra s'en convaincre en lisant l'excellente traduction française que M. Perret a publiée en 1928.

Le plus important des romans du lauréat a pour titre : *Une brève destinée* (1931) :

C'est un tableau émouvant de la déchéance d'une vieille famille paysanne dont l'ultime représentant, une frêle jeune fille, meurt prématurément, sans révolte, « accomplissant en souriant son destin ».

Notons enfin, dit M. André Pierre,

que la consécration officielle d'un défenseur des lettres finnoises par un jury suédois paraît annoncer la fin d'une bataille linguistique qui mit violemment aux prises Finnois et Suédois au lendemain de la libération nationale de la Finlande, et qui faillit compromettre son unité spirituelle.

§

L'attribution d'un grand prix — un très grand prix — littéraire est un événement heureux, en ces temps où tout ce qui est cher à l'écrivain s'amenuise ou s'efface. En sa qualité de Président de l'*Association de la Critique littéraire*, M. François Porché a pressé les journaux de revenir au compte rendu des livres. Il a fort bien fait. Le mouvement littéraire n'a pas chômé, lors de la guerre 14-18. Pourquoi en serait-il autrement? Et il n'y a pas que la Critique. La célébration, du moins à travers les articles, des centenaires, des cinquantenaires (c'est pitié qu'on ne se soit pas arrêté davantage au cinquantenaire d'un Champfleury, en décembre dernier), n'a pas de raison de disparaître. Et les morts, quand des décès surviennent, ne doivent pas être privés de recevoir de justes hommages.

Ceux-ci n'ont pas manqué à Georges Goyau, et le contraire eût été particulièrement injuste. Si je pense à son œuvre, je pense, aussi, à sa bonté. Cette bonté qu'il exerçait avec une si grande simplicité. Ayant à établir, un jour, au dépourvu, une documentation que Georges Goyau me paraissait

particulièrement qualifié pour savoir où la chercher, je l'alertais d'un mot. Un petit bleu fit écho à mon petit bleu. Et non seulement Georges Goyau me renseignait, mais il ajoutait : « J'ai demandé au téléphone notre ami Georges Lecomte, qui connaît bien mieux que moi la question. Mais il venait de sortir. » Une autre fois, comme j'écrivais à Georges Goyau: « N'avez-vous pas des inédits d'Ernest Hello que vous m'autoriseriez à consulter? » je reçus, par retour du courrier, une sorte de cahier. C'était un des cahiers, encore inédits, d'Hello. Il y avait dans ce manuscrit des éclairs, des idées, des vues, voire des prophéties à bouleverser le monde. Et Georges Goyau, confiant dans les Postes comme dans le destinataire, me livrait, en communication, tout cela, sans même faire recommander l'envoi : Dieu y pourvoirait.

— Les effets de votre incomparable charité ont rayonné de tous côtés, disait le Cardinal Baudrillart à Georges Goyau lors d'une circonstance qu'il rappelle dans **le Figaro.**

« Charitable dans vos pensées, ce qui est de l'ordre de la vertu, vous avez pratiqué aussi la charité et l'aide intellectuelles, ce qui est de l'ordre de la générosité, et d'une générosité très rare.

Et M. Paul Lesourd, dans *le Figaro* également :

C'était un grand chrétien. C'est ce qui, en lui, dominait.

En outre :

...C'était un grand travailleur. Jamais il n'a pris un instant de repos. Sous ces chétives apparences sa puissance de travail était extraordinaire. Il ne quittait sa table de travail que pour aller présider des réunions ou consulter dans des bibliothèques les documents dont il avait besoin. Partait-il pour une saison dans une ville d'eau, qu'il emportait avec lui d'innombrables livres. Ayant un énorme courrier, il répondait lui-même à toutes les lettres et il répondait immédiatement. Il était littéralement désolé et tourmenté quand les circonstances l'obligeaient à différer une réponse.

Une réponse, voilà ce que, aujourd'hui, chacun souhaite. Une réponse, une lettre. D'un bout à l'autre de ces deux moitiés du pays : l'avant, l'arrière. Les Postes sont les grandes pourvoyeuses de tout ce qui subsiste de tendresse, d'espoir. Si nous étions tentés de laisser un correspondant sans réponse, quelque part dans l'Est ou ailleurs, pensons à Georges Goyau.

§

Pensons — mais pour d'autres motifs, non moins nobles, et terriblement pathétiques — à Schuschnigg, au Chancelier Schuschnigg. Quand l'ennemi serait écrasé, ce ne serait rien si le prisonnier d'Hitler n'était pas rendu à la liberté avec les honneurs dus aux martyrs. Son honnêteté, son intégrité, sa fidélité à sa parole, le sentiment de son devoir, son amour de la patrie, ont conduit le Chancelier à avoir pour demeure, à Vienne, l'hôtel Métropole disait-on, non pas mais *les caves* de l'hôtel Métropole. Rien qui colorerait de plus de honte le Chancelier Hitler, si l'homme qui a ressuscité l'esclavage avait une conscience, un cœur. Rien qui puisse nous interdire davantage de trouver à la vie autre chose qu'un goût de fiel. Hitler réclame l'espace vital; Schuschnigg dispose d'une cellule exiguë, mesurant trois mètres de long sur trois mètres de large, et sous des caves. C'est de là que Schuschnigg, prisonnier depuis dix-neuf mois, a adressé son premier message au monde. Ce message, dit **le Jour-Echo de Paris,**

est parvenu au *Daily Express* par l'intermédiaire du Dr Vernon, ancien professeur d'histoire à l'université d'Etat à Vienne, qui vient d'arriver à Londres.

Le docteur Vernon, qui a pu quitter Vienne une huitaine de jours après le début de la guerre, et qui s'est rendu en Angleterre, viâ Budapest et Rome, a déclaré à un reporter :

— Je n'ai vu le Dr Schuschnigg qu'une seule fois. Lorsqu'il proclame qu'il n'a pas changé, je sais que le peuple autrichien le croira en dépit de toute la propagande nazie. Lorsque les Viennois prononcent son nom, ils l'appellent « Schuschnigg l'Incorruptible ».

« Son état est lamentable. A l'exception de sa femme qui a juré le secret, je suis le seul visiteur qui ait été autorisé à le voir depuis son emprisonnement par les nazis. Schuschnigg m'a dit qu'il n'avait aucun appétit. Qu'il vivait de café et de pommes de terre.

« L'ex-chancelier ne s'attend pas à quitter son cachot en vie, à moins que les nazis ne le fassent comparaître devant les tribunaux comme ils l'en ont déjà menacé.

« — J'ai appris l'anglais ici, m'a-t-il confié, je m'étais jadis folle-

ment imaginé que, si les nazis me remettaient en liberté, je pourrais partir pour les Etats-Unis avec ma famille. Ce n'était hélas! qu'un rêve. »

« Schuschnigg m'a parlé de son fils, Kurt, âgé de 14 ans, qu'il n'a pas revu depuis deux ans, a poursuivi le Dr Vernon. Sa femme, qui peut le visiter tous les vendredis, pendant cinq minutes, lui donne de ses nouvelles.

« Schuschnigg est déjà un moribond, emprisonné par Hitler. »

L'Europe, sur le point d'être prisonnière, se sentait moribonde elle aussi. L'Europe s'est ressaisie; elle sera sauvée et Schuschnigg avec elle. GASTON PICARD.

LES HEBDOMADAIRES

Le Canard enchaîné : Hitler répond au Canard; Carnet du rat de cave; alerte en mer. — *Candide :* Scènes de la vie militaire : la conférence : le « Jour de Gloire ». — *Je suis partout :* la Victoire; Bagatelles : la pierre de touche.

Je m'excuse d'avoir négligé mes travaux depuis le mois d'août. J'ai, comme tout le monde, été mobilisé; et, comme tout le monde de mon âge, démobilisé depuis peu. Je n'entretiendrai pas mes lecteurs des particularités que l'on rencontre parmi les camarades des Equipages de la Flotte. Mais je veux dire dès aujourd'hui tous les regrets que ma rentrée dans la vie civile me laisse, quand je pense à la charmante marraine de guerre que le sort m'avait choisie. Chère madame Germaine, je dépose cette rubrique de rentrée à vos pieds.

Et maintenant, garde à vous!

Dans le **Canard enchaîné** (22 novembre) : Hitler répond au « Canard » :

Dans notre dernier numéro, nous avions osé insinuer que M. Hitler, pour ce qui est des décisions à prendre, n'a que l'embarras du choix... entre celles que lui proposent les journalistes français.

Le Führer n'a pas trouvé cet article à son goût.

Quarante-huit heures après, le D. N. B. faisait savoir, en effet, que le Führer n'a besoin de personne pour prendre une décision, qu'il la prendra à l'heure qu'il choisira lui-même, etc...

Nous, ce qu'on en disait, c'était plutôt pour le mettre à son aise.

Mais s'il le prend sur ce ton-là...

et la suite d'échos groupés sous le titre : *Carnet du Rat de cave*. On y trouve, par exemple :

Dans le *P. P.* du 16 novembre, M. Stratège Morice nous révèle ce détail, que les communiqués officiels nous avaient caché :

« Nos patrouilleurs ont travaillé avec le plus grand entrain. Un petit poste, à l'ouest de la Sarre, a tué au mousqueton un chien que l'ennemi avait envoyé pour connaître l'endroit exact tenu par les nôtres. »

Pauvre innocent toutou !

Au lieu du coup de mousqueton, c'était le moment où jamais de sortir les tartines de confiture.

Enfin, ce compte rendu d'une séance de radio française, à l'occasion de quoi je me permets de signaler au *Canard* que chacun des trois marins ayant embrassé trois personnes, ce fut une « affaire » qui a intéressé infiniment plus de monde qu'il ne le dit.

Alerte en mer.

Voici :

Bruit de ressac, sirènes, salut au drapeau... Tara tata tata... Hurlement du vent, bruits de godillots, coups de canon. Boum, boum.

A la fin, toutefois, interview de trois marins : un de Toulouse, un de Dinard, un du Pas-de-Calais.

Pour les remercier, le reporter leur donne la permission d'embrasser papa, maman et la payse.

De sorte qu'il y aura tout de même neuf personnes en France que ce « reportage » aura intéressé.

Candide (22 novembre) s'occupe de nos soldats et donne, page 2, des *Scènes de la vie militaire*. Voilà « La Conférence » :

Cantonnés à quelque cinquante kilomètres au nord de Paris dans ce qu'ils appellent un « bled », des soldats s'ennuyaient.

Les sous-officiers allèrent trouver le capitaine.

— Nos hommes s'ennuient, expliquèrent-ils : il faudrait les occuper.

L'officier se gratta la tête.

Le pays est fort démuni : pas de cinéma à moins de vingt kilomètres à la ronde, un seul débit-restaurant dans le patelin, dont les portes sont closes à huit heures du soir, et qui ne possède pas même un appareil de T. S. F.

— Bon, dit le capitaine, je vais y penser.

Il fit, le lendemain, passer une note au rapport de sa compagnie, demandant aux hommes ayant de l'instruction et la parole facile de se présenter devant lui.

La plupart des soldats de son unité sont de braves paysans de la Mayenne. Ils ne jugèrent pas posséder les qualités requises par leur chef.

Pour d'autres raisons, deux sous-officiers, dont l'un vient de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, l'autre de la basoche, s'abstinrent.

Mais un instituteur s'offrit comme volontaire.

— Vous allez distraire mes hommes, dit le capitaine, en leur faisant des conférences.

La compagnie au complet assista à la première conférence.

Le sujet choisi était « Les origines de l'Histoire de France ».

A la seconde, il y eut quelques vides : un certain nombre d'auditeurs avaient eu de bons prétextes pour se faire exempter.

Après la troisième, le capitaine reçut une nouvelle délégation des sous-officiers :

— Nos hommes, lui dirent ceux-ci, vous demandent comme une faveur de supprimer les conférences.

Et comme le brave capitaine écarquillait les yeux d'étonnement, un sergent-chef, d'un air navré, expliqua :

— Oui. Ils préfèrent s'ennuyer.

Le même *Candide,* toujours à l'avant-garde dans le combat littéraire, donne à la page 3 la critique du livre de M. René Béhaine : le *Jour de Gloire,* par M. Auguste Bailly, très impartialement et excellemment jugé à mon avis. Un jugement d'honnête homme et non de gendelettres. En voici le début :

Le dernier roman de René Béhaine, *Le Jour de gloire,* publié dans le courant de l'été, nous reporte à une époque bien lointaine déjà, et, tout ensemble, terriblement voisine de la nôtre : celle qui précédait de peu le début de la dernière guerre. C'est à ce point du temps, en effet, que parvient l'œuvre si riche et si puissante de Béhaine, cette *Histoire d'une société* qui, malgré les suffrages de la critique française et l'admiration des pays étrangers, n'obtient encore chez nous que l'attention de l'élite, et n'atteint pas suffisamment le grand public.

Etrange destinée que celle de cet écrivain, dont on répète qu'il « rappelle » Proust — et l'on sous-entend qu'il l'imite — alors qu'il l'a devancé de près de dix années : les premiers volumes de

l'*Histoire d'une société*, d'*Alfred Varambaud* aux *Survivants*, furent publiés en 1904, 1905, 1907, 1913 — et c'est à cette dernière date seulement que parut *Du côté de chez Swann*. On reproche également à Béhaine la longueur inusitée de sa phrase, alors que, comme celle de Proust à qui l'on en fait un mérite, elle se modèle sur les mouvements de l'âme, et s'efforce, dans ses sinuosités, d'adhérer strictement aux inflexions sentimentales qu'elle analyse avec minutie, et dont elle tâche à évoquer la synthèse et à suggérer la simultanéité. On en veut à Béhaine d'être difficile à lire : il ne l'est ni plus ni moins que l'auteur de *Sodome et Gomorrhe*. Si Proust touche davantage, c'est par le frémissement d'un art plus sensuel et plus pénétrant. Mais surtout, et c'est là, je crois, ce qui fit sa fortune, il eut pour lui les salons parce qu'il s'est attaché à peindre ce que l'on appelle le monde, et même le grand monde, avec ses élégances d'esprit et ses vices de cœur, ses grâces superficielles et ses scandales profonds. Sa parfaite amoralité est l'un de ses charmes les plus insinuants. Béhaine, au rebours, moraliste sévère, ne saurait s'abstenir de juger sans cesse, et de condamner. Quoi que nous en ayons, il nous contraint à faire un retour sur nous-mêmes; ce sont nos propres traits que représente à nos yeux le miroir qu'il nous tend : nous n'avons pas tous le courage d'en soutenir la vue.

et la fin mordante à l'égard des profiteurs de ces dernières années, encourageante si nous croyons avec M. Bailly que le châtiment appelé est venu.

Il n'a pas été moins heureux dans la peinture qu'il nous offre d'une jeune maison d'édition, en 1914. C'est ici du roman à clé, et le moins averti des lecteurs remplacera aussitôt les noms de Favart, de Blin, de Jacques de Bazeilles, par ceux des personnages véritables. Nulle malveillance, du reste, dans ce portrait du *producer* débutant, qui possédait « les plus beaux yeux de Paris », et qui, par son audace, son habileté, son discernement et son sens de la publicité, devait lancer, et conserver à sa firme, tant d'écrivains illustres. C'est un moment, et non des moindres, de notre histoire littéraire, que Béhaine évoque avec beaucoup de verve et d'intensité. Mais ce n'est pourtant là, dans ce livre dense, et chargé de tant de pensée, qu'un épisode secondaire. Son véritable objet, c'est l'étude d'une société qui a perdu son idéal moral, ses bases, le sentiment de la solidarité avec le passé et de ses responsabilités envers l'avenir : société éprise de profit, de jouissance, et de facilité, et qui, au jugement d'un philosophe — Michel Varambaud ou René Béhaine — appelait et méritait un châtiment.

Je suis partout (10 novembre) donne un émouvant tableau, en raccourci, intitulé *La Victoire*, de la séance de la Chambre des Députés où Clemenceau a fait connaître les conditions de l'Armistice, le 11 novembre 1918. C'est une évocation due à la plume de M. Dorsay qui dit en avoir emprunté le résumé politique, « excellent dans son laconisme », à M. Jean Martet, ancien secrétaire de Clemenceau :

Le 6 novembre 1918, Vervins et Rethel sont repris à l'ennemi.

Le 8, les délégués allemands arrivent chez Foch. On leur lit le texte des conditions.

Le 9, Guillaume II abdique. Les Anglais entrent à Maubeuge.

Le 11 : Paris fou! Dès 9 heures, il y a du monde devant la Chambre. A 11 heures, les canons de la D. C. A. se sont mis à tirer... La France ferme les yeux, tellement le bonheur est grand...

A 2 h. 30 la Chambre entre en séance. On discute de vagues projets de loi. A 3 heures la séance est levée. On la reprend à 4 heures.

M. Deschanel a tout de suite donné la parole au président du Conseil et M. Clemenceau s'est levé; une sorte de clameur sourde a secoué la salle...

M. Clemenceau. — *Je vais vous donner lecture du texte officiel de l'armistice qui a été signé ce matin à 5 heures par M. le maréchal Foch, l'amiral Wemyss et les plénipotentiaires de l'Allemagne. Ce document est ainsi conçu...*

Et voici : l'Allemagne évacue la Belgique et tous les départements français envahis; elle évacue l'Alsace-Lorraine : elle abandonne 5.000 canons, 25.000 mitrailleuses, 1.700 avions; les Alliés occupent Mayence, Coblence, Cologne; l'Allemagne restitue tous les prisonniers de guerre, sans réciprocité; elle livre aux Alliés tous ses sous-marins, 6 croiseurs de bataille, 10 cuirassés d'escadre, 50 destroyers, etc. Des cris! Un déchaînement de joie sacrée!

Il descend de la tribune lentement; il a l'air de plier sous le poids des choses. On se jette sur lui. Les gens se prennent aux épaules et hurlent dans les larmes : Victoire! Victoire!

Le même jour, cependant, un curieux incident s'était produit. Sur le moment, il passa inaperçu, mais il emprunte, aux années qui ont suivi, un caractère symbolique. Tous les journaux de l'époque l'ont relaté. Tandis que la séance historique de la Chambre se déroulait, la foule avait envahi les abords du Palais-Bourbon. Elle réclamait Clemenceau en chantant la Marseillaise. *Mais ce ne fut pas le Père La Victoire qui apparut. Ce fut Aristide Briand.*

« *La foule acclame et réclame Clemenceau, écrivait M. Georges Lecomte. M. Aristide Briand,* qui se trouve là, *lui jette quelques mots magiques.* »

..*Un autre journaliste rendait compte de l'incident en ces termes, légèrement retouchés :*

« Il (le peuple) acclame Clemenceau, le grand vieillard plein de foi patriotique et de courage civique, comme le libérateur du territoire, mais il n'oublie pas non plus M. Briand. Il l'a appelé l'autre jour auprès de lui sur le péristyle de la Chambre pour le saluer de ses vivats comme l'un des meilleurs serviteurs de la nation. »

Et ce journaliste ajoute :

« Que réserve demain à M. Briand? On le désigne déjà dans le public comme l'un des futurs plénipotentiaires de la Conférence de la Paix. »

Cet article est du 16 *novembre* 1918. *Il a paru dans l'*Illustration. *Son auteur est M. Emile Buré.*

Dans le même numéro, parmi les « Bagatelles », ceci, intitulé : *la Pierre de touche :*

Dans le dernier numéro de sa feuille raciste, l'honorable M. Bernard Lecache s'est livré à une petite opération, renouvelée de Dieu le Père, au sujet de la presse et des périodiques.

A sa droite, il place les réprouvés, parmi lesquels, bien entendu, se trouve *Je Suis Partout,* qu'il appelle (ce trait fait secouer de joie la bedaine du vieillard Mardochée) *Je ne suis nulle part,* et l'*Action Française* remplie (de grâce, honorable Lecache, vous nous comblez !) des « sempiternelles âneries et méchancetés maurrassiennes ».

A sa gauche, l'honorable M. Bernard Lecache place les bons et les purs. Citons :

*Trois journaux de Paris révèlent une tenue correcte. L'*Ordre, *malgré ses deux pages, est fort bien rédigé. Les leaders de Léon Blum sont généralement solides, dans le* Populaire. *Le* Figaro *est aimablement présenté.*

*L'*Aube *poursuit imperturbablement sa route. L'*Epoque *a publié quelques excellents articles de Lavergne et de Robert d'Harcourt. Ceux de Henri de Kérillis — dont on peut médire mais qui est d'une sincérité absolue — méritent un respect sympathique.*

L'Œuvre *tient le coup, n'a pas varié, malgré la guerre. Il manque le sel de Jean Nocher, aux armées, mais il reste les* « Hors-d'Œuvre » *de La Fouchardière et André Billy s'efforce de se rajeunir en s'essayant dans la fantaisie. Jean de Pierrefeu a maille*

à partir avec la censure, et Madeleine Jacob fournit des petits papiers souvent très fins...

...La presse provinciale a une tenue souvent plus remarquable. La Dépêche *de Toulouse,* Le Petit Provençal, La Petite Gironde, *sont des modèles du genre. A signaler, dans* La Dépêche, *les commentaires quotidiens anonymes de la situation. Voilà du bon travail honnête.*

SYLVAIN FORESTIER.

COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITÉ

En marge... — Hitler voulait reconstituer le Saint Empire Romain Germanique. Mais, après tant de réussites successives (annexion de l'Autriche, de la Slovaquie, de la Bohême), il aurait dû faire Charlemagne.

On s'est résigné à cette guerre, tandis qu'on accueillit l'autre avec une sorte d'enthousiasme, qui était comme une survivance des traditions d'un passé épique. La revanche? Il n'en est plus question aujourd'hui. Revanche de quoi? De nos erreurs, de nos sottises?... On est convaincu d'accomplir une laide besogne, rendue nécessaire par la fureur d'un homme en qui s'incarne une barbarie légendaire, qui est, sans doute, le génie de sa race, le dieu de cette race sans Dieu — la seule, en Europe, (avec la russe?) que l'on ait vue rebelle au christianisme.

Pour se convaincre de l'actualité de La Fontaine, il suffit de se réciter la fable *Le loup et l'agneau,* après avoir lu ce que disent l'Allemagne, la Russie, des petites nations « qui menacent leur sécurité »... On s'étonne, cependant, du besoin de se justifier dont Hitler et Staline font preuve. Leur cynisme m'impressionnerait, peut-être. Mais ils donnent trop raison à La Rochefoucauld écrivant : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » Toute leur politique est fondée sur une falsification grossière de la vieille morale. Ainsi *La Pravda,* le journal des Soviets, ne diffuse que des fables! et *Pravda* veut dire, en russe, vérité.

Aussitôt la guerre déclarée, on a vu foisonner les mêmes « bobards » qu'en 1914-1918. L'hebdomadaire *Je suis Partout*

peut offrir, chaque semaine, à ses lecteurs, un florilège des élucubrations où rivalisent les éternels fabricants de sentimentalisme sirupeux ou melliflu, de faux sublime, de niaiseries patriotardes. Sans doute ces « bourreurs de crâne », comme on disait voilà un quart de siècle, répondent-ils à une nécessité, et qui n'est pas seulement celle, pour eux, du bifteck... Je crois qu'ils aiment le métier que les circonstances imposent à leur industrie. Ils en tirent gloire, ou se sentent meilleurs en l'exerçant. Un « grand nom de la littérature » (nous n'avons que l'embarras du choix) offrant ses services à M. Marc Rucart, ministre de la Santé publique, lui a, paraît-il, déclaré tout crûment : « Vous pouvez me faire vider les vases de nuit... » Mais combien de ses confrères une telle besogne ne changerait pas autant qu'ils le croiraient, des exigences de leur profession.

En dehors des lieux de plaisir, fréquentés par les métèques, Paris n'a jamais été si morne qu'à présent; non pas tant désert qu'aride. Chacun semble renfrogné, fermé, jaloux de préserver un secret, de le dérober autant à soi-même qu'aux autres. On est déterminé, mais on a mauvaise conscience. Qui ne se sent pas une part de responsabilité dans le drame; une faute à se reprocher — du bourgeois au marxiste?... Quel contraste entre l'actuelle physionomie de la capitale, et celle qu'elle avait pendant l'autre guerre! On redoute plus les bombes qui s'obstinent, contre toute attente, à ne pas tomber, qu'on ne craignait les visites nocturnes des Zeppelins, le crépitement sur les toits des éclats des obus tirés contre les avions, les coups largement espacés de la grosse Bertha... La réalité meurtrière effrayait moins que n'angoisse sourdement la menace inoffensive... On était plus jeunes, sans doute; inexpérimentés. On a vieilli, on *sait*. On a l'imagination saturée d'histoires horribles. Et peut-être, navrés par l'anachronisme de cette catastrophe, si éloignée de l'autre, si proche d'elle, cependant éprouve-t-on du fait de la « guerre des nerfs », qui a précédé la vraie, une lassitude insurmontable.

Pour me soustraire à la tyrannie de mon « chef d'îlot » qui, en cas d'alerte, m'enjoignait d'aller chercher refuge dans

un abri, situé à quelque distance de mon domicile, sous prétexte de m'empêcher de courir le risque d'être frappé par la mort dans mon lit, j'ai quitté Paris. De bons amis m'ont offert l'hospitalité en cette « Abbaye » de Gif, à laquelle Mme Adam conféra, naguère, quelque notoriété, et nous formons une petite colonie sur le versant d'une vallée riante et paisible dont l'automne dénude la rivière, que survolent des avions et que fréquentent des artilleurs, apparemment désœuvrés, traînards, mais dont l'affectation ultérieure aura, sans doute, une utilité tactique ou stratégique que je ne me permettrai pas de contester.

Il arrive, tantôt à l'un, tantôt à l'autre d'entre nous de prendre le train électrique, quand il est appelé dans la capitale par ses affaires. Comme il s'arrange pour grouper celles-ci, afin de les régler toutes d'un seul coup, il s'absente, en général, pour la journée entière. Sa rentrée au bercail est saluée comme s'il avait fait un long voyage. C'est le pigeon de la fable. On l'entoure, le presse de questions. « J'étais là; telle chose m'advint. » Quelle chose? Il ne rapporte rien, le plus souvent, qu'on ne trouve dans les journaux du matin ou du soir. On n'a pas, chaque fois, il est vrai, la chance d'avoir entendu se lamenter la sirène, ni recueilli les propos de quelqu'un de « bien informé »... N'importe. On est allé « là-bas »; on s'est mêlé à ceux-là qui n'ont pas fui vers la mer, les bords de la Loire, les monts d'Auvergne ou la chaîne des Pyrénées, et qui croisent leurs files, de plus en plus amincies, sans se voir, tout repliés qu'ils sont, comme je l'ai dit, sur un secret — serrant contre leur cœur un espoir ou un deuil farouches, et, d'aspect, au moins, presque hostiles... On rapporte, flottant sur son manteau, niché dans son cache-nez, frais tricoté, un peu de l'odeur de la ville; on garde dans les yeux un reflet de son visage altéré, et ces fallacieux vestiges suffisent pour raviver la nostalgie que l'on a d'elle, sans dissiper l'espèce d'horreur sacrée qu'elle inspire.

§

Un croissant cotonneux de lune
Dans le bleu du ciel s'effiloche;
L'Angelus, sur le champ qui fume,
Sème les sons purs de sa cloche.

Le geai, la corneille, la pie
En volant — navettes ailées —
D'un fil invisible relient
Les deux versants de la vallée.

Est-ce l'eau des dernières pluies
Ou la chute douce des feuilles
Qui fait ce fantôme de bruit
Sous les bois dont l'or se recueille!

Autour de la maison quiète,
D'où monte un songe de fumée,
Tendent leur chaîne qui s'émiette
Les ronces de coton givrées.

Octobre! Octobre! ta promesse
Est plus que ton adieu dolente,
Et le regret que tu nous laisses
Annule l'espoir qui nous tente...

§

Freud vient de mourir. Une mode expire avec cet homme au visage tourmenté. Pourquoi ne pas dire un snobisme de la perversité innocente? Le psychiatre viennois accordait moins d'importance, il est vrai, au sexe qu'à ses annexes. Et pourtant, la bouche sert aussi à l'absorption de la nourriture...

Devant la marée de médiocrité, de bêtise prétentieuse, qui monte et submerge tout, je soupire en pensant que Mallarmé pouvait dire, naguère encore, en parlant des sots : « ils n'ont pas lieu »... Toutes les illusions scientifiques, économiques, sociales, rejetées par l'élite, « les nombreux », comme disait Socrate, en font l'objet de leur foi bruyante.

Il faut maltraiter les Allemands et couvrir de fleurs les Italiens pour obtenir d'eux quelque chose. On a fait exactement le contraire, durant ces dix dernières années.

La haine de tout vivant pour un centre vivant, les amoureux eux-mêmes ne la surmontent pas — mais la charité. Il

semble qu'on ait tué cette vertu, la plus belle de toutes, la plus *inhumaine*, en supprimant la pauvreté, en lui substituant la misère. La philanthropie, l'assistance sociale ont créé une sorte de mieux-être en série, d'aisance bureaucratisée, médiocre, anonyme, serve — qui n'exclut pas son horreur.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette prétendue affiliation de Hitler à une société secrète? Je serais fort empêché de le dire. Mais que le dieu de la guerre actuelle ait été choisi, pour ses qualités médiumniques, par un groupe d'illuminés ayant à sa tête le général Ludendorff, la chose n'est pas impossible. — L'insigne parlant, la croix gammée qu'il a adoptée, incite à croire au caractère oriental, anti-chrétien, de cette société. On sait que la ténébreuse Allemagne a été de tout temps travaillée par une idéologie ou une mystique, d'origine asiatique, et qu'une tradition affirme — de l'autre côté du Rhin — l'existence, quelque part dans le Thibet, d'un grand conseil d'hommes inspirés (*l'Agartha*) dont le rôle serait de diriger le monde par l'intermédiaire d'émissaires occultes... Déjà, Hegel (sans parler de Schopenhauer) était tout imprégné de panthéisme hindou, sinon de manichéisme persan; et le dernier en date des mystagogues germaniques, Rudolf Steiner, n'avait-il pas établi sa doctrine sur une présumée connaissance de Dieu, de l'évolution des grands cycles qui ont précédé l'existence des civilisations connues, et dont les initiés, seuls, possèdent la clé?...

Quoi qu'il en soit, la présomption à l'influence d'une camarilla, d'une main noire sur la foudroyante réussite de Hitler se trouve justifiée par ce que me disait, un jour, G. Lenôtre : « Les sociétés secrètes ont plus à faire dans l'histoire qu'on ne le croit généralement. » Il pensait, sans doute, aux Templiers, amis du Scheick de la Montagne et de ses Hassanites, aux Jésuites dont l'influence fut décisive en Espagne, aux Francs-Maçons qui prirent une part si active à la Révolution, aux Carbonari, aux premiers disciples de Karl Marx.

Hitler est un joueur, ce n'est pas un homme providentiel. La destinée des êtres providentiels est brève, on les reconnaît surtout à ce signe. Ils meurent jeunes, en général, et leur

mission est d'autant plus limitée dans la durée qu'elle tend davantage vers l'infini — à l'image de celle de Jésus. Jeanne « la bonne Lorraine », une fois le Roi couronné à Reims voulait rentrer dans son village, reprendre son fuseau, garder de nouveau ses brebis.

Hitler a trop d'imagination. Cette faculté, indispensable au poète, mais funeste au politique, le perdra comme elle a perdu Napoléon. « J'aime le pouvoir, disait celui-ci, comme l'artiste aime son violon, pour en tirer des sons, des harmonies. » Mais c'est en réaliste qu'on gouverne. Il faut la tête froide, non des nerfs à celui qui a assumé la conduite d'une nation. On joue avec les idées, on compose avec les faits. Il me semble voir le Fuhrer des Allemands prendre un plaisir presque puéril à délimiter sur la carte les zones maritimes où devront éclater ses mines magnétiques, et s'exalter de mille rêveries : espace vital, déportations, exterminations de peuples, destruction de l'Empire britannique, asservissement de la France... Avec quel relief doit s'inscrire dans sa cervelle en délire l'image de la race germanique coulant comme la lave brûlante d'un cratère, s'étalant avec une puissance irrésistible sur les pays voisins! Mais le temps, les fatalités économiques, les nécessités humaines travaillent contre lui, qui croit pouvoir les ignorer, et qui est plus un condottière qu'un chef d'Etat.

Il y a, dans l' « Abbaye » où je suis, à côté de fort bons livres, et d'une collection complète de la revue fondée par Mme Adam, une véritable bibliothèque de romans policiers. Il m'arrive, assez souvent, d'y piquer, au hasard, un volume pour me délasser des travaux du jour, me débarbouiller de l'encre et du style. Ces ouvrages sont un divertissement inoffensif, à condition, bien entendu, que leurs auteurs n'aient pas prétendu à la littérature, qu'ils ne se soient pas aventurés sur un domaine qui leur est interdit. J'ai en horreur le roman inspiré par la chronique judiciaire, à la Gaboriau, et je n'aime pas de voir mêler la psychologie à ces histoires dont tout l'intérêt réside dans la résolution logique d'un problème très compliqué. A cet égard, les auteurs français

me paraissent très inférieurs, à de rares exceptions près, à leurs émules anglais, et j'aurais dû dire, en commençant, qu'il n'y a presque exclusivement que des traductions de *détective stories* dans la série de livres auxquels (comme l'autre cherchait l'oubli « en des breuvages exécrés ») je demande de m'abstraire de moi. Rien de ma pensée, de ma sensibilité ne s'engage, il est vrai, dans ces lectures qui ne sollicitent que la partie la plus superficielle de mon intelligence.

On sentait bien, à lire les « Maigret » de M. Georges Simenon, que cet abondant et ingénieux conteur se détournerait de sa voie initiale, qu'il ferait ses dons dériver et se perdre dans les sables du roman balzacien et même mauriacien. Il mêlait trop de préoccupations sociales, humanitaires, à ses histoires dont il réussissait si bien à composer la brumeuse ou pluvieuse atmosphère. Il ne jouait pas le jeu : qu'il me pardonne — il trichait. Le jeu, c'est de créer des robots, à la mécanique bien huilée, habillés comme les hommes, singeant leurs habitudes et leurs passions, dans leur décor coutumier, mais tels qu'il soit impossible de leur assigner un autre rôle que celui du Roi, de la Reine, du cavalier, des pions sur les cases noires et blanches de l'échiquier. Avec de tels personnages, le drame reste abstrait, et le crime même est pur.

Dans un de ces pavillons d'été de la grande banlieue, aménagés depuis septembre, en maisons d'hiver, on parle des fausses nouvelles répandues par la presse et la radio, en prenant le thé, au coin du feu.

Outre cinq dames et demoiselles, d'âge canonique, il y a moi — et le chien, Médor. Soudain, un petit bruit claque, insolite, qui met du rouge à dix pommettes. La coupable?... Toutes ensemble (quelle confusion!) se sont écriées pour la couvrir :

— Oh! Médor...

Je n'ai pu me défendre de rectifier :

— Mais non : c'est encore un bruit sans fondement...

Aristote disait que Dieu ne connaît pas le monde, parce qu'il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer que connaître.

Cette proposition expliquerait le renoncement de la Providence à s'occuper de nos affaires, et jamais elle ne fut plus justifiée, il me semble, qu'à l'époque actuelle. Quand a-t-on vu, non seulement la morale, mais l'intelligence plus humiliée, plus bafouée qu'aujourd'hui? L'impudeur triomphe, et les contradictions les plus flagrantes se manifestent librement sans qu'on trouve à s'en étonner ni à y reprendre. Hitler, que le mot seul de communisme jetait dans les transes, a fait alliance avec les Soviets, et le maître de l'U. R. S. S., qui se donnait pour le champion du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, assassine la Finlande après avoir écrasé de sa lourde patte la moitié de la Pologne... Or, le premier pourrait déclarer, comme Lamartine : « J'ai pour moi les femmes et les jeunes gens », et le second trouve encore, au delà des frontières de son malheureux pays, des zélateurs... C'est à désespérer de l'espèce humaine ceux qui n'ont pas la consolation de croire au dogme du péché originel.

Je retrouve ceci, de Philarète Chasles (je crois?) dans des notes : « Le comte Joseph de Maistre, confessant que le monde était sans religion et ne pouvait longtemps durer ainsi, tournait involontairement ses regards vers les derniers sanctuaires de l'occultisme et appelait de tous ses vœux le jour où l'affinité naturelle, qui existe entre la science et la foi, les réunirait enfin dans la tête d'un homme de génie. Celui-là sera grand, s'écriait-il, et il fera cesser le XVIII[e] siècle qui dure encore... On parlera alors de notre aridité actuelle comme nous parlons de la barbarie du Moyen Age. »

Je ne saurais répondre mieux que par cette citation aux amis du *Mercure de France* qui ont lu la récente étude que j'ai publiée dans cette revue sur « la morale scientifique ».

Elle donne raison à M. Henri Mazel affirmant : « C'est une excellente chose que toutes ces sciences, la physique, la métaphysique et l'éthique-religion ne soient en rien absolument opposées, et que toutes puissent admettre qu'elles aient un but commun et lointain qui est Dieu. »

Sans doute, M. Pierre Geyraud, qui me fait l'honneur d'approuver l'esprit de mon étude, ne croit-il pas « qu'il y ait lieu de s'efforcer de réaliser le groupement de tous les be-

soins mystiques autour de l'Eglise romaine ». Mais « les abîmes que la science laisse incomblés », comme le constate M. Marcello-Fabri, « sont pleins de voix et d'échos — montés, parfois, de ces autres abîmes que la science en nous-mêmes a creusés » — et qu'une œuvre collective a seule chance de grouper efficacement.

M. W. Drabovitch, qui me signale « un mouvement de rapprochement entre les différentes Eglises chrétiennes » (le mouvement oxfordien, je pense), souhaiterait que cette œuvre de synthèse s'accomplît avec l'adhésion, à la fois des catholiques et des savants, autour du nom de Pasteur. Peu importe. L'essentiel est de respecter, dans l'effort de rénovation spirituelle ou spiritualiste que nous sommes un très grand nombre à souhaiter — en dehors des religieux pratiquants — les antiques positions de l'Eglise, gardienne des plus beaux principes qui soient au monde, et dont la merveilleuse complexité métaphysique rejoint la supériorité de la morale.

JOHN CHARPENTIER.

MUSIQUE

Bilan de vingt-cinq années. — Une musique, moins suave aux oreilles que celle des concerts, retentit à travers le monde. On hésite à parler « d'autre chose », alors que des pensées si graves hantent l'esprit. Mais n'est-ce point précisément ces « autres choses » que nous avons aimées, que nous avons crues, n'est-ce point tout ce qui fut et qui demeure notre refuge spirituel, n'est-ce point même notre liberté de choisir, de croire, d'aimer, que cette guerre menace tout autant que le sol des provinces frontières, et plus gravement encore qu'il y a vingt-cinq ans? Il n'est donc pas oiseux autant qu'il peut paraître de tourner les yeux en arrière et de rechercher quelles furent, sur la production musicale en France, les influences de la guerre de 1914. Peut-être même trouverons-nous dans cet examen quelques autres raisons d'espérer.

§

Tout récemment *Le Goéland* instituait un concours de poésies de guerre, et beaucoup de critiques remarquaient à ce

propos que la guerre, à quelques très rares exceptions, n'avait rien produit, rien inspiré qui fût en proportion des événements. Deux admirables livres de Georges Duhamel, quelques très belles pages d'anthologie, des vers de Guillaume Apollinaire et de Jean-Marc Bernard, le compte est vite fait de ce qui reste. Pour ce qui est des œuvres musicales, il serait tout aussi prompt. Si la guerre en fut le prétexte ou l'occasion, celles-ci, d'ailleurs, ne peuvent susciter chez l'auditeur, aussi fidèlement que la prose ou le vers, des images précises, évoquer des souvenirs directs. Il n'y a pas, à proprement dire, de musique digne de ce nom qui soit descriptive. C'est à la fois la grande force et la faiblesse de cet art que son immatérialité, son élévation : il domine le particulier. Il exprime mieux encore que le verbe les sentiments profonds, la douleur et la joie; mais il se refuse à marquer ces transports et ces passions du signe qui les restreint. Son caractère d'universalité ne souffre pas de limites. Et cependant, par de subtils reflets, la musique laisse deviner son origine; elle trahit, comme le fruit de la terre, le terroir où elle a germé, la qualité de l'âme qui l'a conçue, l'a portée et enfantée. Elle tend vers tous les hommes une sorte de miroir magique où chacun, en se mirant, s'étonne de reconnaître ses propres traits tout en apercevant l'image de celui qui l'a gravé selon son propre aspect. Ainsi la méditation douloureuse d'un Beethoven, que son infirmité isole du reste des hommes, devient pour la communauté humaine le symbole de la douleur noblement résignée; ainsi la sérénité et l'allégresse, les effusions angéliques d'un Mozart demeurent un refuge où nous abritons nos angoisses aux heures de doute, où nous cherchons des raisons d'espérer.

§

Ce n'est donc point tant parmi les ouvrages dont les titres ou l'intention proposent une image de la guerre que nous chercherons trace des influences exercées par la catastrophe sur l'art français. Avant de mourir en 1918, Claude Debussy, épuisé tout autant par la douleur commune que par son mal corporel, a marqué ses *Sonates* d'un accent qui n'eût certes pas été celui-là si ses dernières œuvres avaient mûri dans

la paix. Gabriel Fauré — torturé comme Beethoven et comme Schumann d'un mal qui atteignait les sources mêmes de l'audition — eût-il pareillement concentré tout en l'élargissant son deuxième *Quintette* et son *Quatuor à cordes*, eût-il donné tant d'immatérielle suavité au *Jardin clos* et à *L'Horizon chimérique* si la méditation sur les misères du temps ne lui avait fait voir plus clair en lui-même? Qui pourra jamais établir le compte, limiter la part qu'eurent les calamités et les deuils publics, les craintes éprouvées pour des êtres chers, dans cette alchimie mystérieuse qui aboutit à la production des chefs-d'œuvre? Cependant est-il exagéré de trouver, dans tous ceux de ce temps, quelques traits communs, et qui ne sont pas seulement le reflet plus ou moins net des mêmes préoccupations artistiques, mais bien la marque d'une même angoisse partagée, la trace d'un même irréductible espoir?

§

Outre ces préoccupations morales si fortes, qui furent celles de tous les hommes entre 1914 et 1919, il y eut, immédiatement après la guerre, quelques faits dont l'influence sur la musique est certaine.

L'armée américaine, d'abord, apporte dans ses bagages le jazz. Un peu plus tard, la *Revue Nègre*, donnée au Théâtre des Champs-Elysées, va susciter un engouement pour la musique syncopée que le snobisme a bien préparé. Le perfectionnement du phonographe substituant l'aiguille métallique à la pointe de saphir et l'enregistrement électrique à l'enregistrement acoustique, l'invasion presque soudaine de la radiodiffusion, vont porter jusqu'au fond des campagnes un amour uniforme pour ces « plantation songs », ces « negro spirituals » et ces danses binaires si nettement opposées aux langueurs de la valse et aux caresses des archets tziganes d'avant-guerre. Influence plus extérieure que profonde, et qui, en définitive, n'a fait ni tant de mal ni tant de bien qu'on l'a dit. L'histoire de l'art est composée de ces réactions et de ces contrastes, plus ou moins violents, plus ou moins rapides. Il faut bien que les jeunes générations brûlent ce que les vieilles ont adoré, sans quoi l'imitation perpétuelle

des devanciers (on n'imite jamais que les défauts, car ce qui est strictement original et personnel est rigoureusement inimitable) aurait vite fait d'abâtardir les œuvres et d'émasculer les talents. En fait, le jazz a seulement accentué et précipité une évolution qui se fût produite sans lui : libération rythmique, élargissement de l'orchestration (par l'emploi d'instruments comme les saxophones). Sur ce dernier point, remarquons aussi que les nécessités de l'enregistrement phonographique ou de la radiodiffusion ont obligé les compositeurs à plus de sévérité dans l'écriture pour éviter les empâtements; que, censeurs implacables, le disque ou la radio font entendre des défauts que l'audition directe ne livre point à l'oreille; qu'enfin les ondes captées par des inventeurs comme M. Martenot, ont, elles aussi, enrichi l'orchestre de voix nouvelles.

§

Deux mots ont fait fureur pendant ce dernier quart de siècle : on a parlé à tout propos et hors de propos de « dynamisme » et on a parlé non moins souvent de « retours ». On a commencé, en vérité, un peu avant 1914. Mais c'est que les deux grands événements musicaux de ce temps se sont produits avant l'autre guerre : *Pelléas*, puis, douze ans plus tard, le *Sacre du Printemps*. Les jeunes de 1919 se sont, au nom du « dynamisme », insurgés contre la suavité debussyste et la grâce fauréenne. Le commencement de cette réaction eut lieu avant la guerre. Elle était inévitable. Elle fut, en somme, salutaire, quelque sévères qu'aient pu nous rendre ses excès : Fauré et Debussy ont enrichi leur art, mais, s'ils ont livré à la postérité certains moyens nouveaux d'exprimer sa sensibilité, leur génie propre n'est pas monnayable. Il y a, grâce à Dieu, autant de différence entre Ravel et Debussy qu'entre Paul Dukas et M. Florent Schmitt, entre Albert Roussel et M. Guy Ropartz. Tous les artistes contemporains offrent bien au regard de l'historien quelques traits communs, et ces reflets du temps, pourrait-on dire, font le style d'une époque. Mais cette parenté que Taine discernait entre les écrivains et les artistes du grand siècle, cet « air de famille » qui fait dater les œuvres à première vue, ne va point au delà et

laisse heureusement subsister, auprès de ce qui unit, tout ce qui oppose. Un temps qui a produit des ouvrages comme ceux de Ravel, de Roussel, de M. Florent Schmitt, ne saurait être regardé comme stérile, évidemment, et pas davantage comme une époque uniforme et banale. Mais ceux-ci, que je viens de citer, appartiennent tout autant à la période d'avant-guerre qu'aux vingt années suivant la paix. Rien ne montre mieux que cet exemple l'enchaînement des générations.

Pour réagir donc contre la « suavité » impressionniste, on a parlé de dynamisme et les docteurs ont prescrit une cure rigoureuse : ce fut le fameux « retour à Bach ». Puis on s'aperçut que le régime trop sévère risquait, par sa rigueur même, de faire périr le patient d'une autre maladie, il est vrai, mais non moins mortelle. Alors les docteurs se tournèrent vers les maîtres italiens. On parla de Verdi. On commençait de songer à un Français, à Gounod... La guerre est venue au moment que l'on célébrait la grâce d'une *Mireille* rendue à sa splendeur première.

§

Il y a plus d'une demeure dans la maison des Muses. Si les contemporains de ces petites « révolutions » qui, périodiquement, bouleversent les arts et semblent dresser les unes contre les autres, au nom d'idéals opposés, les générations, sont tentés d'y voir un effet restrictif (on crie toujours « à bas » quelque chose ou quelqu'un, d'abord), il en résulte cependant chaque fois un élargissement.

Parallèlement à l'affranchissement rythmique qui était accompli déjà avant 1914, s'est produit un affranchissement tonal. Fauré ni Debussy n'en ont été les seuls ouvriers. Ici encore l'histoire montre que l'art sonore a suivi depuis l'origine le même chemin. Les dissonances d'hier sont devenues les consonances d'aujourd'hui, à telle enseigne que notre accord parfait aurait été dissonant aux oreilles des anciens. Nous avons, pour notre plus grande joie, retrouvé la saveur perdue de la musique modale, reléguée pendant des siècles à l'église. Nous l'avons étendue à la symphonie. Mais nous avons laissé mourir sans le mettre à sa vraie place le précurseur que fut Maurice Emmanuel. Et nous avons retrouvé

aussi, grâce à un autre musicien doublé d'un savant, M. Henry Expert, l'exquise musique de nos maîtres de la Renaissance.

Voilà, à grands traits, l'esquisse de cet inventaire d'une période dont on peut affirmer sans crainte qu'elle ne fera pas trop mauvaise figure dans l'histoire de la Musique française.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'Ecole de Fontainebleau. — Exposition d'artistes mobilisés. — Projets.

Une grande exposition des maîtres de Fontainebleau devait avoir lieu cet hiver à l'Orangerie. Les événements ne permettent pas, bien entendu, d'exécuter ce projet. Mais, de son côté, M. Georges Wildenstein avait pris goût à réunir des œuvres peu connues de cette école. Il décida de présenter la trentaine de toiles qu'il avait collectionnées et d'ouvrir sa célèbre galerie par une exposition qui a été inaugurée le 6 décembre.

L'école de Fontainebleau est un des points de discussion des historiens de la peinture française. Les uns y trouvent un abandon de notre génie national au profit d'une école étrangère; ils n'y voient qu'un plagiat d'italianisme marquant une sorte de temps d'arrêt dans le développement de nos arts. Les autres estiment au contraire que la peinture française, sur le point de tomber dans l'abâtardissement, s'est revivifiée en remontant aux sources latines et qu'elle a témoigné de sa « renaissance » en s'inspirant des lois d'harmonie et d'élégance qui lui permettaient d'accomplir son destin.

En fait, les peintres italiens appelés par François Ier ne ne se sont-ils pas francisés? N'ont-ils pas travaillé dans un sens qui correspondait exactement aux désirs et aux goûts de leur temps et de leur nouveau milieu? Quand le florentin Rosso devint Maître Le Roux, quand le Primatice prenant sa succession devient abbé de Saint-Martin de Troyes, nous voyons qu'ils adoptent leur manière et qu'ils suivent, en somme, le rythme architectural de la Renaissance française.

En même temps que peintres, ils sont architectes, stuccateurs, fresquistes, créateurs de cartons de tapisseries et pensent en décorateurs. Du Palais du Té, où le Primatice travaillait pour le duc de Mantoue avec Jules Romain, à la Salle Henri II de Fontainebleau, l'évolution est sensible.

Pour la première fois, les Français voyaient apparaître sur les murs, par delà des siècles d'inspiration uniquement chrétienne, toutes les divinités de l'Olympe avec leur étalage de nudités. L'exposition de la rue de la Boétie montre comment on s'est jeté sur le nouveau genre — si j'ose dire — à corps perdu.

Un canon du corps humain s'est rapidement imposé. Des formes sveltes, élégantes, que la déformation pousse parfois à la limite du maniérisme, s'étirent dans des poses alanguies. La préoccupation principale paraît être d'inscrire un graphisme où la grâce de la ligne commande à l'éclat de la couleur.

Ceci nous est sensible aussi bien dans les harmonies plastiques du *Bain de Diane*, et de *Vénus et l'Amour* — ces deux pièces maîtresses de l'Exposition — que dans cet étonnant *Tepidarium*, devant lequel on ne peut se défendre d'évoquer Ingres et Chassériau. On sent à travers quelques maladresses, apparentes surtout dans ce dernier tableau, le désir d'aboutir à une idéale perfection. Dans les gestes calculés de ces corps de déesses, règne une sorte de froideur, d'ailleurs non sans mystère, qui capte l'intelligence mais bannit l'émotion. Les portraits pleins de charme de *Diane de Poitiers* (?) et de la *Femme au lys rouge* nous situent mieux au cœur de notre tradition.

Cette conception intellectuelle et décorative de la peinture, qui marquait une réaction violente du goût — et qui n'est particulière ni aux Italiens de Fontainebleau, ni à la France — devait avoir d'illustres descendances. Il manque pourtant aux bellifontains cette alliance de réalisme et d'idéalisme, si vivante avant eux et qui viendra animer les siècles suivants.

Le contact avec l'Italie était peut-être nécessaire. Les échanges furent toujours nombreux entre le Nord et le Midi. La France avait reçu Le Boccador et les décorateurs d'Albi. François Ier avait tout fait pour s'attacher Andrea del Sarto

et Léonard de Vinci; mais le premier s'en fut sans retour et l'autre mourut — dans ses bras, dit la légende qui relate au moins le sens d'une admiration. Au siècle suivant, tous les artistes français voulaient prendre la route de Rome. Les tableaux anonymes que nous voyons ici disent l'intime collaboration de ce monde franco-italien de la cour de Fontainebleau où travaillaient à côté de Dorigny, de Rochetel, de Dormoy, un Niccolo del Albate, un Lucco Penni, un Bartolomeo de Miniato et un grand nombre de beaux artisans de la peinture, arrivés d'un côté ou de l'autre des Alpes.

§

De multiples initiatives se sont prodiguées pour soutenir les artistes et les familles des artistes que la guerre a laissés dans une grande incertitude morale et matérielle. La « Fédération d'aide aux artistes » vient d'être créée dans le but de soutenir, par des dons en nature et en espèces, les misères les plus émouvantes — qui sont souvent les plus secrètes. La forme la plus délicate de la générosité est celle du geste qui apporte, en même temps que l'aide matérielle, le réconfort moral et la reprise de la confiance en soi. La vente d'un tableau est pour le peintre une satisfaction légitime et une raison d'être.

C'est en pensant à ce qu'il peut y avoir de tragique dans la situation des artistes que vient d'être organisée, à la Galerie Bernheim jeune, une **Exposition des Artistes mobilisés** qui groupe environ deux cents peintres et sculpteurs de toutes tendances, depuis les « Artistes français » jusqu'aux « Indépendants ». La guerre réalise l'Union sacrée des Beaux-Arts. Les œuvres sont vendues au profit des familles d'artistes mobilisés.

Quelques aînés ont tenu à venir porter leur aide aux camarades. Nous voyons Despiau, Bonnard, Marquet, Dunoyer de Segonzac, Friesz, Marie Laurencin, Rouault, Céria enfin, qui a organisé cette exposition avec un admirable dévouement et dont le fils : le peintre Jacques Despierre, bien connu de nos lecteurs, est actuellement quelque part en Lorraine.

Nous ne pouvons énumérer tous les artistes de talent qui ont participé à cette manifestation significative et complète.

Naturellement on leur a demandé de choisir eux-mêmes un exemple de leur œuvre passée, puisque, appelés à d'autres devoirs plus immédiats, ils ne pouvaient, dans la plupart des cas, présenter de l'inédit. Planson et Yves Brayer, pourtant, ont exposé des œuvres se rapportant à la campagne de 1939.

Ainsi retrouvons-nous, des sculptures de Bouret à celles de Yencesse, des peintures de Savreux à celles de Brianchon, bien des œuvres familières. On notera les œuvres d'un militaire de marque : le général Réquin, grand ami des arts, qui présente son buste par lui-même et de très justes notations à l'aquarelle de scènes coloniales.

Au vernissage, quelques-uns des exposants, coiffés de képis d'officiers ou de calots de soldats, qui figuraient parmi les premiers permissionnaires, donnaient tout son sens émouvant à cette première exposition de guerre.

§

Nos musées sont vides. On ne peut priver impunément un pays du contact avec ses œuvres d'art. Aussi forme-t-on le projet d'organiser des expositions ambulantes qui, avec le maximum de précautions, promèneraient un choix d'œuvres du Louvre à travers la France.

Ils ne seront pas seulement choisis en raison de leur valeur artistique. Ils seront groupés d'après leur sujet de façon à former quatre cycles d'expositions qui illustreront chacun quelque grand thème de notre vie spirituelle. Nous verrons par exemple, magnifiées par les représentations qu'en ont tracées les maîtres, des vertus de chez nous.

Ces expositions, qui auront lieu surtout dans les musées des villes de province, éveilleront la curiosité des habitants pour les beaux-arts et leur feront prendre contact avec certains joyaux de notre peinture que beaucoup n'avaient jamais eu l'occasion de connaître ou n'avaient pas appris à goûter. Elles seront organisées au profit d'une œuvre d'entr'aide militaire.

La France, ces dernières années, organisait de nombreuses expositions à l'étranger qui remportaient généralement un succès très vif. On souhaite d'intensifier le mouvement des échanges artistiques. Mais se pose alors la grave question des

risques de transport en temps de guerre. Ceux qui ont la charge de veiller sur notre patrimoine artistique auraient scrupule à utiliser une œuvre d'art même à des fins de propagande nationale au prix de tels risques.

C'est pourquoi, dans le problème des expositions à l'étranger, on a retenu le principe suivant : ne jamais envoyer d'œuvres irremplaçables. Des œuvres d'art, comme un bronze que l'on peut refondre d'après l'original, comme une gravure dont on possède de nombreuses épreuves, on accepte qu'elles franchissent les mers parce que leur destruction n'impliquerait pas de perte irréparable.

Nous devons signaler par ailleurs que, sur les continents où la France avait des expositions en cours au moment des hostilités, les œuvres circuleront pour être présentées à de vastes publics.

Nous n'avons pas le droit d'engager l'héritage des artistes du passé, mais nous admettons que des artistes vivants acceptent de courir un risque. De nombreuses expositions d'art contemporain sont déjà ouvertes ou prévues notamment en Belgique et en Suisse. Un programme de grande envergure est tracé pour les Etats-Unis où cinq types d'exposition — dont chacune présentera un aspect de notre état pictural — se dérouleront simultanément sous le titre de « Panorama de la Peinture française contemporaine ».

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Georges Benoît-Guyod : *Le Voyage de l'Obélisque* (Gallimard). — Robert Christophe: *Bazaine Innocent.* Lettre-préface du Colonel Streiff (Nantal).

Le **Voyage de l'Obélisque** nous fut déjà conté par deux auteurs, qui prirent une part active à l'extraction du monolithe pharaonique et à son transport des bords du Nil aux rives de la Seine, MM. A. Lebas et Verninac de Saint-Maur, pour les nommer, M. Georges Benoît-Guyot, auteur de deux volumes d'*Histoires de gendarmes,* a fidèlement suivi leur sillage et leurs bouquins, qui cent ans après sont lisibles encore, mais introuvables. Le seul tort de celui de Lebas est de porter un titre qui n'en finit pas, dont on dirait presque une inscription de stèle :

L'OBÉLISQUE
DE LUXOR
HISTOIRE DE SA TRANSLATION A PARIS
DESCRIPTION
DES TRAVAUX AUXQUELS IL A DONNÉ LIEU
AVEC UN APPENDICE
SUR LES CALCULS DES APPAREILS D'ABATTAGE, D'EMBARQUEMENT,
DE HALAGE ET D'ÉRECTION
DÉTAILS
Pris sur les lieux et relatifs au sol, aux sciences, aux mœurs
et aux usages de l'Egypte ancienne et moderne
SUIVI
D'UN EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE FONTANA
SUR LA TRANSLATION DE L'OBÉLISQUE DU VATICAN
PAR M. A. LEBAS
Ingénieur de la Marine, Conservateur du Musée Naval,
Officier de la Légion d'Honneur.

Ce mémoire porte en guise d'épigraphe ces lignes :

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
Par les lois, par les arts...

qui ne sont pas, comme on eût pu le supposer, une sourate du Koran, mais deux alexandrins de Mahomet, travesti par M. de Voltaire dans la tragédie jadis fameuse, à l'acte II[e] de laquelle on les trouve, plus précisément dans la cinquième scène. C'était flatteur pour la France dont le Roi Citoyen, tout comme S. M. Charles X, voulait « régénérer » l'Egypte, empêché qu'il se trouvait, du fait du Gouvernement de Sa Majesté Britannique, de la coloniser. L'enlèvement de l'obélisque fut considéré un peu comme une victoire, non point sur le pacha d'Egypte, qui l'avait offert à son ami Louis-Philippe, mais sur l'Angleterre, qui en ressentit assez vivement l'affront pour vouloir l'effacer. Pour avoir la paix, Mehemet-Ali offrit à S. M. B. un hochet jumeau qui fut solennellement, quoique avec moins de fracas, érigé sur les bords de la Tamise, où le brouillard et les fumées de Londres l'ont, depuis un siècle qu'il s'y morfond, noirci. Si M. Benoît-Guyot ne souffle mot de cette revanche, ce n'est point, j'imagine, par chauvinisme. Je me permets de lui

signaler une bévue qui lui a échappé, et dont il sera le premier à s'égayer. Sous l'effort des fellahs, écrit-il,

le *Luxor* se remit en marche, à la cadence d'une lente mélopée, dont les paroles revenaient, toujours les mêmes. Intrigué par la persistance de ce chant monotone le commandant finit par demander ce qu'il signifiait : — C'est, répondit l'interprète du nazir, une litanie à la louange du *Sultan de feu* (Bonaparte) et de son armée, que les fellahs chantaient au moment de la conquête. Et il traduisit :

« Le grand Allah n'est plus irrité contre nous ! Il a oublié nos fautes, assez punies par la longue oppression des mameluks. Chantons les miséricordes du grand Allah !, etc., etc., etc. »

Cette cantilène aurait été improvisée par les Coptes, qui, étant chrétiens, se rallièrent tout de suite, quoique égyptiens, à l'envahisseur, pour railler les musulmans, effendis, ou fellahs. C'est un vaudevilliste français, Laus de Boissy, qui l'a rapportée dans un petit livre de circonstance, les *Français en Egypte,* publié à Paris, l'an VIII[e] de la République. Comme elle ne se retrouve nulle part ailleurs, M. de Boissy m'a tout l'air de l'avoir inventée et façonnée comme il eût fait de couplets d'opéra. M. Benoît-Guyot pourrait se retourner contre M. Verninac de Saint-Maur qui l'a induit en erreur. Sans doute, et la supercherie de ce commandant est assez de nature à jeter un peu plus de discrédit sur la véracité de certains témoins qui, bien souvent, ont lu dans les livres de ceux qui les précédèrent les choses que, dans leurs relations, ils prétendent avoir vues et entendues.

Peut-être les lecteurs du *Mercure* se souviennent-ils d'un petit article paru naguère sous cette rubrique, **Autour d'un essai de réhabilitation : le maréchal Bazaine jugé par un officier de son état-major (lettre inédite).** Ce petit article m'a valu la lettre suivante :

Le 20 janvier 1939.

Monsieur,

Je viens de lire dans le Mercure du 15 courant la chronique consacrée par vous au maréchal Bazaine, et je vous remercie vivement d'avoir bien voulu citer mon nom à l'occasion de cette critique de mon livre *Bazaine innocent.* Je m'étonne seulement

que vous ayez commis l'erreur suivante : parlant de la lettre du colonel d'Andlau reproduite par vous, vous écrivez qu'elle n'eût pas manqué d'impressionner M. Christophe lui-même s'il l'avait connue. Comment pouvez-vous dire ainsi que je l'ignore, puisque je la cite presque in-extenso, pp. 231 et 232, dans mon livre? Comment pouvez-vous dire qu' « elle était jusqu'ici inédite » puisque j'écris (également p. 231) qu'elle fut publiée le 22 décembre 1870 par l'*Indépendance Belge;* qu'elle décida le gouvernement de la Défense Nationale à nommer un Conseil d'Enquête, qu'elle fut reproduite par tous les journaux français lors du procès Bazaine et en 1888 dans la *Légende de Metz* du comte d'Hérisson? Comment pouvez-vous dire qu'elle est datée du 27 *septembre* 1870 alors qu'elle fut écrite après la reddition de Metz et que cette reddition eut lieu le 28 *octobre*, un mois après? A la vérité, cette lettre est du 27 *novembre*. Elle se trouve d'ailleurs dans le dossier Bazaine, aux Archives historiques de l'Etat-Major de l'Armée; celle que vous a communiquée M. Georges Andrieux semble donc une copie, ou inversement. En tout cas, c'est la même. Vous parlez également du *Club du Faubourg*, et semblez ignorer qu'un grand débat y eut lieu le 7 janvier, débat dont parlèrent de nombreux journaux et au cours duquel j'ai exposé ma thèse, laquelle fut ensuite appuyée, combien chaudement, par M. Michel Missoffe, ambassadeur de France et ami de Mme la comtesse de Martel, dont la belle-mère avait fait entrer le colonel d'Andlau, lui justement, dans l'Etat-Major de Bazaine (voyez mon livre, p. 200). Le colonel Streiff, le professeur Lejeune [?] MM. Charles A. Bontemps [?] et Jacques Ploncard[?] prirent également parti pour Bazaine innocent. Enfin, vous terminez par cette phrase : « Avant de réhabiliter la mémoire du maréchal Bazaine, il faudrait réfuter point par point les charges accablantes réunies contre lui par le colonel d'Andlau dans sa lettre. » Mais tout mon livre ne fait que cela! Mais de la première à la dernière page, il n'est question que du colonel d'Andlau, de la conspiration qu'il avait ourdie sous Metz pour renverser Bazaine et prendre la place; de la fureur qu'il éprouva d'avoir échoué, de sa lourde responsabilité dans le désastre; du tissu de mensonges que représente la fameuse lettre écrite pour se disculper en accablant un innocent, et de son odieuse fin, à cet homme que vous citez comme témoin de moralité, qui s'enfuit en Amérique et fut condamné par contumace à cinq ans de prison pour avoir vendu des croix d'honneur. Vous comprendrez, j'en suis persuadé, que je n'ai pas l'intention, dans la présente, de vous attaquer, mais de vous montrer que contrairement à votre supposition, je connais le dossier

Bazaine à fond. Et j'espère bien que vous saurez indiquer à vos lecteurs sinon que vous avez fait erreur le 15 janvier (ce que je m'en voudrais, en bonne confraternité littéraire, de vous demander), du moins que mon livre *« Bazaine innocent » mérite d'être lu.*

Veuillez agréer, etc.

R. CHRISTOPHE.

Je ne saurais prendre sur moi de dire si le livre de M. Robert Christophe, homme de lettres, auteur de la *Terrifique aventure de Dona Concepcion,* roman, et d'un « grand reportage », « en préparation » : *les Secrets de la Chambre des députés,* mérite d'être lu. Cela dépend. Cela dépend si on n'aime ou n'aime point les « grands récits historiques » dont se régalent les lecteurs de *Paris-Soir* et je suis surpris que M. Pierre Audiat, qui préside aux destinées « littéraires » de cette feuille populaire n'ait point publié **Bazaine innocent.** Romancé à souhait, copieusement dialogué, ce « grand récit historique » vaut bien ceux de M. Pierre Nézeloff, de Mme Lucile Decaux-Bibesco, et de M. Pierre Audiat lui-même. J'ajouterai que M. Robert Christophe me paraît doué pour le drame historique et que si le théâtre de l'Ambigu ne s'était pas, à son tour, transformé en « ciné », il eût pu y faire représenter avec succès, tiré de sa « thèse », un mélo en cinq actes (et 10 tableaux) où toutefois, contrairement à la tradition, on eût vu le « traître » réhabilité comme il le fut au *Club du Faubourg* par la voix éloquente de MM. l'ambassadeur Missoffe, le colonel Streiff, le professeur Lejeune, Charles A. Bontemps et Jacques Ploncard, de qui les noms, même pour le premier de ces messieurs, m'était jusqu'ici parfaitement inconnu. Cela dit, je répondrai à M. Christophe que je n'ai point donné un compte rendu de son livre, le premier d'une collection intitulée « les Grandes injustices de l'Histoire », pour la raison que je ne l'avais point lu, ayant vainement cherché à me le procurer, mais que le petit bruit fait autour de lui à l'occasion du cinquantenaire du maréchal Bazaine m'avait incité à publier la lettre du colonel d'Andlau, que je devais à l'obligeance de M. Georges Andrieux. Comme cette lettre, dont je reconnais avoir mal déchiffré la date (je remercie M. Christophe de son empressement à rec-

tifier cette erreur) avait été adressée — ce que M. Christophe ignorait, et ne pouvait pas, du reste, savoir — à Mme de Tourbey et qu'elle avait un caractère confidentiel, j'ai pu penser qu'elle était inédite — et effectivement elle l'était en grande partie. Je ne regretterai presque point de m'être abusé, puisque la divulgation de ce document privé transformé en document public soulève un problème fort intéressant à savoir : quels furent les rapports de Mme de Tourbey, maîtresse en titre du prince Napoléon et qui continuait de correspondre avec Son Altesse, même lorsqu'elle ne fut plus sa maîtresse, et même après la chute de l'Empire, et si ce ne fut pas cette demi-mondaine — pour servir quels intérêts? — qui en adressa copie au gouvernement de la Défense nationale.

Et à l'*Indépendance Belge*. « Cherchez la femme », comme dirait M. Christophe qui a un faible pour les titres qui fleurent le roman populaire (*Courrier de l'Empereur!... Le Rêve*, le *Deuil au Camp, Ombres au tableau... les Ombres s'agitent*, etc., etc., etc.). Je lui laisse ce soin en lui souhaitant bonne chance. Un dernier mot : M. d'Andlau a été un fripon : à Metz c'était encore un honnête homme, ou du moins il passait pour tel : on ne pouvait prévoir, en 1870, ce qu'il deviendrait une quinzaine d'années plus tard.

AURIANT.

LETTRES ANTIQUES

Du Sublime, texte établi et traduit par Henri Lebègue, directeur d'Etudes à l'école des Hautes Etudes. Paris, Les Belles Lettres.

L'établissement du texte grec et la traduction française qui accompagne la publication, dans la *Collection des Universités de France*, du petit traité qui nous est parvenu sous le nom de Denys Longin, sont la dernière œuvre du regretté Henri Lebègue. La mort ayant frappé ce consciencieux helléniste avant la fin de l'impression de cet ouvrage, c'est M. Pierre Costil qui a bien voulu se charger des notes de la traduction et parachever la mise au point du volume.

La paternité de ce petit traité a été attribuée, tantôt à Cassius Longin, ministre de Zénobie, reine de Palmyre, tantôt à Denys d'Halicarnasse, à Denys de Pergame, à Plutarque,

ou bien enfin à Hermagoras Carion, rhéteur qui vécut sous Auguste et Tibère. Ne sachant à quoi s'en tenir, la critique moderne a pris le sage parti de considérer comme anonyme l'auteur de ce traité, et c'est pourquoi M. Henri Lebègue le republie sans aucun nom d'auteur. Quoi qu'il en soit, ce petit traité, que Casaubon appelle un livre d'or, nous est précieux à plus d'un titre. Boileau, tout d'abord, après l'avoir traduit et commenté, s'en servit avec fruit pour établir sa théorie de l'idéal classique. La plupart des préceptes que formula l'anonyme auquel on doit, dans la première moitié du 1er siècle après Jésus-Christ, la composition du **Traité du Sublime,** ont été, en stylistique comme en critique, utilisés par Boileau dans son *Art poétique*. Sa doctrine reprend les mêmes thèmes, et les formules mêmes par lesquelles il l'expose : *rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable — le vers se sent toujours des bassesses du cœur — aimez la raison — gardez-vous du nouveau — cultivez les Anciens,* lui ont été sans aucun doute inspirées par la lecture et la méditation du *Traité du Sublime.*

En dehors de l'aide qu'il nous apporte pour la compréhension et l'intelligence d'une des époques les plus fécondes de notre littérature, ce petit traité a par lui-même sa valeur intrinsèque. Bien plus qu'une œuvre de rhétorique, il se présente à nous comme un ouvrage de critique littéraire, plein de chaleur, de verve et de justesse. Comme l'a écrit à bon droit M. Maurice Croisot, l'auteur appelle sublime, tantôt le sublime proprement dit, tantôt la simple élévation des pensées et des sentiments, tantôt l'éclat des images ou la puissance de l'effet dû à la composition. Il décrit le sublime mieux qu'il ne le définit. Boileau, dans ses *Réflexions critiques sur Longin,* croit pouvoir combler cette lacune et définir ainsi ce que l'auteur du traité, Longin croyait-il, entendait par sublime : « Le sublime est une certaine force de discours propre à élever et à ravir l'âme, et qui provient, ou de la grandeur de la pensée et de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif et animé de l'expression, ou, ce qui fait le parfait sublime, de ces trois choses jointes ensemble. »

Ainsi défini, le sublime n'est pas ce que les rhéteurs appel-

lent le style sublime. Le style sublime, en effet, veut toujours de grands mots; mais le sublime peut se trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans une seule expression pleine de simplicité.

Tour à tour philosophe, critique et grammairien, l'auteur du *Traité du Sublime* s'élève souvent à une grandeur toute stoïcienne. « La tranquillité se manifeste dans le calme, écrit-il, et la passion dans le désordre. » C'est au nom du continuel appel qu'il fait à la raison qu'il condamne le mauvais goût, l'impulsion sans brides, l'emphase inutile, l'enflure désagréable et pédante. Il estime aussi que le faux enthousiasme est incompatible avec l'expression de la réalité. « C'est un pathétique, écrit-il, inopportun et vide, dans un moment où il n'est pas de mise; c'est une démesure là où il faut de la mesure. On voit souvent des gens agir comme sous l'influence de l'ivresse; ils se laissent aller à un pathétique que le sujet ne comporte pas, mais qui leur est personnel et qu'ils ont apporté de l'école. Ils ont perdu la raison, et ils s'adressent à un public qui ne l'a point perdue. » Tous ces défauts, si bas et si puérils, ont des causes multiples; la principale, c'est l'empressement démesuré que mettent les écrivains à trop rechercher la nouveauté dans les pensées. L'éclat de la nouveauté peut surprendre, mais l'impression qu'elle laisse n'a aucune durée. En effet, quand un homme de bon sens lit ou entend un passage qui ne dispose pas l'âme à des sentiments élevés, qui ne laisse pas dans l'esprit un sujet de réflexion dépassant ce qui est exprimé, c'est que l'auteur ou l'orateur n'ont pas atteint la véritable grandeur, ni l'élévation afférente au sublime. Or, la voie la plus sûre pour parvenir au sublime est celle que nous offrent l'émulation et l'imitation des grands génies du passé, tant en prose qu'en vers.

Au souci constant de la pensée, l'écrivain doit adjoindre le souci permanent d'une claire élocution. « Le choix des termes propres et magnifiques, dit l'auteur anonyme, exerce une action merveilleuse sur l'auditeur, l'entraîne et le fascine; il constitue par excellence l'étude de tout orateur, de tout écrivain, car il procure aux discours : grandeur, beauté, lustre, gravité, force, vigueur, et je ne sais quel éclat qui s'y épanouit comme dans les plus belles statues et qui commu-

nique aux choses comme une âme parlante. » A s'entraîner ainsi, on arrive aisément à ce que la beauté de l'expression soit la propre lumière de la pensée conçue, et à ce que règne toujours une concordance exacte entre le mot et la chose. S'il faut éviter dans le choix des mots les termes bas, s'il faut s'écarter du soin vicieux de nommer les choses autrement que les nomment les autres hommes, il est pourtant des cas où le terme vulgaire est de beaucoup plus significatif qu'une expression ornée. Pris à la vie commune, ce mot est aussitôt compris; sa simplicité n'entrave pas la grandeur qu'il veut manifester, et sa tonalité familière nous met en confiance et en facilité.

Après avoir choisi ses mots, l'écrivain doit se mettre en peine de les assembler. « Dans le discours, comme dans le corps, ce qui fait surtout la grandeur, c'est l'assemblage des membres; retranché d'un autre, chacun n'a par lui-même rien de remarquable; réunis tous ensemble, ils constituent un organisme parfait. Il en est de même des expressions élevées; isolées les unes des autres et dispersées çà et là, elles emportent avec elles et dissocient le sublime; mais si, grâce à leur assemblage, elles ne forment qu'un corps et qu'elles soient en outre enserrées dans les liens de l'harmonie, elles deviennent sonores par le tour même de la phrase. Certes, parmi les prosateurs et les poètes, beaucoup n'étaient pas nés pour le sublime, peut-être même leur talent ne les portait-il pas à la grandeur; s'ils ont atteint néanmoins la noblesse et la distinction, sans paraître bas tout en employant le plus souvent des mots communs et vulgaires, et qui n'offrent rien de remarquable, ils le doivent uniquement à l'art d'arranger les mots et de les disposer harmonieusement. » N'est-ce pas là tout le secret pressenti de la belle prose commune du XVII[e] siècle?

D'autre part, si toutes les qualités de style et de composition dénoncent l'homme, seul le sublime est apte à l'élever jusqu'à la majesté de Dieu.

Qu'est-ce donc, s'écrie notre anonyme, qui a porté ces génies du passé, ces esprits divins, à mépriser cette exacte et scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le sublime en leurs récits? En voici, parmi beaucoup d'autres, une raison. C'est que la nature n'a

point regardé l'homme comme un animal de basse et vile condition; mais elle l'a introduit dans la vie et fait venir au monde comme dans une grande panégyrie, pour y contempler tout ce qui se passe en elle et prendre part aux luttes qui s'y livrent. C'est pourquoi elle a fait naître en notre âme un amour invincible pour tout ce qui est éternellement grand et pour tout ce qu'il y a de plus divin par rapport à nous. Aussi voyons-nous que le monde entier ne suffit pas à l'élan de la contemplation et de la pensée de l'homme; ses pensées dépassent maintes fois les bornes du monde qui l'enveloppe, et si l'on porte ses regards tout à l'entour de la vie, si l'on voit quelle part prépondérante y occupent le transcendant, le grand et le beau, on reconnaîtra vite la fin pour laquelle nous sommes nés.

Ainsi donc, pour le païen comme pour le chrétien, le comble du sublime est de l'élever jusqu'auprès de la Divinité.

MARIO MEUNIER.

VARIÉTÉS

A Londres durant la guerre précédente. — C'est à la fin de 1917 que se place mon avant-dernier séjour à Londres. J'y étais venu de Pétersbourg, en passant par la Suède, la Norvège et l'Ecosse, sans aucun but précis, mais bien content de m'être échappé de Russie où la vie politique, économique, sociale et familiale était déjà en pleine décomposition.

Je connaissais Londres de longue date et je m'y étais toujours plu, parce que Londres est avant tout une ville « pour hommes » (bien qu'elle possède les plus belles femmes de l'Europe). C'est une ville aristocratique, quoique capitale d'un Etat démocratique, mais le démocratisme des Anglais n'a rien de commun avec le débraillé et la vulgarité de certaines autres démocraties. Il y eut toujours bien plus de mouvement, d'animation, dans les grandes artères de Londres que dans celles de Paris, et cependant le rythme de la vie londonienne n'a jamais été aussi trépidant et accéléré que celui de Paris. Cela s'explique, je crois, par le fait que l'Anglais, sportif né, ne gaspille pas ses forces, mais les dépense en proportion de l'effort qu'il veut obtenir et du but qu'il désire atteindre.

Londres est la capitale d'un Empire. Pour s'en convaincre, il n'est pas nécessaire d'aller dans les docks ou dans les

« offices » des différents Dominions et colonies. Il n'y a qu'à parcourir certaines rues de Londres, comme le Strand ou Fleet street, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les grands journaux londoniens. Le souffle de l'Empire, fait de l'haleine de dizaines de peuples, remplit tous les coins de la vaste cité. Il est partout et il est au-dessus de tout.

Mais le fait que, de petit Etat, l'Angleterre s'est élevée jusqu'au rang d'un immense Empire, abattant successivement des rivaux puissants, est moins miraculeux que le résultat de cette conviction qui a hanté pendant longtemps l'Angleterre de posséder l'art du commandement, l'art de régner. A cette conviction s'ajoutait aussi la croyance en ses forces et en la justesse de ses vues, qu'elle puisait dans la lecture constante de la Bible. N'est-ce point la reine Victoria qui a attribué la grandeur de l'Angleterre aux vertus qu'elle avait puisées dans la Bible? Alors, il ne faut pas dire que l'expansion de l'Angleterre de par le monde fut une œuvre de flibustiers. Je sais que Stendhal raconte qu'un Anglais, parcourant la campagne romaine, s'écria, après avoir trempé son doigt dans l'eau d'une mare : « Cette eau est salée, donc elle est à nous! » Ce n'est qu'une boutade. En réalité, ce qui permit aux Anglais de constituer un immense Empire, c'est cette grande foi dans leur force, c'est cette profonde conviction de comprendre tous les hommes. Et c'était suffisant pour que le monde entier leur fût ouvert. Balzac a dit quelque part qu'il n'y a que les rois, les filles et les voleurs qui se trouvent partout comme chez eux. Il a oublié les Anglais.

Mais il y a encore autre chose qui contribua à la création de l'Empire britannique, c'est l'attachement que les Anglais de la classe éclairée eurent longtemps pour l'idée que représentait à leurs yeux l'*Imperium Romanum*. Seulement, dans la conception britannique de l'Empire, la *pax romana*, émanation de l'antique et universel *Imperium Romanum*, a été remplacée par une formule tirée de la Bible : « Paix aux hommes de bonne volonté. » Certes, cette formule n'a pas été appliquée toujours d'une façon équitable; elle fut même oubliée totalement à certains moments. Néanmoins et quoi qu'il en soit, la conception britannique de l'Empire, dont certains assurent qu'il a cessé d'exister, est un principe de

stabilité, de continuité, d'équilibre et de force raisonnés dans le grand déséquilibre moral et matériel du monde, dans son angoisse et son désarroi. Tennyson, au soir de sa vie, a écrit les vers suivants :

We sailed wherever ship could sail,
We founded many a mighty state.
Pray God our greatness may not fail
Through craven fears of being great (1).

Oui, car combien de gens, même en Angleterre, abandonnent leurs droits depuis longtemps établis, devant la crainte de passer pour des privilégiés, car les privilégiés, à notre époque de nivellement par en bas, sont très mal vus. Aussi ceux qui les abandonnent sont-ils considérés comme des gens généreux, quand en réalité ils ne sont presque toujours que des lâches. Sacrifier ses droits, c'est bien souvent abandonner ses devoirs.

Cette petite dissertation sur le caractère de l'Empire britannique m'amène tout naturellement aux rapports historiques de la Russie avec l'Angleterre. Ces rapports ne furent jamais cordiaux; ils faillirent dégénérer plusieurs fois en conflits armés. On peut dire que, même durant la dernière guerre, l'Angleterre fut suspectée par beaucoup de Russes de nourrir les desseins les plus ténébreux contre leur patrie. Et assurément ce ne fut que par nécessité que la Grande-Bretagne s'allia alors à l'Empire des tsars. Aussi, dès qu'elle put le faire, elle s'en dégagea pour recouvrer sa liberté d'action. Mais il va sans dire qu'en dépit de la mésintelligence qui existait à l'état constant entre le gouvernement de la Russie et celui de l'Angleterre, il y eut toujours entre les particuliers de ces deux pays des relations empreintes d'une grande cordialité et d'une compréhension réciproque.

Dans cet ordre de choses, les Russes montraient toujours une grande largeur de vues. Etait-ce par esprit d'opposition aux actes souvent irréfléchis ou hâtifs de leur gouvernement? Je ne saurais le dire, mais ce que je veux assurer, c'est que

(1) Nous avons vogué partout où vaisseau pouvait voguer,
Nous avons fondé plus d'un Etat puissant.
Priez Dieu que notre grandeur ne s'évanouisse pas
Devant la crainte lâche d'être grand.

ces relations dépassaient généralement cette sorte d'engouement qu'on nomme l'anglomanie. Je dois ajouter, pour me faire mieux comprendre, qu'avant la grande guerre il paraissait tout naturel que des relations amicales pussent exister entre des particuliers de pays dont les gouvernements étaient le plus souvent à couteaux tirés, parce qu'il y avait alors en Europe une sorte de camaraderie et même une fraternité internationale dans l'ordre culturel et spirituel entre les membres des pays, appartenant, par leur naissance ou par leurs goûts ou encore par leur instruction, au même milieu social. On se piquait alors d'être des « bons Européens », selon la formule de Nietzsche, et il existait de par le monde une atmosphère qui rappelait quelque peu l'époque d'un Erasme, quand florissait cet humanisme qui permettait aux gens instruits, doués de cœur et épris d'absolu, de pouvoir se sentir chez eux à peu près partout.

Mais l'après-guerre a tué tout cela. Les Etats et les dictatures nées de la grande guerre, de même que les démocraties où l'élément populaire prédomine, sont foncièrement hostiles à l'esprit cosmopolite. De nos jours, quand les masses participent de plus en plus à la gestion de la chose publique, à la *res publica,* l'internationalisme est une doctrine plutôt qu'un état des mœurs. C'est une arme de combat et non de paix. Son seul but est la conquête d'un plus grand bien-être matériel, obtenu par la lutte de classes. Aussi la haine, l'hostilité et la méfiance entre les peuples et les individus n'ont jamais été aussi grandes qu'aujourd'hui, quand la plupart des nations vivent socialement, économiquement et intellectuellement en vase clos, repliées sur elles-mêmes.

Mais revenons à Londres, en cet automne 1917. Evidemment, la guerre s'y faisait voir et sentir à chaque pas qu'on faisait dans la rue et dans la vie intérieure des familles londoniennes. On ne remarquait cependant ni effervescence dans les esprits, ni fébrilité dans les faits et gestes des gens. Et pourtant, j'avais entendu dire que, dans la première moitié de 1917, la situation à Londres était semblable à celle de Paris dans l'hiver 1870-71 et qu'on avait bien souffert dans tout le pays du « blocus sous-marin », rompu vers l'automne grâce à la marine royale, aux mesures de défense, au sys-

tème du convoi escortant les navires, enfin grâce à la culture plus intense du sol de la Grande-Bretagne, culture fort négligée jusqu'alors. Donc, au mois de novembre, la situation antérieure à l'année 1917 était sensiblement rétablie; s'il n'y avait pas abondance, on ne manquait à peu près de rien. Il est vrai que, dans les restaurants et les bars, bondés comme je ne les avais jamais vus, on ne servait que 125 grammes de viande par repas et par personne. On ne pouvait absorber de l'alcool qu'à des heures déterminées. Par contre, on pouvait aller chaque jour au théâtre et au cinéma, écouter la musique et danser jusqu'à minuit dans un grand nombre de salles. Le British Museum était ouvert, et la plupart de ses collections se trouvaient à leurs places habituelles, alors que, dans la National Gallery, il n'y avait d'ouvertes que les salles de peinture moderne. La circulation dans les rues était aussi intense qu'avant la guerre; le « tube » et les « bus » fonctionnaient comme en temps de paix et c'était un spectacle impressionnant que de voir, le soir, les lourdes voitures publiques aller à fond de train par les voies à éclairage tamisé. Bref, il régnait dans l'air de Londres, en cette fin d'année qui était la quatrième depuis le début de la guerre, ce même robuste optimisme et cette maîtrise de soi qui furent de tout temps les traits caractéristiques de la mentalité anglaise. Et on voyait bien qu'en dépit de tous les changements, de tous les revers et de toutes les difficultés, l'Anglais, dans sa grande masse, continuait à rester un être viril et courageux, qui ne s'est jamais comporté cyniquement à l'égard de la patrie.

J'étais déjà plus d'une semaine à Londres quand, descendant un jour dans le hall du Carlton où j'habitais, je me heurtai à lord S... Je connaissais ce gentleman depuis Pétersbourg. Il n'y habitait pas constamment, mais venait y passer de temps en temps un mois ou deux. Très répandu dans la haute société pétersbourgeoise, il était le familier de plusieurs grands-ducs et grandes-duchesses. Je ne sus jamais au juste ce qu'il venait faire à Pétersbourg, car S... gardait sur ce point un mutisme absolu. Mais d'aucuns affirmaient qu'il était le messager du roi d'Angleterre auprès de la famille impériale russe, tandis que d'autres prétendaient qu'il était représentant

de la compagnie Marconi et que c'était lui qui avait installé un poste de T. S. F. à Tsarskoié-Sélo.

J'opinais pour la première version ou pour quelque chose de semblable, et cette supposition fut renforcée en moi à Londres quand j'eus l'occasion de constater que S... était comme chez lui au Foreign Office.

Quelque temps avant que je le revisse à Londres, il lui était advenu une plaisante histoire. Il s'était chargé de transporter en Angleterre les joyaux de famille d'une grande-duchesse de Russie dont il était l'ami intime et il l'avait fait à la barbe des autorités du gouvernement de Kérensky, qui voulaient les confisquer. Ces joyaux, il les apporta bien à Londres, mais là il se produisit un accroc. Je ne sais comment les autorités anglaises surent que lord S..., au lieu de transporter dans ses valises, plus ou moins diplomatiques, quelques papiers sans importance ou encore des cigarettes ou du caviar, s'était occupé de mettre en lieu sûr des diamants et des perles de la famille impériale russe. Ces autorités firent donc ouvrir les valises et mirent sous séquestre leur contenu qui ne fut rendu à ses propriétaires que dix-huit mois plus tard, c'est-à-dire après la guerre. Je tiens cette histoire de S... lui-même. Il n'avait pas l'air de s'émouvoir de ce qui était arrivé à ses bagages et, fait encore plus extraordinaire, ni son amie, la grande-duchesse, ni ses enfants, ne lui en voulurent pour avoir si mal réussi la mission délicate qui lui était confiée.

Lord S... manifesta une grande joie à me revoir et ne manqua point de me questionner sur ce que je comptais faire dans un avenir prochain. Je lui dis que j'avais l'intention de partir bientôt pour la France et de me reposer quelque temps sur la Côte d'azur.

Sur ce, nous allâmes déjeuner. Mais, le même soir, je reçus un mot de lui, me demandant de venir le voir le lendemain à la première heure. Il me dit alors qu'il voulait m'emmener au War Office pour me présenter au général W. R. Robertson, chef de l'état-major impérial, et aux officiers du service russe.

— Ces gens sont dans une grande perplexité, me dit S... Ils sont très mal renseignés sur ce qui se passe en Russie.

J'ai rencontré hier Robertson dans un dîner et je lui ai dit que je vous amènerais.

Je ris intérieurement. « Me voilà, me dis-je, en train de devenir un informateur du ministère de la guerre britannique. »

Nous allâmes au War Office. Un policeman, haut de six pieds, vérifia nos laissez-passer et je fus bientôt introduit en compagnie de S... dans le bureau du général W. R. Robertson. Le général me reçut d'une façon tout à fait charmante et me laissa parler tout le temps que je voulus, mais je fus bref, car je ne savais à peu près rien de ce qui se passait en Russie, depuis mon départ de Pétersbourg. Je ne connaissais que ce que tout le monde savait, ou à peu près. Bref, je n'avais rien de sensationnel à raconter et, si j'avais accepté de me rendre au War Office, c'était beaucoup par curiosité, pour voir de près les têtes des dirigeants de ce département. Je pus constater ainsi que c'étaient de magnifiques gaillards, dont les manières étaient celles de gentilshommes, mais que leur ignorance des choses russes et de la mentalité russe était prodigieuse. Ah! lord S... avait joliment raison de dire qu'ils étaient dans une grande perplexité.

Après le War Office, S... m'emmena dans les bureaux de Sir George A... qui se trouvaient dans New-Bond Street, si ma mémoire ne me fait pas défaut. J'avais déjà entendu parler de Sir George; c'était un des familiers de lord Kitchener of Khartoum et le dépositaire de sa pensée. Aussi, je fus enchanté de faire sa connaissance.

Je revis Sir George plusieurs fois durant mon séjour à Londres. C'est du reste en grande partie par son intermédiaire que je fus engagé alors par le « Ministry of Information » nouvellement créé, comme correspondant de guerre pour les pays neutres sur le front britannique en France. Je quittai Londres au mois de décembre 1917 et, dès le début du mois suivant, j'étais à Amiens. Mais ce qui m'advint durant mon séjour au front est une autre histoire...

NICOLAS BRIAN-CHANINOV

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Où on reparle de Mme Colet. Elle quitte Constantinople, où elle écorniflait les harems, peu après la déclaration de guerre (celle de 1870), et rentre précipitamment en France pour y être la première à acclamer la République. Sa première déconvenue à Lyon où flotte déjà le drapeau rouge. Elle se rabat sur Marseille, s'étant donné pour mission d'exalter le courage des femmes de France en général et celles du Midi en particulier. Elle y fait deux conférences, puis tombe malade et, à peine rétablie, profite de l'armistice pour regagner Paris où elle débarque le jour même où les journaux annoncent sa mort. Elle écrit au *Rappel*, qui s'en était fait l'écho, pour protester contre ce canard qu'elle prétend inventé par la malice des prêtres. Curiosités et tribulations de Mme Colet pendant la Commune. — La mort de Mme Colet passe inaperçue. Seul M. de Banville, plein d'indulgence, publie dans le *National* un éloge funèbre, qui est un beau portrait flatteur mais non flatté de la défunte muse, et le meilleur des articles qui lui ait jamais été consacré, même de son vivant.

La déclaration de guerre surprit Mme Colet, comme tout le monde, et elle la surprit à Constantinople.

Sitôt les premiers revers connus, la haine de l'Empire lui monta aux lèvres comme une écume de rage. Elle cracha et vomit son fiel sur l'Empereur et l'Impératrice, sur la Cour, sur les ministres. Défaitiste, par haine du régime, elle prédit des catastrophes, telle, jadis, face à cette même Asie, la fille de Priam. Ceux qui hébergeaient Mme Colet, qui la festoyaient et la divertissaient, bien qu'elle les importunât, la surnommèrent, avec une pointe de dérision, qu'elle prenait pour de l'ironie et qui la flattait : la *Cassandre de la France*. Travaillée par ses ressentiments, excitée par sa haine, elle prédisait que la tourmente emporterait le trône impérial sur les débris duquel un nouvel ordre de choses naîtrait. Ce serait l'âge d'or, la République. Mme Colet voulut se trouver à Paris pour y être la première à chanter son avènement et faire valoir ses droits aux prébendes, que vingt ans de « tyrannie » n'avaient point prescrits. Quoique mal en point, elle s'embarqua pour Varna. Comme elle traversait le pont de Galata, une nuée de vendeurs de journaux criaient en grec, en turc, en arménien, en français, en anglais les dernières nouvelles et le récent désastre des armes impériales : sur ce pont de Babel, Mme Colet connut ainsi la capitulation de Sedan et la chute de l'Empire. Elle s'en réjouit secrètement, ayant fini par se persuader qu'elle y avait contribué, bien qu'elle n'eût combattu le régime abhorré que dans le

privé, se contentant d'applaudir au courage de Rochefort et aux dévastations que causaient ses « sauterelles rouges ». Elle descendit jusqu'au Danube, qu'elle remonta jusqu'à Pesth, où elle fut étonnée d'apprendre la marche sur Paris des Prussiens qui décidément en avaient à la France, et point du tout, comme Mme Colet se l'était figuré, au « César infâme ». Elle poursuivit sa route, espérant entrer avant eux dans la capitale, se flattant de relever, par ses chants et ses discours patriotiques, les cœurs abattus, et pousser le peuple à la résistance. A Vienne, la maladie l'immobilisa quelque temps. Quand elle se retrouva sur pied, le siège de Paris était déjà commencé. Mme Colet résolut de se rendre à Lyon en traversant la Haute-Italie. A la gare de Milan, elle se heurta à un gnome portant lunettes, redingote et chapeau haut de forme. C'était M. Thiers, qui se rendait à Vienne et à Saint-Pétersbourg « solliciter des alliances pour la France vaincue ». S'étant arrêtée deux jours à Turin pour souffler un peu et se remettre de la fatigue du voyage, Mme Colet franchit le Mont-Cenis et parvint sur le coup de minuit à Genève. Revenant à pied, sur le quai du Mont-Blanc, où s'alignaient les plus luxueux hôtels, elle croisa des émigrés de l'Empire, ci-devant ministres, sénateurs inamovibles, immortels d'Académie et femmes élégantes qui s'étaient empressés de fuir la tempête et s'étaient garés de la bagarre. La frontière passée, de la portière de son wagon, Mme Colet aperçut çà et là, un peu partout, des jeunes mobiles, à moitié équipés, qui déchargeaient leurs fusils. Chantant la *Marseillaise,* ils allaient rejoindre leurs bataillons et défendre ce même sol que les fuyards de Genève avaient emporté à la semelle de leurs souliers. Il faisait nuit, lorsque Mme Colet débarqua à Lyon. Du ciel noir, la pluie coulait obstinément sur la ville, les rues regorgeaient de gardes nationaux et de mobiles en armes se dirigeant, tambour battant, vers l'Hôtel de Ville, au faîte duquel flottait lourdement, flasque et mou comme un linge mouillé, le drapeau rouge. Mme Colet, qui était républicaine, s'en affligea. Plus jeune, son sang méridional n'eût fait qu'un tour et qu'un bond. L'exemple des héroïnes révolutionnaires l'eût électrisée. Mais la vie de Paris avait développé ses instincts bourgeois, et elle était réfrac-

taire à tout ordre de choses et à tout régime qui n'eût point reconnu ses mérites et ses services à la juste valeur à laquelle elle-même les taxait. Excessive en tout, elle blâmait l'excès chez autrui. Ayant passé l'âge où on prêche d'exemple, il lui restait assez de souffle pour stimuler le patriotisme des femmes de France dont l'influence du clergé entravait l'émancipation. En allant à Lyon, son dessein avait été d'y faire des conférences. Dès le lendemain, elle se rendit compte que la place était prise par d'autres, par des hommes que, de la fenêtre de sa chambre d'hôtel, place des Terreaux, elle voyait se démener et gesticuler sur le perron de l'Hôtel de Ville, d'où ils haranguaient la foule qui les applaudissait. Ne se sentant ni d'humeur ni de force à se mesurer avec ces gaillards, aux premiers jours d'octobre, Mme Colet fila sur Marseille. Elle connaissait Alphonse Esquiros, l'administrateur supérieur des Bouches-du-Rhône, délégué par les hommes du 4 septembre. Elle alla le trouver, et parla tant et si longuement que, pour s'en débarrasser, ce « républicain convaincu », ce « grand écrivain », cet « homme de cœur » lui assigna un local où elle pourrait prêcher sa croisade, par laquelle elle se proposait tout à la fois d'exalter le patriotisme des Françaises et de saper l'esprit clérical et les superstitions qui, disait-elle, à Marseille comme, hélas! dans presque toute l'étendue du territoire, étouffaient l'amour de la patrie dans le cœur des femmes. Mme Colet fit sa première conférence à la Faculté des Sciences, allées de Meillan, devant un auditoire composé mi-partie de bourgeoises et de femmes du peuple, et la seconde au Grand-Théâtre, où seules des bouquetières, des ouvrières, des marchandes de légumes et de poissons et des écaillères répondirent à son appel, les bourgeoises étant restées chez elles, n'ayant point les mêmes raisons que Mme Colet pour aimer ces « natures véhémentes et expansives », ou craignant de se trouver prises, en sortant de là, dans quelque échauffourée, soit encore que les curés leur eussent représenté le péril auquel elles exposaient leurs âmes en prêtant une oreille innocente mais complaisante aux propos de cette ennemie de la religion. Vexée de leur abandon, Mme Colet se contenta de regretter ironiquement l'absence de ses sœurs douillettes et timorées, et se rattrapa en remuant les gaillardes

qu'elle avait sous la main par ses apostrophes pathétiques et indignées et ses appels éperdus au secours que tous et toutes, les citoyennes aussi bien que les citoyens, devaient à la mère commune et douloureuse, à la Patrie en danger, outragée moins encore par les Prussiens que par les généraux avilis qui n'avaient pas su la défendre et singulièrement par Bazaine qui, sans combattre, avait livré Metz à l'ennemi. Reprenant un mot du préfet de Marseille qui venait de se démettre de ses fonctions pour se mettre à la tête de volontaires nouveaux : « Pas de phrases, mais des actes, mes sœurs! », s'écria-t-elle. Des jeunes ouvrières s'élancèrent aussitôt sur la scène et l'entourant : « Ordonnez, nous obéirons », lui dirent-elles. Si elle avait eu leur âge, peut-être Mme Colet leur eût-elle ordonné de former, sous ses ordres, un régiment d'amazones. Mais Mme Colet n'avait jamais commandé, quand elle était assez belle pour se faire obéir, qu'à ses amants. Prise au dépourvu, elle ne sut que répondre. Une jeune citoyenne la tira d'embarras en faisant une quête pour offrir des armes aux volontaires. A quelques jours de là, rentrant du cimetière où elle avait accompagné la dépouille mortelle du jeune fils d'Esquiros, Mme Colet, prise d'une fièvre violente, dut se mettre au lit qu'elle garda, dans la petite chambre d'auberge où elle était descendue, trois mois durant, tourmentée par la bronchite. Elle entra en convalescence comme l'armistice était signé. Elle en profita pour regagner Paris. Elle s'arrêta à Arles, Tarascon et Lyon, elle quitta cette dernière ville le 8 mars 1871 par le convoi du matin, qui se trouva contraint de s'arrêter douze heures à Nevers. Le 10 mars au soir, enfin, Mme Colet était rendue à Paris et se faisait conduire rue Vavin.

Elle était à peine remise de ses fatigues et de ses émotions que, le surlendemain, elle apprenait sa mort. Le dimanche 12 mars, parcourant le *Rappel*, elle sursauta en tombant sur ces lignes insérées à la rubrique « les on-dit » :

On annonce la mort de Mme Louise Colet.

Mme Colet, si la nouvelle se confirme, ne sera pas seulement regrettée de ses lecteurs, elle le sera surtout de ses amis. Son caractère était supérieur à son talent, bien que son talent fût réel.

Elle était républicaine. En décembre 1851, on l'a vue, sur le

boulevard Montmartre, parler hardiment aux troupes qui allaient tirer sur les passants, et ne se laisser intimider ni par les menaces ni par le péril.

Son républicanisme ne s'est pas démenti sous l'Empire, et l'Empire eût moins duré s'il y avait eu plus d'hommes aussi virils que cette femme.

Pas un mot de ses vers, pas un mot de sa prose, pas un mot de sa beauté; pour un éloge funèbre, c'était maigre. Il est vrai que Paris, la France, l'Europe avaient en ce moment des préoccupations trop absorbantes pour se lamenter sur la disparition d'une muse. Mme Colet n'eut point l'esprit de continuer à passer pour morte deux ou trois jours encore, le temps de permettre à ses prétendus amis et à ses ennemis, aussi bien qu'aux critiques, de lui apprendre ce que vraiment ils pensaient de sa personne et de son œuvre. La vérité que tout entière on doit aux morts, ces messieurs l'eussent, par mégarde, servie, brutale et nue, à Mme Colet vivante. Mais Mme Colet était trop impulsive pour se dominer et contenir. Elle démêla dans cette publication de son décès prématuré la main des prêtres. Sous le coup de la colère, elle démentit son trépas en se manifestant elle-même, dans une lettre à Auguste Vacquerie, trop longue pour que le rédacteur en chef du *Rappel* la publiât *in extenso* dans ce journal que la misère des temps avait réduit à une feuille. Il la résuma en une note qui parut le lundi 13, à la rubrique des « on-dit », qui cette fois disaient vrai en affirmant :

Le Temps, l'*Electeur libre* et plusieurs autres journaux avaient dit, et nous l'avons répété d'après eux, que Mme Louise Colet était morte à Nice.

La nouvelle était heureusement aussi fausse que nous le souhaitions.

Mme Colet est si peu morte à Nice qu'elle est à Paris où elle est arrivée avant-hier, fort bien portante à la grande joie de ceux qui ont pu apprécier la femme comme le public apprécie l'écrivain.

L'origine de la fausse nouvelle était, nous dit-on, une lettre écrite par un curé de Marseille à l'abbé Maigno. Une des qualités de Mme Colet étant d'être *libre-penseur* et d'avoir pour les prêtres la haine que les prêtres ont pour la liberté, ses amis excusent ce curé marseillais en disant qu'on écrit aisément ce qu'on désire.

Soit que, Cassandre, elle eût prévu l'échec final et sanglant

du soulèvement du 18 mars, soit qu'elle se doutât que la tyrannie populaire, bonne à être exaltée en drames et en poèmes, devait être plus insupportable encore que celle des rois et des empereurs, dont à vrai dire elle n'avait nullement pâti, Mme Colet, à l'exemple de la plupart de ses amis républicains, observa durant la Commune une stricte neutralité, quant à ses actes et propos, ses secrètes sympathies allant d'instinct vers « cet héroïque peuple de Paris qui avait fait preuve, durant un siège de cinq mois, de tant de patriotisme et d'abnégation ». Elle jugeait équitablement le mouvement insurrectionnel, estimant, avec quelques bons esprits, qu'à l'origine la cause des fédérés était juste et sainte, se confondant avec celle de la Patrie, trahie par ses chefs, abandonnée par ceux qui s'étaient résignés à une capitulation honteuse. « Epuisés par les privations et les souffrances morales, humiliés par une paix fatale, surexcités par les voix des journaux et des clubs, par le maniement des armes et, il fallait l'ajouter, par l'abus de l'alcool qui, depuis dix mois, avait presque exclusivement abreuvé et soutenu la force fébrile de ces malheureux », ils s'étaient insurgés. Mme Colet pensait qu'il y avait parmi eux des éléments d'énergie et de courage, qu'un grand homme d'Etat aurait tenté et peut-être réussi à mettre à profit pour le salut de la France. Malheureusement, les éléments troubles s'étaient glissés parmi les éléments sains, les avaient corrompus, et avaient fait dévier le mouvement. Par ses meurtres et ses pillages, la canaille avait défiguré le soulèvement patriotique et ligué contre la Commune le reste du pays. La guerre civile en était résultée, dont l'issue ne faisait pas de doute. Gagnant de jour en jour du terrain, ceux de Versailles, après s'être emparés des forts, étaient aux portes de la ville. Le 21 mai on donnait pour certain qu'ils y entreraient la nuit. Dans Paris, on sonnait le tocsin, on battait le rappel, on dressait en hâte des barricades. Poussée par la curiosité, Mme Colet alla muser du côté de la gare Montparnasse. Les Versaillais l'occupaient déjà. Ils tiraient à couvert sur les fédérés qui ripostaient de la barricade d'en face, barrant la rue de Rennes. Des balles s'étant égarées jusqu'à l'abri d'où elle suivait le combat, Mme Colet, au bout d'une demi-heure, se retira prudemment. Prenant

par la rue de Vaugirard, elle contourna le jardin du Luxembourg. Là aussi, derrière les grilles, on se battait. Elle ne fut pas plus tôt remontée chez elle, qu'une barricade s'élevait dans sa rue. Le canon gronda, les chassepots crépitèrent, les mitrailleuses claquèrent rageusement. Au milieu du tumulte, elle perçut des cris et des râles. Derrière ses persiennes, Mme Colet tâcha de suivre les phases de la lutte. Le soir du 23, mêlée de fumée, une flamme immense jaillit comme d'un volcan en éruption vers le ciel. L'Hôtel de Ville flambait, embrasant la nuit de lueurs sinistres. Le spectacle parut à Mme Colet d'une horreur sublime. Sous ses fenêtres, le combat se poursuivait, acharné, dans le fracas des vitres crevées, des pans de murs qui s'effondraient. Le lendemain matin, un calme relatif se fit, on eût dit d'une trêve. Sur le point de se replier, les fédérés avaient bouté le feu à quelques maisons de la rue Vavin. Mme Colet était en train de déjeuner quand une formidable explosion ébranla sa maison et la projeta brutalement sur le parquet où elle se meurtrit les bras, qui n'avaient plus le galbe de ceux de la Vénus de Milo, et la hanche, cependant que les fenêtres étaient arrachées et les parois s'éboulaient. A peine revenue à elle, elle se dépêcha de rejoindre dans la cave les autres locataires, l'incendie, à ce qu'on lui avait dit, ayant gagné l'immeuble. C'était une fausse alerte. Lorsqu'elle retrouva la lumière du jour, Mme Colet décida de s'éloigner de cette rue décidément trop exposée aux hasards de la guerre civile. Echevelée, le poignet ensanglanté, au risque de se faire prendre pour une pétroleuse, elle courut à travers les flammes jusqu'au boulevard Montparnasse et se réfugia dans une maison. Elle y assista, sur les deux heures, au défilé des généraux à cheval, en grande tenue, suivis de canonniers traînant leurs pièces. Des obus et quelques bombes ayant rebondi sur la toiture, Mme Colet dut descendre à la cave. Tombant de fatigue, elle se leva de dessus le baquet qui lui servait de siège, et monta à la recherche d'un lit. Des détonations la tirèrent du sommeil qu'elle goûtait depuis deux heures. Elle se rhabilla en hâte et s'en fut s'asseoir sur la terrasse d'un petit jardin en fleurs. Elle leva les yeux au ciel. Il était pur, serein, tout scintillant d'étoiles, à l'Ouest il était bleu, rouge, comme l'incendie qu'il

reflétait, à l'Est, au Sud et au Nord. Mme Colet lui trouva une beauté terrifiante. Une âcre odeur de poudre et de fumée flottait dans l'air nocturne. Dans le petit jardin, une grande paix régnait. La lune suspendit quelques instants son croissant à la cime d'un frêne. Un coq se mit à saluer l'aurore. Les fleurs embaumaient. La nature était indifférente aux passions des hommes et à la guerre atroce qu'ils se faisaient. Quand le soleil apparut, Mme Colet, quittant sa retraite, s'en retourna chez elle. Elle essaya de se rendormir. L'éclatement des bombes, les lueurs d'incendie qui illuminaient le ciel, la tinrent agitée, nerveuse. Elle pensait à ce qui se passait encore, dans d'autres quartiers, et qui ressemblait à ce qu'elle avait vu dans le sien. Blessée à mort, la Commune agonisait, faisant encore le coup de feu...

§

La mort de Mme Colet passa à peu près inaperçue. De sèches et sommaires notices retracèrent, dans les journaux, sa carrière littéraire. Seul d'entre les survivants de sa génération, M. de Banville fleurit sa tombe d'un bel article. Le 20 mars 1876, dans son feuilleton du *National,* en tête de sa *Revue dramatique et littéraire,* il écrivait :

Mme Louise Colet, qui vient de mourir presque à la même heure que Mme la comtesse d'Agoult, mérite d'être comptée parmi les lyriques de ce temps. Elle avait reçu pour la poésie des dons très remarquables et très singuliers, qui lui assuraient une place à part; et tandis que d'autres femmes illustres chantaient, avec un lointain ressouvenir de la grande Sappho, les amertumes de la vie, les déceptions de l'amour, les tristesses de la jeunesse qui s'envole, le mensonge du fruit vermeil qui sur nos lèvres se dessèche et devient cendre, Mme Louise Colet était née pour célébrer naturellement l'orgueil de la jeunesse, le bonheur de vivre, l'ivresse du triomphe. Elle embrassait éperdument la nature, charmée par les forêts, par la lumière, par le ruissellement des eaux, par la splendeur des fleurs, et elle possédait, par une admirable exception, cette qualité première de toute robuste poésie : la joie; c'est ce qui la distingue, et chez elle tranche nettement avec ses célèbres émules. En effet, chez les femmes, presque toujours, l'ode est un cri de désir et de regret jeté vers les paradis infranchissables, vers les bonheurs dont elles sont exilées, vers les visions qui

se sont enfuies, et lorsqu'elles chantent, c'est en posant une main frémissante sur leur cœur brisé et saignant.

Mme Louise Colet, au contraire, était armée du talisman suprême. Souverainement belle, avec une tête imposante et charmante, coiffée de longues boucles d'or, reflétant le ciel dans de douces et fières prunelles, enchantant le regard par la vive pourpre de ses lèvres en fleur, reine par son cou superbe et par ses blanches mains aux ongles de rose, elle était à la fois poète et sujet pour la poésie; elle se sentait protégée par l'armure de diamant, investie de la force suprême; elle tenait dans ses doigts de lys la puissante quenouille d'Omphale, victorieuse de la massue et de l'arc d'airain. C'est pourquoi elle a eu toutes les ardeurs et toutes les énergies du vrai poète, et c'est pourquoi elle a pu pousser vers quelque infidèle ce cri héroïque, l'un des plus beaux qu'ait jetés l'ode moderne :

Va, cours encor de femme en femme!
Je crains peu l'infidélité.

Enfin, Mme Louise Colet est peut-être la seule femme moderne qui, en dehors d'elle-même et de sa propre vie, ait su trouver et concevoir des sujets de créations poétiques. Je ne sais rien de plus net, de plus lumineux, de plus sincèrement hardi que cette description de la statue d'Athéné, dans le poème intitulé L'*Acropole d'Athènes :*

Entrons dans la chambre sacrée
Elle est là sur son piédestal;
A sa belle tête inspirée
Brille le cimier triomphal;
Sa bouche est souriante et fière,
Son nez droit, son front sérieux.
Deux grands saphirs sous sa paupière
Simulent l'azur de ses yeux.

Sous son casque sa chevelure
Vers le cou va se ramassant;
Sur sa taille superbe et pure
En longs plis sa robe descend;
Une de ses mains tient la lance,
L'autre la Victoire; à ses pieds
Gît son bouclier d'or immense,
Où les Géants sont châtiés.

Sa chaussure pour broderies
A des monstres domptés ou morts,

L'ivoire, l'or, les pierreries,
Les perles recouvrent son corps;
Sur la beauté de la matière
L'idéal jette son rayon,
Et Pallas dans son sanctuaire
Devient l'âme du Parthénon.

Après George Sand, avant toutes autres femmes poètes, à côté de Valmore aux accents douloureux et tragiques, Mme Louise Colet a tenu sa place enviée et justement conquise, et il me semble que sa tombe mérite une branche, si mince et frêle qu'elle soit, du divin laurier.

Et maintenant, hélas! je retourne aux choses frivoles.

M. de Banville honorait la poésie en honorant Mme Colet. Il était dans sa nature d'être indulgent. La bonté incarnée, c'était son plaisir de faire plaisir. Il ne voulait pas se souvenir que Mme Colet avait été une méchante femme et un méchant bas-bleu. Il ne voulait retenir d'elle que la vision qu'il avait eue au temps de sa jeunesse. Il n'ignorait ni ses ridicules, ni le scandale dans lequel elle s'était complue, et qu'elle avait fait du mal à tous ceux qui lui avaient fait ou voulu du bien, en quoi elle ne différait guère des autres femmes. Dégageant sa figure des contingences vulgaires, il laissait dans l'ombre les turpitudes de sa vie privée et les vilenies de sa vie publique. Il ne disait rien de ses romans, de ses pamphlets, de ses récits, de ses voyages, il ne parlait que de ses poèmes, de deux ou trois en particulier, dont il citait des vers qui lui paraissaient beaux, infimes fragments et comme les ruines dorées d'un édifice orgueilleux et baroque, témoignant que celle qui les avait modelés eût pu, s'il ne lui avait pas fallu se débattre contre la vie cruelle et marâtre, produire une œuvre moins hâtive et disparate. La réserve de M. de Banville exprimait éloquemment la pitié que lui inspirait la destinée manquée de Mme Colet. Le siècle lui avait été hostile, les hommes ennemis. Ce n'est pas l'énergie qui lui avait manqué, mais la patience. Mal conseillée, mal soutenue, mal mariée, mal entretenue, mal aimée, toujours, partout, elle n'avait obtenu que des demi-succès. Elle ne s'était pas résignée à la fatalité, elle avait tenu tête à l'adversité avec une fierté maladroite. Le boulevard, qui ne

respectait rien, l'avait sifflée et persiflée. La malheureuse valait un peu mieux que la réputation qu'on lui avait faite et qu'elle s'était faite elle-même. Il fallait beaucoup lui pardonner, parce qu'elle avait beaucoup aimé, en un siècle prosaïque, la poésie, et aussi l'amour, qui eût pu mieux l'inspirer. S'il eût pensé que Mme Colet dût y passer pour autre chose que les quelques vers qu'il citait d'elle, M. de Bainville eût sans doute redouté que la postérité, comparant le portrait, non pas flatté, mais idéalisé, qu'il traçait d'elle, au portrait réel de Mme Colet, ne l'eût pris pour un niais ou pour un homme qui vivait hors de son siècle, de préférence dans la mythologie. Mais apparemment qu'il était certain que les générations futures ne se soucieraient point de Mme Colet, et que, si par hasard il en était autrement, les critiques sauraient lire entre les lignes de son éloge funèbre et tenir compte de ses généreuses et pures intentions.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Rayliane de La Falaise : *Caraja... Kou!* Trois ans chez les Indiens du Brésil. Avec 32 gravures h. t. et 2 cartes; Plon. 33 »

François de Pierrefeu : *Les confessions de Tatibouet*. Avec 14 gravures h. t. et 2 cartes; Plon. 24 »

Education

Madeleine Daniélou : *L'éducation selon l'esprit;* Plon. 18 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Emmanuel Swedenborg : *La Nouvelle Jérusalem et sa doctrine céleste;* Edit. du 250e anniversaire d'Emmanuel Swedenborg, 1688-1938; S. n. d'éd. » »

Ethnographie, Folklore

Ch. Sacleux, C. S. Sp. : *Dictionnaire Swahili-Français*. Tome I; Institut d'Ethnologie. » »

Histoire

F. Grenard : *Grandeur et décadence de l'Asie. L'avènement de l'Europe;* Colin. 15 »

Littérature

Etienne Aubrée : *Balzac à Fougères. « Les Chouans ».* Avec des illustrations; Perrin. 25 »

Charles Baudelaire : *Œuvres complètes. Juvénilia. Œuvres posthumes. Reliquiae.* Tome I. Notes et Eclaircissements de M. Jacques Crépet; Conard. 75 »

Docteur Henry Chaumartin : *Ombres et Silhouettes,* dix récits de petite histoire avec une préface d'Edmond Pilon; Emile-Paul. 15 »

Raymond Christoflour : *Louis Le Cardonnel, pèlerin de l'invisible.* Préface de Georges Bernanos; Plon. 18 »

André Ferré: *Géographie de Marcel Proust.* Avec Index des noms de lieux et des termes géographiques; Le Sagittaire. 24 »

Louise-Marie Ferré : *Pensées* 1931-1938; imp. Baticle, Chauny, Aisne. 9 »

André Gide : *L'Evolution du Théâtre.* Introduction et notes de Carl Wildman. (Coll. *Les ouvrages de l'Esprit,* dirigée par Eugène Vinaver. Université de Manchester); Libr. Droz. 13.50

Charles Kunstler : *La vie privée de l'Impératrice Joséphine;* Hachette. » »

Guy de La Mothe : *Airs du Pays;* Denoël. 15 »

Carlos Larronde : *Espoir en l'homme;* Debresse. 6 »

Jean de La Taille : *De l'art de la tragédie,* édité par Frédérick West. (Coll. *Les ouvrages de l'Esprit,* dirigée par Eugène Vinaver, Université de Manchester); Libr. Droz. 13,50

Pierre Midoux : *A l'aventure;* Debresse. 10 »

A. Rivoallan: *Littérature irlandaise contemporaine;* Hachette. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Henry-Jacques Hardouin : *L'Epopée garibaldienne. 10e D. I. française. Argonne* 1914-1915. Préface du général Gouraud; Debresse. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1939

André Maurois : *Les origines de la guerre de* 1939; Nouv. Revue franç. » »

Poésie

Luce Ariel : *Rythmes perdus;* Debresse. 10 »

R. Olivarès Figueroa : *Songes de sable.* Traduction et préface d'Adolphe de Falgairolle. Illust. de Lopez Obrero; Debresse. 15 »

Paul Teissonnière : *Les méditations du Silence;* Edit. du Foyer de l'âme, Bruxelles. 20 »

Politique.

Claude Farrère : *L'Europe en Asie;* Flammarion. 8 »

Roman

Mathilde Alanic : *Nicole et les temps nouveaux;* Flammarion. 18 »

Florise Albert Londres : *Félicie;* Albin Michel. 18 »

Audiberti : *Septième;* Nouv. Revue franç. 22 »

Marcel Aymé : *Le bœuf clandestin;* Nouv. Revue franç. 18 »

Robert Bourget-Pailleron : *La folie Hubert;* Nouv. Revue franç. 24 »

Yves Gandon : *Le grand départ;* Albin Michel. 18 »

Charles Lary : *L'aube magique;* Sorlot. 18 »

Paule Lavergne : *Printemps;* Nouv. Revue franç. 21 »

Ernst Erich Noth: *Le désert;* Nouv. Revue franç. 21 »

Jean Merrien : *Abandons de postes;* Nouv. Revue franç. 21 »

Paul Pilotaz : *Soleil noir;* Nouv. Revue franç. 21 »

Gaston Roupnel : *Le vieux Garain;* Grasset. 21 »

Olivier Séchan : *Le bouquet d'orties;* Albin Michel. 18 »

Paul Vialar : *La rose de la mer;* Denoël. » »

Noël Vindry : *La haute neige;* Nouv. Revue franç. 24 »
Paul Vimereu : *Les faneurs de la forteresse.* Avec des bois gravés de Marcel Gaillard; L'Amitié par le livre. 22 »

Sciences

Roger Heim : *La reproduction chez les plantes.* Avec 31 figures; Colin. 15 »

Varia

Annales de l'Académie des Jeux Floraux 1939. Les Frères Douladoure, Toulouse. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Maurice Renard. — Mort de Gilbert de Voisins. — Mort de Fernand Mazade. — Fernand Beaucamp. — Prix Moréas. — Prix littéraires. — Les Journaux du front. — Une lettre de M. T. L. W. Hubbard. — La mobilisation d'un chasseur d'éléphants. — Un collaborateur qui revient. — Gilbert de Voisins arrière-petit-neveu de Boileau. — Sur le vote plural. — Sur l'union des Eglises d'Orient et d'Occident. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Mort de Maurice Renard. — C'est le cher poète Charles Derennes qui écrivit une fois, du romancier si attrayant du *Péril bleu*, du *Voyage immobile* et de l'*Homme truqué* que non seulement il était le parfait styliste et l'écrivain le plus doué d'imagination qui fût parmi nous, mais aussi « un gentilhomme de France, savant, lettré, poète, esprit charmant, cœur courtois ». De ce gentilhomme de chez nous, qui professait il est vrai l'amitié comme une vertu, nous n'aurons plus occasion de lire les récits qu'il conduisait si bien et si allègrement — Baudelaire le disait déjà d'Edgar Poe — à travers « le monde des probabilités et des conjectures ». C'est en effet le 18 novembre dernier, dans une clinique de Rochefort-sur-Mer, qu'a succombé ce conteur d'un si fertile talent et que Rosny aîné n'hésitait pas, alors qu'il parlait de lui, à placer, dans l'ordre des géniales inventions littéraires, sur le même plan que Wells.

Né à Reims en 1875, Maurice Renard avait abordé, pour la première fois, le domaine du fantastique avec un recueil d'histoires singulières intitulé : *Fantômes et fantoches*, publié par Plon sous le pseudonyme de Vincent Saint-Vincent. L'année suivante (1908), le *Mercure de France* accueillait Maurice Renard dans la pléiade de ses collaborateurs les plus estimés et produisait, de lui, le *Docteur Lerne sous-dieu*, revêtu de cette admirative dédicace à l'auteur d'*Anticipations* et de la *Guerre des mondes : A Monsieur H.-G. Wells. Je vous prie, Monsieur, d'accepter ce livre. De tous les plaisirs que son invention m'a procurés celui de vous le destiner, certes, n'est pas le moindre.*

En 1909, les mêmes éditions du *Mercure de France* publiaient le *Voyage immobile et autres histoires singulières*, dont un conte, *Parthénope ou l'escale imprévue*, débordant de fantaisie poétique. Puis, chez divers éditeurs, ce furent successivement : *Le péril bleu*, ouvrage d'une démonstration originale et dans lequel il est prouvé que « pour les oiseaux et les philosophes, la terre n'est que le fond du ciel » ; *Monsieur d'Outremort*, les *Mains d'Orlac*, l'*Homme truqué*, suivi du *Château hanté* et de la *Rumeur dans la montagne*, *Notre-Dame royale* (tableaux très documentés du sacre de Louis XVI à Reims), *Un homme chez les microbes*, le *Carnaval du mystère*. Le 22 novembre dernier Maurice Renard a été inhumé à Dolus, dans cette île d'Oléron où repose déjà Pierre Loti et qu'il décrivit, dans la *Jeune fille au yacht*, avec tant de finesse et de sensibilité. — E. P.

§

Mort de Gilbert de Voisins. — Le poète et romancier Gilbert de Voisins est mort à Paris le 9 décembre dernier.

Né à Dinard le 7 septembre 1877, M. Gilbert de Voisins vécut à Marseille jusqu'en 1898, puis il vint à Paris.

Il voyagea en Europe, en Afrique, où il visita le Sénégal, le Dahomey, en Asie où il séjourna en Chine à deux reprises et d'où il a rapporté un pittoresque récit de voyage : *Ecrit en Chine*.

Pendant la guerre 1914-1918, il fut plusieurs fois cité et obtint la médaille mélitaire, la croix de guerre et la Légion d'honneur.

M. Gilbert de Voisins, qui était le petit-fils de la Taglioni, avait épousé Mlle de Heredia, fille du poète. Il se trouvait ainsi le beau-frère de René Doumic, de Pierre Louys et d'Henri de Régnier.

Poète et romancier très original, on lui doit notamment, un recueil de petits poèmes : *Fantasques*, des poèmes en prose qui s'intitulent : *Moments perdus de John Shag*. Romancier, il a publié : *La Petite Angoisse* aux éditions du Mercure de France, *Le Bar de La Fourche, Le Jour naissant, Le Démon secret, Pour l'amour du laurier, La conscience dans le mal, L'Enfant qui prit peur, l'Esprit impur*. Signalons encore un ouvrage de littérature, *Sentiments*, au Mercure de France.

Dans toutes ses œuvres, M. Gilbert de Voisin avait su unir la fantaisie à l'émotion.

L'Académie française lui décerna son Grand Prix de littérature en 1926.

§

Mort de Fernand Mazade. — Malgré les graves préoccupations publiques, cette mort, survenue loin de Paris au commencement de décembre, a valu au poète de beaux articles nécrologiques. C'est que Mazade était aujourd'hui le représentant d'une tradition riche de gloire, celle qui, éprise de claire lumière et de précise harmonie, a le culte des Muses gréco-latines. Provençal qui avait fait ses études à Nîmes et à Marseille, il était venu jeune à Paris et y avait, vers 1889, comme tous les jeunes poètes d'alors, collaboré aux revues symbolistes. Mais, de même que Louis Le Cardonnel et Jean Moréas, il avait la vocation du pur classicisme, qui brille sans nuages dans les productions de son âge mûr. Ajoutons que l'homme, comme sa poésie, avait un caractère charmant. — L. M.

§

Fernand Beaucamp, secrétaire général de la Commission historique du Nord et l'un des conservateurs du musée de Lille, est mort le 16 novembre 1939. Et il est tombé, peut-on dire, au champ d'honneur, car il contracta la pneumonie qui l'emporta en procédant à la mise en sûreté des œuvres de valeur dont il avait la charge, entre autres la collection Wicar.

Cette collection comprend le plus rare ensemble de dessins de Raphaël, Michel-Ange et autres maîtres italiens, qui existe en France. En fait également partie la ravissante « tête de cire » attribuée longtemps à Raphaël.

Mais l'homme qui forma cet ensemble était presque inconnu. Beaucamp combla donc une lacune en publiant chez l'éditeur lillois Emile Raoust un ouvrage en deux volumes avec planches : *Le peintre lillois J. B. Wicar* (1762-1834). Y sont successivement étudiées l'enfance de Wicar, ses années d'études à l'atelier de David, ses voyages en Italie, son activité révolutionnaire à Paris sous la Terreur, etc. Car J. B. Wicar, tel Evariste Gamelin dans *Les dieux ont soif*, avait une foi aveugle en Robespierre et en David, appelés à régénérer la France et l'art français. Par la suite, il fut commissaire des Arts en Italie, séjourna à Rome, dirigea l'Académie Royale des Beaux-Arts à Naples, utilisant toute occasion pour composer la magnifique collection léguée ensuite par lui à sa ville natale. — A. M. P.

§

Prix Moréas. — Le Prix Jean Moréas, d'une valeur de 5.000 francs et que fonda par testament le poète des *Stances* pour

être attribué chaque année « à l'auteur d'un recueil de vers lyriques ou d'une pièce de théâtre en vers, parus entre le 1er janvier et le 15 octobre », a été décerné pour la 13e fois le 6 décembre.

Le jury, que présidait M. Paul Valéry, a désigné M. André Blanchard, lieutenant aux armées, pour son recueil *Entre jour et nuit.*

. D'autre part, le prix de Grèce, d'une valeur de 1.500 francs, dû à la générosité du gouvernement hellénique en souvenir de Moréas, a été attribué au poète Maurice-Pierre Boyé pour son ouvrage *Compagnons infidèles...*

Pour la désignation de ce second prix, M. Politis, ministre de Grèce en France, s'était joint au jury.

§

Prix littéraires. — Les 5 et 6 décembre ont été des grands jours pour la distribution des prix littéraires.

Le 5, le prix Femina a été décerné à M. Paul Vialar pour *La Rose de la mer*, et le prix interallié à M. Roger de Lafforest pour *Les Figurants de la mort*. Ce sont deux romans d'aventures, l'un maritime, l'autre exotique.

Le 6, M. Philippe Hériat et ses *Enfants gâtés* ont reçu le prix Goncourt, tandis que le prix Renaudot allait à M. Jean Malaquais et à ses *Javanais*. Il est à noter que ce dernier auteur est Polonais, né à Varsovie, qu'il ne s'est mis à l'étude du français qu'il y a quelques années et qu'il est actuellement soldat au front dans l'armée française.

§

Les Journaux du front. — On a pu lire dans le Mercure du 1er décembre, sous la rubrique *Notes de bibliophilie*, un intéressant article sur les journaux publiés aux armées pendant l'« autre guerre ». Leurs successeurs commencent à pulluler. Voici une liste que nous empruntons au *Bulletin des Ecrivains aux Armées :*

Le Percutant, 305e R. A. T., 3e groupe; *L'Equipage*, 160e R. I. F., 2e Bat., Equipage A. 32; *Le Lapin blanc*, R. R. 6, Echel. C.; *Le Mont chauve*, secteur post. 137; *Le Dernier né*, serg. Charles Echard, 213e R. R., 4e Cie; *Le Masque à gaz*, Q. R.; *Le Canard du béton*, 28e R. I. F.; *La Gazouelle*, 26e Cie, T. M. 22; *Le Tortillard*, 1re Cie, 221e Bat., 15e Génie; *En R. A. D.*, 31e R. A. D., 2e C. R.; *La Vache qui rit*, Cie de l'Air 26/102; *Le Voraceur*, 149e R. I.; *Le Gardien de ces rails*, 3e Cie de G. V. C. du 73e R. R.; *Les Petites Baveux de la 7e*, 7e Batterie du 110e R. A. L.; *Euréka*, Parc d'A. de la Division, section Auto; *Le Cour-Circuit*, Electro-méc.; *Le Canard du 130e P. C. R. I.*; *Le Poilu*, 356e Cie C. M. T. 6; *Le Culbuteur*, 3e G. R.

D. I., 2e Esc. moto; *Les Cahiers du* 19e *R. I.; Loins des rails*, 6e R. I., C. A. 2; *Le Cafard enchaîné*, P. R. Inf. 5; *Le Poilu Saint-Emilionnais*, directeur Abbé Bergey, Saint-Emilion; *Le Pingouin déchaîné*, 750e Cie du Gr. 136/14; *Poètes casqués*, 747e Cie Tract. C. M. A. 15; *Le Marcassin*, 2e Bat., 148e R. I. F.; *Le Train qui regarde le bœuf*, 20e Train auto, 101e Cie; *Le D. A. T.*, 4e section de D. A. T. à Saint-Vrain (Seine-et-Oise); *Le Goujon mobilisé*, E. M. de Verdun; *Le Cri du P. G. A.*, Génie d'E. M.; *L'Episcope*, 119e R. de chars; *Tous aux Blocs*, 132e R. I.; *Le Canard aux Olives*, Adj. Vittone, à Marseille; *Le Vitaliste*, Gr. san. (sans adresse); *La Voix qui déraille*, Sap. du Génie (s. a.); *Le Sanglier de Saint-Hubert* (s. a.).

Plusieurs des titres qu'on vient de lire montrent que la gaîté française est fidèle à nos soldats d'aujourd'hui comme elle l'était à leur prédécesseurs.

Il existe une amicale des Journalistes du Front, qui a pour secrétaire général M. Alex. Chomel (Charles Ecila) et dont le siège est 14 *bis*, rue Torricelli, Paris 17e. — L. M.

§

Une lettre de M. T. L. W. Hubbard.

Le 7 décembre 1939.

Cher Monsieur le Directeur,

J'étais navré ce matin de voir que mon pauvre article n'a eu qu'un triste sort. Je croyais être à même de savoir ce qui pouvait tomber sous le crayon du censeur; évidemment, je me suis trompé, — et je m'empresse de vous faire mes excuses. La situation est tellement remplie d'ironie que je ne sais même pas simuler une belle colère.

Si à l'avenir le hasard m'offre un sujet d'article capable d'intéresser vos lecteurs, je veillerai bien sur ce que j'écris pour vous épargner l'ennui de voir des pages blanches dans votre revue.

Ici, comme ailleurs, la guerre traîne, mais j'ai de bons amis, et être en France m'est une consolation à laquelle je suis fort sensible.

Dans l'attente de vous revoir un de ces jours, je vous fais encore une fois mes excuses, cher Monsieur le Directeur, et vous serre cordialement la main. — T. L. W. HUBBARD, lieutenant, Intelligence Corps, Censorship section.

La présente lettre de notre collaborateur est passée à la censure anglaise. Elle portait du reste l'indication suivante, manuscrite : *On active service.*

§

La mobilisation d'un chasseur d'éléphants (août 1914). — Le poète Julien Maigret descendait du Haut-Chari, où depuis trois mois il chassait l'éléphant. Un soir d'août, il campa au bord d'un marigot, avec sa caravane de porteurs d'ivoire. Après un bain froid dans l'eau claire du marigot, il se reposait en attendant le dîner que le boy préparait sur le feu de bois mort, entre trois pierres.

Un tirailleur, déguenillé comme ils l'étaient en ce temps-là, se présenta, avec attaque d'arme impressionnante et tendit un papier froissé extrait de sa cartouchière.

On y lisait ceci, écrit au crayon :

En raison de la mobilisation générale, le sergent Maigret doit rejoindre la 5e compagnie du 2e bataillon de tirailleurs sénégalais qui se trouvera, aux environs du 25 août, au confluent des rivières M'Poko et Badjongou.

Le poète chasseur d'éléphants, qui ignorait qu'on chassait l'archiduc en Europe, crut que c'était une plaisanterie d'un chef de poste travaillé par le cafard. Il interrogea le tirailleur qui répondit avec simplicité : « Moi y a pas connaît', toi-même y en connaît' lire, toi-même y a eu le papier. » Puis il tourna les talons et s'en fut dans la brousse à longues enjambées.

Le lendemain, le chasseur expédia sa caravane et son ivoire vers le sud et partit lui-même à cheval, jusqu'au poste de Bo-Sakala, commandé par un lieutenant. Le poste était abandonné et les indigènes du voisinage confirmèrent que « Bila eieké na Djermani ». La guerre était déclarée aux Allemands.

Julien Mégret fut le 25 août au confluent des rivières M'Poko et Badjongou.

§

Un collaborateur qui revient. — Notre collaborateur le médecin lieutenant-colonel René Dumesnil, qui était mobilisé, vient d'être rendu à la vie civile. Il reprend donc ici sa rubrique *Musique* pour le contentement des lecteurs. L'autorité supérieure a pensé, avec raison, que l'arrière a besoin de ses médecins. Bien; mais le docteur Dumesnil n'exerce pas!... Eh! tant mieux; il écrira.

§

Gilbert de Voisins, arrière-petit-neveu de Boileau. — Gilbert de Voisins, qui est mort le 9 décembre dernier, était arrière-petit-neveu de Boileau-Despréaux. Il descendait d'un neveu par alliance du poète Nicolas Dongois, dont Voltaire a rappelé le souvenir dans son *Epître à Boileau :*

Chez ton neveu Dongois je passai mon enfance,
Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance....

Fils de Jean Dongois, qui avait épousé la sœur de Boileau, Anne, Nicolas, décédé à quatre-vingt-trois ans, en juillet 1717, et enterré à la Sainte-Chapelle, était à la fin de sa vie protonotaire et greffier en chef civil du Parlement de Paris, aux appointements de 18.000 livres, charge créée spécialement pour lui par le roi, mais dont il ne jouit qu'un an à peine. Louis XV (ou plutôt le Régent) ayant appris, affirmait l'édit royal de septembre 1716, que Dongois était greffier depuis plus de soixante ans, agréait « le sieur Roger Gilbert de Voisins, son petit-fils, dont les pères ont servi avec distinction depuis deux cents ans dans la dite Compagnie et dont les mœurs nous sont connues... pour estre reçu en ladite charge en survivance dudit Dongois ».

Le neveu de Boileau, rapporte Saint-Simon,

étoit un très honneste homme, très droit, extrêmement instruit et capable qui faisoit très supérieurement sa charge, fort obligeamment, très considéré du Parlement qui avoit souvent recours à ses lumières, en beaucoup d'occasions, et qui avoit au dehors et parmi les seigneurs et à la cour beaucoup d'amis.

Il laissa, dit d'autre part Mathieu Marais, deux millions de biens à sa fille unique mariée au président Gilbert, de la deuxième [chambre] des enquêtes, qui a un fils conseiller au conseil des finances, et un autre reçu en la charge de greffier en chef et autres enfants.

Dans l'acte d'inhumation de Boileau, en mars 1711, Pierre Gilbert de Voisins est cité comme témoin, avec la qualité de « petit-neveu du défunt à cause de dame Geneviève-Françoise Dongois, son épouse ».

Celle-ci avait hérité une somme de 5.000 livres de son grand-oncle et, comme unique héritière de son père, elle possédait de très vastes terrains au faubourg Poissonnière ou Nouvelle-France.

Pierre Gilbert eut trois fils : Gilbert de Voisins, marquis de Villennes, avocat au Châtelet, conseiller au Parlement; Gilbert de Voisins, conseiller d'Etat, et Gilbert tout court, greffier en chef du Parlement, qui se partagèrent, en 1743, la succession de leur mère. Le marquis de Villennes y recueillit notamment, pour sa part, terrains et maisons au Clos des Halliers, faubourg Poissonnière; il en revendit une partie, en 1762, à Antoine Lévêque, garde général des Menus plaisirs, dont on éleva l'hôtel sur la rue Bergère. Par la suite, les Menus abritèrent le Conservatoire et le garde-meubles de la Couronne.

Un descendant du président, le comte Gilbert de Voisins, devait épouser, en 1832, l'illustre danseuse Marie Taglioni (morte octogénaire en avril 1884); le romancier récemment décédé, auteur du ballet du *Festin de l'Araignée*, avait consacré un ouvrage au souvenir de ses grands-parents. — J.-G. P.

§

Sur le vote plural. — M. R. Dalidou, tout en accordant des appréciations trop laudatives à mon article sur *la Natalité Française*, combat le vote plural que j'ai préconisé, après bien d'autres publicistes, comme il le dit justement. Son unique argument est que le père d'une famille nombreuse peut être un individu « sans moralité, un alcoolique, un dégénéré, un dément, non reconnu administrativement comme tel et par conséquent ayant conservé son droit de suffrage intégral; en ce cas, le vote qu'il émettra sera à peu près constamment un vote fâcheux, quelquefois stipendié et dont la nocivité sera multipliée par le nombre des enfants dégénérés qu'il aura procréés !»

Certes, ce cas n'est pas impossible. Néanmoins, je ne trouve pas dans cette triste éventualité la condamnation du vote plural.

M. R. Dalidou — qu'il me permette de le lui dire! — commet l'erreur trop fréquente d'opposer à une théorie fondée sur un principe général une objection tirée d'une exception. Là se trouve la cause de l'obscurité, de l'incohérence de beaucoup de lois modernes. Lorsqu'une proposition de loi, souvent sagement conçue, est soumise au parlement, nos législateurs improvisés, s'attachant à des cas particuliers, lancent contre elle quantité d'amendements qui la déchirent et finissent par en faire une chose informe. Si les codes Napoléon, justement appréciés dans tous les pays, présentaient cette précision, cette clarté qu'admirait Stendhal, c'est parce que le corps législatif, auquel les textes étaient soumis, n'avait que le droit d'écouter les orateurs désignés, sans pouvoir proposer des amendements.

Dès que la discussion s'égare sur les cas exceptionnels, c'est la confusion. Avec l'argumentation de M. R. Dalidou, il n'est pas de système qui échappe à la condamnation. Puisqu'il s'agit de suffrage universel, faut-il en condamner le principe sous prétexte que les électeurs sont de qualités très différentes. La voix d'un citoyen de grande intelligence, de moralité supérieure, ne vaut pas plus que celle d'un sot, d'un ivrogne vendant son suffrage pour un verre de vin. Donc, d'après M. Dalidou, il faudrait supprimer le suffrage universel fondé sur une égalité qui n'existe pas.

Si certains pères de famille offrent des exemples lamentables, s'ensuit-il que cette indignité exceptionnelle doit rejaillir sur tous les autres qui accomplissent admirablement leur devoir?

Ce serait aussi excessif, aussi injuste que de retirer le droit de vote à tous les citoyens, sous prétexte que quelques-uns s'en montrent indignes.

J'ai pris l'exemple des sociétés anonymes où le droit de vote correspond à l'intérêt de l'actionnaire, cet intérêt étant mesuré par le nombre d'actions possédées. Mais il n'est pas impossible que le propriétaire de nombreuses actions soit inintelligent, léger, aventureux. Ce cas exceptionnel ne saurait détruire le principe raisonnable, équitable, qui règle le droit de vote selon l'intérêt possédé dans la société.

Le père d'une famille nombreuse assume des charges, des devoirs que ne connaissent point les célibataires. Pourquoi ne serait-il pas présumé aussi intelligent, aussi moral que ceux qui n'ont point d'enfants?

Contre les pères indignes, il y a la déchéance paternelle. Que celle-ci entraîne la perte du vote plural, et même du droit de vote pur et simple; et rien ne reste de l'objection de M. R. Dalidou. — JOSÉ THÉRY.

§

Sur l'Union des Eglises d'Orient et d'Occident.

Mon cher directeur,

Je n'ai pas, vous le savez bien, la prétention d'être spécialiste des questions religieuses, mais il n'est point besoin d'être grand clerc en la matière pour relever certaines étrangetés dans l'intéressant article de M. Brian-Chaninov sur « l'Union des Eglises d'Orient et d'Occident », paru dans le dernier numéro du *Mercure* (1er décembre).

L'auteur considérant lui-même cette question comme étant d'une importance capitale, — « la paix du monde chrétien en dépend pour beaucoup », déclare-t-il, — je crois que mes modestes observations pourraient compléter utilement son article.

M. Brian-Chaninov est évidemment animé de la plus pieuse des intentions lorsqu'il parle d'une « compréhension réciproque » et du « rejet des anciens malentendus ». Malheureusement, emporté par son zèle de néophyte, M. Brian-Chaninov se laisse aller à des écarts de langage peu faits pour dissiper les malentendus. C'est ainsi que sa plume vengeresse accuse les orthodoxes « d'ignorance, de parti pris et de mauvaise foi » et l'Eglise orthodoxe « d'appauvrissement spirituel et moral ». Faudrait-il rappeler à M. Brian-Chaninov que ce n'est pas dans cet esprit peu chrétien que trois papes successifs ont élevé généreusement leurs voix en faveur de l'Eglise orthodoxe martyrisée depuis vingt ans?

L'auteur ne semble pas être plus juste à l'égard du Vatican, auquel il prête l'intention machiavélique d'avoir voulu profiter de

l'extrême misère du peuple russe, après la révolution, pour « déclancher une sorte de campagne de prosélytisme populaire » qui devait se réaliser par l'appât de victuailles et de médicaments, distribués par des missionnaires, que M. Brian-Chaninov qualifie dédaigneusement de « Possevino [missionnaire] au petit-pied ». Quelle déformation de cette admirable et charitable initiative du Saint-Père qui avait sauvé de la mort des milliers de malheureux! M. Brian-Chaninov, lui, n'y voit qu'un « échec cuisant! »

Passons sur ces vétilles. Ce qui est plus grave, c'est la confusion dans laquelle tombe l'auteur dès qu'il aborde le fond de la question.

C'est ainsi qu'il balaye avec une incroyable légèreté les différences dogmatiques qui existent malheureusement depuis mille ans entre les deux Eglises. « Autant en emporte le vent », déclare M. Brian-Chaninov avec insouciance. Voilà, évidemment, une solution simple de cette question compliquée.

La même confusion règne, chez M. Brian-Chaninov, dans l'emploi des termes « Union des Eglises » et « Obédience à Rome », dont il use indifféremment, comme de synonymes, sans se douter qu'ils expriment des conceptions tout à fait différentes; ce malentendu est regrettable, car il amène l'auteur à d'étranges conclusions, qui sont loin de justifier sa thèse.

On a encore plus de peine à s'expliquer l'erreur dans laquelle tombe M. Brian-Chaninov lorsqu'il reproche à l'Eglise orthodoxe de « voir dans l'orthodoxie une religion nationale », alors que le christianisme est universel. L'auteur, ancien orthodoxe lui-même, devrait, pourtant, savoir que cette Eglise reconnaît le Symbole (sauf le *filioque*), dont le IXe article : *unam sanctam...* établit justement l'universalité de l'Eglise.

C'est même là que réside tout le drame : si l'Eglise orthodoxe n'eût été que nationale, l'union en serait grandement facilitée. L'obstacle vient justement du fait que, de même que l'Eglise romaine, elle se considère comme universelle.

Ces quelques réserves faites, je m'empresse de reconnaître que l'article de M. Brian-Chaninov contient des pensées très justes, comme, par exemple, celle où il constate « que beaucoup de Russes, qui se sont ralliés au catholicisme, manquent d'instruction et d'éducation religieuse », — et de tact, ajouterai-je.

Croyez, mon cher directeur, etc.

JEAN JACOBY.

§

Erratum. — Dans les dernières « Notes de Bibliophilie » (*Mercure* du 1er décembre) rendant compte de l'anthologie des journaux du front de M. A. Charpentier, on citait un mot admirable d'une humble femme dont le fils venait d'être tué. Ce mot a été déformé et n'a plus aucun sens. Il faut lire : « Ce qui fait que je suis bien plus malheureuse, c'est que mon mari est mort et *que je n'ai personne à consoler.* « Consoler » et non : *conseiller.*

§

Le Sottisier universel.

L'AGRESSION DE L'U. R. S. S. CONTRE LA FINLANDE. — ...Les Soviets se trouveront alors en face d'un problème purement militaire : assurer par la force, malgré les rigueurs de la saison et la brièveté des nuits presque polaires, la conquête d'un pays vaste, peu peuplé, au sol tourmenté et très couvert. — *Le Temps,* 6 décembre.

Pendant tout le temps de ces attaques, des avions de bombardement allemands survolaient le terrain des opérations. Ces avions avaient pour mission de surveiller le front et de protéger l'infanterie ennemie. — *La Dépêche* (de Toulouse), 13 novembre.

Il restera ensuite à établir comment et par qui la femme Mesnildrey a été frappée et où elle a passé la nuit de jeudi à dimanche. — *L'Ouest-Eclair,* 11 novembre.

Rendons un hommage mérité à ces bons ouvriers du progrès qui, brusquement, ont vu se briser dans leurs mains bienfaisantes l'instrument de cette prophylaxie tuberculeuse des bovidés qui, poussée à fond, après la guerre, pourra, dans une certaine mesure, compenser nos pertes présumées en vies humaines. — *La Dépêche* (de Brest), 13 novembre.

PETITES ANNONCES. — ...Jeune homme comptable ou tous travaux bureau, sérieuses références, mari mobilisé. — *Paris-Soir,* 10 novembre.

Les troupes lituaniennes sont entrées hier à Moscou. — *Le Petit Matin,* 30 octobre.

Londres, 28 octobre. — Bien que le service militaire obligatoire ne soit pas obligatoire en Irlande du Nord, des milliers de volontaires affluent. — *La Dépêche* (de Constantine), 29 octobre.

On sait que les pleins pouvoirs accordés au cabinet Daladier expirent le 31 novembre. — *L'Echo d'Alger,* 10 novembre.

M. le Maire de Thonon rappelle à tous les habitants que, dès le fonctionnement du signal d'alerte, ils doivent rester chez eux, regagner les abris et éviter les déplacements. — *Le Petit Dauphinois,* 19 novembre.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493 — SEINE C. A. 21.457

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

DIRECTEUR : JACQUES BERNARD

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 10 fr.

ÉTRANGER

1° Pays accordant le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada. Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Italie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal. Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 63 fr. | 3 mois : 33 fr. | Un numéro : 11 fr.

2° Tous autres pays :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 75 fr. | 3 mois : 37 fr. 50 | Un numéro : 12 fr. 50.

Une convention postale internationale donne des avantages appréciables à certains abonnements. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : années 1890 à 1893, le numéro, 10 fr. ; autres années, le numéro, fr. ; les tomes se vendent autant de fois 10 fr. ou 7 fr. qu'il contiennent de numéros. Port en sus.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 20, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les manuscrits non acceptés restent à la disposition des auteurs, aux bureaux de la revue, pendant un an. Envoyer le montant de l'affranchissement pour les recevoir à domicile.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1939